LE

COLONEL EVRARD

A M. AUGUSTE BRUN.

Mon ami,

C'est chez vous, au Grand-Sacconex, que m'est venue la pensée d'écrire ces quelques pages. Permettez-moi de vous les adresser en souvenir des jours heureux que j'ai passés sous votre toit.

JULES SANDEAU.

C'était un homme doux, silencieux, un peu triste, intrépide au feu, rêveur sous la tente. Bien que la nature et l'éducation ne l'eussent pas préparé à la vie des armes, il s'était engagé à vingt-cinq ans dans un des corps permanens de l'armée d'Afrique. Il avait vu se briser en un jour l'espoir de sa jeunesse, s'évanouir à jamais tout un avenir de félicité, et, se sentant seul pour la première fois, il s'était jeté dans l'armée comme dans un cloître. Il y avait vingt ans de cela. Durant ces vingt années, il avait gagné pied à pied tous ses grades, sans autre protection que celle du devoir accompli. L'armée offre en effet plus d'un rapport avec le cloître. Elle bride les passions, elle règle les âmes; c'est un refuge ouvert à bien des douleurs et à bien des mécomptes qui n'ont plus celui de la foi. Il n'avait pas tardé à se retremper dans ce milieu âpre et salubre; un prompt apaisement s'était fait en lui. Toutefois il demeurait fidèle à ses regrets, et le souvenir du bonheur perdu lui semblait préfé-

rable au bonheur qu'il aurait pu trouver, qu'il n'avait pas cherché. Tel était le colonel Evrard. On s'étonnera peut-être que des sentimens si romanesques aillent se loger dans les camps : je serais encore plus surpris de les rencontrer dans le monde. Il n'avait pas revu la France depuis qu'il l'avait quittée. Avant de la quitter, il avait vendu son petit champ, réalisé son modeste avoir. Toute son ambition désormais était qu'on le laissât vieillir sous le beau ciel dont la sérénité était descendue peu à peu dans son cœur. Il aimait le métier qui l'avait sauvé de lui-même. Enfin il s'était pris d'une affection presque filiale pour cette terre qui devient si vite la patrie de ses hôtes : de loin, elle paraissait un exil, et l'exil commence le jour où l'on est forcé de s'en arracher. L'an dernier cependant, au début de l'été, il s'embarquait pour se rendre à Marseille. Un de ses frères d'armes, celui de tous qu'il chérissait le plus, un de ces héros inconnus qui disparaissent dans la fumée des champs de bataille sans avoir dit leur nom à la gloire, était tombé, mortellement atteint, en poursuivant les tribus révoltées, et, près d'expirer, l'avait institué son légataire universel. Il lui léguait sa mère et sa sœur, qui vivaient étroitement à Paris, et que sa mort devait plonger dans un état voisin de la détresse. C'était le testament d'Eudamidas : le colonel l'avait accepté purement et simplement. Son régiment n'était pas en expédition : il prit un congé et partit sur-le-champ pour aller recueillir une succession que personne ne songeait à lui disputer.

En moins d'un mois, grâce à l'activité de ses démarches, grâce aussi, car il faut bien dire ce qu'il ne disait pas, à sa propre libéralité, il eut assuré aux deux pauvres femmes une destinée à peu près convenable, à l'abri du besoin. Sa tâche terminée, il avait encore devant lui quelques semaines de loisir et d'indépendance; il ne sut plus que faire. Paris embelli, transfiguré comme par la baguette des fées, le touchait à peine. En présence des merveilles d'une civilisation dont une longue absence l'avait presque déshabitué, il éprouvait déjà les atteintes de la nostalgie. Il regrettait sa vie large et simple au sein des grands espaces, ses nuits resplendissantes, ses soleils brûlans, ses steppes embrasés. Il résolut d'abréger le temps de son congé; mais, avant de retourner en Afrique, cédant au besoin d'émotions qui ne meurt jamais dans le cœur de l'homme, il voulut revoir le coin de terre où il était né, dire un dernier adieu aux lieux qu'il avait tant aimés.

Un pèlerinage au pays d'où l'on est sorti jeune encore, et qu'on n'a pas revu depuis, est en général une des plus aigres déceptions auxquelles on puisse s'exposer. Il semble qu'on va retrouver dans leur fraîcheur les impressions du matin de la vie. On arrive : tout est morne et décoloré. Les fantômes sourians se sont transformés

en spectres désolés. On ne remue, on ne soulève que des cendres. La nature elle-même a perdu les grâces qui la décoraient. Est-ce là le sentier si cher autrefois à nos rêveries? Est-ce là le coteau parcouru dans le trouble des premiers espoirs? Est-ce là le bois qui nous prêtait son ombre et son mystère? Hélas! il n'y a que nous de changés, et ce retour sur lequel nous avions compté pour ressaisir un instant la jeunesse n'aura servi qu'à nous convaincre de l'appauvrissement de notre être. Il n'en fut pas ainsi pour Evrard. Ce soldat était resté jeune. Rien n'est bon pour la santé de l'âme comme une douleur qui se respecte; rien n'est sain comme de s'ensevelir de bonne heure dans le regret d'un unique amour. En touchant la terre natale, il lui fut donné de ressentir dans leur ivresse amère les émotions qu'il venait y chercher. C'était un assez pauvre endroit, un des coins les plus ignorés du centre de la France. Il revit, il reconnut tout avec des transports attendris, la place où il jouait tout enfant, le jardin où plus tard il lisait la Bible et Homère, les rues dont il avait été si longtemps le bruit et la fête, l'église dont sa mère dès ses premiers pas lui avait appris le chemin. Il y avait au bas de la côte, à l'entrée du vallon, un sentier qu'il évitait pendant le jour, où il se glissait furtivement après la tombée de la nuit. Qui l'eût suivi aurait pu le voir rôdant comme un malfaiteur autour d'un enclos, tantôt le front collé contre la grille, tantôt assis près du seuil la tête entre ses mains. Tant d'années écoulées avaient fait de lui un étranger dans la contrée : il ne frappa à aucune porte, il ne renoua de relations qu'avec les haies et les vieux murs. Il vécut seul et tout entier dans l'évocation du passé. Au bout de quelques jours, il se disposait à partir : une rencontre imprévue le retint et fut cause qu'il demeura bien au-delà de son congé.

Il errait à travers champs et parcourait des solitudes qu'il n'avait pas encore explorées depuis son retour, quand il s'arrêta devant une habitation qui rappelait par certains aspects les fermes de Normandie. Ouverte à deux battans, la porte d'une vaste cour plantée comme un verger laissait voir au fond le principal corps de logis, et de chaque côté les bâtimens d'exploitation rurale, à demi cachés par des massifs de fleurs et de verdure. Tout cela, sous un soleil clair, au milieu d'un site riant, respirait une vie occupée, abondante et facile, avec une recherche dans l'aisance que n'ont pas les plus riches fermes normandes. Quoique cette demeure ne ressemblât guère à ce qu'elle était autrefois, Evrard cependant la reconnut presque aussitôt : c'était la ferme des Aubiers, et en même temps il retrouva dans sa mémoire un des épisodes les plus gais, les plus charmans de sa jeunesse. Après toute une semaine donnée à l'élégie, ce souvenir éclata dans son cœur comme une vive sérénade.

Il avait vingt ans. Il était en chasse et battait la lande et le chaume par un de ces jolis matins qui semblent faits pour la vingtième année. Il allait tête haute, humant l'air, fier et léger sous son carnier, déjà gonflé de poil et de plume. Comme il passait devant les Aubiers, la ferme était toute rustique alors, il s'était arrêté pour jouir du coup d'œil qu'offrait en ce moment l'intérieur de la cour. Il y avait là, rangés sur deux files, une douzaine de couples villageois, les hommes en habits de fête, les femmes dans tous leurs atours. Evrard avait pensé d'abord qu'il s'agissait d'une noce; mais, en y regardant de plus près, il comprit que la noce remontait au moins à neuf mois : en effet, il était question d'un baptême. Le cortége, pour se mettre en marche, n'attendait plus que le parrain. Or ce n'était pas un parrain de peu que le parrain qu'on attendait : c'était le baron Tancrède-Achille-Hector-Landry de Champignolles, la fleur des hobereaux du pays. Oui, le baron de Champignolles lui-même, avec la bonté familière dont ses ancêtres avaient usé de tout temps avec leurs vassaux, consentait à tenir sur les fonts baptismaux le fils de Sylvain Cordöan, son fermier, et, afin que l'honneur fût complet, il avait daigné accepter pour commère une simple pâquerette des prés, la tante du nouveau-né. Cependant il y avait bien deux heures qu'on attendait sur pied; le curé avait déjà dépêché par trois fois son bedeau à la ferme, et une sourde inquiétude commençait à s'emparer de l'assistance, lorsqu'une estafette se précipita dans la cour, au milieu d'un désarroi général que sa face effarée ne justifiait que trop. La nouvelle qu'il apportait n'était pas faite pour calmer les esprits : la veille au soir, on avait ramené de la ville M. le baron ivre-mort, et, quand on était entré le matin dans sa chambre, M. le baron n'était plus ivre, mais il était tout à fait mort. Plus de baron! les rangs s'étaient rompus, la commère trempait de ses larmes les longs rubans de son corsage, maître Cordöan s'arrachait les cheveux; la nourrice, qui avait compté sur la magnificence d'un parrain si huppé, jetait des cris perçans, et, réveillé par ce vacarme, le poupon, comme s'il eût compris qu'il était condamné à ne s'appeler ni Tancrède, ni Achille, ni Hector, ni même Landry, poussait sous ses langes des vagissemens lamentables. Et que faire? Où chercher, où prendre un parrain de rechange? Le temps pressait, il n'y avait plus une minute à perdre. M. le curé, qui n'avait pas déjeuné, se fâchait tout rouge; le bedeau courroucé parlait des foudres de l'église. Les choses en étaient là quand le jeune homme qui, du pas de la porte, avait assisté à toute cette scène s'avança comme un dieu sauveur, comme un parrain tombé du ciel. — Je ne suis pas baron, dit-il au fermier; mon père s'appelait Evrard, saint Paul est mon patron. Sans être un saint comme lui, je passe pour un assez bon diable, et je réponds qu'en grandis-

sant mon filleul aurait en moi un parrain dévoué et un brave ami. Si je vous agrée, touchez là. — Et il tendait sa main à Cordöan, qui, on peut le croire, ne se fit pas prier pour la serrer entre les siennes. Il avait si bon air dans son vêtement de velours, sous son chapeau de feutre gris, avec sa cravate nouée négligemment, toute sa personne respirait tant de franchise et de loyauté, tant de belle humeur et de bonne grâce, qu'avant même qu'il eût parlé il avait gagné tous les cœurs. On devine sans peine quel succès obtint son petit discours. Les rangs se reformèrent aux cris de vive M. Paul! et, quelques instans après, le cortége, nourrice et poupon en tête, s'acheminait enfin le long des haies vers l'église de la commune. On songeait au baron tout autant que s'il n'eût jamais existé; la commère ne se sentait pas d'aise en se voyant au bras de ce jeune et gentil cavalier. La cérémonie achevée, on revint aux Aubiers, d'où s'exhalaient des odeurs de gala qui ne gâtaient rien aux senteurs de l'automne. Evrard avait pensé à tout : il avait vidé son carnier dans le tablier de la servante, envoyé querir à la ville dragées, friandises et vieux vins. Le gai repas sous les ormeaux! Et, comme on se levait de table, alors qu'on devait supposer la fête terminée, voici toute la jeunesse du village qui fait irruption dans la cour, aux sons des vielles et des cornemuses, au bruit des détonations qui retentissent en signes de réjouissance, et bourrées de se mettre en branle : c'était encore une surprise ménagée par le jeune parrain. La lune était haut dans le ciel quand Paul prit congé de ses hôtes : il s'en alla comblé de bénédictions, rentra chez lui le cœur content, et put se dire, en s'endormant, qu'il n'avait pas perdu sa journée.

Cinq ans après, il partait pour l'Afrique. Pendant ces cinq années, il était retourné souvent à la ferme, où on l'adorait, c'est le mot. Le fait est que tout avait prospéré dans cette demeure depuis le jour où il y était entré pour la première fois; il semble que la jeunesse porte partout le bonheur avec elle. Intelligent, actif, entreprenant, maître Cordöan était en passe de devenir un des riches cultivateurs de la contrée. Il avait un moulin au bord de la rivière; déjà les Aubiers lui appartenaient. Le petit Paul poussait à vue d'œil, et, comme son parrain n'arrivait jamais que les poches bourrées de gimblettes, il s'était pris pour lui d'une tendresse passionnée. Lorsque Evrard, à la veille de son départ, était venu pour dire adieu, le fermier et sa femme l'avaient embrassé en pleurant, et le petit s'était si bien cramponné à ses jambes, qu'on avait eu beaucoup de peine à l'en détacher.

Il en est des premières impressions de la jeunesse comme des enchantemens de l'aube : elles sont de courte durée. Evrard n'avait pas complétement oublié les Cordöan, mais ces souvenirs refroidis

peu à peu, s'étaient engourdis au fond de sa mémoire; l'air natal ne les avait pas ranimés, et ce fut seulement à la vue d'une ferme isolée au bord du chemin qu'il les sentit se réveiller et revivre dans leur grâce et dans leur fraîcheur. Ainsi parfois il suffit du parfum d'une fleur, d'un jeu de la lumière, d'un accent de la brise, pour évoquer en nous tout un monde enseveli. Certes un filleul qu'on a laissé presque au berceau, et qu'on n'a pas revu depuis vingt ans ne saurait vous tenir aux entrailles par des racines bien profondes. Toutefois, en se rappelant les témoignages d'affection et de gratitude qu'il avait reçus sous ce toit, Evrard n'avait pu se défendre d'un mouvement de confusion. Que s'était-il passé là pendant son absence? Qu'étaient devenus les hôtes qui l'avaient si tendrement aimé? Bien que ce fût s'y prendre un peu tard, il voulut en avoir le cœur net. Il traversa la cour déserte et entra dans le corps de logis. Après avoir frappé inutilement à deux ou trois portes, il en ouvrit une, et ne fut pas médiocrement surpris en pénétrant dans une vaste pièce dont l'ameublement et la décoration n'auraient pas déparé le salon d'un château. C'était bien aussi un salon, mais qui servait en même temps d'atelier et de cabinet de travail. Ici un chevalet supportant un paysage ébauché, là une table chargée d'esquisses et de dessins, de brochures et de journaux; sur les meubles, dans les encoignures, des bronzes et des objets d'art; aux lambris, des tableaux et des panoplies; partout des livres richement reliés. Evidemment l'habitation avait changé de maîtres. Il allait se retirer lorsque soudain l'étonnement chez lui fit place à la stupeur : son regard venait de s'arrêter sur un portrait représentant un officier en tenue de campagne, et il se reconnaissait dans cette peinture, c'était son portrait. Evrard pensait rêver : il n'avait de sa vie posé devant un peintre. Et pourtant c'étaient bien ses traits, c'était sa mâle figure bronzée par le hâle africain, c'était l'uniforme de son régiment, c'était lui enfin, c'était lui tout entier. L'entrée d'un grand et beau jeune homme en costume de chasse le tira brusquement de la contemplation où il était plongé. Le colonel fit vers lui quelques pas; mais, comme il ouvrait la bouche pour s'excuser et pour expliquer sa présence, le jeune homme lui sauta au cou en s'écriant : Vous voici, mon parrain! et il le serrait dans ses bras.

Quelques instans après, Evrard était au courant des révolutions accomplies à la ferme depuis son départ. Sylvain Cordöan, quoique honnête homme, avait réussi dans toutes ses entreprises : à force de s'arrondir, il était devenu naturellement un gros personnage. Paul avait été élevé en fils de famille; ses études achevées, il avait fait son droit. Maître à vingt et un ans de sa destinée et de son patrimoine, que représentaient vingt mille livres de rente en biens-

fonds, il avait continué de vivre à Paris, voyant un peu le monde, passant en revue toutes les carrières et n'en trouvant aucune à son gré, tour à tour attiré par les lettres et par les arts, et ne sachant à quoi se résoudre. Il s'était dit enfin que sa place était dans son domaine, et depuis plus d'un an il vivait aux Aubiers, cultivant ses champs et rendant à la terre ce qu'elle lui donnait. Les lettres et les arts, qui l'avaient suivi dans sa retraite, étaient le délassement de ses travaux et le plus doux de ses loisirs.

— Et maintenant, dit le colonel, chez qui la curiosité n'était pas encore pleinement satisfaite, comment se fait-il qu'en me voyant tu aies deviné que j'étais ton parrain?

— Je vous ai reconnu, répondit Paul; grâce à la ressemblance du portrait que voici, ce n'était pas bien difficile.

— Mais ce portrait, puisque décidément c'est le mien, qui l'a fait? d'où vient-il?

— Après l'affaire où vous aviez gagné vos épaulettes de capitaine, tous les journaux illustrés de Paris ont publié votre portrait encadré dans le récit de votre beau fait d'armes. Je les avais recueillis, je les gardais comme des reliques : dès que j'ai su manier la brosse, je m'en suis inspiré pour peindre votre image, et il me semble que je n'ai pas trop mal réussi.

— Je n'étais donc pas oublié ici? On t'avait donc parlé de moi?

— Oublié, vous, oublié aux Aubiers! J'ai été élevé dans le culte de votre souvenir. Ma mère ne me parlait de vous qu'avec amour, vous étiez resté son idole. Mon père ne se lassait pas de répéter que le bonheur était entré en même temps que vous dans sa maison; c'est à vous qu'il rapportait toutes nos prospérités. Oublié, mon parrain! Vous n'avez pas été un seul jour absent de nos cœurs. Le soir, à la veillée, votre nom revenait dans tous les entretiens. Nous avions pour voisin de campagne un ancien officier en retraite qui recevait *le Moniteur de l'armée;* nous vous avons suivi pas à pas; il n'est aucune de vos promotions que nous n'ayons fêtée en famille. Au collége, vous étiez mon héros. Que de fois j'ai voulu vous écrire! Combien de lettres commencées et que je n'achevais pas! Vous n'aviez jamais donné de vos nouvelles. Je n'étais qu'un enfant quand vous m'aviez quitté, et je me disais que quelques mois avaient suffi pour m'effacer de votre vie. Je me trompais donc, puisque après tant d'années vous avez retrouvé le chemin de la ferme; je me trompais, puisque vous voici, puisque je tiens vos mains dans les miennes.

Tout cela était bien doux sans doute; mais Evrard ne laissait pas d'en être un peu troublé. Qu'avait-il fait pour mériter un souvenir si constant, un attachement si fidèle? Il avait dit, le jour du baptême, que son filleul, en grandissant, aurait en lui un ami, et c'était le filleul qui avait pris le rôle du parrain et tenu ses engage-

mens. Les dons heureux, les qualités aimables ou sérieuses qu'il découvrait chez ce jeune homme ajoutaient encore à ses regrets, je dirais presque à ses remords : il s'accusait d'ingratitude et ne prévoyait pas qu'il s'acquitterait en un jour. Il devait partir le lendemain, et n'avait que quelques heures à passer aux Aubiers : il les employa à visiter l'habitation et le domaine, où tout était nouveau pour lui. Du côté de la cour, avec son toit de tuiles moussues et ses palissades de rosiers grimpans, l'habitation avait encore quelque chose d'agreste qui rappelait son origine. Vue du jardin, avec les deux pavillons en retour élevés récemment, elle avait l'air d'un petit castel. A l'intérieur, il ne restait plus trace de la ferme, sinon quelques vieux meubles conservés par piété filiale. Tout s'y ressentait d'un goût délicat, tout y témoignait d'une existence élégante et simple à la fois. Le domaine était florissant, la terre en plein rapport, le paysan bien traité, sainement abrité, car Paul tenait à grand honneur d'améliorer autour de lui la condition d'où il était sorti. A l'exemple de presque tous les hommes supérieurs qui ont fait la guerre en Afrique, Evrard réunissait en lui un soldat et un agriculteur : il ouvrit plus d'un bon avis. L'agriculture n'était pas d'ailleurs l'unique sujet de leur conversation. Ils s'entretenaient de mille choses, ainsi qu'il arrive entre amis qui, n'ayant que peu de temps à demeurer ensemble, se hâtent d'épancher leurs sentimens et de se communiquer leurs pensées. Paul reconnaissait dans son parrain l'homme qu'il avait appris à chérir, tandis qu'Evrard retrouvait dans son filleul l'image de sa jeunesse.

Le soir était venu. Ils avaient dîné, et ils étaient encore à table, assis en face l'un de l'autre et causant. Le soleil avait disparu, le couchant s'éteignait; la lune, ronde et resplendissante, montait dans le ciel à l'autre bout de l'horizon. Le moment des adieux approchait. Paul était triste, Evrard lui-même paraissait ému. Ce n'est pas le temps qui crée les amitiés; les plus soudaines sont souvent les meilleures et les plus durables.

— Voilà une bonne journée que je n'oublierai pas, dit Evrard. Je pars avec le regret de te quitter si tôt, mais content de toi, mon cher Paul. Tes parens étaient d'excellentes âmes, et je te tiens pour leur digne fils. En te décidant à vivre sur ton domaine, tu as montré un bon sens bien rare, une modestie bien touchante; c'est ainsi que devraient en user tous ceux que la terre a comblés de ses dons. La terre ne demande pas seulement des bras pour la servir; elle a besoin aussi, elle a besoin surtout de cœurs fidèles et reconnaissans. Laisse-moi maintenant te donner un dernier conseil. L'homme n'est pas fait pour vivre seul, le bonheur n'a de prix qu'à la condition d'être partagé. Puisque tu te sens les passions assez modérées pour t'accommoder d'une existence égale, simple et laborieuse, il

faut te marier, il faut, sans trop attendre, chercher dans la famille le complément de ta destinée. Dieu bénit rarement une maison sans femme et sans enfans, et le travail même, sans l'amour et le dévouement, compte à ses yeux pour peu de chose. Marie-toi, mon ami; cherche une brave créature qui soit la joie de ton foyer, une fille honnête et modeste, unissant la grâce et la bonté, une compagne enfin...

Il n'acheva pas. Paul avait caché sa figure dans ses mains, et des sanglots à grand'peine étouffés gonflaient et soulevaient sa poitrine. Jusque-là, maître de lui-même, il avait offert à son hôte un visage heureux et souriant; mais Evrard, sans s'en douter, venait d'appuyer sur une blessure encore saignante, et le pauvre enfant, vaincu par la douleur, épuisé déjà par toute une journée de contrainte, s'était oublié et trahi. A ce spectacle inattendu, le colonel s'était levé. Il avait pris Paul entre ses bras, et il l'interrogeait avec la tendresse d'un père.

— Qu'as-tu? J'aurai touché, sans le savoir, à quelque point douloureux de ton cœur. Tu as donc du chagrin?... Pourquoi ne m'en as-tu rien dit? Parle, que dois-je faire? Je peux disposer de quelques jours encore; veux-tu que je les passe avec toi? Ma présence ne te guérira pas; elle te soulagera peut-être.

— Non, non, partez! s'écria Paul ne se contenant plus. Partez, mais emmenez-moi avec vous! Arrachez-moi d'ici, ne m'abandonnez pas à moi-même, ne me laissez pas mourir de tristesse et de désespoir!

— Calme-toi, dit Evrard, qui lui tenait la tête dans ses mains et la pressait contre sa poitrine. Ce que tu souffres, d'autres l'ont souffert avant toi. Commence par me confier ta peine, et nous déciderons après si tu dois partir ou rester.

— Oui, mon ami, oui, je vous dirai tout.

Et, après s'être apaisé et recueilli, Paul commença le récit suivant :

J'avais quitté Paris et j'étais rentré chez moi sans me douter qu'il y eût à cela de la philosophie. Jamais sacrifice ne coûta moins d'efforts et ne fut accompli plus simplement que celui-là. On a dit, parmi mes amis et mes connaissances, que le dépit, la vanité blessée, peut-être aussi une passion déçue, m'avaient jeté dans la retraite; il n'en était absolument rien. Je comprenais que la médiocrité dans les lettres ou dans les arts est la pire des conditions. Je m'étais bien examiné moi-même, et j'avais congédié mes chimères avant qu'elles ne prissent congé de moi. Aucune expérience précoce n'avait attristé ma jeunesse, le peu que je savais du monde me permettait de m'en retirer sans amertume ni regret, mon cœur

était libre, et je me sentais l'esprit sain. Si le bonheur consiste dans la paix et la sérénité de l'âme, je pouvais m'estimer heureux. J'étais arrivé ici sur la fin d'un long et maussade hiver; j'arrivais à peine que le printemps éclatait tout à coup comme pour fêter mon retour et me souhaiter la bienvenue. Nos paysages manquent en général de grandeur et de caractère, mais ils ont au renouveau une incomparable douceur. La joie de me retrouver dans ces campagnes au milieu des travaux et des occupations pour lesquels j'étais né, la satisfaction de vivre selon mes goûts, l'amour du bien, les intentions ferventes dont j'étais animé, que vous dirai-je encore? la splendeur du ciel, la pureté de l'air, l'odeur de la terre fraîchement parée, tout me plongeait dans une ivresse sans cesse renaissante, et je ne désirais, je ne rêvais rien au-delà.

Cependant, au bout de quelques semaines, un intérêt inattendu, et que j'aurais été fort embarrassé de définir, s'était glissé peu à peu dans ma vie. Tous les matins, à la même heure, je voyais passer, dans le chemin qui côtoie les Aubiers, une jeune amazone, accompagnée d'un vieux serviteur. Je la vois encore s'avançant entre les haies et les vergers en fleur, avec son petit chapeau de paille d'Italie rehaussé d'un bouquet de plumes, son corsage de cachemire bleu serré à la taille par une ceinture de cuir, et sa jupe flottante de piqué blanc. Elle avait dix-neuf ans au plus, et, malgré le nuage de tristesse répandu sur son frais visage, tel était l'éclat de sa jeunesse, qu'au milieu de la nature en fête elle semblait être elle-même un des enchantemens du printemps. Elle revenait le soir par le même sentier, et il était rare que je ne fusse point sur le pas de ma porte à l'heure de son passage. Je la saluais avec respect, elle inclinait gracieusement la tête, et les choses en demeuraient là. J'étais presque un étranger dans le pays. J'en étais sorti dès l'âge de douze ans, et n'y étais revenu qu'à longs intervalles; j'avais oublié jusqu'au nom de mes voisins. Sans arrière-pensée, sans y attacher la moindre importance, uniquement par curiosité, je voulus savoir qui était cette belle personne, et j'appris que c'était Mlle Marthe de Champlieu; sa famille habitait à peu de distance de mon domaine. Elle se rendait ainsi chaque jour au petit château des Granges, près de Mlle Thérèse de La Varenne, son amie, jeune fille charmante elle aussi, disait-on, et dont la santé, fatalement atteinte, donnait les plus sérieuses inquiétudes. Elle restait jusqu'au soir au chevet de sa chère malade et rentrait chez ses parens à la nuit. Je m'étais fait, à mon insu, une habitude de la voir: j'avais fini par m'associer aux préoccupations de son cœur. Du plus loin que je l'apercevais, j'interrogeais avec anxiété son attitude et sa physionomie, je m'attristais ou me réjouissais selon qu'elle paraissait plus ou moins triste que la veille. A la longue, une espèce

d'entente silencieuse s'était établie entre nous. Elle avait deviné sans doute que j'étais instruit de ses angoisses, que je les partageais, et en passant elle me jetait dans un demi-sourire ou dans un regard de détresse le bulletin de la journée. Il n'y avait dans tout cela rien qui ressemblât à une aventure; eh bien! le croirez-vous? ces incidens si simples s'étaient emparés de mon existence et la remplissaient tout entière. Je m'intéressais à Mlle de La Varenne comme si je la connaissais: je l'aurais connue que je n'eusse pas ressenti pour elle une pitié plus tendre, une sympathie plus ardente. Je ne pensais qu'aux deux amies, je les retrouvais jusque dans mes rêves, et, chose étrange, dans mes rêves comme dans ma pensée, je n'arrivais jamais à les séparer l'une de l'autre, elles étaient toujours ensemble; quand l'image de Mlle de Champlieu m'apparaissait éblouissante de grâce et de fraîcheur, presque aussitôt une figure pâle et languissante venait se placer auprès d'elle.

Vers la fin de mai, par une tiède après-midi, je travaillais à l'atelier pour essayer de me distraire. Depuis quelques jours, Mlle Marthe n'était pas revenue des Granges, de sinistres pressentimens m'agitaient. Tout à coup j'entendis un bruit sec, argentin, qui éclatait à intervalles rapprochés, réguliers, et semblait cheminer à travers les campagnes. Il y avait bien longtemps que ce bruit n'avait frappé mon oreille, et pourtant je le reconnus: mon cœur se serra. J'étais déjà sur la lisière du chemin, et, pendant que les oiseaux chantaient à plein gosier dans les buissons, je voyais défiler une longue procession d'hommes, de femmes et de jeunes filles, précédée de deux enfans de chœur, l'un portant la croix, l'autre la sonnette, et d'un prêtre en surplis qui marchait sous un dais, les saintes huiles entre ses mains.

— Où donc allez-vous? demandai-je à une pauvre infirme qui venait la dernière.

— Aux Granges, me répondit-elle.

Je m'étais joint machinalement au cortége, et après deux heures de marche, sans que j'eusse songé à me rendre compte du sentiment qui m'entraînait, je traversais la cour d'un manoir, je montais un escalier de pierre, je pénétrais avec la foule dans une vaste chambre imprégnée de vapeurs d'éther, et qu'un demi-jour éclairait à peine. Toutes les persiennes étaient fermées, toutes les fenêtres ouvertes. La foule, en entrant, s'était agenouillée. J'étais debout près de la porte, et, à la lueur de deux flambeaux qui brûlaient au fond de la salle, j'apercevais un lit étroit et sans rideaux, d'une simplicité claustrale. L'oreiller affaissé servait comme de nid à une figure d'un blanc mat. Les paupières étaient mi-closes, les lèvres presque souriantes, les traits d'une pureté que n'avait point altérée la souffrance, et d'une suavité, d'une délicatesse enfantines. Les cheveux,

séparés de chaque côté de la tête, descendaient sur les couvertures en deux tresses brunes et lourdes; les bras hors du lit, les mains jointes. Une femme, la mère, se tenait au chevet, muette, morne, les yeux taris. Mlle de Champlieu était auprès d'elle, le visage défait et noyé de larmes. J'assistais à cette scène comme dans un rêve, et je ne fus saisi par la réalité qu'à la vue du prêtre qui se penchait sur la mourante. Quoi! cette enfant allait mourir! Dieu juste, pourquoi cette rigueur? Que vous avait-elle fait, et que pouvait avoir à réparer l'onction suprême qu'elle allait recevoir? Quelles paroles mauvaises avaient pu sortir de sa bouche? Quelles pensées coupables avaient pu soulever sa poitrine? Où donc ses pauvres petits pieds avaient-ils pu la conduire? J'étais tombé à genoux, et, dans l'élancement d'une foi soudaine, je demandais à Dieu de laisser vivre cet être inoffensif et doux. J'offrais pour sa rançon tous les biens que je possédais, toutes les joies et tous les bonheurs que je pouvais me promettre ici-bas. Je priai longtemps avec ferveur. Quand je me relevai, le prêtre avait déjà quitté la chambre, et l'assistance s'écoulait silencieusement sur ses pas.

La nuit tombait, et j'errais encore autour des Granges. Que faisais-je là? qu'attendais-je? Un charme invincible me retenait au seuil de cette habitation désolée. Je prêtais l'oreille à tous les bruits; je suivais d'un œil éperdu les allées et venues des domestiques; chaque évolution de lumière dans les appartemens m'apportait un redoublement de terreur ou une espérance. Il y avait des instans où il me semblait que ma prière était montée jusqu'à Dieu, que le pacte offert était accepté, des instans où je me disais que cette enfant ne pouvait pas, ne devait pas mourir.

J'avais repris le chemin des Aubiers. Tout près de ma demeure, Mlle de Champlieu, qui venait derrière moi, arrêta sa monture en me reconnaissant dans l'ombre.

— Eh bien? mademoiselle, eh bien?... m'écriai-je d'une voix tremblante.

— Eh bien! monsieur, répliqua-t-elle avec calme, tout espoir n'est pas perdu, la crise si longtemps attendue et qui peut la sauver est enfin arrivée. Le ciel fera le reste. Vous êtes venu joindre vos prières aux nôtres, je vous en remercie.

En achevant ces mots, elle me tendait sa main, que je saisis et que je pressai sur mes lèvres. Elle s'éloigna, et le bruit des pas s'effaçait dans le lointain, que j'étais encore à la même place.

J'apprenais, à quelques jours de là, que Mlle de La Varenne était hors de danger. Mlle Marthe, installée aux Granges pour tout le temps de la convalescence, ne passait plus dans le chemin. Je tombai dès lors dans un mortel ennui. Je n'avais goût à rien, je sortais sans but, je rentrais sans motif, je pleurais sans savoir pour-

quoi. Je ne pouvais attribuer qu'à Mlle de Champlieu cet étrange état de mon cœur, et pourtant ce que je ressentais était si vague, si confus, que je n'aurais su dire si véritablement je l'aimais. Qu'elle était déjà loin de moi l'ivresse du retour dont je vous parlais il n'y a qu'un instant! Les biens, les joies faciles que j'avais sous la main ne m'inspiraient plus qu'un sentiment de pitié dédaigneuse. Je découvrais que j'avais pris pour le bonheur ce qui n'en est que l'accompagnement. Ma maison était vide, les champs étaient déserts, la solitude m'écrasait.

Je vivais ainsi depuis quelques mois. Je savais que Mlle Thérèse était entièrement rétablie; je n'avais pas revu Mlle Marthe, et je songeais à voyager. Un jour, si cher qu'il m'ait coûté, que ce jour reste à jamais béni, à jamais consacré dans ma mémoire! j'étais à l'atelier. L'été touchait à sa fin, mais la saison était chaude encore, et d'une magnificence qui achevait de m'accabler. Je m'étais assoupi sur un divan; je fus réveillé par le grondement du tonnerre. Un orage qui s'était formé en moins d'une heure allait fondre sur la vallée. Déjà la pluie tombait à larges gouttes, quand j'entendis comme un vol de colombes effarouchées qui se seraient abattues sur les marches de mon logis. C'étaient elles, c'étaient les deux amies! Entraînées par les hasards de la promenade ou conduites plutôt par une pensée charitable, car leur domestique portait un paquet de hardes sous son bras, elles s'étaient éloignées des Granges, avaient poussé jusqu'en mes parages, et, surprises par le grain en rase campagne, elles venaient, bon gré, mal gré, chercher un refuge aux Aubiers. Vous vous doutez bien que je ne les laissai pas à la porte. Ce que j'éprouvai en recevant chez moi ces deux charmantes filles, l'une dans tout l'éclat de sa blonde et blanche beauté, l'autre délicate, très frêle, d'une grâce timide et voilée, tâchez de vous l'imaginer. Elles étaient mises exactement l'une comme l'autre : une robe de foulard gris relevée sur une jupe bleue de même étoffe, le corsage semblable à la jupe, un petit chapeau de feutre gris autour duquel une plume bleue s'enroulait, et cette conformité d'ajustemens ajoutait je ne sais quoi à l'attrait de chacune d'elles. Je n'eus pas grand'peine à les apprivoiser; elles avaient toutes deux le chaste abandon de l'innocence que rien n'embarrasse, et Marthe de Champlieu y joignait la vive gaîté qui s'accommode à tout. De deux ou trois ans plus jeune qu'elle, Mlle de La Varenne avait pourtant quelque chose de plus posé et de plus recueilli, soit que cela tînt à son caractère, soit que le souffle de la mort l'eût rendue sérieuse avant l'âge. Elle était, en arrivant, toute pâle et toute transie. J'avais allumé un feu de sarmens, je l'avais fait asseoir au coin de l'âtre, et, pendant qu'elle se ranimait peu à peu, je ne pouvais détacher mon regard de cette enfant que

j'avais contemplée au milieu du funèbre appareil de la dernière heure, et qui était là, sous mon toit, vivante, ressuscitée. J'épiais avec curiosité ses moindres mouvemens, j'avais des attendrissemens, des étonnemens voisins de l'extase, en la voyant ôter ses gants, porter la main à ses cheveux, présenter ses pieds à la flamme, et lorsqu'elle levait sur moi ses yeux d'un clair azur, ces yeux que j'avais vus éteints sous leurs paupières à demi fermées, j'étais remué jusqu'au fond de l'âme. Quant à Mlle de Champlieu, aussi parfaitement à l'aise que si elle eût été chez son frère, elle avait, de prime saut, pris possession de tout l'appartement. Elle allait, venait, examinait tout, mettait tout sens dessus dessous, retouchait mes croquis, ou, s'emparant de ma palette, jetait dans un paysage que j'avais ébauché la veille des oiseaux, des moutons et des arbres de l'autre monde. Je me demandais si elle était chez moi ou si j'étais chez elle. Je me persuadais par momens que nous étions tous trois chez nous et que nous ne devions plus nous quitter. Ah! la bonne journée! ah! les aimables créatures! Hélas! l'orage s'apaisait déjà; déjà l'odieux soleil montrait sa face entre les nuées. Mlle Marthe, qui ne tenait pas en place, avait profité d'une éclaircie pour descendre au jardin. Je restai seul un instant avec sa compagne, et cet instant décida de ma vie.

Elle était assise, penchée sur un album qu'elle feuilletait d'une main distraite; j'étais assis près d'elle, et je la regardais en silence. Je la regardais, et il me semblait qu'elle était mon bien, que sa destinée m'appartenait, que c'était à moi que Dieu l'avait rendue, qu'en la laissant vivre il me l'avait donnée. J'ignore comment cela se fit : je fermai l'album qu'elle avait sous les yeux, je l'ôtai doucement d'entre ses mains, et je me mis à raconter tout ce qui s'était passé en moi depuis le jour où j'avais appris que sa vie était en danger, l'intérêt soudain qu'elle m'avait inspiré, l'ardente sympathie que j'avais ressentie pour elle sans la connaître, mes craintes, mes angoisses, la station que j'avais faite aux Granges, les prières que j'avais adressées au ciel, et, à mesure que je parlais, mes perceptions devenaient plus nettes, je démêlais, je discernais enfin les sentimens qui m'avaient troublé jusque-là. Calme, les yeux baissés, elle avait écouté sans m'interrompre une seule fois.

— Je savais tout. Merci! répondit-elle simplement.

En prononçant ces mots, elle avait relevé la tête; je vis une larme au bord de sa paupière, et je sentis que je l'aimais. Ainsi l'amour qu'une beauté radieuse avait éveillé dans mon cœur s'était à mon insu reporté sur ce cher petit être, et c'était Mlle de Champlieu qui se trouvait avoir servi de lien mystérieux entre Thérèse de La Varenne et moi. Oui, je l'aimais, et, l'avouerai-je? je sentais qu'elle m'aimait aussi, je sentais venir à moi sa ten-

dresse irrésistiblement attirée. Nous nous taisions, et je ne sais pas bien ce que j'allais lui dire quand Mlle Marthe rentra.

Elle rentrait avec une brassée de fleurs qu'elle jeta sur le divan. S'il n'y en avait pas davantage, ce n'était point sa faute; elle avait passé comme un ouragan dans les corbeilles et les plates-bandes, dévastant, saccageant et faisant main basse sur tout, enchantée d'ailleurs de son expédition et ne regrettant pas sa toilette à moitié perdue. Il s'agissait de débrouiller ce chaos et de donner à ces dépouilles la forme d'un bouquet qu'elles voulaient emporter comme un souvenir des Aubiers. Nous nous mîmes tous trois à l'œuvre, et ce petit travail fut si lestement conduit qu'au bout d'une heure il n'était pas encore terminé. Qui donc a dit que le bonheur est triste, moins près du rire que des larmes? J'étais tout à la fois ivre de bonheur et fou de gaîté. L'enjouement de Marthe avait gagné Thérèse, et la maison retentissait des frais éclats de leurs jolies voix. Elles me passaient les fleurs une à une; ma tâche consistait à les classer et à les réunir en faisceau. Thérèse était d'avis qu'on fît un choix, Marthe était de l'avis contraire, et c'étaient, à propos d'une gueule-de-loup, d'un œillet d'Inde ou d'un pied-d'alouette, des querelles et des rires qui ne finissaient pas. Quel bouquet! il aurait pu servir de pendant à la tapisserie de Pénélope. A mesure que je l'édifiais d'un côté, je le laissais s'écrouler de l'autre, et, au milieu de ces enfantillages qui me valaient tous les menus profits d'une longue familiarité, elles ne s'apercevaient pas que le ciel s'était éclairci. Tout à coup le soleil qui descendait à l'horizon lança dans l'atelier une traînée de feu, ce fut le signal d'une véritable déroute. — Adieu, monsieur Paul! au revoir! au prochain orage! — Et pour que rien ne manquât à cette journée, au moment de nous séparer, il fut question de vous entre les deux amies et moi, de vous, oui, colonel. Elles s'étaient arrêtées devant votre portrait.

— C'est mon parrain, c'est un héros d'Afrique, leur dis-je avec orgueil.

— Héros ou non, dit Marthe, si le portrait est ressemblant, votre parrain doit être un brave homme.

— Et l'on serait heureuse de l'avoir pour ami, ajouta Mlle de La Varenne.

Là-dessus elles s'échappèrent ainsi que deux oiseaux qui prennent ensemble leur volée. J'avais fait atteler, je les mis en voiture. Elles partirent, je les suivis des yeux, et elles étaient déjà loin que je voyais encore, à travers les arbres, leurs mouchoirs, qu'elles agitaient en signe de dernier adieu.

Quelques semaines après, j'étais l'hôte assidu, le familier des Granges. La mère de Thérèse m'avait écrit pour me remercier. Elle

exprimait en même temps le désir de me voir et de me connaître : je ne m'étais pas fait prier. J'avais été bien accueilli, je ne déplaisais pas, et dès mes premières visites j'étais établi dans la place. Mme de La Varenne était veuve. Mariée fort jeune à un gentilhomme du pays, elle avait tenu pendant quelques années un assez grand état à Paris. Après la mort de M. de La Varenne, qui laissait une fortune singulièrement réduite par la vie de luxe qu'ils avaient menée, elle s'était retirée forcément du monde, où elle avait brillé d'un vif éclat. Elle aurait pu facilement se remarier; l'expérience qu'elle avait faite l'avait assurée contre la tentation d'une seconde épreuve. Voilà ce qu'on disait autour de moi. Elle vivait à l'aise dans son petit domaine, qu'elle ne quittait qu'à la fin de l'automne pour aller passer les plus durs mois de l'hiver à la ville voisine. C'était une femme encore belle, avec beaucoup d'agrément dans l'esprit et de grâce dans les manières. Les rêves d'ambition qu'elle nourrissait ne me furent révélés que plus tard, et comme par un coup de foudre. J'avais bien deviné chez elle un fonds de scepticisme railleur, la sourde impatience d'une vie silencieuse et bornée; mais je ne songeais guère à faire des études de caractère. Elle me recevait avec bienveillance, et tel était mon aveuglement, telle était ma simplicité, que je me figurais parfois qu'elle était dans le secret de mes sentimens, qu'elle les approuvait et les encourageait. Les serviteurs eux-mêmes m'avaient pris à gré; je lisais ma bienvenue sur tous les visages. Enfin, sans avoir échangé aucune confidence, nous étions d'intelligence, Mlle de Champlieu et moi; nos regards s'entendaient, mon bonheur me riait dans ses yeux. Ce qui montre dans tout son jour le bon naturel de ces aimables filles, c'est que ma prédilection pour l'une d'elles, loin de les désunir, comme il serait arrivé fatalement avec deux âmes moins choisies, semblait ajouter encore à leur mutuelle affection. A qui fut-il accordé d'abriter sa jeunesse dans un intérieur plus aimable? Tout m'était prétexte pour courir au manoir, une brochure, un livre, une plante, des graines que j'apportais. Si les occasions m'avaient manqué, Marthe m'en eût fourni de reste. Enfant gâté des Granges, elle en était la vie. Promenades sur l'eau, excursions en voiture, pêches dans les ruisseaux, pipées au fond des bois, tout se faisait par elle, et rien ne se faisait sans moi. Il y avait au fond du parc une porte qui s'ouvrait sur une pêcherie. C'est là, au bord d'un étang, que nous allions souvent nous asseoir par les après-midi sereines. Je venais avec mes crayons, elles apportaient leur ouvrage, et nous causions tout en travaillant. Quand le temps était mauvais, je décorais des panneaux, je peignais des dessus de porte, et c'est encore l'adorable Marthe qui avait su me ménager cette occupation pour les jours de pluie, tant son amitié était

ingénieuse, fertile en inventions qui avaient pour but de m'attirer et de me retenir! Ainsi je voyais Thérèse fréquemment, et chaque fois que je la voyais, elle me devenait plus chère. Ce petit être poétique et charmant pratiquait déjà le culte du devoir. Elle avait pour la beauté de sa mère une admiration passionnée; elle en était plus fière, elle s'en trouvait plus ornée qu'aucune fille de sa propre beauté, et, comme s'il se fût agi d'une déesse, elle s'appliquait à lui épargner les soins du ménage. Mme de La Varenne se laissait admirer, et Thérèse gouvernait la maison. Elle s'en acquittait sans bruit, et, quoique vigilante, se rendait agréable à tous. Ces soins d'administration domestique n'avaient pas plus amoindri son âme qu'ils n'avaient terni sa jeunesse. Elle en avait retiré une raison précoce, sans y rien laisser de sa grâce et de sa distinction native. Moins enjouée que son amie, elle avait cependant cette sérénité d'humeur qui est l'indice d'une nature bien venue. La modestie de ses désirs répondait à la simplicité de ses mœurs. Elle se plaisait aux champs, où elle avait grandi, et ne souhaitait pas d'en sortir. Elle n'en goûtait pas seulement la poésie contemplative, elle en aimait aussi les travaux. Je l'avais rencontrée, la compagne dont vous me parliez tout à l'heure, et qui eût été la joie de mon foyer! Nous nous aimions sans nous le dire : nos cœurs n'avaient rien à s'apprendre. Il n'était besoin entre nous ni de sermens ni de promesses, et il me semble encore aujourd'hui que nous étions fiancés l'un à l'autre.

Novembre nous avait dispersés. Mme de La Varenne était rentrée en ville, Marthe chez ses parens. Dussiez-vous me prendre en pitié, il faut que vous sachiez jusqu'où pouvaient aller ma candeur et mes illusions. Quand je voyais Thérèse tous les jours, satisfait de vivre auprès d'elle, trop heureux pour me hâter de l'être davantage, je laissais mes projets flotter entre le rêve et l'espérance. Ce fut seulement après son départ que je les arrêtai et les fixai dans mon esprit. Je n'entrevoyais pas d'obstacles, je n'admettais pas qu'il pût en survenir. Je ne doutais de rien, j'avais la foi. Le bonheur était pour moi comme un hôte sur qui je devais compter : j'employai l'hiver à mettre ma maison en état de le recevoir. La ferme était encore à peu près telle que mon père me l'avait transmise. Je m'occupai à l'embellir, je l'accommodai d'après les goûts de l'enfant que j'aimais, avec un peu plus de recherche qu'elle n'en eût désiré peut-être. C'était un nid que j'édifiais : j'y amassai la mousse et le duvet. Ce matin, je vous ai vu sourire devant certaines élégances que vous ne vous attendiez pas à rencontrer sous le toit d'un garçon qui cultive ses terres. Mon ami, vous étiez dans l'appartement de ma femme. Ma femme! je la voyais déjà en pos-

session de son petit royaume. Que de soins, d'amour, de respect autour de cette jeune reine! Déjà les Aubiers fêtaient le premier-né, déjà de blondes têtes couraient dans le verger ou s'ébattaient aux clartés de l'âtre. Ah! quel printemps que cet hiver! Tout chantait dans mon cœur. Après avoir transformé le logis, je refis le jardin, je plantai des massifs, je construisis des serres. En même temps je me rendais un compte exact de mon avoir, j'introduisais l'ordre dans mes finances. J'étais Mansard, Le Nôtre et Colbert. J'avais beau grouper ou aligner des chiffres, il s'en fallait de beaucoup que j'arrivasse à l'opulence; mais mon bien, si modeste qu'il fût, assurait l'aisance à ma famille, et me permettait même d'offrir à Mme de La Varenne une existence plus large, plus variée que celle qu'elle menait aux Granges. Ma confiance, en réalité, n'avait rien de déraisonnable. Vers la fin du mois de mars, toutes mes dispositions étaient prises, tous mes arrangemens terminés. Je n'étais allé à la ville que rarement, deux ou trois fois au plus. J'avais connu Thérèse, nous nous étions aimés sous le ciel des prairies, et tout bonheur veut rester dans son cadre. J'attendais son retour pour la demander à sa mère. Une semaine encore, et j'allais la revoir, lorsque je reçus un mot de Mme de La Varenne qui m'annonçait que ses plans étaient changés : elle partait pour Paris avec sa fille, et me donnait rendez-vous aux Granges pour les premiers jours de l'été.

Ce départ subit, auquel, il est vrai, j'étais loin de m'attendre, n'avait pas cependant entamé ma sécurité. Je savais que Thérèse avait à Paris des parens qui depuis longtemps désiraient la voir. La résolution de sa mère ne devait donc pas me surprendre. Je laissai, sans trop d'impatience, s'écouler le printemps; mais, au retour de l'été, quand le délai fixé par Mme de La Varenne fut expiré, quand les jours, quand les semaines se succédèrent sans la ramener, un grand trouble s'empara de moi. Que se passait-il? Thérèse était-elle malade? Pourquoi ne revenait-elle pas? Je m'informai au manoir : on était sans nouvelles. Je pris le parti de m'adresser à Mlle de Champlieu. Orpheline dès son bas âge, elle vivait avec de vieux parens qui l'avaient élevée, et qui s'étaient chargés de l'administration de ses biens. Ces biens étaient considérables : la terre de Champlieu lui appartenait. Je ne dirai pas qu'elle m'accueillit froidement, mais pendant tout le temps que dura ma visite je crus démêler dans son attitude quelque chose de gêné, de contraint. Il me sembla que ses regards évitaient de rencontrer les miens, et, lorsqu'ils s'attachaient sur moi, c'était avec une expression à laquelle ils ne m'avaient point habitué. Nous n'étions pas seuls, notre entrevue dut se borner à un échange de questions et de réponses également banales. Mme de La Varenne et sa fille se portaient à merveille.

Il n'était pas vraisemblable que leur absence se prolongeât encore longtemps. Il y avait tout lieu de penser qu'elles seraient bientôt de retour. Pas un mot d'ailleurs qui eût trait à notre intimité, pas une allusion à notre réunion prochaine. Bref, je me retirai pleinement rassuré sur la santé de Thérèse et plus oppressé pourtant que je ne l'étais en arrivant chez Marthe. Quelques semaines encore s'écoulèrent, je les passai le cœur en proie à une inquiétude dévorante. L'amour qui naguère remplissait ma vie sans l'agiter avait pris insensiblement tous les caractères d'une passion farouche. Ah! malheureux, le bonheur était là, sous ta main! Pourquoi l'avais-tu laissé s'échapper? Que ne t'étais-tu hâté de le saisir? Il y avait des heures où le pressentiment de ma destinée pesait sur moi comme un cauchemar. Parfois je riais de mes terreurs, le plus souvent je les subissais sans essayer de m'y soustraire. J'allais errer du côté des Granges, j'apercevais, aux lueurs du couchant, le perron désert, la façade morne, les persiennes toutes fermées, et je revenais consumé de tristesse.

Un jour enfin, dans la matinée, je vis entrer à l'atelier le jardinier de Mme de La Varenne. Il venait m'annoncer que sa maîtresse était de retour depuis la veille au soir, et qu'elle m'attendait le jour même. Vous avez vu quelquefois les nuées du ciel balayées en un clin d'œil par un coup de vent; il se fit quelque chose d'approchant en moi. Toutes les chimères que je m'étais créées, tous les monstres qu'avait enfantés dans mon cerveau la fièvre de l'attente s'évanouirent en un instant, et je me retrouvai, calme et souriant, en présence de la réalité. Thérèse m'était rendue! L'empressement de Mme de La Varenne à m'appeler témoignait assez que leurs sentimens m'étaient restés fidèles. Je me souvenais encore des impressions que m'avait laissées ma visite à Champlieu, mais c'était pour me reprocher d'avoir pu leur donner accès dans mon esprit. Toutefois j'avais appris à mes dépens qu'atermoyer le bonheur n'est pas sage, et je partis pour le manoir, bien decidé à profiter de la leçon.

La belle matinée! que le ciel était pur! que l'air était frais et léger! J'allais tantôt pressant le pas, et tantôt le ralentissant pour savourer à loisir les joies dont mon âme était pleine. Je ne rencontrais sur mon passage que des visages heureux, je ne recueillais que de bonnes paroles. Les haies m'envoyaient leurs plus doux parfums, les oiseaux leurs plus gais concerts, les brises leurs haleines les plus caressantes, et au milieu de ces enchantemens je sentais mon amour plus sérieux, plus profond qu'autrefois, alors qu'il n'avait point souffert. S'il m'était resté dans la pensée quelque trouble, quelque appréhension, mon arrivée aux Granges aurait suffi pour les dissiper. Je recevais au seuil de cette demeure

le même accueil que par le passé. Les serviteurs s'empressaient; les chiens accouraient et me léchaient les mains. Je reconnaissais, je respirais avec délices des senteurs enivrantes, et que je n'avais respirées que là. Ouverte à deux battans, la porte du vestibule semblait me dire : Entrez, on vous attend. Je montai les degrés du perron, et, sans être annoncé, je pénétrai dans le salon.

Mme de La Varenne s'y trouvait seule. Au bruit que je fis en entrant, elle retourna la tête, se leva vivement, et s'avança vers moi les mains tendues. J'aurais pu croire qu'elle allait m'offrir ce que je venais lui demander.

— Arrivez, arrivez! s'écria-t-elle avec effusion. J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, et j'ai voulu que vous fussiez le premier à l'apprendre, tant votre affection pour nous m'est connue, tant je sais l'intérêt que vous nous portez.

Et à brûle-pourpoint, comme si, en se jouant avec une arme à feu, elle me l'eût déchargée en pleine poitrine, elle me fit part du prochain mariage de sa fille. Un mariage inespéré! Trois cent mille livres de rente! Un splendide hôtel à Paris! un magnifique château sur les bords de la Loire! Aux champs comme à la ville, un train de maison princier! Et en perspective les fêtes du monde officiel, un siége au sénat pour son gendre! Tout cela avait été débité coup sur coup, avec l'animation de la fièvre et la volubilité du délire. Elle ne se possédait pas. J'étais debout, appuyé contre un meuble. La sueur s'amassait à mes tempes; ma face devait avoir la pâleur de la mort.

— Asseyez-vous donc, me dit-elle.

Et, sans remarquer ma stupeur, sans s'étonner de mon silence, elle se mit à raconter avec une éloquence amère tout ce qu'elle avait dévoré de tristesse et d'ennui au fond de ces campagnes. Toutes ses révoltes, toutes ses vanités, toutes ses convoitises, qui n'avaient eu jusque-là d'autre confident qu'elle-même, toutes les plaies secrètes d'une âme ambitieuse et qui se sent étouffer dans une destinée fermée, elle les mit à nu et les étala sous mes yeux. Elle allait revivre enfin! L'espace se rouvrait devant elle, le monde lui appartenait. Et, s'exaltant de plus en plus, elle dessinait à grands traits le programme de l'existence qu'elle comptait mener désormais. Quant aux qualités morales de son gendre, quant aux chances de félicité que cette union pouvait offrir à sa fille, elle se taisait là-dessus. Elle seule était en scène, c'est d'elle seule qu'il s'agissait. J'étais anéanti, tout s'écroulait autour de moi. Elle ne savait rien, ne se doutait de rien; je n'avais été pour elle qu'une distraction, une relation de bon voisinage.

— Eh bien! demanda-t-elle en se tournant vers moi, à quoi donc pensez-vous? Qu'attendez-vous pour me féliciter?

— Madame, lui répondis-je, j'attends que vous m'ayez dit si ce mariage, qui vous comble de joie, fait également le bonheur de Mlle de La Varenne.

— Oh! tranquillisez-vous, répliqua-t-elle en souriant. Thérèse, de prime abord, a bien montré quelque résistance. Elle ne s'est pas faite en un jour à l'idée d'un si brusque changement dans sa destinée; mais cette chère enfant a fini par comprendre que son bonheur est inséparable du mien.

Tout m'était expliqué : Thérèse n'était pas libre, elle cédait à l'obsession, elle s'immolait pour sa mère. J'étais saisi d'indignation autant que de douleur, et je n'aurais pu dire ce qui me bouleversait le plus, de la ruine de mes espérances ou du naïf et monstrueux égoïsme qui se déroulait devant moi.

— Recevez mon compliment, madame, lui dis-je en me levant, et soyez persuadée que la fortune qui vous arrive me touche encore plus profondément que vous ne pouviez le supposer.

En achevant ces mots, je m'étais dirigé vers la porte.

— Comment! s'écria-t-elle, vous ne nous donnez pas cette journée? Êtes-vous si pressé? Thérèse est à la ville avec Marthe : elles vont rentrer; restez donc!

— Mon Dieu, madame, je ne puis, répondis-je. Quand j'ai reçu la nouvelle de votre arrivée, je me disposais à partir pour un voyage qui doit me tenir éloigné du pays pendant quelque temps. Pardonnez-moi de vous quitter si tôt.

Tel était son enivrement qu'elle n'avait rien deviné. Elle ne s'était aperçue ni de l'altération de mes traits, ni de la pâleur de mon front, ni du trouble de mon maintien, et ma retraite précipitée, la sécheresse de mon adieu ne la frappaient pas davantage.

— Je compte bien, dit-elle, que vous serez revenu pour le mariage de ma fille.

Je m'inclinai sans rien ajouter, et je sortis.

Quel retour par ces mêmes chemins qui m'avaient vu passer quelques heures auparavant si confiant, si jeune, si heureux! La colère et le désespoir, toutes les pensées, tous les sentimens tumultueux que soulevait en moi la perte de mes rêves, m'avaient pour ainsi dire porté jusqu'aux Aubiers. Je m'accusais de n'avoir pas su défendre mon bonheur : je m'indignais contre ma lâcheté. Je voulais retourner aux Granges, revoir Mme de La Varenne, lui déclarer que j'aimais sa fille, que sa fille m'aimait, que Dieu m'avait donné des droits sur elle et qu'on ne me l'arracherait qu'avec la vie; mais, quand j'eus franchi le pas de ma porte, quand je me retrouvai chez moi,... ô ma petite ferme que j'avais embellie avec tant d'amour, dont j'avais cru faire un palais, et qui, le matin encore, étais ma joie et ma richesse, qu'étais-tu devenue? Je ne la reconnaissais

plus. Que tout m'y semblait misérable! que je me sentais moi-même pauvre et déshérité! Quelle chute soudaine! quel abaissement de fortune! Après avoir erré comme une ombre de chambre en chambre, j'étais passé dans l'appartement que je destinais à ma chère Thérèse; je la vis dans son hôtel à Paris, dans son château sur les bords de la Loire, et je fondis en larmes, j'éclatai en sanglots.....

— Je te plains, dit Evrard quand Paul eut terminé ce récit; je plains surtout Mlle de La Varenne. Toi, tu n'es lié qu'à ta douleur; mais cette enfant! c'est sur elle qu'il faut pleurer. Quand ce mariage doit-il se faire?

— Prochainement. On en parle dans le pays.

— Eh bien! mon ami, je t'emmène avec moi. Tu ne seras pas le premier qui auras retrouvé là-bas la paix et la santé de l'âme. L'épreuve que tu subis est cruelle; elle n'est pas de celles qui flétrissent une destinée. On ne s'est pas joué de ta tendresse; Mme de La Varenne ne t'avait rien promis, ce n'est pas sciemment qu'elle a déchiré ton cœur. Ta blessure est saine, le temps la fermera. En route, mon cher Paul! Fais tes préparatifs, nous partirons demain.

— Non, pas demain! s'écria Paul. Je ne vous ai pas tout dit. Quinze jours se sont écoulés depuis mon entrevue avec Mme de La Varenne. Je devais partir, et je suis resté. Perdre Thérèse sans la revoir était au-dessus de mes forces. Je n'avais d'espoir qu'en Mlle de Champlieu. J'ai pu lui parler ce matin. Nous étions seuls. Elle avait pris mes mains; elle était bien émue. — Allez, m'a-t-elle dit, nous sommes aussi malheureuses, aussi désespérées que vous. Il n'a pas dépendu de moi que Mme de La Varenne ne sût tout. Thérèse m'a scellé les lèvres; elle s'immole tout entière, et n'admet pas que son sacrifice coûte même un regret à sa mère. Que faites-vous ici? a-t-elle ajouté d'un ton de douceur et d'autorité. Je vous croyais parti. Il faut que vous vous éloigniez. Il le faut pour vous et pour elle. — Je ne partirai pas avant de l'avoir revue, me suis-je écrié. Il y a des choses que je ne lui ai jamais dites, et qu'il est impossible que je ne lui dise pas au moins une fois. Je veux lui dire que je l'aime, que je perds tout en la perdant, qu'elle était mon âme et ma vie. Vous êtes bonne. Ne rejetez pas ma prière, ayez pitié de ma détresse! Demain, à la chute du jour, je serai au bord de la pêcherie. Venez avec elle, conduisez-la vers moi, et je vous devrai mon dernier bonheur, je m'en irai en vous bénissant. — Et, sans attendre sa réponse, je l'ai laissée, je me suis enfui.

— Et tu crois que ces deux jeunes filles?...

— Je le crois, je l'espère.

— Moi, dit Evrard, je ne le crois pas, j'en suis sûr. Ainsi, ajouta-

t-il à mi-voix et se parlant à lui-même, c'est à la pêcherie qu'ils vont se dire adieu, se voir pour la dernière fois,... à la pêcherie, au soleil couchant, sous les saules!

Et il tomba dans une profonde rêverie que son hôte n'osa pas troubler. Ils se quittaient quelques minutes après en se donnant rendez-vous pour le surlendemain, et, malgré l'heure avancée de la nuit, malgré les instances de Paul, qui le pressait de rester aux Aubiers, le colonel reprenait tout pensif le chemin de la ville.

Le lendemain, dans l'après-midi, il se passait au manoir une scène dont un peintre de genre aurait pu s'inspirer. Le trousseau de Thérèse venait d'arriver, et Mme de La Varenne s'occupait avec Marthe à vider les caisses apportées au salon. La châtelaine s'était piquée d'honneur, c'était un trousseau de princesse. Thérèse regardait d'un air résigné les fins tissus et les dentelles que sa mère étalait sous ses yeux, et de temps en temps sa figure s'éclairait d'un pâle sourire, grâce à Marthe, qui, par ses propos et par ses gentillesses, réussissait parfois à l'égayer un peu. Mme de La Varenne était ce jour-là plus radieuse encore que la veille. Elle avait reçu dans la matinée une lettre par laquelle le phénix des gendres s'annonçait pour la fin de la semaine, et, bien qu'elle le considérât comme une prise qui ne pouvait lui échapper, elle n'était pas fâchée de toucher au moment qui devait mettre en cage un oiseau si précieux. Dans sa joie, elle n'avait plus que vingt ans. Thérèse se sentait payée de son sacrifice en la voyant si jeune, si triomphante, si belle, et c'est à peine si la pauvre petite se permettait une plainte au fond de son cœur. Les caisses, les cartons n'avaient encore livré qu'une partie de leurs trésors, quand la porte du salon s'entr'ouvrit et laissa se glisser la tête du jardinier.

— Entrez, Léonard, entrez, qu'y a-t-il?

— Il y a, madame, répondit Léonard entrant à pas de loup, il y a que, vu l'état de goutte du garde champêtre, qui ne peut plus remuer ni pied ni patte, je viens nonobstant demander à madame s'il convient à madame d'envoyer chercher la gendarmerie.

— C'est une idée, dit Marthe, envoyons chercher la gendarmerie.

— Et pourquoi faire, bonté divine?

— Pour empoigner, sauf le respect que je dois à madame et à toute la compagnie pareillement, un malfaiteur qui rôde depuis plus de deux heures dans le parc, et qui n'a pas la mine de vouloir s'en aller sans avoir fait quelque mauvais coup.

— Quels ragots nous faites-vous là? un malfaiteur ici, dans ce pays!

— Pardon, excuse, ça n'est pas un physique appartenant à la localité.

— Eh bien! d'où vient-il? que veut-il? Vous lui avez parlé?

— Pas absolument, mais je l'ai suivi... de loin, en me cachant derrière les arbres.

— Enfin, dit Marthe, vous l'avez vu, comment est-il fait?

— Mon Dieu, mademoiselle, ce n'est point que, de sa personne, il soit ostensiblement mal fait. D'aucuns même pourraient trouver que c'est un grand bel homme proprement vêtu; mais il vous a une figure! avec ses moustaches et sa peau enfumée, c'est comme qui dirait une tête de mahométan. Ce n'est pas, mon Dieu, que, de sa figure, il soit finalement repoussant; mais des airs! mais des façons! Il va de ci, il vient de là, il marche sur les pelouses, il flanque des coups de canne aux branches, il s'approche sournoisement de la maison, il la regarde, et après qu'il l'a bien regardée, il rentre dans le parc vivement comme une couleuvre... Je demande à madame si c'est là les allures d'un chrétien bien intentionné. Sans compter que personne ne l'a vu passer par la grille, et qu'il n'a pu s'introduire chez nous que par escalade. Et par-dessus tout, ajouta Léonard baissant la voix, le petit Pierrot qui était avec moi pour me soutenir en cas d'attaque... Je n'oserai jamais dire ça à madame.

— Osez, mon garçon, osez.

— Eh bien! madame, le petit Pierrot, qui n'est pas un âne comme chacun sait, assure que c'est le même qu'une espèce de loup-garou qu'il voit depuis quelque temps tourner le soir autour de l'enclos. Faut-il que j'aille chercher les gendarmes?

— Non, dit Marthe, ce malfaiteur me plaît. S'il rôde depuis plus de deux heures dans le parc, il doit être un peu fatigué : allons l'arrêter nous-mêmes et lui offrir de se reposer ici.

— Ce n'est pas la peine de vous déranger, s'écria Léonard : le voici!

A ce moment, un étranger débouchait du parc sur la terrasse et se dirigeait vers l'habitation. Les trois femmes, pour le voir venir, s'étaient mises à la fenêtre, tandis que le vaillant Léonard s'esquivait discrètement, et, pour plus de sûreté, retournait à ses plates-bandes.

— C'est qu'en vérité il a tout à fait bon air, ce malfaiteur, dit Mlle de Champlieu. Regarde donc, Thérèse! Ne te semble-t-il pas que nous avons déjà vu cette figure-là quelque part?

— En effet, dit Thérèse.

— C'est singulier, dit à son tour Mme de La Varenne : où donc ai-je vu déjà cette figure?

Il avait franchi les marches du perron. Après avoir vainement attendu quelqu'un qui l'annonçât, il entra au salon, dont la porte était restée entr'ouverte, et s'avança gravement vers Mme de La Varenne, qui avait fait vers lui quelques pas. Rien que sa façon de

se présenter aurait suffi pour dissiper toute espèce de préventions.

— Vous ne me reconnaissez pas, madame?

A ce timbre de voix que les années n'avaient point altéré, Mme de La Varenne avait tressailli : elle attachait sur l'étranger un regard curieux, hésitant.

— Vous ne me reconnaissez pas, reprit-il, et peut-être avez-vous oublié jusqu'à mon nom.

Il allait se nommer. — Evrard! s'écria-t-elle avec une explosion de joyeuse surprise. Comment, c'est vous! c'est vous, mon cher Paul! Mais embrassez-moi donc, appelez-moi Julie comme autrefois. Ne suis-je plus votre amie d'enfance, votre compagne de jeunesse? Et moi qui ne vous ai pas reconnu tout de suite! C'est que vous êtes changé, savez-vous? Aussi quelle idée d'aller faire la guerre aux Arabes! Je n'espérais plus vous revoir. Combien y a-t-il de temps que vous avez quitté le pays?

— Vingt années aujourd'hui, Julie.

— Vingt années! déjà! Vous en êtes sûr?

— Oh! très sûr, je les ai comptées.

Pendant qu'ils causaient, pendant qu'Evrard racontait en peu de mots qu'un devoir impérieux l'ayant obligé de venir en France, il n'avait pu résister au désir de revoir un instant son lieu natal et les amis qu'il y avait laissés, Thérèse et Marthe, retirées toutes deux dans une embrasure de fenêtre, reconnaissaient le parrain de Paul, le héros d'Afrique dont elles avaient vu le portrait aux Aubiers. Chacune d'elles se demandait si la présence de cet hôte inattendu n'allait pas changer le cours des événemens, s'il n'y avait pas dans son arrivée quelque chose de providentiel, et, sans se communiquer leurs pensées, toutes deux contemplaient en silence ce mâle et beau visage comme s'il leur promettait un sauveur.

— Ma fille, dit Mme de La Varenne en présentant Thérèse.

— Voulez-vous que je sois votre ami, mademoiselle? demanda Evrard avec une expression de tendresse infinie.

— Oh! oui, monsieur, oh! oui, je le veux bien! répondit Thérèse, émue jusqu'aux larmes sans savoir pourquoi.

— Allons, embrassez-la, dit Mme de La Varenne.

Il l'entoura d'un de ses bras et la pressa doucement sur son cœur.

— Une autre fille à moi, Mlle de Champlieu. Vous vous souvenez de sa mère?

— Oui, mademoiselle, je me souviens de votre mère, et il me semble qu'elle revit en vous.

— Embrassez-la donc, elle aussi, dit Marthe en lui donnant ses joues à baiser.

Une intimité qui débutait ainsi pouvait se passer de plus amples

préliminaires. Evrard n'avait pas eu le temps de s'asseoir, qu'il était déjà l'ami des jeunes filles autant que l'ami de la mère. Les heures s'écoulèrent en propos familiers. On laisse à penser si Mme de La Varenne fit sonner les millions de son gendre! Marthe heureusement avait fini par s'emparer du colonel, qu'elle pressait de questions sur sa carrière militaire, sur l'Afrique, sur les Bédouins, sur les douars et sur les gourbis, sur les lions et sur les panthères. Evrard parla de son métier simplement. Il raconta ses expéditions sans se mettre en scène une seule fois, et mêla même à ses récits quelques histoires de panthères qui ravirent en admiration Mlle de Champlieu. Marthe ne comprenait plus l'existence que sous une tente, au pied de l'Atlas. Thérèse se taisait, mais elle ne se lassait pas de regarder le parrain de Paul. Qu'attendait-elle de lui? Que pouvait-il pour elle? Elle n'en savait rien, et pourtant, depuis qu'il était là, elle croyait sentir qu'elle avait un appui. Une voix secrète lui disait d'espérer, et la pauvre enfant espérait. Frêle espoir qu'un mot d'Evrard allait briser!

Après le dîner, on était rentré au salon. A mesure que le jour baissait, Marthe était devenue silencieuse, et Thérèse paraissait inquiète, agitée, comme si une même pensée les eût en même temps assaillies toutes deux. Elles se tenaient à l'écart et pressées l'une contre l'autre. Le colonel, tout en causant avec Mme de La Varenne, ne les quittait pas des yeux. La journée tirait à sa fin. Thérèse demeurait immobile; son visage trahissait les angoisses, les hésitations d'un cœur aux abois. Marthe regardait d'un air préoccupé la cime des arbres qu'embrasaient les feux du couchant.

— Eh quoi! s'écria Mme de La Varenne, vous arrivez à peine, et vous parlez déjà de partir! Ce n'est pas sérieux, j'imagine.

— C'est malheureusement très sérieux, répondit Evrard. Je ne suis plus libre, j'ai donné rendez-vous à un jeune ami que j'emmène avec moi, et nous partons demain...

En prononçant ces mots, il s'était rapproché du groupe des jeunes filles, et il abaissait sur Thérèse un regard empreint d'une tendre pitié. Thérèse avait compris. Elle resta d'abord comme abîmée sous le coup des paroles qu'elle venait d'entendre, puis, se levant résolûment, elle saisit le bras de Marthe et l'entraîna hors du salon.

— Voici une belle soirée, dit Evrard après qu'il les eut vues s'enfoncer dans la profondeur d'une allée. Voulez-vous que nous fassions ensemble un tour de parc?

— Bien volontiers, répondit Mme de La Varenne.

Elle s'enveloppa d'un châle, le colonel offrit son bras, et ils descendirent les degrés du perron. La soirée était belle en effet. Le soleil, près de disparaître, lançait ses flèches d'or à travers le feuillage. Il y avait des parties du parc encore inondées de clartés, et

d'autres qui déjà se remplissaient d'ombre et de mystère. Les pinsons, les fauvettes, avant de regagner leurs nids, renforçaient leur ramage et faisaient en concert leurs adieux au jour qui finissait, tandis que les merles, habitués à siffler la diane et la retraite, traversaient les allées d'un vol effaré. On entendait au loin le mugissement des troupeaux qui rentraient aux étables, le chant des rainettes du côté de la pêcherie, tous les bruits, toutes les rumeurs qui s'élèvent le soir du fond des vallées. Ils marchaient à pas lents, en silence, et qui les eût vus cheminant ainsi côte à côte sous ces beaux ombrages aurait pu croire que leurs pensées suivaient le même cours, que c'étaient là deux âmes unies et confondues dans une commune émotion.

— Savez-vous bien, dit enfin Mme de La Varenne, que vous m'avez fait à peine compliment sur le mariage de ma fille? Vous ne pouvez nier pourtant que ce ne soit un mariage magnifique?

— J'en conviens, repartit Evrard arraché brusquement à sa rêverie. Trois cent mille livres de rente! Palais à la ville, palais à la campagne! Votre gendre est fils de ses œuvres, m'avez-vous dit. Pour peu qu'il soit jeune encore, il n'a pas perdu son temps. Dans quelle carrière s'est-il enrichi?

— Dans l'industrie, dans la banque, dans les affaires.

— Dans les affaires?

— Honorablement, au grand jour.

— Je veux le croire, et bien qu'en général je me défie de ces fortunes si rapides, bien que la probité, le travail et l'intelligence ne suffisent pas toujours à les élever, je le tiens pour galant homme du moment que vous l'avez choisi. Votre fille aime le mari que vous lui destinez?

— Comment l'entendez-vous?

— Je ne pense pas, ma chère, qu'il y ait deux façons de l'entendre. Tantôt, en vous écoutant pendant que vous énumériez avec complaisance tous les avantages attachés à la grande alliance que vous allez faire, j'observais Mlle de La Varenne, et il m'a semblé que son attitude et sa physionomie ne répondaient pas à la joie qui éclatait dans vos discours. Je vous demande, au nom d'une ancienne amitié, si le gendre de votre choix a su gagner les sympathies de votre fille, si elle se sent entraînée vers lui, si elle l'aime, en un mot... Est-ce clair?

— Oh! je ne dis pas que Thérèse soit follement éprise de son fiancé. Comment l'aimerait-elle? C'est à peine si elle le connaît. Le mariage n'est point affaire de passion et d'entraînement. On se marie, l'amour vient ensuite.

— Et s'il ne vient pas?

— On s'en passe.

— Ce n'est pas vous, Julie, qui voudriez marier votre fille contre son gré?

— Contre son gré!... Qui parle de cela?

— Vous ne voudriez pas la marier sans avoir consulté ses goûts?

— J'ai mieux fait que de consulter ses goûts, répliqua d'un ton sec Mme de La Varenne, j'ai cherché son bonheur, dont je crois être meilleur juge que vous, mon cher ami. Quoi que Thérèse puisse penser, je suis tranquille, elle me remerciera plus tard.

— A merveille, madame, à merveille! Je ne suis qu'un soldat, et vous vous entendez sans doute mieux que moi à la conduite de la vie. D'où vient donc cependant l'accablement profond que cette jeune fille s'efforce en vain de dissimuler? Qu'à la veille de faire un mariage d'argent, elle restât froide, indifférente, je le comprendrais, j'y verrais la marque d'une âme délicate et fière; mais comment expliquer son front chargé d'ennui, sa poitrine oppressée, son regard abattu, ses paupières brûlées de larmes? Vous vivez avec elle, rien de tout cela ne vous frappe. Je vous affirme, moi, que cette enfant est malheureuse.

— Malheureuse, ma fille?

— Oui, Julie, malheureuse. Si cette enfant n'était pas condamnée seulement au supplice d'épouser sans amour un homme qu'elle connaît à peine! Êtes-vous descendue au fond de son cœur? Êtes-vous bien sûre au moins qu'elle n'a d'amour pour personne?

— Vous n'avez que romans en tête! Parce que Thérèse n'a pas l'entrain et la gaîté de cette évaporée de Champlieu, il vous plaît de voir en elle une victime. Ma fille a grandi sous mes yeux, qui voulez-vous qu'elle aime? L'Oiseau bleu? le prince Charmant?

— L'an passé, au dernier automne, n'avez-vous pas reçu dans votre intimité un de vos voisins de campagne?

— Le petit Cordöan, des Aubiers? Sans doute. Eh bien! après?

— Il ne vous est jamais venu à la pensée qu'il pût aimer votre fille?

— Ma foi, non!

— Ni que votre fille pût l'aimer?

— Ce jeune homme?

— Oui, ce jeune homme.

— Qui m'apportait des graines, pêchait aux écrevisses, et barbouillait mes dessus de porte?

— Si Thérèse l'aimait pourtant?

— Vous êtes fou!

— Enfin si elle l'aimait?

— Eh bien! mon cher, si elle l'aimait, elle en serait quitte pour

l'oublier, car tenez pour certain que, ma parole ne fût-elle point engagée, je ne consentirais jamais à donner ma fille au fils d'un paysan.

— Parmi vos gentillâtres de province, en voyez-vous beaucoup qui le vaillent, ce fils de paysan? Affirmeriez-vous que votre gendre ait une aussi bonne origine?

— Un garçon qui n'est propre à rien, qui ne fait rien, qui ne veut rien faire!

— Il a le goût des arts. Il cultive ses terres. Si la route qu'il suit ne mène ni aux honneurs ni à l'opulence, on est sûr du moins qu'elle ne peut aboutir ni à la ruine ni à la honte.

— Ses terres! ses terres!... Il n'a pas le sou.

— Il a vingt mille livres de rente au soleil, honnêtement amassées par son père.

— En vérité! ce jeune nabab a vingt mille livres de rente? Et vous croyez, candide habitant du désert, que c'est avec vingt mille livres de rente qu'un jeune ménage peut aujourd'hui faire figure dans le monde?

— Je crois sincèrement que c'est autant qu'il en faut pour vivre heureux chez soi. Quelle nécessité pour un jeune ménage de faire figure dans le monde? Il en est du monde comme du jeu : on ne lui appartient pas à demi. On ne veut lui donner d'abord qu'une parcelle de sa vie. On laisse le bonheur à la maison, mais seulement pour quelques heures. On rentre, il rit et vous fait fête. On le néglige bientôt de plus en plus, on passe loin de lui des journées et des nuits entières, jusqu'à ce qu'enfin, las d'attendre au coin d'un foyer abandonné, il prend le parti de déloger par la porte ou par la fenêtre. J'ajouterai...

— N'allez pas plus loin, nous arrivons aux plaisirs des champs, aux délices de la médiocrité, à la poésie des joies domestiques. Ces plaisirs, je les connais; ces délices, je viens de m'en abreuver; cette poésie, il m'a été donné de la goûter tout à loisir. Laissons cela, nous ne pourrions pas nous entendre. Il s'est fait dans nos mœurs et dans nos habitudes une révolution dont vous ne paraissez pas vous douter. Toutes les conditions de la vie sont changées...

— Le cœur est-il changé, lui aussi? Avez-vous supprimé du même coup l'amour et la jeunesse?

— L'amour n'a qu'un matin, la jeunesse n'a qu'un jour, et la vie est longue, Evrard. Encore une fois, brisons là. Si le seigneur des Aubiers a élevé ses vues jusqu'à ma fille, s'il a conçu le ridicule espoir de l'épouser, j'en suis fâchée pour lui. Quant à Thérèse, rassurez-vous, elle ne pense pas et n'a jamais pensé à ce jeune homme.

— Vous vous trompez, elle l'aime, dit froidement le colonel, et d'un accent si ferme que Mme de La Varenne resta un instant interdite. Elle l'aime. J'en ai la preuve!

— Prenez garde, Evrard, prenez garde!

— Votre fille a écrit à Paul.

— Cela n'est pas vrai!

— Elle a écrit. J'ai lu sa lettre.

— Non!

— Je l'ai lue, elle est là! dit Evrard, frappant de la main sa poitrine.

— Montrez-moi cette lettre,... donnez-la-moi! Je le veux, je l'exige.

— Je ne puis pas vous la donner, mais je vais vous la lire.

L'homme de guerre avait reparu tout entier avec l'attitude, le geste et la voix du commandement. Mme de La Varenne subissait malgré elle l'autorité de sa parole et de son regard. Ils étaient arrivés dans une clairière, le crépuscule continuait le jour.

— Asseyez-vous, dit-il en lui montrant un banc au pied d'un hêtre.

Elle obéit, il prit place auprès d'elle, tira d'un portefeuille une lettre qu'il déplia, et il en commença ainsi la lecture :

« Paul, mon cher Paul, je t'aime et je te perds. Je t'aime... »

— Ah! malheureuse, ah! malheureuse enfant!... Devais-je m'attendre?... Donnez-moi cette lettre. Et, par un mouvement rapide, elle étendit le bras pour la saisir.

— Calmez-vous, dit Evrard, lui arrêtant la main.

— Vous prenez donc plaisir à me torturer! s'écria-t-elle avec désespoir.

— Non, calmez-vous. Cette lettre est l'expression des sentimens les plus honnêtes. Elle n'a pu sortir que d'une belle âme, il ne s'y trouve pas un seul mot dont puisse avoir jamais à rougir la personne qui l'a écrite.

Et il reprit :

« Paul, mon cher Paul, je t'aime et je te perds. Je t'aime et je te dis adieu. Pardonne-moi. Que pouvais-je, hélas! contre la volonté de ma mère? Je n'avais, pour résister, que mes larmes et mes prières; ma résistance est épuisée. Est-ce donc vrai, mon Paul? On nous sépare. Je ne sais pas ce que j'écris. Je suis brisée, j'ai la tête perdue. Ah! ma mère, que vous êtes cruelle! Rien n'a pu la fléchir, ni mes supplications, ni les révoltes de mon cœur, ni

ma soumission désespérée. Elle jouit de mon sacrifice comme s'il ne me coûtait rien, elle triomphe, et moi je me meurs! Il paraît, mon ami, que la raison et la sagesse nous défendaient de nous aimer. Il paraît que nos projets d'union n'étaient qu'enfantillage et folie. Tu es trop pauvre, d'une naissance trop obscure. Voilà pourtant ce qu'on me dit! Trop pauvre, toi! d'une naissance trop obscure! Crois-tu du moins que ta pauvreté eût été ma richesse? Crois-tu que j'aurais été fière d'être ta femme, de porter ton nom? Crois-tu que c'eût été ma joie et mon orgueil de partager ta destinée, de m'appuyer sur toi, de tout devoir à ton travail? C'était mon espoir, et cet espoir dont se nourrissait ma jeunesse, il faut que je l'immole à des vanités que je ne comprends pas, il faut que je renonce au bonheur, parce que ma mère ne saurait accepter pour gendre qu'un gentilhomme. Quelle pitié! — Que vas-tu faire? Tu ne peux pas rester ici. Épargne-moi la honte de me marier près de toi, sous tes yeux. Va-t'en, va-t'en bien loin! Emporte avec toi toute mon âme. Je ne te reverrai plus, ami de mon enfance. Je ne te reverrai plus, cher compagnon de mes jeunes années. Adieu donc, pour toujours adieu! Ma pensée te suivra partout, tu ne cesseras jamais de l'occuper. Quoique absent de ma vie, c'est toi qui la protégeras. Ton souvenir sera ma sauvegarde, et si je vaux quelque chose, c'est à toi que je le devrai. »

A mesure que le colonel avançait dans cette lecture, Mme de La Varenne avait passé de l'agitation la plus violente à une sorte d'apaisement farouche et qui touchait presque à la stupeur. On eût dit que chaque phrase lui apportait une révélation inattendue. L'étonnement, la confusion, avaient éteint peu à peu la fièvre de son regard. Ses yeux s'étaient détachés du papier que lisait Evrard, et elle avait écouté jusqu'au bout, immobile, la tête basse.

— S'il restait quelques doutes dans votre esprit, la lettre est signée, dit le colonel après qu'il eut achevé de lire.

Mme de La Varenne, sans se retourner, prit silencieusement la lettre qu'il lui tendait, et elle la froissa dans sa main avec une sourde colère.

— Où voulez-vous en venir? demanda-t-elle enfin d'une voix frémissante. Je vous ai écrit cette lettre; que prétendez-vous en conclure? Me faites-vous un crime de ne plus penser ni sentir comme je pensais et sentais il y a vingt ans? L'autorité de ma mère me semblait tyrannique alors. Je trouve aujourd'hui qu'elle était légitime; à mon tour, je suis mère. Est-ce ma faute si j'ai vécu? Ne tenez-vous aucun compte de l'expérience?

— L'expérience!... C'est vous qui l'invoquez! repartit Evrard

avec brusquerie. Eh bien! parlez, que vous a-t-elle appris? Vous êtes mère, et vous avez vécu, dites-vous; quelles leçons avez-vous retirées de la vie? La route où vous avez marché vous a-t-elle conduite au bonheur? Le mariage que vous avez fait a-t-il réussi à ce point que vous deviez pousser votre fille dans la même voie, la livrer aux mêmes hasards?

— Le mariage que j'ai fait a eu du moins cet avantage qu'il n'a été pour moi la source d'aucune déception. Connaissez-vous beaucoup de mariages d'inclination dont vous pourriez en dire autant?

— Et c'est vous!... Ah! misère! s'écria le soldat en se frappant le front. Il vient donc fatalement une heure où l'on ne se souvient plus de sa jeunesse que pour la renier et pour l'outrager! Jeune, on se brise contre l'obstacle, et plus tard on devient soi-même l'écueil où se brise à son tour la génération qui nous suit. Elle ne finira donc jamais cette éternelle et lamentable histoire! Ce sera donc toujours et toujours à recommencer!

— Vous préféreriez qu'on abandonnât la jeunesse à ses entraînemens? Vous voudriez que la raison et l'expérience ne fussent plus que les humbles servantes de toutes ses fantaisies?

— Je voudrais que la raison se montrât clémente aux passions généreuses, et qu'au lieu de les opprimer, elle se contentât de les gouverner. Je voudrais que l'expérience eût une âme, qu'elle se souvînt des larmes qu'elle a coûtées, et qu'il fût permis à ceux qui viennent après nous d'achever le rêve que nous n'avons pu qu'ébaucher. Je voudrais que le soir n'insultât pas au milieu du jour, que le milieu du jour ne blasphémât pas le matin. Je voudrais enfin que la foi, l'enthousiasme, le désintéressement, tous les sentimens élevés, toutes les nobles aspirations, véritables présens du ciel, ne fussent pas condamnés à s'appeler éternellement les illusions de la jeunesse.

— Qu'est-ce qui vous prend? A qui en avez-vous? s'écria Mme de La Varenne avec un mouvement d'épaules. On jurerait, à vous entendre, qu'il s'agit ici du sort des empires. Pour quelques églogues qui se terminent en élégies, est-ce la peine de crier si haut? Parce que toutes les amourettes n'aboutissent pas nécessairement au mariage, faut-il désespérer de l'humanité et lui jeter un linceul sur la face? Eh bien! oui, nous nous sommes aimés, nous avons eu tous deux notre petit roman. Nous n'en sommes morts ni l'un ni l'autre, et je vous retrouve en fin de compte colonel, officier de la Légion d'honneur et assez bien portant, il me semble.

— Si je n'en suis pas mort, dit Evrard, c'est que j'en ai vécu, c'est que ce petit roman a été la grande histoire de ma vie, c'est que j'ai respecté ma douleur, c'est que j'en ai fait un refuge. Voilà

pourquoi je ne suis pas mort, voilà comment j'ai pu sauver mon cœur! Mais vous qui avez cherché dans le monde l'oubli de ce que vous aviez souffert, vous qui, pour tromper le vide et le désœuvrement de votre âme, l'avez ouverte à toutes les vanités, à toutes les ambitions vulgaires, vous êtes morte, oui, morte, entendez-vous? Il ne reste plus rien de vous, il ne reste plus rien de la Julie que j'ai tant aimée. Que faisiez-vous tandis que je demeurais fidèle à votre souvenir? Que faisiez-vous tandis qu'au bivac, sous la tente, à travers les balles, vous étiez la compagne invisible de ma destinée? Quand vous êtes devenue libre, votre pensée, que je devais toujours occuper, s'est-elle tournée un seul instant vers moi? Vous êtes-vous jamais souciée de savoir si j'existais encore? Tout à l'heure, en me revoyant, avez-vous senti quelque chose du passé remuer et tressaillir en vous? En vous retrouvant avec moi dans ce parc, avez-vous eu un moment d'émotion? Cette lettre qui ne m'avait jamais quitté a-t-elle éveillé en vous un autre sentiment que le dépit ou la colère? Et vous raillez maintenant! Le poème de votre jeunesse, l'amour, ses joies, ses désespoirs, tout cela n'est plus à vos yeux qu'un roman banal et sur lequel il sied de s'égayer un peu! C'en est trop à la fin! Il y a vingt ans aujourd'hui, je vous obéissais, je partais, nous nous disions un dernier adieu. C'était là, tout près, par une soirée pareille à celle-ci. Vous ne vous en souvenez pas? Vous avez oublié vos sanglots et vos larmes?... Eh bien! venez, s'écria-t-il avec emportement, je vais vous rendre la mémoire.

Et, lui saisissant violemment le bras, il l'entraîna vers la pêcherie. Quelques instans après, ils s'arrêtaient à la petite porte du parc. La porte était toute grande ouverte, et aux dernières lueurs du crépuscule ils pouvaient voir encore distinctement ce qui se passait à vingt pas de là, de l'autre côté de l'enclos. Paul et Thérèse étaient assis l'un près de l'autre sur un banc de pierre au bord de l'étang. Ployée par la douleur, Thérèse avait laissé tomber sa tête sur l'épaule de Paul, qui lui tenait les mains, et ils pleuraient. Marthe, debout, versait aussi des larmes.

— Regarde-les, Julie! dit Evrard d'une voix attendrie. Ils sont jeunes, ils sont charmans tous deux. La vie s'ouvrait devant eux pleine d'espoir et de promesses. Ils s'aiment comme nous nous aimions, et voilà pourtant qu'ils se disent adieu, ils vont se séparer comme nous! Regarde, Julie, c'est ta fille, c'est ton unique enfant, l'enfant que tu as failli perdre. Vois qu'elle est encore délicate et frêle! Ne crains-tu pas que le chagrin ne la tue?

Elle était sans mouvement, sans voix. Evrard, d'un œil avide, épiait sur ses traits le réveil de son cœur; mais rien ne trahissait

ce qui se passait en elle. Paul venait de se lever. Thérèse restait assise et affaissée sur elle-même. Marthe l'entourait de ses bras. On entendait dans le silence du soir un bruit de sanglots étouffés.

— Venez, mon ami, dit enfin Mme de La Varenne.

Et ils se dirigèrent vers le bord de l'étang, aussi calmes en apparence que s'ils avaient été attendus. Thérèse s'était levée en les apercevant. Pleins de trouble et de confusion, les enfans, comme trois coupables, se taisaient et baissaient les yeux.

— Ma Thérèse, il est trop tard pour rester au bord de l'eau, dit Mme de La Varenne. Tes mains sont brûlantes, tu as un peu de fièvre. La soirée est fraîche, il faut rentrer, chère petite.

Et, retirant son châle, elle en couvrit sa fille avec la plus tendre sollicitude.

— Je sais que vous partez demain, monsieur Paul. Vous allez en Afrique, le colonel vous emmène avec lui. C'est bien à vous d'être venu dire adieu à vos amies. Je n'oublierai jamais les témoignages de sympathie que j'ai reçus de vous avant même de vous connaître; je me rappellerai toujours avec émotion l'intérêt si touchant que vous avait inspiré la maladie de ma chère fille. Thérèse, je veux que notre voisin emporte un petit souvenir de toi. Donne-lui la bague que j'ai mise à ton doigt quand tu étais encore enfant.

Thérèse toute tremblante essaya d'ôter la bague de son doigt; mais, si mince que fût le doigt, il eût fallu le couper pour avoir la bague.

— Ma mère, je ne puis pas, dit-elle d'un air découragé.

— Essaie encore.

Thérèse fit un nouvel effort qui ne réussit pas davantage.

— Ma mère, c'est impossible.

— Allons, je ne vois qu'un moyen, dit Mme de La Varenne, et notre voisin est si bon qu'il s'en accommodera peut-être. Puisque nous voulons lui donner ta bague et que tu ne peux pas l'ôter de ton doigt, eh bien! ma fille, donne-lui ta main.

Elle avait pris la main de Thérèse, elle la mit dans celle de Paul, et pendant quelques instans ils se tinrent tous trois embrassés.

— Ah! je l'avais bien dit que vous deviez être un brave homme! s'écria Marthe en sautant au cou d'Evrard.

— Eh bien! lui dit à son tour Mme de La Varenne, est-elle morte, cette Julie?

— Non, répondit Evrard : elle n'était qu'endormie, et je l'ai réveillée. —Puis, réunissant Paul et Thérèse dans une même étreinte, il leur dit : J'étais seul, sans famille, vous serez mes deux enfans.

Ils avaient repris tous ensemble le chemin du manoir. La jeunesse marchait devant; Evrard et Julie les suivaient de près.

— Ah! mon Dieu, s'écria tout à coup Mme de La Varenne, et mon autre gendre qui s'est annoncé pour la fin de la semaine!

— Vous allez lui écrire, dit Evrard.

— Sans doute, mais que lui dirai-je?

— La vérité, tout simplement. S'il est un galant homme, il vous remerciera. S'il se fâche, qu'il aille au diable! Il ne vaut pas l'honneur d'un regret.

— Et ce trousseau?

— Il ne pouvait venir plus à propos; vous en serez quitte pour changer les marques.

— Je m'en charge, s'écria Marthe en se retournant, et je vous promets que ce ne sera pas long.

Trois semaines après, on signait le contrat aux Granges. Mme de La Varenne ne regrettait pas précisément le bon mouvement auquel elle avait cédé; toutefois elle pensait déjà à user de sa liberté pour reprendre à Paris ses relations, ses amitiés mondaines. On se résigne aisément à ne pas vivre dans le monde; on ne se console pas de n'y vivre plus. Paul et Thérèse étaient heureux. Près de se lever, la lune de miel éclairait déjà de ses premières lueurs le bord de l'horizon. Evrard jouissait du bonheur qui était son ouvrage, mais ce bonheur lui coûtait cher : il l'avait payé de l'illusion qui remplissait autrefois sa vie. Les trois semaines qui venaient de s'écouler avaient achevé de creuser un abîme entre Mme de La Varenne et lui. Ils n'étaient l'un pour l'autre qu'un perpétuel sujet d'étonnement. Le colonel ne retrouvait plus en lui le sentiment dont il s'était nourri si longtemps, et, pour prix du bien qu'il avait fait, il allait partir plus seul encore qu'il n'était venu. Il y avait foule au manoir. Tous les hobereaux des environs, tous les beaux esprits de la ville avaient été conviés à la fête. On aurait pu croire Marthe absente. Elle était là pourtant, mais retirée dans un coin du salon. Elle avait l'air triste et pensif. Marthe, en ces derniers jours, avait perdu son enjouement. Tout entiers à leurs tendresses mutuelles, Paul et Thérèse s'étaient à peine aperçus du changement qui se faisait chez leur compagne. Evrard seul s'en préoccupait; il alla s'asseoir auprès d'elle.

— Qu'avez-vous, mon enfant? lui dit-il. Qu'est devenue cette gaîté qui était la vie de la maison? Depuis quelque temps, vous paraissez soucieuse, inquiète, agitée.

— Vous l'avez remarqué... Vous avez donc un peu d'amitié pour moi?

— J'en ai beaucoup. Dès que je vous ai vue, vous avez gagné mon affection. Il me semble que j'ai toujours été votre ami, et il

me serait douloureux de partir avec la pensée que vous souffrez peut-être d'une peine secrète. Dites, mon enfant, qu'avez-vous?

— Je ne puis, je n'oserai jamais vous le dire.

— Vous n'avez donc pas confiance en moi? Je ne saurais donc vous être d'aucun secours?

— Il n'est personne au monde qui m'inspire autant de confiance que vous.

— Eh bien, parlez, ouvrez-moi votre cœur.

Elle resta quelque temps silencieuse, puis d'une voix tremblante:

— Si, comme Thérèse, j'aimais quelqu'un, moi aussi?

— Vous vous consoleriez comme Thérèse, dit Evrard en souriant,

— Thérèse est aimée, reprit-elle tristement, et moi, je ne sais pas si le seul homme à qui je voulusse donner ma vie est disposé à l'accepter.

— C'est donc l'empereur de la Chine?

— Ne raillez pas, répondez franchement. Pensez-vous qu'un homme sérieux, très sérieux, pourrait s'attacher à une écervelée comme moi, qu'il consentirait à devenir mon guide, mon appui?

— Je pense que vous êtes une adorable créature, et qu'il n'est pas un galant homme qui ne fût heureux de vous donner son nom.

— C'est vrai, ce que vous me dites là?

— Oui, certes, très vrai.

— Je suis riche, orpheline, et mes vieux parens m'estiment assez pour ne vouloir contrarier ni mes goûts ni ma liberté. Voyez jusqu'où va ma confiance, je compte sur vous pour offrir ma main à celui qu'entre tous j'ai choisi. Vous lui direz que, s'il la refuse, Mlle de Champlieu ne se mariera jamais.

— Mais, demanda Evrard très ému, je le connais donc?

— Oui, vous le connaissez. C'est un soldat d'Afrique, l'honneur et la loyauté même.

— Qui donc enfin?

— C'est, dit Marthe en levant sur lui ses beaux yeux pleins de larmes, c'est le colonel de votre régiment.

Que répondit Evrard? Toi-même, ami lecteur, à sa place qu'aurais-tu répondu? Il ne retourna pas seul en Afrique; il emportait avec lui le plus rare de tous les trésors, une femme d'un esprit gai, d'une âme droite et d'un cœur sincère.

JULES SANDEAU.

L'ITALIE

ET LA VIE ITALIENNE

VI.

PÉROUSE, ASSISE, SIENNE ET PISE. — LES VIEILLES VILLES DU MOYEN-AGE.

2 avril 1864, de Rome à Pérouse.

Départ de Rome à cinq heures du soir; je n'avais pas encore vu cette portion de la campagne romaine, et je ne la reverrai jamais pour mon plaisir.

Toujours la même impression : c'est un cimetière abandonné. Les longs tertres monotones se suivent en files interminables, pareils à ceux qu'on voit sur un champ de bataille quand on a recouvert les grandes tranchées où sont entassés les morts. Pas un arbre, pas un ruisseau, pas une cabane. En deux heures, je n'ai aperçu qu'une hutte ronde à toit pointu, comme on en trouve chez les sauvages. Même les ruines manquent; de ce côté, il n'y a point d'aqueducs. De loin en loin, on rencontre un char à bœufs; tous les quarts de lieue, un chêne-vert rabougri hérisse au bord du chemin son feuillage sombre; c'est le seul être vivant, un traînard morne oublié dans la solitude. L'unique trace de l'homme, ce sont les barrières qui bordent la voie et de long en large traversent la verdure onduleuse pour contenir les troupeaux au temps du pâturage; mais en ce moment tout est vide, et le ciel arrondit sa divine

(1) Voyez sur *Rome* la *Revue* du 15 janvier, 15 avril et 15 mai 1865. Voyez aussi pour le commencement de la série la *Revue* du 15 décembre 1864 et du 1er janvier 1865.

coupole avec une sérénité douloureuse et ironique au-dessus du champ funèbre. Le soleil se couche, et l'azur pâlissant devient si limpide qu'une teinte imperceptible d'émeraude verdit son cristal. Rien ne peut exprimer ce contraste entre l'éternelle beauté du ciel et la désolation irremédiable de la terre; Virgile le premier, au milieu de la pompe romaine, montrait déjà le miséricordieux regard des dieux qui, sous les toits de Jupiter, contemplent avec étonnement les misères et les combats des hommes (1).

Je ne puis m'ôter de l'esprit que c'est ici le tombeau de Rome et de toutes les nations qu'elle a détruites. Italiens, Carthaginois, Gaulois, Espagnols, Grecs, Asiatiques, peuples barbares et cités savantes, toute l'antiquité pêle-mêle, ils sont venus s'enterrer sous la cité monstrueuse qui les a dévorés et qui en est morte, et chaque ondulation verte est comme la fosse d'une nation distincte.

Le jour est tombé, et dans la nuit sans lune les misérables relais fangeux avec leur lampe fumeuse apparaissent tout d'un coup comme la demeure du veilleur des morts. Les pesans murs de pierre, les arcades salies, les profondeurs noirâtres où l'on démêle vaguement des formes de chevaux étiques, les étranges figures brûlées et jaunâtres qui se démènent au milieu des harnais avec un bruit de ferraille, les yeux luisans allumés par la fièvre, tout ce désordre fantastique et grimaçant au milieu des ténèbres et de l'humidité froide qui tombe comme un suaire laisse dans le cœur et dans les nerfs un long sentiment d'horreur. Ce qui achève le cauchemar, c'est le lugubre postillon en vieille cape déguenillée qui sautille éternellement dans la clarté jaunâtre. La lumière de la lanterne tombe tout entière sur son dos avec une teinte de spectre. A chaque instant, il se tortille pour bâtonner ses rosses, et on voit le rire fixe, la contraction machinale de ses mâchoires maigres.

Au réveil, dans les premières blancheurs de l'aube, apparaît un fleuve qui tourne sous ses fumées matinales, puis un enchevêtrement de ravins et de coteaux décharnés, lézardés par des cassures innombrables, avec des traînées de cailloux blancs écroulés dans les creux et sur les pentes; dans le lointain, de hautes montagnes rayées ou noirâtres. La frontière est passée, c'est l'Apennin qui commence. Un soleil gai luit sur les arêtes vives des cimes; la poitrine aspire un air sain; on est sorti de la contrée empestée: voici enfin le pays maigre, mais propre à la vie, pays sévère, aux traits grands et tranchés, qui peut remplir l'esprit de ses nourrissons d'images nobles et précises, sans alourdir leur corps par l'abondance d'une nourriture grossière. Des landes, des rocs sté-

(1) Di Jovis in tectis iram mirantur inanem
Amborum et tantos mortalibus esse labores.

riles, çà et là une bande de pâturage aromatique et dru, quelques champs pierreux, partout des oliviers : on se croirait dans notre Provence. Il n'y a pas jusqu'à ces pâles oliviers dont l'aspect n'ajoute à l'austérité du paysage. La plupart ont éclaté par le milieu, le tronc s'est effondré, l'arbre s'est séparé en morceaux, et ses membres ne tiennent entre eux que par une suture; on dirait les damnés de Dante, tous suppliciés par l'épée, tous fendus à demi, en travers, de la tête aux pieds, des pieds à la tête. Les racines tordues s'accrochent entre les cailloux comme des pieds désespérés, et le corps torturé par la plaie se contourne et se renverse dans l'agonie; béans ou ployés, ils s'obstinent à vivre, et ni la pente, ni la pierre, ni les eaux d'hiver ne triomphent de leur vitalité et de leur effort.

Vers Narni, l'aspect change; la route court à mi-côte, et toute la montagne qui fait face est vêtue de chênes-verts : ils ont pullulé partout, jusque dans les creux et les cimes inaccessibles; seuls, quelques murs de roche perpendiculaire se sont défendus contre leur invasion. La montagne ronde se lève ainsi, depuis le torrent jusqu'au ciel, comme un magnifique bouquet d'été intact au milieu de l'hiver. Au sortir de Narni, le paysage s'embellit encore; c'est une plaine fertile; des blés verts, des ormes mariés aux vignes, un grand jardin riant, tout à l'entour de hautes collines d'une teinte plus grave, au-delà un cercle de montagnes azurées et frangées de neiges. *Soave austero*, ce mot revient bien souvent devant les paysages de l'Italie; les montagnes donnent la noblesse, mais elles ne sont point trop hautes, elles n'accablent pas l'imagination; elles forment des amphithéâtres, des fonds de tableau, elles ne sont qu'une architecture naturelle. Au-dessous d'elles, les cultures variées, les nombreux arbres à fruits, les champs étagés composent une décoration riche et bien entendue qui fait promptement oublier nos monotones champs de blé, nos herbages plus monotones encore, et tous ces paysages du nord qui semblent une manufacture de pain et de viande.

On voit passer quantité de petites carrioles qui portent un jeune homme et une jeune fille; la jeune fille est gaîment habillée de couleurs voyantes, tête nue; elle a l'air d'être avec son amoureux. Il y a ici mille traces de bonheur voluptueux et pittoresque. Les jeunes filles relèvent leurs cheveux à la mode la plus nouvelle, avec des bouffantes sur le devant de la tête; elles ont un fichu de soie, des pendeloques, un peigne doré. A Rome, des plus sales taudis sortaient des têtes superbes et riantes. Tout à l'heure, en traversant une petite ville, à je ne sais quelle fenêtre borgne, dans une rue triste et terne, j'ai vu un corsage de velours noir se pencher à demi au-dessus d'une fenêtre et de grands yeux noirs jeter un

éclair. — Ailleurs elles relèvent leur châle sur leur tête, et se trouvent toutes drapées pour un peintre. — Nous croisons une charrette qui porte huit paysans entassés; ils chantent en parties un air noble et grave comme un choral. — Les moindres objets, une forme de tête, un vêtement, les physionomies de cinq ou six jeunes gens qui dans une auberge de village disent des douceurs à une jolie fille, tout indique un monde nouveau et une race distincte. A mon avis, le trait marquant qui les distingue, c'est que pour eux la beauté idéale et le bonheur sensible sont la même chose.

La route monte, et la voiture avance lentement avec des chevaux de renfort sur les escarpemens de la montagne. Un torrent serpente ou dégringole, maigre et étouffé, sous la large grève de cailloux qu'il a roulés pendant l'hiver. Les ossemens blancs de la montagne percent à travers le manteau roux de forêts dépouillées; je n'ai pas vu de montagnes plus travaillées de soulèvemens; parfois les couches redressées sont debout comme une muraille. Toute cette charpente minérale a été concassée et semble disloquée, tant chaque assise a de fentes et de crevasses. Au sommet, des plaques de neige marbrent le tapis des feuilles tombées. Le vent du nord souffle froid et triste; le contraste est étrange quand on regarde la gloire du ciel, où le soleil luit dans sa force, et les délicieux azurs dans lesquels se perdent les teintes du lointain. L'Apennin est franchi, et les collines modérées, les riches plaines bien encadrées commencent à se déployer et à s'ordonner comme sur l'autre versant. Terni, en tas sur une montagne, sorte de môle arrondi, est un ornement du paysage, comme on en trouve dans les tableaux de Poussin et de Claude. C'est l'Apennin, avec ses bandes de contreforts allongés dans une péninsule étroite, qui donne à tout le paysage italien son caractère; point de longs fleuves ni de grandes plaines: des vallées limitées, de nobles formes, beaucoup de roc et beaucoup de soleil, les alimens et les sensations correspondantes, et combien de traits de l'individu et de l'histoire imprimés par ce caractère !

Pérouse, 3 avril.

C'est une vieille ville du moyen âge, ville de défense et de refuge posée sur un plateau escarpé, d'où toute la vallée se découvre. Des portions de mur sont antiques, plusieurs fondations de portes sont étrusques, l'âge féodal y a mis ses tours et ses bastions. La plupart des rues sont en pente, et des passages voûtés y font des défilés sombres. Souvent une maison enjambe la rue, et le premier étage va se continuer dans celui qui fait face. De grandes murailles de briques roussies, sans fenêtres, semblent des restes de forteresse.

Vingt débris y mettent devant l'imagination la cité féodale et républicaine : la noire porte San-Agostino, énorme donjon de pierres

tellement ravagées et rongées qu'on dirait une caverne naturelle, et tout au sommet une terrasse soutenue par de jolies colonnettes encore romaines, délicates créations, premières idées d'élégance et d'art qui fleurissent au milieu des dangers et des haines du moyen âge; — le *palazzo del Governo,* sévère et massif comme il en fallait pour les batailles et les séditions des rues, mais avec un gracieux portail où s'enroulent des torsades de pierre et des cordons de sincères et naïves figures sculptées; — des formes gothiques et des réminiscences latines, des cloîtres d'arcades superposées et de hautes tours d'églises en briques noircies par le temps, des sculptures de la première renaissance, celle des XIIIe et XIVe siècles, la plus originale et la plus vivante de toutes, une fontaine d'Arnolfo di Lapo, de Nicolas et de Jean de Pise, un tombeau de Benoît XI, encore par Jean de Pise(1). Rien de plus charmant que ce premier élan de la vive invention et de la pensée moderne à demi engagées dans la tradition gothique. Le pape est couché sur un lit, dans une alcôve de marbre dont deux petits anges tirent les rideaux. Au-dessus, dans une arcade ogivale, la Vierge et deux saints sont debout pour recueillir son âme. On ne peut rendre avec des paroles l'expression étonnée, enfantine et douloureuse de la Vierge; le sculpteur avait vu quelque jeune fille en larmes au chevet de sa mère mourante, et, tout entier à son impression, librement, sans réminiscence de l'antique, sans contrainte d'école, il exprimait son sentiment. Ce sont ces paroles spontanées qui font d'une œuvre d'art une chose éternelle; on les entend à travers cinq siècles aussi nettement qu'au premier jour; enfin, à travers l'oppression féodale et monastique, l'homme parle, et l'on écoute le cri personnel d'une âme indépendante et complète. Les moindres œuvres de ce premier âge de la sculpture vous arrêtent sur vos pieds et vous tiennent en place; il semble qu'on entende une voix réelle et vibrante. Après Michel-Ange, les types sont fixés, on ne fait plus qu'arranger ou purifier une forme arrêtée ou prescrite. Avant lui, et jusqu'au milieu du XVe siècle, chaque artiste, comme chaque citoyen, est lui-même; la mode et la convention ne s'imposent ni aux génies ni aux caractères; chacun est debout devant la nature avec son sentiment propre, et vous voyez surgir des figures aussi diversifiées et aussi originales dans les arts que dans la vie.

On chantait la messe dans la cathédrale, et je n'ai pu regarder qu'un tombeau d'évêque à l'entrée. Sous l'évêque couché (2) sont quatre femmes qui tiennent deux vases, une épée, un livre, d'une simplicité et d'une largeur admirables, avec une ample figure

(1) 1304.
(2) 1451.

et une magnifique abondance de cheveux, réelles pourtant, et qui ne sont qu'une empreinte plus noble d'un moule dont la vraie nature s'est servie. Être soi-même, par soi-même, par soi seul, sans réserve et jusqu'au bout, y a-t-il un autre précepte dans l'art et dans la vie? C'est par ce précepte et cet instinct que l'homme moderne s'est fait et a défait le moyen-âge. Voilà les rêveries qu'on emporte avec soi en errant dans ces rues baroques, montueuses, bossuées, dans ces couloirs escarpés, dallés de briques, traversés d'arêtes pour retenir les pieds, parmi ces étranges bâtimens où l'imprévu et l'irrégularité de l'antique vie citadine et seigneuriale éclatent à peine atténués par les rares redressemens de la police moderne. Au XIV[e] siècle, Pérouse était une république démocratique et guerrière qui combattait et conquérait ses voisins. Les nobles étaient écartés des emplois, et cent quarante-cinq d'entre eux complotaient le massacre des magistrats : on les pendait ou on les chassait. Il y avait sur le territoire cent vingt châteaux et quatre-vingts villages fortifiés. Des gentilshommes *condottieri* s'y maintenaient indépendans et faisaient la guerre à la ville. A Pérouse, des gentilshommes citoyens étaient *condottieri ;* le principal, Biordo de Michelotti, prenant trop d'autorité, était assassiné dans sa maison par l'abbé de Saint-Pierre. Assiégés par Braccio de Montone, les Pérousins sautaient du haut des murs ou se faisaient descendre avec des cordes pour combattre de près les soldats qui les défiaient. Parmi de pareilles mœurs, les âmes se maintiennent vivantes, et le sol est tout labouré pour faire germer les arts.

La peinture, Angelico, Pérugin.

Mais quel contraste entre ces arts et ces mœurs ! On a rassemblé à la pinacothèque les tableaux de l'école dont Pérouse est le centre : elle est toute mystique; il semble qu'Assise et sa piété séraphique y aient pris le gouvernement des intelligences. Dans cette barbarie, c'était le seul centre de pensée, il n'y en avait pas beaucoup au moyen âge, et chacun d'eux étendait sa domination autour de lui. Fra Angelico de Fiesole, chassé de Florence, est venu vivre près d'ici pendant sept ans, et il a travaillé ici même. Il y était mieux que dans sa Florence païenne, et c'est lui qui attire les yeux d'abord. Il semble en le regardant qu'on lit l'*Imitation de Jésus-Christ;* sur les fonds d'or, les pures et douces figures respirent avec une quiétude muette, comme des roses immaculées dans les jardins du paradis. Je me rappelle une *Annonciation* de lui en deux cadres (1). La Vierge est la candeur, la douceur même, la physionomie est presque allemande, et les deux belles mains sont si religieuse-

(1) Numéros 221, 222.

ment jointes! L'ange aux cheveux bouclés à genoux devant elle semble presque une jeune fille souriante, un peu bornée, et qui sort de la maison de sa mère. Tout à côté, dans la *Nativité*, devant le délicat petit Jésus aux yeux rêveurs, deux anges en longue robe apportent des fleurs; ils sont si jeunes, et pourtant si *graves!* Voilà des délicatesses que les peintres ultérieurs ne retrouveront pas. Un sentiment est une chose infinie et incommunicable, aucune érudition et aucun effort ne peuvent le reproduire tout entier. Il y a dans la vraie piété des réserves, des pudeurs, par suite des arrangemens de draperies, des choix d'accessoires que les plus savans maîtres, un siècle plus tard, ne connaîtront plus.

Par exemple, dans une *Annonciation* du Pérugin, qui est tout près de là, le tableau représente non pas un petit oratoire secret, mais une grande cour. La Vierge est debout, effrayée, mais non pas seule : il y a deux anges derrière elle, et deux autres derrière Gabriel. Retrouvera-t-on cette chasteté plus tard? — Un autre tableau du Pérugin montre saint Joseph et la Vierge à genoux devant l'enfant; derrière eux, un portique grêle profile des colonnettes dans l'air libre, et trois bergers espacés prient; ce grand vide est dans le sentiment, il semble qu'on entend le silence de la campagne.

Pareillement, chez le Pérugin, les figures et les attitudes expriment un sentiment inconnu et unique : les personnages sont des *enfans mystiques*, ou, si vous voulez, des âmes d'adultes retenues dans l'enfance par l'éducation du cloître. Aucun d'eux ne regarde l'autre, aucun d'eux n'agit, chacun est enfermé dans sa contemplation propre, tous ont l'air de rêver en Dieu; chacun demeure fixe dans son geste et semble retenir son souffle de peur de déranger sa vision intérieure. Les anges surtout avec leurs yeux baissés, leur front penché, sont les vrais adorateurs, prosternés, persistans, immobiles; ceux du *Baptême de Jésus* ont la modestie, l'innocence humble et virginale d'une religieuse qui communie. Jésus lui-même est un séminariste tendre qui pour la première fois sort de chez son oncle le bon curé, n'a jamais levé les yeux sur une femme et reçoit l'hostie tous les matins en servant la messe. Les seules têtes qui puissent donner aujourd'hui l'idée de ce sentiment sont celles des paysannes élevées toutes petites dans un monastère. Plusieurs à quarante ans ont des joues roses sans une ride. A la placidité de leur regard, il semble qu'elles n'aient jamais vécu; en revanche elles n'ont jamais souffert. Pareillement ces figures restent immobiles au seuil de la pensée sans le franchir, mais sans faire effort pour le franchir. L'homme n'est pas arrêté, il s'arrête; le bouton n'est pas écrasé, mais il ne s'ouvre pas. Rien de semblable ici aux macérations, aux violences de l'ancien christianisme ou de la restauration catholique; il ne s'agit pas de dompter la pensée ou de refréner le corps;

le corps est beau, la santé entière; un jeune saint Sébastien, en bottes vertes et dorées, une bonne jeune Vierge presque flamande et grasse, vingt autres personnages du Pérugin, sont exempts du régime ascétique; mais les jambes grêles et l'œil inerte annoncent qu'ils vivent encore dans le bois dormant. Moment singulier, le même chez le Pérugin et chez Van Dyck : les corps appartiennent à la renaissance, et les âmes au moyen-âge.

Cela est encore plus visible au *Cambio*, sorte de *bourse* ou de *guildhall* des marchands. Il fut chargé de le décorer en l'an 1500, et il y mit une *Transfiguration*, une *Adoration des Bergers*, les sibylles, les prophètes, Léonidas, Pittacus, Coclès, Socrate et autres héros ou philosophes païens, un saint Jean sur l'autel, Mars et Jupiter sur la voûte. Tout à côté, on trouve une chapelle lambrissée de bois sculpté, dorée et peinte, le Père éternel au centre, diverses arabesques nues, d'élégantes femmes à croupes de lion. Peut-on mieux voir le confluent de deux âges, le mélange des idées, l'affleurement du paganisme nouveau à travers le christianisme vieillissant? Les marchands en longue robe s'assemblaient sur les bancs de bois de cette salle étroite; avant de délibérer, ils allaient s'agenouiller dans la petite chapelle voisine pour entendre une messe. — Là, Gian Nicola Manni, aux deux côtés du maître-autel, a peint les fières et délicates figures de son *Annonciation*, une ample Hérodiade, de charmantes femmes debout, gracieuses et fines, qui font sentir l'élan ou la richesse de la vitalité corporelle. Tout en suivant le bourdonnement des répons ou les gestes sacrés de l'officiant, plus d'un fidèle a laissé ses yeux remonter jusqu'au torse rose des petites chimères accroupies dans le plafond; elles sont, à ce qu'on dit dans la ville, d'un jeune homme qui donne de belles espérances, élève favori du maître, Raphaël Sanzio d'Urbin. — L'office est fini, on rentre dans la salle du conseil, et on raisonne, je suppose, sur le paiement des trois cent cinquante écus d'or promis au Pérugin pour son travail; ce n'est point trop, il y a mis sept ans, et ils comprennent par sympathie, par ressemblance d'esprit, les deux faces de son talent, l'ancienne et la nouvelle, l'une chrétienne, l'autre demi-païenne.

Voici d'abord une *Nativité*, sous un haut portique, avec un paysage d'arbres légers, comme il les aime. C'est un tableau aéré et recueilli, propre à faire sentir la vie contemplative. On ne peut trop louer la gravité modeste, la noblesse silencieuse de la Vierge, agenouillée devant son enfant. Trois grands anges sérieux sur un nuage chantent d'après un cahier de musique, et cette naïveté reporte l'esprit jusqu'au temps des mystères; mais on n'a qu'à tourner les yeux pour voir des figures d'un caractère tout autre. Le maître est allé à Florence, et les statues antiques, leurs nudités, les grands gestes et les fières cambrures des figurines nouvelles lui ont dévoilé

un autre monde qu'il reproduit avec mesure, mais qui l'attire hors de son premier chemin. Six prophètes, cinq sibylles, cinq guerriers et autant de philosophes païens sont debout, et chacun d'eux, comme une statue antique, est un chef-d'œuvre de force et de noblesse corporelle. Ce n'est pas qu'il imite le costume ou les types grecs : les casques compliqués, les coiffures fantastiques, les réminiscences de la chevalerie, viennent bizarrement se mêler aux tuniques et aux nudités; mais le sentiment est antique. Ce sont là des hommes forts et contens de la vie, et non des âmes pieuses qui pensent au paradis. Toutes les sibylles sont florissantes de beauté et de jeunesse. La première s'avance, et son geste, sa taille, ont une grandeur et une fierté royales. Aussi noble et aussi grand est le prophète-roi qui fait face. Le sérieux, l'élévation de toutes ces figures sont incomparables; à cette aube de la pensée, le visage, encore intact, garde, comme celui des statues grecques, la simplicité et l'immobilité de l'expression primitive. L'ondulation de la physionomie n'efface pas le type, l'homme n'est pas dispersé en petites pensées nuancées et fugitives, et le caractère fait saillie par l'unité et par le repos.

Sur un pilastre à gauche est une figure assez vulgaire, avec de longs cheveux sous une calotte rouge; on dirait un abbé de mauvaise humeur : il a l'air grognon et même sournois; c'est le Pérugin peint par lui-même. Il était bien changé à ce moment. Ceux qui ont vu son autre portrait, fait aussi par lui-même quelques années auparavant à Florence, ont peine à le reconnaître. Il y a dans sa vie, comme dans ses œuvres, deux sentimens contraires et deux époques distinctes. Nul esprit n'a mieux témoigné, par ses contradictions et par ses harmonies, de la grande transformation qui s'accomplit autour de lui. Il est d'abord religieux, on n'en peut douter, quand on le voit si longtemps, et jusqu'au cœur de la Florence païenne, répéter et purifier des figures si religieuses, peindre gratuitement ou pour obtenir des prières l'oratoire d'une confrérie située vis-à-vis de sa maison, peindre et garder chez lui quatorze bannières pour les prêter aux processions, vivre et se développer dans les couvens de la pieuse Ombrie (1). Il est inventeur dans la peinture sacrée, et un homme n'invente que d'après son propre cœur. Ce n'est pas non plus trop pousser les conjectures que de le représenter à Florence comme un admirateur de Savonarole. Savonarole est prieur du couvent qu'il décore; Savonarole fait brûler les peintures païennes et emporte tout d'un coup Florence jusqu'au bout de l'enthousiasme ascétique et chrétien. Les premières paroles d'un sermon de Savonarole sont sur un papier dans la main du portrait que Pérugin fait alors de lui-même, et il achète un ter-

(1) Rio, *Histoire de l'Art chrétien*, t. II, p. 218.

rain pour se bâtir une maison dans la cité du réformateur. Tout d'un coup la scène change : Savonarole est brûlé vif, et il semble à ses disciples que la Providence, la justice et la puissance divine se soient englouties dans son tombeau. Plusieurs d'entre eux ont gardé jusqu'au bout dans leur mémoire, toute corporelle et toute colorée, l'image du martyr trahi, torturé et insulté sur son bûcher par ceux dont il faisait le salut. Est-ce cette grande secousse, jointe aux enseignemens épicuriens de Florence, qui a renversé les croyances du Pérugin? Toujours est-il qu'au retour il n'est plus le même. Sa figure, ironiquement défiante, porte les marques de la concentration et de l'affaissement. Ses œuvres religieuses sont moins pures; il finit par les expédier à la douzaine, en fabricant; on va bientôt l'accuser de ne plus se soucier que de l'argent (1). Il entame dans le Cambio des sujets païens et prend, pour les traiter, le style des orfévres et des anatomistes de Florence. Il peint ailleurs des nudités allégoriques (2), l'Amour et la Chasteté, maigrement et froidement, en libertin tardif qui se dédommage mal des sévérités de sa jeunesse. Il semble être devenu un simple athée, aigri et endurci, comme tous ceux qui nient haineusement et railleusement, à force de déceptions et de chagrin. « Il ne put jamais, dit Vasari, se forcer à croire à l'immortalité de l'âme. Sa cervelle de fer ne put être amenée aux bonnes pratiques; il mettait toute son espérance dans les biens de la fortune. » Et un annotateur contemporain ajoute : « Étant sur le point de mourir, on lui dit qu'il était nécessaire de se confesser. Il répondit : « Je veux voir comment sera là-bas une âme qui ne se sera pas confessée. » Et toujours il refusa de faire autrement. » Une telle fin après une telle vie ne montre-t-elle pas comment l'âge de saint François devient l'âge d'Alexandre VI?

D'autres ont été plus heureux, Raphaël par exemple. C'est ici, dans cet atelier, devant ces paysages, qu'il s'est formé, et bien des fois ici j'ai pensé à son pur et heureux génie, à ses paisibles paysages bien ouverts, à la netteté un peu sèche, à la simplicité exquise de ses premières œuvres. Ce ciel est d'une pureté parfaite; l'air léger, transparent, laisse apercevoir à une lieue de là les formes fines des arbres. A cent pas de San-Pietro, une esplanade plantée de chênes-verts avance comme un promontoire; au-dessous s'étale la campagne, vaste jardin parsemé d'arbres, où les feuillages des oliviers font des raies pâles sur la verdure des moissons nouvelles. La magnifique coupole bleue resplendit, peuplée par ce soleil, et les rayons jouent à plaisir dans ce grand cirque,

(1) Vasari.

(2) Musée du Louvre.

qu'ils parcourent sans obstacle. Vers l'occident, les chaînes dorées s'étagent les unes au-dessus des autres, plus claires à mesure qu'elles s'approchent de l'horizon, et les dernières sont aussi riantes qu'un voile de soie. Cependant les croupes se rejoignent, mêlent leurs noirceurs et leurs clartés, jusqu'à ce qu'enfin, s'abaissant et s'allongeant, elles disparaissent une à une dans la plaine. Lumière, relief, ordonnances, les yeux s'étonnent et jouissent d'un si large espace, d'un si bel arrangement, d'une si parfaite netteté des formes; mais l'air froid qui vient des montagnes empêche le corps de s'oublier dans un bien-être trop voluptueux : on sent que le roc infécond et l'hiver sont à la porte. Là-bas, une longue arête tranchée et cassée tourne en coupant le ciel, et le ciel pâlit avec des tons d'acier au-dessus des neiges qui semblent des plaques de marbre.

4 avril, Assise.

Course à pied, quatre heures de marche pour voir des paysans. Pays bien cultivé et charmant; le blé vert sort de terre à foison, les vignes bourgeonnent, et chaque cep grimpe à un orme; des ruisseaux clairs courent dans les fossés. A l'horizon est une ceinture de montagnes, et les neiges éclatantes, immaculées, se confondent avec le satin des nuages.

Quantité de carrioles et de paysans qui chantent. C'est un grand signe de bien-être que ces petites voitures; elles annoncent une classe d'hommes élevée au-dessus du travail accablant et du grossier besoin. Les madones sont nombreuses, et promettent pour trois *ave* quarante jours d'indulgence. C'est la religion de l'Italie. Du reste les villages ressemblent aux nôtres, et indiquent à peu près le même degré de culture. C'est dimanche, les habitans ont de gros souliers et des habits passables : point de guenilles. Ils sont fort gais, causent et rient sur la place; quelques-uns jouent aux boules, d'autres au disque, d'autres à la *morra*. Les auberges et les maisons ne sont pas plus sales ni plus dégarnies qu'en France. De lourdes solives soutiennent le plafond; il y a des chaises, des tables, des buffets en bois luisant, un dressoir à bouteilles muni de deux madones. Dans la salle d'entrée, deux tonneaux énormes, cerclés de planches massives, sont en permanence, et je vérifie que le vin n'est pas cher. Des quartiers de viande sont pendus à des crochets de fer. Dans un pays fertile qui consomme ses produits, le bien-être est naturel; l'auberge s'emplit, et la fille de la maison arrive avec sa mère, en habits voyans, un voile noir sur la tête, un beau sourire aux lèvres. Gaîté brillante et coquette de la fille; les jeunes gens commencent à tourner près d'elle avec cette complaisance tendre et cet air ravi, voluptueux, qui est propre aux Italiens.

Au sommet d'une éminence abrupte, sur un double rang d'arcades superposées, apparaît le monastère; à ses pieds, un torrent écorche le sol et tournoie au loin sous les grèves de cailloux roulés; au-delà, le vieux bourg s'allonge sur la croupe de la montagne. On monte longuement, sous le soleil ardent, et tout d'un coup, au bout d'une cour bordée de fines colonnettes, on entre dans l'obscurité de l'édifice. Il n'a point d'égal. Avant de l'avoir vu, on n'a pas l'idée de l'art et du génie du moyen-âge. Joignez-y Dante et les *Fioretti* de saint François, c'est le chef-d'œuvre du christianisme mystique.

Il y a trois églises, l'une sur l'autre, toutes ordonnées autour du tombeau de saint François. Au-dessus de ce corps vénéré, que le peuple croyait toujours vivant et plongé dans la prière au fond d'une grotte inaccessible, l'édifice s'est exhaussé et a fleuronné glorieusement comme une châsse architecturale. La plus basse est une crypte noire comme une tombe, on y descend avec des torches; les pèlerins se retiennent aux murs suintans et tâtonnent pour toucher la grille. Là est la tombe, dans un pâle jour éteint semblable à celui des limbes. Quelques lampes de cuivre, presque sans lumière, y brûlent éternellement, comme des étoiles perdues dans une profondeur morne. La fumée monte en rampant sur les voûtes, et l'épaisse odeur des cierges se mêle à l'odeur de cave. Le gardien avive sa torche, et ce flamboiement subit dans la noirceur horrible, au-dessus des os d'un mort, est une sorte de vision de Dante. C'est ici la fosse mystique d'un saint qui, du milieu de la pourriture et des vers, voit dans son cachot de terre gluante entrer le rayonnement surnaturel du Sauveur.

Mais ce qu'on ne peut représenter avec des paroles, c'est l'église moyenne, long soupirail bas, soutenu d'arceaux ronds qui se courbent dans une demi-ombre, et dont l'écrasement volontaire fait plier instinctivement les genoux. Un revêtement d'azur sombre et de bandes rougeâtres étoilées d'or, une merveilleuse broderie d'ornemens, de torsades, d'enroulemens délicats, de feuillages et de figurines peintes, couvrent les arcs et les plafonds de leur multitude harmonieuse; le regard s'en remplit; un peuple de formes et de teintes vit sur ses voûtes; je donnerais pour ce caveau toutes les églises de Rome. Ni l'antiquité ni la renaissance n'ont compris cette puissance de l'innombrable; l'art classique agit par la simplicité, l'art gothique par la richesse; l'un prend pour type le tronc de l'arbre, l'autre l'arbre entier avec tout l'épanouissement de son feuillage. Il y a ici un monde comme dans une forêt vivante, et chaque objet est complexe, complet comme une chose vivante; ici les stalles du chœur, chargées et couturées de sculptures, là-bas un riche escalier tournant, des grilles ouvragées, une fine chaire de

marbre, des monumens funéraires dont le marbre fouillé et travaillé semble le plus élégant coffret d'orfévrerie; çà et là, au hasard, une gerbe élancée des plus sveltes colonnettes, un amas de joyaux de pierre dont l'ordonnance semble une fantaisie, et dans ce labyrinthe de feuillages colorés une profusion de peintures ascétiques avec leur auréole de vieil or terni, tout cela vaguement entrevu parmi les reflets noirs des boiseries, dans un jour de pourpre éteinte, tandis qu'à l'entrée le soleil baissant tombe, par cent mille flèches d'or, comme un paon qui s'étale.

Au sommet, l'église supérieure s'élance aussi brillante, aussi aérée, aussi triomphante que celle-ci est basse et grave. Véritablement, si on se laissait aller aux conjectures, on croirait que dans les trois sanctuaires l'architecte a voulu représenter les trois mondes: tout en bas, l'ombre de la mort et l'horreur du sépulcre infernal; au milieu, l'anxiété passionnée du chrétien qui prie, lutte, et attend dans notre terre d'épreuves; en haut, la joie et la gloire éblouissante du paradis. Celle-ci, tout exhaussée dans l'air et dans la lumière, effile ses colonnettes, aiguise ses ogives, amincit ses arceaux, monte et monte encore, illuminée par le plein jour de ses hautes fenêtres, par le rayonnement de ses rosaces, de ses vitraux, des filets d'or, des étoiles qui luisent sur ses arceaux et sur ses voûtes, enserrant les glorieux personnages et les histoires sacrées dont elle est peinte du pied jusqu'au sommet. Le temps les a lézardés, plusieurs sont tombés, l'azur dont elle était revêtue s'est terni; mais l'esprit refait à l'instant ce qui a disparu pour l'œil, et revoit la pompe angélique telle qu'il y a six siècles elle éclatait pour la première fois. Une cathédrale n'a point cela; il faut une chapelle distincte pour figurer à l'homme la dernière station de la vie chrétienne. Comme dans la Sainte-Chapelle de notre Louis IX, les hommes trouvaient ici un tabernacle; la gravité et les terreurs de la religion étaient effacées; on n'apercevait autour de soi que les splendeurs du ciel et le ravissement de l'extase. Sous cette voûte qui, comme un dais aérien, semble ne point s'appuyer sur la terre, parmi les scintillemens de l'or et les effluves de la clarté transfigurée par les vitraux, dans cette infinie broderie de formes élancées et entre-croisées qui s'enchevêtrent comme une parure de fiancée, l'homme se sentait transporté vivant dans le paradis. Nous ne retrouverons pas, nous n'écrirons pas ces fêtes. On les a écrites pour nous, et je me répétais tout bas ces vers de Dante :

« Et voici qu'une lueur subite parcourut la grande forêt dans toutes ses parties, si brillante que je doutai si ce n'était pas un éclair... Et une douce mélodie courut dans l'air lumineux.

« Tandis qu'à travers ces prémices de l'éternel plaisir je m'en allais tout interdit et désireux encore de plus d'allégresse,

« Devant nous, l'air, pareil à un grand feu, se montra tout embrasé sous les verts rameaux, et le doux son que nous avions déjà entendu devint un chant clair et distinct;

« Sept candélabres d'or flamboyaient au-dessus d'eux-mêmes, plus clairs par un ciel serein que la lune à minuit et au milieu de son mois;

« Et derrière ces candélabres je vis venir des personnages vêtus de blanc. Jamais telle blancheur n'a brillé ici-bas. »

Tout se tient ici; l'ami de Dante, Giotto, a peint dans la seconde église des visions semblables. Ce sont ses élèves et ses successeurs, tous imbus de son style, qui ont tapissé de leurs œuvres les autres parois de l'édifice. Il n'y a point de monument chrétien où les pures idées du moyen-âge arrivent à l'esprit sous tant de formes et s'expliquent les unes les autres par tant de chefs-d'œuvre contemporains. Au-dessus de l'autel gardé par une grille ouvragée de fer et de bronze, Giotto a couvert la voûte surbaissée de grands personnages calmes et d'allégories mystiques. C'est saint François recevant des mains du Christ la Pauvreté comme épouse; c'est la Chasteté assiégée en vain dans une forteresse à créneaux et honorée par les anges; c'est l'Obéissance sous un dais entourée de saints et d'anges agenouillés; c'est saint François glorifié, en habit doré de diacre et sur un trône, entouré de vertus célestes, de séraphins qui chantent. Ce Giotto, qui au-delà des monts ne nous semble qu'un maladroit et un barbare, est déjà un peintre complet; il fait des groupes, il sait les airs de tête: ce qui lui reste de roideur ne fait qu'ajouter à la sévérité religieuse de ses figures. Un relief trop fort, un mouvement trop humain dérangerait notre émotion; il ne faut pas des expressions trop variées ni trop vives pour des anges et des vertus symboliques; ce sont toutes des âmes dans une extase immobile. Les fortes et splendides vierges, les archanges bien musclés qu'on fera dans deux siècles nous ramènent sur la terre; leur chair est si visible que nous ne croyons pas à leur divinité. Ici les personnages, les grandes femmes nobles rangées en processions hiératiques, ressemblent aux Mathilde, aux Lucie de Dante; ce sont les sublimes et flottantes apparitions du rêve. Leurs beaux cheveux blonds sont chastement et uniformément relevés autour de leur front, et, pressés les uns contre les autres, ils contemplent. De grandes tuniques à longs plis, blanches ou bleues, ou d'un rose pâle, tombent autour de leur corps; ils se pressent autour du saint, autour du Christ, silencieusement, comme un troupeau d'oiseaux fidèles, et leurs têtes un peu tristes ont la langueur grave du bonheur céleste.

Ce moment est unique. Le XIIIe siècle est le terme et la fleur du

christianisme vivant; il n'y a plus après lui que scolastique, décadence et tâtonnemens infructueux vers un autre âge et un autre esprit. Un sentiment qui auparavant n'était qu'ébauché, l'amour, éclata alors avec une force extraordinaire, et saint François en fut le héraut. Il appelait l'eau, le feu, la lune, le soleil ses frères; il prêchait les oiseaux, il rachetait en donnant son manteau les agneaux qu'on portait au marché. On conte que les lièvres et les faisans se réfugiaient dans les plis de sa robe. Son cœur débordait sur toutes les créatures; ses premiers disciples vécurent comme lui dans une sorte d'ivresse, « en sorte que quelquefois, pendant vingt jours et parfois pendant trente jours, ils se tenaient seuls sur la cime des monts élevés, contemplant les choses célestes. » Leurs écrits sont des effusions. « Que nul ne me reprenne, si l'amour me fait aller semblable à un fou! Il n'y a plus de cœur qui se défende, qui échappe à un tel amour,... car le ciel et la terre me crient et me répètent hautement, et tous les êtres que je dois aimer me disent : Aime l'amour qui nous a faits pour t'attirer à lui... O Christ, souvent tu cheminas sur la terre comme un homme enivré! L'amour te menait comme un homme vendu. En toutes choses, tu ne montras qu'amour, ne te souvenant jamais de toi... Les traits pleuvaient si serrés que j'en étais tout agonisant. Il les dardait si fortement que je désespérais de les parer, trépassé non par mort véritable, mais par excès de joie. » Ce n'était pas seulement dans les cloîtres qu'on rencontrait ces transports. L'amour était devenu le souverain de la vie laïque aussi bien que de la vie religieuse. A Florence, des compagnies de mille personnes vêtues de blanc parcouraient les rues avec des trompettes sous la conduite d'un chef qu'on nommait le seigneur d'amour. La langue nouvelle qui naît, la poésie, la pensée qui s'éveillent, ne s'occupent qu'à décrire l'amour et à l'exalter. Je viens de relire la *Vita Nuova* et quelques chants du *Paradis*; le sentiment est si intense qu'il fait peur : ces hommes habitent dans la région brûlante où la raison se fond. Le récit de Dante, comme son poème, témoigne d'une hallucination continue : il s'évanouit, les visions l'assaillent, son corps devient malade, et toute sa force de pensée s'emploie à rappeler et à commenter les spectacles déchirans ou divins sous lesquels il a fléchi (1). Il consulte plusieurs amis sur ses extases, et ils lui répondent par des vers aussi mystérieux et aussi violens que les siens. Il est clair qu'à ce moment toute la culture supérieure de l'esprit se rassemble autour du rêve maladif et sublime. Les initiés ont une langue apocalyptique, volontairement obscure; ils mettent un double et triple sens sous leurs paroles; Dante lui-même pose comme règle qu'il y en a

(1) Comparer *Aurélia* de Gérard de Nerval et l'*Intermezzo* de Heine.

quatre dans un sujet. Dans cet état extrême, tout devient symbole; une couleur comme le vert ou le rouge, un nombre, une heure de la journée ou de la nuit prend une importance étrange : c'est le sang du Christ, ce sont les prairies d'émeraude du paradis, c'est l'azur virginal du ciel, ou le chiffre sacré des personnes divines, qui devient ainsi présent à l'esprit. Par les catalepsies et les transports, la tête travaille, et la sensibilité surmenée tressaille en secousses qui l'emportent dans les suprêmes délices ou la précipitent dans le désespoir infini. Alors les frontières naturelles qui séparent les différens royaumes de la pensée s'effacent et disparaissent. La maîtresse adorée se transfigure jusqu'à devenir une vertu céleste. Les abstractions scolastiques se transforment en apparitions idéales. Les âmes s'assemblent en roses éthérées, « fleurs perpétuelles de l'éternelle joie qui, comme un seul parfum, font sentir à la fois toutes leurs odeurs. » La pesante matière sensible et l'échafaudage des formules sèches se confondent et s'évaporent au sommet de la contemplation mystique jusqu'à ne laisser subsister d'elles-mêmes qu'une mélodie, un parfum, une clarté, un emblème, sans que ce débris des images terrestres ait un prix par lui-même ou serve autrement que pour figurer l'insondable et ineffable *au-delà.*

Comment ont-ils supporté les angoisses et l'excès continu d'un pareil état, le cauchemar de l'enfer et du paradis, les larmes, les tremblemens, les évanouissemens et les alternatives d'une telle tempête (1)? Quels nerfs y ont résisté? Quelle fécondité d'âme et d'imagination y a fourni? Tout a baissé depuis; l'homme alors était bien plus fort et restait plus longtemps jeune. Je feuilletais ces jours-ci la *vie de Pétrarque* par lui-même; il a aimé Laure quatorze ans. Aujourd'hui la jeunesse du cœur, l'âge des grands mécontentemens et des grands rêves dure cinq ou six ans; ensuite on souhaite une maison comfortable et une bonne place. Je crois que le corps trempé par la vie guerrière était plus résistant et que le rude régime demi-barbare, tuant les faibles, ne laissait subsister que les forts; mais il faut considérer surtout que la tristesse, le danger, la monotonie d'une vie sans distractions, sans lectures, toujours menacée, accroissaient la capacité d'enthousiasme, la sublimité et l'intensité des sentimens. La sécurité, la commodité, les élégances de notre civilisation, nous éparpillent et nous réduisent; d'une cascade elles font un étang. Nous jouissons et nous souffrons par mille petites sensations journalières; alors, au lieu de se disperser, la sensibilité s'engorgeait, et la passion accumulée débordait par des irruptions. Dans un roman russe, *Tarass-Boulba*, un jeune chef

(1) *E caddi, come corpo morto cadde.* Il y a vingt secousses presque égales dans *la Divine Comédie.*

cosaque, au sortir du camp, les sens obstrués par la sale vie sauvage et nomade, par l'odeur de l'eau-de-vie et de l'écurie, par la vue journalière des figures brutales ou féroces, aperçoit une belle jeune fille délicate et parée; il en est comme renversé, s'agenouille, oublie son père, sa patrie, et combat désormais contre les siens. Une secousse pareille a dû prosterner Dante devant une enfant de neuf ans.

Représentons-nous un instant les mœurs environnantes. C'était le temps des guerres sans pitié et des inimitiés mortelles. On se proscrivait, on se battait de maison à maison, de quartier à quartier dans Florence. Dante lui-même fut condamné à être brûlé vif. Les supplices inventés par les Romano restaient vivans dans les imaginations des hommes, et un régime pire que notre Terreur s'était établi à demeure de famille à famille, de caste à caste et de cité à cité. Du milieu de cette enceinte hérissée, la pensée se dégageait pour la première fois après tant de siècles, et c'est dans un chemin inexploré qu'elle entrait. Elle ne suivait pas sa pente naturelle, comme autrefois à un moment pareil dans les petites républiques de la Grèce; une puissante religion la saisissait à sa naissance et la détournait. On lui présentait pour but suprême non l'équilibre des sensations modérées et la santé des facultés actives, mais les transports de l'adoration infinie et les élancemens de l'imagination surexcitée. Le bonheur ne consistait plus à se sentir fort, sage et beau, citoyen honoré d'une ville glorieuse, à danser et à chanter de belles hymnes, à causer avec un ami sous un arbre par un jour serein. On déclarait ces plaisirs insuffisans, vulgaires et coupables; on faisait appel aux sentimens féminins et à la sensibilité nerveuse, et l'on proposait à l'homme la contemplation extatique, les ravissemens inexprimables et des délices que les sens, la parole et l'imagination n'atteignent pas. Plus la vie était dure, plus ces promesses étaient hautes. L'énormité du contraste multipliait l'attrait de la félicité offerte, et de toute la force de sa jeunesse le cœur s'élançait par l'issue qu'on lui ouvrait. Alors on vit cette disparate étrange d'une vie laïque semblable à celle des républiques grecques et d'une vie religieuse semblable à celle des *soufis* de la Perse : d'un côté des citoyens libres, des hommes d'affaires, des combattans, des artistes, de l'autre des ascètes cloîtrés, des prédicans qui allaient demi-nus, des pénitens qui s'offraient aux coups de fouet, — bien plus les deux extrêmes réunis dans le même personnage, une même âme contenant les énergies les plus viriles et les douceurs les plus féminines, le même homme magistrat et mystique, des politiques haineux et pratiques qui correspondaient en énigmes sur les alanguissemens et les hallucinations de l'amour, un chef de parti père de famille poursuivant de ses adorations une

enfant morte et répandant sur des paysages réels, sur des figures contemporaines, sur des intérêts positifs, sur des ressentimens locaux, sur la science technique de son pays et de son siècle, les illuminations monstrueuses ou divines de l'extase ou du cauchemar.

Un moine m'a conduit au réfectoire, puis à travers une quantité de salles jusqu'à une cour intérieure carrée, où un portique à deux étages porté par des colonnettes fines fait le plus élégant promenoir. Dalles, colonnes, murs, citernes, tout est pierre; au-dessus, comme un encadrement, règne une toiture de tuiles rougeâtres. Le ciel bleu, comme un dôme rond, se pose sur ce carré blanc; on ne peut imaginer l'effet de ces formes si simples et de ces couleurs si simples. Tout autour du couvent tourne un second promenoir sous des arcades ogivales de rudes pierres roussies par le soleil; de là le regard embrasse la belle vallée et son diadème de montagnes neigeuses. Les pauvres moines des Fioretti, à force de réduire leur vie, l'ennoblissaient; deux ou trois sensations faisaient toute leur vie, mais elles étaient sublimes. Quiconque parmi eux sortait du troupeau des brutes était forcé d'être un grand poète; quand on ne devenait pas une machine à génuflexions, on finissait par sentir la sérénité et la grandeur d'un pareil paysage. « Frère Bernardo vivait en contemplation dans les hauteurs comme l'hirondelle : à cause de cela frère Egidio disait qu'il était le seul à qui fût donné le don de se nourrir en volant comme l'hirondelle... Et frère Currado ayant fait son oraison, voici qu'apparut la reine du ciel avec son enfantelet béni dans ses bras, avec une très grande splendeur de lumière, et, s'approchant de frère Currado, elle lui mit dans les bras son enfantelet béni, lequel Currado, l'ayant reçu et le baisant très dévotement et l'embrassant et le pressant contre sa poitrine, se fondait et se dissolvait tout entier dans l'amour divin, avec une consolation inexprimable. »

Il y a en bas dans la plaine une grande église, qui contient la maison du saint; mais elle est moderne, à coupole païenne et pompeuse. Les fresques d'Overbeck sont des pastiches; pour rester gothique, il se fait maladroit et donne aux anges un cou tors, à Dieu l'air piteux d'un homme à qui son dîner ne réussit pas. On s'en va vite, rien de plus désagréable après la dévotion vraie que la dévotion factice.

Sienne, 6 avril.

Quantité de conversations tous ces jours-ci avec des gens de toute classe et de toute opinion, mais les libéraux dominent.

Les diplomates, dit-on, sont mal disposés pour l'unité de l'Italie; ils ne la croient pas solide. Selon les deux hommes d'esprit avec

qui j'ai voyagé, l'un officier, l'autre attaché d'ambassade, le trait capital des Italiens, c'est le manque de caractère et la plénitude de l'intelligence, tout au rebours l'Espagnol, tête dure et bornée, mais qui sait vouloir. On dispute sur le nombre des volontaires de Garibaldi en 1859; les uns le portent à deux mille cinq cents, les autres à sept mille : en tout cas, il est ridiculement petit. L'empereur Napoléon avait amené la légion étrangère presque vide, avec de simples cadres; personne ne s'est présenté pour les remplir. Il semble très dur à l'Italien de quitter sa maîtresse ou sa femme, de s'enrôler, de subir une discipline; l'esprit militaire est éteint dans ce pays depuis trop longtemps. Selon mon officier, qui assistait à la dernière campagne, Milan n'a fourni en tout que quatre-vingts volontaires, et les paysans étaient plutôt pour les Autrichiens. Pour les gens de la classe moyenne ou noble, ils faisaient de grandes acclamations, des discours; mais leur enthousiasme s'évaporait en phrases, et ils n'en avaient plus pour risquer leur peau. La générosité, la passion vraie, le patriotisme emporté, ne se rencontraient que chez les femmes. Après la paix de Villafranca, des Français logés près de Peschiera disent à leurs hôtes : « Eh bien ! vous restez Autrichiens, c'est dommage ! » La jeune fille de la maison ne comprend pas au premier instant; puis, quand elle a compris, elle lève les deux mains, et avec des yeux enflammés demande à ses frères s'ils ont des fusils, s'ils sont des hommes. « Jamais, disait l'officier, je n'ai vu une expression si ardente et si sublime. » Ses frères secouent la tête, et répondent avec la patience discrète de l'Italien : « Qu'y a-t-il à faire? »

Ce manque d'énergie a contribué beaucoup à précipiter la paix. L'empereur Napoléon disait à M. de Cavour : « Vous m'aviez promis deux cent mille hommes, soixante mille Piémontais et cent quarante mille Italiens. Vous me donnez trente-sept mille soldats, je vais être obligé de faire venir cent mille Français de plus. » Quand le protégé ne s'aide pas, le protecteur s'inquiète, se dégoûte, et la guerre est enrayée tout d'un coup. A force de plier, l'Italien a perdu la faculté de résister à la force; sitôt que vous vous mettez en colère, il s'étonne, il s'alarme, il cède, il vous croit fou (*matto*). C'est par ce procédé que le fougueux M. de Mérode a gagné son ascendant dans le sacré-collége. Or, quand un peuple ne sait pas se battre, son indépendance n'est que provisoire; il vit par grâce ou par accident.

C'est pourquoi, disent-ils, le Piémont a eu grand tort de céder à l'opinion, de prendre Naples; il s'est affaibli d'autant; il y gâte son armée à force de recevoir de mauvais soldats dans ses cadres. Aujourd'hui, s'il est maître là-bas, c'est comme Championnet, Ferdinand, Murat, et tous ses prédécesseurs : avec dix mille soldats, on

est toujours maître de Naples; mais à la moindre secousse le gouvernement tombe par terre, et celui-ci court les mêmes risques que ses prédécesseurs. Il vient de faire une sottise grave en livrant les couvens aux haines municipales; il chasse de pauvres diables de moines, des religieuses, ce qui fait scandale et provoque des ressentimens comme en Vendée. Or la religion n'est pas ici abstraite, rationnelle comme en France, elle est fondée sur l'imagination, et d'autant plus vive et vivace; infailliblement elle se retournera un jour contre le libéralisme et le Piémont. D'ailleurs l'unité de ce pays est contre nature; par sa géographie, ses races, son passé, l'Italie est divisée en trois morceaux, elle peut tout au plus faire une fédération. Si elle se tient ensemble aujourd'hui, c'est par une force artificielle, et parce que la France fait sentinelle sur les Alpes contre l'Autriche. Vienne une guerre sur le Rhin, l'empereur ne s'amusera pas à diviser ses forces, et l'Italie alors se cassera en ses morceaux naturels.

Je réponds qu'ici la révolution n'est pas une affaire de races, mais d'intérêts et d'idées. Elle a commencé à la fin du siècle dernier, avec Beccaria par exemple, par la propagation de la littérature et de la philosophie françaises. C'est la classe moyenne, ce sont les gens éclairés qui la propagent, traînant le peuple après eux, comme jadis aux États-Unis pendant la guerre de l'indépendance. Il y a là une force nouvelle, supérieure aux antipathies provinciales, inconnue il y a cent ans, située non dans les nerfs, le sang et les habitudes, mais dans la cervelle, les lectures et le raisonnement, d'une grandeur énorme, puisqu'elle a fait la révolution d'Amérique et la révolution française, d'une grandeur croissante, puisque les découvertes incessantes de l'esprit humain et les améliorations multipliées de la condition humaine contribuent chaque jour à l'augmenter. Suffira-t-elle à soutenir l'Italie? C'est une question de mécanique morale, et nous ne pouvons la résoudre faute de moyens pour comparer la puissance du levier et la résistance du poids. En attendant, regardons les petits faits qui nous entourent, c'est la seule façon d'arriver à quelque évaluation approximative des forces que nous voyons, mais que nous ne mesurons pas.

Sur la route passent des conscrits en veste grise, des soldats en uniforme, parfois de jolis officiers en costume bleu, l'air élégant et brillant. Chaque petite ville a sa garde nationale : l'on voit ces gardes sur un banc de pierre, au soleil, à l'entrée de la mairie; les rues portent les noms de Victor-Emmanuel, de Garibaldi, de Solferino. Les gens s'enivrent de leur indépendance nouvelle et parlent d'eux-mêmes avec une gloriole emphatique. Un Romain qui va en Suisse me dit : « Nous avons quatre cent mille soldats, six cent mille gardes nationaux; dans deux ans, l'Italie sera faite, et nous

serons en état de battre les Autrichiens. » Les exagérations du patriotisme et de l'espérance sont des aiguillons utiles.

A la frontière, le douanier en chef, Piémontais, ancien soldat de Crimée, déclamait et tempêtait au milieu de la nuit dans sa baraque de planches contre Antonelli, Mérode, « ces brigands, ces assassins. » Il parlait des droits des nations, des devoirs du citoyen. « L'air est mauvais ici pendant quatre mois, le pays est triste, la vie est chère, on y vit seul; mais je sers l'Italie, je l'ai déjà servie à l'armée, et j'espère bien que l'an prochain il n'y aura plus de frontière. » Remarquez que les camarades de Hoche, sergent en 89 aux gardes-françaises, avaient le même ton et tenaient des discours pareils.

A Foligno, dans un petit café, je veux payer avec des baïoques; le cafetier n'en veut pas. « Non, signor, cette monnaie-là ne vaut plus rien ici; nous ne voulons rien de Rome. Que tous les prêtres s'en aillent, que le pape aille en paradis! Cela sera mieux pour nous. Il est malade, eh bien! qu'il finisse vite! » Tout cela rudement, parmi les rires de la femme et de cinq ou six ouvriers qui étaient là. — Un véritable intérieur de jacobins comme en 90.

Hier, en voiturin, trois heures de conversation avec mes deux voisins, l'un ferblantier-lampiste à Pérouse, l'autre paysan et fabricant de tuiles. Le premier est un industriel aisé; il est allé en députation à Turin auprès de Victor-Emmanuel; c'est un partisan passionné de l'Italie. Son fils, qui avait fait ses études et apprenait la peinture, s'est engagé, et sert avec le grade de sergent contre les brigands de Calabre. Le fabricant de tuiles a dix neveux dans l'armée. Ils ne tarissaient pas, et m'ont donné des détails infinis.

Selon eux, tout va bien. Sur vingt personnes, il y en a quinze pour le gouvernement, quatre pour le pape et un républicain. Les républicains ont tout à fait perdu pied, on les regarde comme des chimériques (*fantastici*). De jour en jour, les paysans se rapprochent du gouvernement; déjà ils font la chasse aux conscrits réfractaires (*renitenti*) et les ramènent. Ils ont eu de la peine à s'habituer à la conscription, mais ils s'y habituent. A l'armée, les jeunes gens mangent bien, reviennent forts, allègres, avec une tournure martiale; l'effet est étonnant sur les jeunes filles, par suite sur les jeunes gens, par suite encore sur les parens et les voisins. Sans doute aussi les impôts sont plus forts; mais chacun travaille et profite au double. On bâtit, on répare. Spolète est toute renouvelée, on établit le gaz à Pérouse, le chemin de fer d'Ancône avance; il y a un grand élan partout. « Tous les liards travaillent! » (*Tutti i quatrini lavorano.*)

Toute la bourgeoisie est passionnée dans ce sens. Sur vingt-deux mille habitans à Pérouse, il y a quatorze cents gardes nationaux

commerçans, chefs de boutique, gens bien établis et honorables. Ils font patrouille avec les soldats, s'exercent, prennent de la peine et sont contens de prendre de la peine. « J'ai fait des sacrifices à mon pays, disait mon négociant, et je suis prêt à en faire encore. » Plus de rivalités provinciales ou municipales, Florence a renvoyé à Pise en signe de fraternité les chaînes de son port que jadis elle lui avait prises. J'indique un officier qui passe, et je demande si ce n'est pas là un Piémontais. — « Plus de Piémontais, nous sommes tous mêlés dans l'armée, il n'y a plus que des Italiens. »

Ils ont la confiance et les illusions de 89. Sur cette remarque que l'armée italienne n'a pas encore fait ses preuves : « Nous avons combattu à Milan en 1848; la ville, à elle seule, en trois jours a chassé les Autrichiens. Nous avons combattu aussi à Pérouse contre les Suisses, qui massacraient les femmes et les enfans; j'étais à cheval alors. Il y avait une forteresse contre la ville : regardez, voici ce qui en reste, nous en faisons un musée. Non, non, nous ne craignons pas les Autrichiens. Nous avions soixante-dix mille volontaires contre eux en 1859. Encore deux ans, les paysans eux-mêmes se lèveront en masse, et nous les chasserons de Venise. » (Les sept mille volontaires sont donc soixante-dix mille; mais le peuple est poète : plus il se gonfle, plus il s'élève.)

Même roideur anti-ecclésiastique que dans notre révolution. Selon mes deux compagnons, « les prêtres sont des coquins (*birbanti*); le gouvernement a raison de confisquer les biens des moines; il devrait chasser tous ces gueux qui ouvertement font de la propagande contre lui. Avant 1859, ils étaient tout puissans, entraient dans les affaires domestiques; ils étaient jugés par un tribunal spécial et n'étaient jamais punis. A présent ils baissent la tête; il y en a deux qui dernièrement ont été condamnés pour délits, et tout le monde a applaudi. Ils ne faisaient que du mal. Les mendians, enfans et adultes, qui nous assiégeaient à Assise, sont de leur provenance, au physique comme au moral. Ils corrompaient les femmes, entretenaient l'oisiveté par leurs aumônes, maintenaient l'ignorance; mais aujourd'hui on répand l'instruction partout, chaque commune a son école : il y en a treize dans Assise, qui n'a que trois mille âmes. » — Un mendiant s'accrochait à notre voiture. « Va-t'en, coquin, demander aux moines; tu as ton père parmi eux. » — L'autre, avec son sourire italien, obséquieux et fin, répondait : « Signor, no; je ne suis pas du pays, donnez-moi quelque petite chose. »

Quantité de petits faits manifestent ce ressentiment contre le clergé. Dernièrement, à Foligno, dans une mascarade, ils ont représenté dans les rues le pape et les cardinaux; c'étaient des sifflets,

des rires, un enthousiasme bruyant et universel. — A Pérouse, à côté de San-Domenico, est un couvent de minimes dont on a fait une caserne. Les soldats, en entrant, ont percé de leurs baïonnettes les fresques du promenoir intérieur. Aujourd'hui les figures lacérées tombent en lambeaux; c'est tout au plus si çà et là on distingue encore la forme de quelques personnages; la fumée d'une cuisine de soldats achève de détruire le meilleur groupe. — Un quart d'heure après, à San-Pietro, un prêtre me disait d'un air triste qu'en entrant ils avaient là aussi déchiré les peintures d'une autre chapelle; il répétait cela d'un air malheureux, humilié; les ecclésiastiques n'ont pas ici le même ton qu'à Rome. — Ce sont là des violences comme celles de notre révolution : le laïque et la caserne remplacent sans transition l'ecclésiastique et le monastère. Cette opposition donne à penser; elle ne cessera guère, elle n'a jamais cessé en France; toujours la révolution et le catholicisme demeurent armés, debout et face à face. Les peuples protestans, les Anglais par exemple, sont plus heureux : Luther a réconcilié chez eux l'église et le monde. Marier le prêtre, faire de lui par l'éducation et les mœurs une sorte de laïque plus grave, élever le laïque jusqu'à la réflexion et la critique en lui livrant la Bible et l'exégèse, supprimer dans la religion la partie ascétique, imposer dans le monde la conscience morale, c'est la plus grande des révolutions modernes. Les deux esprits sont d'accord en pays protestant; ils restent hostiles en pays catholique, et par malheur à cette hostilité on n'aperçoit pas de terme.

Un autre marchand, un officier, mon *cameriere* avec qui je cause, me tiennent des propos semblables. Quelle vive et complète intelligence dans ces Italiens! Ce *cameriere* qui me conte son histoire, son mariage, ses réflexions sur la vie, parle, juge et raisonne comme un homme cultivé. — Un misérable guide, demi-mendiant dans une échoppe d'Assise, avait des opinions bien liées et m'expliquait en sceptique l'état du pays. « Les paysans font la chasse aux conscrits, disait-il, mais c'est par jalousie; leurs fils ont été pris, ils veulent faire prendre les fils des autres. Allez, le riche mange toujours le pauvre, et le pauvre ne mange jamais le riche. » Facilité de conception et promptitude d'expression, un pareil peuple est tout prêt pour le raisonnement politique; on s'en aperçoit aux cafés; la verve et l'abondance de la discussion sont étonnantes, et le bon sens est égal. Dans cette débâcle d'une révolution générale et d'un gouvernement incertain, chaque ville s'est administrée et maintenue par elle-même.

Ils s'accordent à dire que le parti libéral fait des progrès. Selon mon jeune officier, chaque année le nombre des réfractaires diminue; cette année, tel bourg près d'Orvieto où il tient garnison n'en

a plus un seul. A Foligno, où il a vécu, on ne compte que deux ou trois vieilles familles papales; elles sont avares, arriérées, l'une est parente d'un cardinal. Le reste de la ville est pour Victor-Emmanuel. On loue à bon marché les biens ecclésiastiques aux paysans, ce qui les réconcilie avec le gouvernement; on finira par les leur vendre, et alors ils seront franchement patriotes. En somme, l'ennemi du nouvel établissement, c'est le clergé; ce sont les moines réduits à quinze sous par jour, ce sont les prêtres qui conseillent aux jeunes gens de fuir la conscription et de passer la frontière romaine. — Du reste, comme presque tous les Italiens que j'ai vus, il est catholique et croyant, blâme le *Diritto*, journal jacobin et excessif, pense que la religion peut s'accommoder avec le gouvernement civil. Ce qu'il désapprouve, c'est l'autorité temporelle du clergé; que les prêtres se réduisent à leurs fonctions de prêtres, administrent les sacremens et donnent l'exemple des bonnes mœurs; une fois contenus, ils deviendront meilleurs. A Orvieto, où il vit, on attribue aux moines beaucoup d'enfans de la ville, et c'est un mal. Il admire notre clergé, qui est si décent, qui ne donne jamais de scandales; il approuve le costume spécial que portent nos prêtres (en Italie ils ne sont tenus qu'à s'habiller de noir); il raille ces monsignors romains préposés aux mœurs, surveillans des théâtres, qui vont dans la loge de la première danseuse lui défendre d'avoir des caprices. Selon lui, un tel état de choses provoque les gens contre la religion elle-même. A Sienne, aux vitres des boutiques, nous venons de voir la traduction du *Maudit*, de la *Vie de Jésus*, du dernier livre de Strauss; une gravure représentait la *Vérité* qui foudroie les prêtres entêtés et les hypocrites.

Mon impression de Pérouse à Sienne est que ce pays est semblable à la France. Les villageois sont à peu près aussi bien vêtus que les nôtres, ils ont plus de chevaux; beaucoup d'entre eux sont propriétaires. L'aspect des villages et des petites villes reporte l'esprit vers notre midi. La contrée a la même structure, petites vallées et montagnes médiocres; le sol semble aussi bien cultivé. Les anecdotes de garnison que me conte mon jeune officier, les intérieurs d'auberge et de petite bourgeoisie où je jette un regard me rappellent trait pour trait un voyage que l'an dernier j'ai fait dans le centre et le sud de la France. Pour achever la ressemblance, on voit partout sur la route des soldats en congé ou qui rejoignent leur corps; les gens ont l'air gai, leur conversation est vive comme chez nous. Les bourgs et les petites villes ont cet aspect provincial, un peu terne, assez propre, que nous connaissons si bien. On dirait une France arriérée, sœur cadette qui grandit et se rapproche de son aînée. Si on considère ces partis qui s'y combattent, d'un côté les vieux nobles et le clergé, de l'autre les bourgeois, les commer-

çans, tous les gens d'éducation et de profession libérale, entre les deux les paysans que la révolution tâche d'enlever à la tradition, la ressemblance devient frappante. Pour comble, on voit par leurs discours que leur modèle est la France; ils répètent nos anciennes idées, ils ne lisent que nos livres. Les personnes un peu cultivées savent le français, presque jamais l'anglais ou l'allemand; notre langue seule est voisine de la leur; d'ailleurs ils ont besoin comme nous de gaîté, d'esprit, d'agrément et même de licence; on trouve entre leurs mains non-seulement nos bons écrits, mais nos romans de second ordre, nos petits journaux, notre basse littérature. Toutes leurs grandes réformes vont dans le même sens, ils ont imité nos monnaies et nos mesures, ils organisent une église salariée, sans biens propres, des écoles primaires, une garde nationale, et le reste.

Je sais les inconvéniens de notre système, — la suppression des grandes vies supérieures, la réduction de toute ambition et de tout esprit aux idées et aux entreprises viagères, l'abolition des fiers et hauts sentimens de l'homme élevé dans le commandement, protecteur et représentant naturel de ceux qui l'entourent, la multiplication universelle du bourgeois envieux, borné et plat, que décrit Henri Monnier, tous les tiraillemens, les vilenies, les appauvrissemens de cœur et d'intelligence, dont les pays aristocratiques sont exempts. Pourtant, telle qu'elle est, cette forme de civilisation est passable, préférable à beaucoup d'autres, assez naturelle aux peuples latins, et la France, qui est aujourd'hui la première des nations latines, l'importe avec la révolution et le code civil chez ses voisins.

Cette structure sociale consiste en ceci : un grand gouvernement central avec une forte armée, d'assez forts impôts, et un vaste cortége de fonctionnaires qui sont maintenus par l'honneur et ne volent pas; — un morceau de terre à chaque paysan, en outre des écoles et autres facilités pour qu'il monte dans la classe supérieure, s'il en est capable; — une hiérarchie de fonctions publiques offerte comme carrière à toute la classe moyenne, les injustices étant limitées par l'établissement des examens et des concours, les ambitions étant contenues et contentées par l'avancement, qui est lent, mais qui est sûr : — bref, le partage à peu près égal de toutes les bonnes choses, de telle façon que chacun ait son morceau, personne un très gros morceau et presque tous un petit ou médiocre, par-dessus tout cela la sécurité intérieure, une justice suffisante, la gloire et la gloriole nationales. Cela fait des bourgeois médiocrement instruits, fort bien protégés, assez bien administrés, fort inertes, dont toute la pensée est de passer de 2,000 francs à 6,000 francs de rente. En un mot, une quantité de demi-cultures et de demi-bien-êtres, vingt ou trente millions d'individus passablement heureux, soigneuse-

ment parqués, disciplinés, rétrécis, et qu'au besoin on peut lancer en corps. A prendre les choses en gros, c'est à peu près ce que les hommes ont encore trouvé de meilleur; néanmoins il faudra voir dans un siècle l'Angleterre, l'Australie et l'Amérique.

Sienne, 8 avril.

De Chiusi à Sienne, le pays s'aplatit; on est entré dans la Toscane : des marécages étendent dans le lointain leur verdure sale et malade. Un peu plus loin sont des collines basses, puis des coteaux grisâtres, où la vigne tord ses sarmens noirs : c'est un maigre et plat paysage de France. Une vieille cité, entourée de murailles rousses, apparaît à gauche sur une colline, et l'on entre à Sienne.

C'est une ancienne république du moyen-âge, et bien souvent, dans les cartes du XVI[e] siècle, j'avais contemplé sa silhouette abrupte, hérissée de bastions, peuplée de forteresses, toute remplie des témoignages des guerres publiques et des guerres privées. Guerres publiques contre Pise, Florence et Pérouse, guerres privées entre les bourgeois, les nobles et le peuple, combats des rues, massacres d'hôtel de ville, bouleversemens de la constitution, exil de tous les nobles en état de porter les armes, exil de quatre mille artisans, proscriptions, confiscations, pendaisons en masse, ligues des exilés contre la ville, coups de main populaires, désespoir porté jusqu'à l'abdication de la liberté et à la soumission aux mains d'un étranger, révoltes soudaines et furieuses, clubs semblables à ceux des jacobins, associations pareilles à celles des *carbonari*, siége désespéré semblable à celui de Varsovie, dépopulation systématique pareille à celle de la Pologne, — nulle part la vie n'a été si tragique. De deux cent mille habitans, la cité tomba à six mille. Ce qu'il avait fallu de haines pour épuiser un peuple si vivace ne peut se dire. L'Italien féodal fut de toutes les créatures humaines la plus richement munie de volonté active et de passions concentrées, et il s'est saigné, on l'a saigné jusqu'au dernier sang de ses veines avant de le coucher dans la tranquillité monarchique. Cosme II, pour rester maître, détruisit par la faim, la guerre et les supplices cinquante mille paysans. Alors on voit dans les gravures se déployer sur la *piazza* républicaine les cavalcades pompeuses, les chars mythologiques, les parades et la livrée du nouveau prince. L'artiste, au bas de son dessin, se répand en adulations infinies. Les mœurs résignées, puis somnolentes, la galanterie fade, l'inertie universelle, vont s'établir. Sienne devient une ville de province, visitée par les touristes. Un ecclésiastique que je rencontre me dit que, lorsqu'il vint ici en 1821, l'immobilité et l'ignorance étaient parfaites. On mettait deux jours en *vetturino* pour aller de Sienne à Florence. Un noble, avant d'entreprendre ce voyage, se confessait et faisait son testa-

ment. Point de bibliothèque, aucun livre. Un jour, mon ecclésiastique, qui est savant et libéral, s'abonne à deux journaux français; quelqu'un lui fait visite. « Comment, vous avez un journal français! » Le visiteur touche des mains le journal français, cette chose tombée du ciel, miraculeuse. Un quart d'heure après, l'ecclésiastique va se promener; la première personne qu'il rencontre lui dit: « C'est donc vrai? vous avez un journal français? » La seconde personne fait de même. Le bruit s'était répandu en un instant, comme un rayon de lumière dans une chambre de cloportes.

Une ville ainsi conservée est comme un Pompéi du moyen-âge. On monte et l'on descend dans de hautes rues étroites, pavées de dalles, bordées de maisons monumentales. Quelques-unes ont encore leur tour. Aux environs de la *Piazza*, elles se suivent en files, alignant leurs énormes bossages, leurs porches bas, leurs étonnantes masses de briques percées de rares fenêtres. Plusieurs palais semblent des bastions. La *Piazza* en est bordée, et nul spectacle n'est plus propre à mettre devant l'imagination les mœurs municipales et violentes des anciens temps; elle est irrégulière de forme et de niveau, étrange et frappante comme toutes les choses naturelles que n'a point déformées ou réformées la discipline administrative. En face s'étale le *Palazzo-Publico*, massif hôtel de ville, bon pour résister aux coups de main et jeter les proclamations à la foule assemblée sur la place. On en a lancé bien des fois par ces fenêtres ogivales, et aussi des corps d'hommes tués dans les séditions. Une bordure de créneaux le hérisse; la défense en ce temps-là se rencontre sous l'ornement. A sa gauche, une tour gigantesque élève à une hauteur prodigieuse sa forme svelte et son double renflement de créneaux; c'est la tour de la cité qui plante à la cime son saint, son drapeau, et parle de loin aux cités voisines. Au pied, la fontaine Gaja, qui pour la première fois au XIV[e] siècle, parmi les cris de joie universels, apporta de l'eau sur la place publique, s'encadre sous le plus élégant baldaquin de marbre.

Le soir baissait, je ne suis entré qu'un instant dans la cathédrale. L'impression est incomparable; celle que laisse Saint-Pierre de Rome n'en approche point : une richesse et une sincérité d'invention étonnantes, la plus admirable fleur gothique, mais d'un gothique nouveau, épanoui dans un meilleur climat et parmi des génies cultivés, plus serein et plus beau, religieux et pourtant sain, et qui est à nos cathédrales ce que les poèmes de Dante et de Pétrarque sont aux chansons de nos trouvères; un pavé et des piliers de marbre où s'étagent des assises tour à tour noires et blanches, une légion de statues vivantes, un mélange naturel de formes gothiques et de formes romaines, des chapiteaux corinthiens, des caissons et des médaillons qui portent un labyrinthe d'arceaux dorés,

des voûtes plafonnées d'azur et d'étoiles. Le soleil couchant entre par les portes, et l'énorme vaisseau, avec sa forêt de colonnes, poudroie dans l'ombre au-dessus de la foule agenouillée dans les nefs, dans les chapelles, autour des piliers. La multitude fourmille indistinctement dans la noirceur profonde jusqu'au pied de l'autel, qui tout d'un coup, avec ses candélabres, ses figures de bronze, les chapes damasquinées de ses prêtres et toute la prodigue magnificence de son orfèvrerie et de ses lumières, se lève comme un bouquet de splendeurs magiques.

Sienne, 8 avril.

J'ai passé dans cette église la moitié de la journée; on y passerait aisément la journée entière. Pour la première fois, ailleurs que dans les estampes, je vois le gothique italien, la première des deux renaissances, moins pure que l'autre, mais plus spontanée.

Au plus beau moment de leur gloire, en 1225, ils voulurent avoir une cathédrale qui fût le plus grand monument de l'Italie, et commencèrent à bâtir autour de l'ancienne en élargissant la colline qui la portait. Des craquemens se firent, et on s'inquiéta. Un concile d'architectes et de maçons ayant conseillé d'avancer, on continua; mais des craquemens plus forts ébranlèrent les constructions nouvelles, et après un siècle de tâtonnemens et de travail (1) on en revint à la première église, qu'on se contenta d'agrandir; on élargit la nef, et l'on bâtit le grand hexagone qui porte le dôme. A tant de hasards et de raccords joignez les disparates de style. Le portail brodé de statues hérisse au-dessus de ses trois portes trois frontons aigus, au-dessus de ses frontons trois pignons aigus, autour de ses pignons quatre clochers aigus, et toutes ces pointes sont crénelées de dentelures; mais les portes sont des cintres romains; la façade, malgré ses angles allongés, a des réminiscences latines; les ornemens ne sont point un filigrane, les statues ne sont point une multitude. L'architecte aime les formes élancées qui lui viennent d'outre-mont, mais il aime aussi les formes solides que lui a léguées la tradition antique. Si à l'intérieur il assemble ses colonnes en piliers, s'il effile et contourne aux fenêtres les meneaux et les trèfles, s'il courbe la nef en ogives, il porte en haut dans l'air la rondeur aérée du dôme, il fleuronne les chapiteaux d'acanthes corinthiennes, il répand dans toute son œuvre un air de joie et de force par la bonne assiette des formes, par l'ouverture mesurée des jours, par la bigarrure luisante des marbres. Son église est chrétienne, mais d'un christianisme autre que celui du nord, moins grandiose et moins passionné, mais moins maladif et moins vio-

(1) 1339.

lent, comme si l'allégresse innée au génie italien et l'essor précoce de la culture laïque avaient tempéré la sublime folie du moyen-âge et gardaient à l'âme un espoir sur la terre en lui laissant son issue vers le ciel. A quoi bon les règles? et comme les barrières d'écoles sont peu de chose! Voilà des hommes qui avaient un pied dans la renaissance et un pied dans le moyen-âge, tiraillés des deux côtés, en sorte que leur œuvre ne pouvait manquer d'avorter et de se contredire. Elle n'avorte pas, et ses contradictions s'harmonisent. C'est que dans leur cœur ces deux sentimens vivaient énergiques et sincères; cela suffit pour bien faire : la vie produit la vie.

On entre; le même mariage d'idées reparaît dans tous les détails. Aux deux côtés de la porte, ils ont posé debout deux admirables colonnes corinthiennes; mais ils se sont approprié la forme grecque en revêtant le fût d'une profusion de figurines nues, d'hippogriffes, d'oiseaux, de feuilles d'acanthes qui s'entrelacent en serpentant jusqu'au sommet. — Trois pas plus loin sont deux bénitiers charmans, — deux petites colonnes ornées de raisins, de figures, de guirlandes, portant chacune au sommet une coupe de marbre blanc. L'une est antique, dit-on; l'autre doit être du commencement du xve siècle. Les têtes et les torsions des figurines rappellent Albert Dürer, les pieds et les genoux sont un peu saillans, ce sont des femmes nues les mains liées derrière le dos; l'artiste, pour atteindre au mouvement vrai, ne craint pas de gâter un peu le sein. Ainsi se développe de Nicolas de Pise à Jacopo della Quercia toute une sculpture, art formé, déjà complet comme un enfant sain et vivant qui s'agite dans sa gaîne catholique.

Enfin voici cette célèbre chaire de Nicolas de Pise, le rénovateur de la sculpture (1). Quoi de plus précieux que ces premières œuvres de la pensée moderne? Ce sont là nos vrais ancêtres, et l'on veut savoir de quelle façon à cette aurore ils ont compris l'homme que nous continuons aujourd'hui; car lorsqu'un artiste invente un type, c'est comme s'il exprimait avec des chairs et des os son idée de la nature humaine, et, cette idée une fois populaire, tout le reste suit. — Je n'ai pas de paroles pour dire l'originalité et l'abondance de l'invention qui éclatent dans cette chaire; elle est étrange autant que belle. Les piédestaux sont des lionnes qui tiennent chacune un agneau dans leur gueule ou que leurs petits tettent : on reconnaît le fond symbolique et bizarre du moyen-âge; mais du corps de ces lionnes partent huit petites colonnes blanches et pures qui s'épanouissent en un riche bouquet de fleurons du goût le plus neuf, et qui se rejoignent par des trèfles portant ensemble une sorte d'arche

(1) 1260.

ou de coffre à huit pans de la forme la plus simple et a plus naturelle. Sur l'entablement de chaque colonne, une femme est assise; plusieurs ont sur la tête une couronne d'impératrice, toutes tiennent de petits enfans qui leur parlent à l'oreille. On oublie qu'elles sont de pierre, tant leur expression est vive; elle est plus marquée que dans les antiques. Dans cette joie de l'invention primitive, on est si ravi des idées subitement entrevues qu'on y insiste avec excès; c'est un tel plaisir que d'apercevoir pour la première fois une âme et l'attitude qui manifeste cette âme! On n'avait pas encore beaucoup d'idées en ce temps-là, et on en étreignait plus fortement celles qu'on avait saisies. Par une nouveauté frappante, le corps, le col, la tête, un peu gros, ont une sorte de lourdeur dorique; mais cela ne fait qu'ajouter à leur force. Au sortir des saints ascétiques et maigres, l'artiste, imitant les bas-reliefs antiques, construit déjà la ferme charpente osseuse, les beaux membres proportionnés, la chair saine des corps de la renaissance. Dans le pays d'outre-mont, rien de pensif, de délicat, de frémissant, de finement personnel comme les physionomies et les attitudes que les artistes du nord découvriront lorsque leur génie éclora au XVe siècle (1). Au contraire celles-ci ont la simplicité, la largeur, le sérieux des anciennes têtes païennes; il semble que l'Italien, en ce moment où pour la première fois il ouvre la bouche, recommence le discours mâle et grave arrêté, il y a douze cents ans, sur les lèvres de ses frères de la Grèce et de ses ancêtres de Rome.

Sur les parois de la chaire, un labyrinthe de figures pressées, une longue procession octogonale, la Nativité, la Passion, le Jugement, enveloppent le marbre de leur revêtement de marbre. Des apôtres et des vierges, assis ou debout aux encoignures, unissent et tout ensemble séparent les divers momens de la légende. Sur les rebords s'entrelace une délicate et florissante végétation de marbre, arabesques, feuillages, tout un luxe d'ornemens fins et multipliés. On se recule, étonné de cette abondance, et l'on s'aperçoit que l'on marche sur des figures. Le pavé tout entier de l'église en est incrusté; c'est une mosaïque de personnages qui semblent tracés au crayon sur les larges dalles. Il y en a de tous les âges, depuis la naissance de l'art jusqu'à son achèvement. Personnages, processions, combats, châteaux, paysages, les pieds foulent les scènes et les hommes du XIVe siècle et des deux siècles qui ont suivi. Sans doute les plus anciennes sont raides comme des tapisseries féodales: Samson et sa mâchoire d'âne, Absalon pendu par sa chevelure, et qui ouvre de grands yeux niais, les innocens égorgés, rappellent

(1) Sculptures de Brou, de Strasbourg, du tombeau du duc de Bretagne à Nantes.

les mannequins des missels; mais, à mesure qu'on avance, on voit la vie pénétrer dans les membres. Les grandes sibylles blanches sur le pavé noir ont une noblesse et une gravité de déesses. Quantité d'autres têtes frappent par leur caractère grand et ferme. L'artiste ne voit encore dans la créature humaine que la *charpente générale*; il n'est pas distrait, comme nous le sommes, par la multitude des nuances, par la connaissance des infinies inflexions de l'âme et des innombrables brisures de la physionomie. A cause de cela, il peut faire des créatures qui par leur calme semblent supérieures aux agitations de la vie. C'est une âme primitive qui fait des âmes primitives. Au temps de Raphaël, cet art est complet, et le plus grand de ces nielleurs sur pierre, Beccafumi, a couvert de ses dessins les environs du maître-autel et le parvis de la coupole. Son Ève demi-nue, ses Israélites massacrés pour avoir épousé des Madianites, son Abraham sacrificateur, sont de superbes figures, d'une conception toute païenne, souvent avec des torses et des poses à la Michel-Ange, et encore simples. Ce n'est qu'en ce temps-là qu'on a su faire des corps (1).

Le grand homme lui-même a travaillé ici : on lui attribue une admirable petite chapelle où les figurines s'étagent, dans des nefs à coquilles, parmi de fines arabesques qui serpentent sur le marbre blanc. Ses prédécesseurs, les plus glorieux restaurateurs de l'art, l'accompagnent : au-dessous de l'autel, dans une chapelle basse, un saint Jean de Donatello, de vigoureuses figures au col tordu, aux muscles noueux, impriment dans l'esprit leur énergie et leur jeunesse. A voir ce pavé, ces murs, ces autels ainsi remplis et chargés, ces files de figures et de têtes qui montent sur les efflorescences des chapiteaux, qui s'alignent sur les frises, qui couvrent tout le champ de la vue, il est visible que les arts du dessin sont le langage spontané de cette époque, que les hommes le parlent sans effort, qu'il est le moule naturel de leur pensée, que cette pensée et cette imagination, fécondes pour la première fois, pullulent au dehors avec un enfantement inépuisable de formes, qu'elles sont comme des adolescens dont la langue se dénoue, et qui parlent trop parce qu'ils n'ont pas encore parlé.

Trop de choses belles ou curieuses, c'est un mot qui revient ici : par exemple la Libraria attenant à la cathédrale, bâtie à la fin du xve siècle. Là sont dix fresques du Pinturicchio, l'histoire de Pie II, plusieurs figures de femmes bien chastes et bien élégantes; mais l'œuvre est encore littérale et sèche. Le peintre garde les costumes du temps : il représente l'empereur en robe dorée avec le

(1) Voyez ses cartons à l'Institut des Beaux-Arts de Sienne.

luxe exagéré du moyen-âge. Pinturicchio employait Raphaël pour ses cartons. On touche ici le passage de l'ancienne école à la nouvelle : du maître à l'élève, la distance est infinie, et des yeux qui viennent de quitter le Vatican sentent cette distance.

Sienne, 8 avril.

Cette Sienne si tombée a été la première institutrice et maîtresse en matière de beau. C'est chez elle et à Pise qu'on trouve la plus ancienne école. Nicolas de Pise est Siennois par son père. Le restaurateur de la mosaïque au XIIIe siècle est Jaccopo da Turrita, un moine franciscain de Sienne. La plus vieille peinture italienne que l'on connaisse est un Jésus crucifié, aux membres effilés, à la tête penchée, dans l'église d'Assise, par Guinta, un Pisan (1). Ici même, à San-Domenico, Guido de Sienne a peint en 1271 un doux et pur visage de madone qui dépasse déjà de beaucoup l'art mécanique de Byzance. Ce coin de la Toscane s'était dégagé avant tout le reste de l'Italie de la barbarie féodale. En 1100 déjà, Pise, la première des républiques maritimes, commerçait et guerroyait dans tout le Levant, inventait une architecture, bâtissait sa cathédrale. Un siècle plus tard, Sienne était dans sa force, accablait Florence en 1260 à la bataille de Montaperto. C'étaient de nouvelles Athènes, commerçantes et guerrières, comme l'ancienne, et le génie, le sentiment du beau, naissaient chez elles, comme chez l'ancienne, au contact des entreprises et des dangers. Enfermés dans nos grandes monarchies administratives, retenus par la longue tradition littéraire et scientifique dont nous portons la chaîne, nous ne trouvons plus en nous la force et l'audace créatrice qui alors animaient les hommes. Nous sommes opprimés par notre œuvre elle-même, nous limitons de nos propres mains notre champ d'action; nous n'aspirons qu'à ajouter une pierre au bâtiment énorme que les générations successives construisent depuis tant de siècles. Nous ne savons pas ce que le cœur et l'esprit humains peuvent faire épanouir d'énergies actives, tout ce que la plante humaine peut pousser à la fois de racines, de branches et de fleurs sitôt qu'elle rencontre le sol et la saison dont elle a besoin. Quand l'état n'était pas une grosse machine composée de ressorts bureaucratiques et intelligible seulement pour la raison pure, mais une cité perceptible aux sens et proportionnée aux capacités ordinaires de l'individu, l'homme l'aimait non par secousses comme aujourd'hui, mais tous les jours, par toutes ses pensées, et la part qu'il prenait aux affaires publiques, élevant son cœur et son intelligence, met-

(1) 1236. — Il avait appris entièrement son art vers 1210.

tait en lui les sentimens et les idées d'un citoyen, non d'un bourgeois. Un cordonnier donnait de l'argent pour que l'église de sa ville fût la plus belle; un tisserand fourbissait le soir son épée en décidant qu'il serait non le sujet, mais un des seigneurs de la cité rivale. A un certain degré de tension, toute âme est une corde vibrante; il suffit de la toucher pour lui faire rendre de beaux sons. Représentons-nous cette noblesse et cette énergie répandues du haut en bas d'une cité dans toutes les couches; ajoutons-y une prospérité établie et croissante, cette confiance en soi, ce sentiment de joie que l'homme éprouve en se sentant fort; ôtons de nos yeux cet encombrement de traditions et d'acquisitions qui sont aujourd'hui notre embarras aussi bien que notre richesse; considérons l'homme libre et livré à lui-même dans ce désert que la décadence avait fait,—et nous comprendrons pourquoi ici comme au temps d'Eschyle es arts sont nés au milieu des affaires, pourquoi un sol en friche hérissé de toutes les épines politiques a plus produit que notre champ si bien nettoyé et cadastré, pourquoi des hommes de parti, des combattans, des navigateurs, au plus fort de leurs périls, de leurs préoccupations et de leur ignorance, ont inventé et renouvelé les belles formes avec une sûreté d'instinct, une fécondité de génie que notre loisir et notre érudition ne peuvent plus atteindre aujourd'hui.

Lentement, péniblement, au-dessous de la sculpture et de l'architecture, la peinture se développe; c'est un art plus compliqué que les autres. Il fallait du temps pour découvrir la perspective, et un paganisme plus sensuel pour sentir le coloris. A cette époque, l'homme est encore tout chrétien. Sienne est la cité de la Vierge, et se met sous sa protection, comme Athènes sous celle de Pallas; parmi des morales et des légendes différentes, le sentiment est le même, et le saint local correspond au dieu local. Quand Duccio, en 1311, eut achevé sa madone, le peuple, dans sa joie, vint la prendre à son atelier et la porta en procession à l'église: les cloches sonnaient, et beaucoup d'assistans tenaient des cierges dans leur main. Le peintre écrivit sous son tableau : « Mère sainte de Dieu, donne la paix aux Siennois; donne la vie à Duccio, puisqu'il t'a peinte comme voici (1). » Sa Vierge témoigne d'une main encore maladroite et ressemble aux peintures de missel; mais autour d'elle et de l'enfant qu'elle tient dans ses bras, plusieurs têtes de saintes sont déjà singulièrement belles et calmes. Vingt-sept compartimens, toute l'histoire du Christ placée dans la chapelle qui fait face, les accompa-

(1) Mater sancta Dei, sis causa Senis requiei,
Sis Ducio vita, te quia pinxit ita.

gnaient. Le ciel est d'or, et des auréoles d'or enveloppent toutes les figurines. Dans cette lumière, les personnages presque noirs semblent une vision lointaine, et quand autrefois ils étaient sur l'autel, le peuple agenouillé, qui entrevoyait de loin leur grave ordonnance, devait ressentir le trouble mystérieux, la sublime anxiété de la foi chrétienne devant ces ombres humaines profilées par multitudes sur la clarté du jour éternel.

A l'*Institut des Beaux-Arts* sont les tableaux de Duccio, des contemporains, des successeurs de l'école, toute la suite des vieux maîtres de Sienne, presque tous tirés des couvens. Avec leurs ongles et leurs ciseaux, les nonnes ont dans ces peintures arraché les yeux des démons, déchiré le visage des persécuteurs. Peu de progrès; le tableau est encore un objet de religion plutôt que d'art : on le comprend de reste par ces mutilations naïves. C'est à l'hôtel de ville de Sienne que cette peinture est le plus parlante. Un musée n'est jamais qu'un muséum, et les œuvres de l'art comme les œuvres de la nature perdent la moitié de leur vie quand on les tire de leur milieu. Il faut les voir avec leurs alentours dans le grand mur dont ils peuplaient la nudité, devant la fenêtre ogivale qui les éclairait, dans les salles où siégeaient des magistrats habillés comme leurs personnages. On passerait deux mois dans ce palais à étudier les mœurs féodales sans épuiser toutes les idées qu'il peut fournir : figures et costumes, jeunes chevaliers et vieux sergens d'armes, ordonnances de batailles et processions religieuses. Terne, sérieux et même sombre, raide et raidi, voilà les mots qui viennent à la pensée. C'est le XIVe siècle qui s'est fixé ici dans les peintures, et l'on y sent la présence continue de la lutte, l'arrêt forcé au sein du danger, l'effort infructueux vers une beauté plus épanouie et vers une harmonie plus libre. C'est l'âge des horribles guerres intestines, des *condottieri* et des Visconti, des supplices calculés et des tyrannies atroces, de la foi chancelante et du mysticisme croulant, de la renaissance entrevue, essayée et avortée. Avec ses contes tragiques, sceptiques, sensuels, recouverts de périodes cicéroniennes, Boccace en donne l'image vraie (1).

Là sont les personnages et les aspirations du temps. Simone Memmi, le peintre de Laure et l'ami de Pétrarque, a peint dans la salle du grand conseil la Vierge sous un baldaquin, entourée de saints, têtes graves et nobles dans le goût de Giotto, et un peu plus loin Guido Ricci, un capitaine du temps, sur son cheval caparaçonné, figure réelle. La peinture devient laïque (2). — Un des Lo-

(1) Comparer sa *Fiancée du roi de Garbe* et celle de La Fontaine.
(2) 1316-1328.

renzetti a entassé près de là des chocs d'armures, des batailles de peuples, et Spinella Spinelli, dans la salle des *prieurs*, a représenté la victoire d'Alexandre II sur Frédéric Barberousse, l'empereur étendu sur le dos devant le pape (1), des combats de vaisseaux, des processions de troupes. La peinture devient historique et réaliste. — Ambrogio Lorenzetti, dans la salle des archives, a figuré le bon et le mauvais gouvernement (2), défilé de grands personnages au-dessous d'une femme couchée, déjà belle, drapée dans une robe blanche, avec une branche de laurier sur ses cheveux blonds, tout cela d'après cet Aristote si maudit par Pétrarque, si cher aux libres penseurs qui se multipliaient. La peinture devient philosophique. — J'en passe quantité d'autres où le goût de la vie réelle, de l'histoire locale, de la science antique, toutes les approches de la renaissance sont visibles; mais ils ont beau faire, ils n'y arrivent point, ils restent à la porte. Une sainte Barbe par Mattéo de Sienne en 1478, à l'église Saint-Dominique, suave et pure, mais sans relief et entourée d'or, n'est encore qu'une figure hiératique. Et Léonard de Vinci a déjà vingt-six ans! Comment comprendre un si long arrêt? D'où vient que depuis Giotto, parmi tant de tâtonnemens, les peintres ne parviennent pas à mettre sur leur toile un corps solide, de chair vivante? Qui a pu les retenir à mi-chemin, malgré tant d'efforts, après un premier élan si universel et si heureux? La question devient irrésistible lorsqu'on regarde dans ce même palais, à l'Institut des Beaux-Arts, à San-Domenico, les fresques d'un peintre complet, Sodoma, un contemporain de Raphaël, le principal maître du pays. Son Christ flagellé est un superbe torse nu, vivant et souffrant de gladiateur antique; sa *Sainte Catherine en extase*, sa *Sainte entre deux saints* sous un portique clair, toute sa peinture rejette à l'instant l'autre dans la région indéterminée des êtres inachevés, insuffisans, non viables. Encore une fois, pourquoi les hommes, ayant trouvé la peinture, ont-ils passé cent cinquante ans les yeux fermés sans apercevoir le corps? Il faut voir Florence et Pise.

Florence, 10 avril.

J'ai passé ma première journée aux Uffizi; mais tu n'exiges point que je t'en parle maintenant. Il ne faut pas que j'éparpille mon impression; j'ai déjà bien assez de peine à la rendre. Quelle tâche tu m'as donnée, et quelle tâche j'ai entreprise! Voilà vingt fois que je perds courage, et pourtant je t'écris toujours. Essaie, et tu

(1) 1400.
(2) 1340.

verras si avec des paroles on peut représenter les formes corporelles. L'écriture est une chose morte, bonne au plus pour le raisonnement et le récit; quand il faut décrire, elle faiblit, tâtonne et n'atteint que le vague. Je sors d'un musée ou d'un monument les yeux pleins de couleurs et de formes, et le soir, en écrivant, j'en ai encore la mémoire comblée et assiégée; mais quand je me relis!... Il ne faut pas se relire.

Dès le lendemain, je suis donc allé à Pise tout rempli de la question sur laquelle j'avais quitté Sienne. Il n'y a que ces sortes de choses qui occupent en voyage. On marche enveloppé de son idée, et on ne s'inquiète pas du reste. Il me semble qu'on fait deux parts de soi : d'un côté, un animal inférieur, une espèce de domestique machinal et nécessaire qui mange pour vous, boit pour vous, marche sans que vous le sachiez, s'arrange à l'auberge et dans les voitures, supporte, sans que vous les sentiez, les désagrémens, les petits tiraillemens, les platitudes de la vie, et fait tout ce qui concerne son état; de l'autre côté, un esprit qui se hausse et se tend tout le jour avec une curiosité véhémente, remué, traversé d'idées ébauchées, renversées, renaissantes, pour comprendre les sentimens des grands hommes et des vieilles époques. Pourquoi ont-ils senti de cette façon? Est-il vrai qu'ils aient senti de cette façon? Et de questions en questions, au bout d'une semaine, on les entend, on les voit face à face, oubliant le domestique qui devient maladroit et fait négligemment son service. Cela m'est bien égal alors, et à toi aussi; mais je bavarde, nous allons à Pise.

Paysage toscan, agréable et noble. Les blés en herbe sont éblouissans de fraîcheur; au-dessus d'eux s'ordonnent des files d'ormeaux chargés de vignes, bordant la rigole qui les arrose. La campagne est un verger que les eaux aménagées viennent fertiliser. On voit ces eaux venir abondamment des montagnes et se tordre bleues et limpides sur leur lit trop large de cailloux blancs. Partout des traces de prospérité. Le versant des montagnes est piqué de mille petits points blancs; ce sont des maisons de campagne et de plaisance; elles sont là dans leur bouquet de châtaigniers, d'oliviers et de pins. On voit des marques de goût, de bien-être dans celles qu'on aperçoit en passant: les fermes elles-mêmes ont un portique au rez-de-chaussée ou au premier étage pour prendre le frais le soir. Tout produit; la culture monte haut dans la montagne, et se continue çà et là par la forêt primitive. L'homme n'a point réduit la terre à un squelette décharné; il lui a conservé ou renouvelé son revêtement de verdure. Quand le train s'éloigne, ces étages de terrains chacun avec sa culture et sa teinte, plus loin la bordure pâle et vaporeuse des montagnes, entourent la plaine comme d'une guir-

lande. L'effet n'est point celui du grandiose, mais d'une beauté harmonieuse, mesurée et heureuse.

Pour la première fois en Italie je vois un vrai fleuve dans une vraie plaine; l'Arno, jaune et troublé, roule entre deux longues rangées de maisons ternes. Triste ville, négligée, maigrement peuplée, inerte, qui rappelle une de nos villes tombées ou laissées de côté par la civilisation qui se déplace, Aix, Poitiers, Rennes : c'est Pise.

Il y a deux Pise : l'une où l'on s'est ennuyé et où l'on a vivoté provincialement depuis la décadence, c'est toute la ville, moins un coin écarté; l'autre est ce coin, sépulcre de marbre, où le Dôme, le Baptistère, la Tour penchée, le Campo-Santo, reposent silencieusement comme de belles créatures mortes. La véritable Pise est là, et dans ces reliques d'une vie éteinte on aperçoit un monde.

Une renaissance avant la renaissance, une seconde pousse presque antique de la civilisation antique, un précoce et complet sentiment de la beauté saine et heureuse, une primevère après une neige de six siècles, voilà les idées et les paroles qui se pressent dans l'esprit. Tout est marbre et marbre blanc, dont la blancheur immaculée luit dans l'azur. Partout de grandes formes solides, le Dôme, le mur plein, les étages équilibrés, la ferme assiette du massif rond ou carré; mais par-dessus ces formes renouvelées de l'antique, comme un feuillage délicat sur un vieux tronc qui reverdit, ils étendent leur invention propre, un revêtement de colonnettes surmontées d'arcades, et l'originalité, la grâce de cette architecture ainsi renouvelée ne peuvent s'exprimer.

Ce qu'il y a de rare et de plus difficile dans les arts, c'est la découverte d'un type d'architecture; les Grecs, le moyen-âge, en ont trouvé un complet; la Rome impériale, le XVIe siècle, le XVIIe, en ont produit chacun un demi. Pour rencontrer d'autres types, il faut sortir de notre Europe et de notre histoire, considérer l'Égypte, la Perse, l'Inde ou la Chine. D'ordinaire ils témoignent d'une civilisation complète, d'une transformation profonde de tous les instincts et de toutes les habitudes. En effet, pour changer l'idée d'une chose aussi générale que la forme, quel changement doit s'opérer dans la tête humaine! Les révolutions en peinture et en littérature sont bien plus fréquentes, bien plus aisées, bien moins significatives. Les figures tracées sur la toile et les caractères représentés dans un livre changeront cinq ou six fois chez un peuple avant que son architecture se renouvelle. La masse à remuer est trop grosse, et au XIe siècle, au temps de nos premiers rois capétiens, Pise la remue sans effort.

Il y eut alors une aurore, comme en Grèce au VIe siècle. Tout jaillit d'un élan comme la lumière à la première heure. « Les Pisans,

dit Vasari, étant au sommet de leur grandeur et de leur avancement, seigneurs de la Sardaigne, de la Corse et de l'île d'Elbe, et leur cité étant pleine de grands et puissans citoyens, rapportaient des lieux les plus éloignés des trophées et dépouilles infinies. » A Byzance, en Orient, dans les vieilles cités encore remplies des ruines de l'élégance grecque et de la magnificence romaine, parmi les Juifs et les Arabes, leurs visiteurs et leurs chalands, au contact des idées étrangères, le jeune peuple surgissait et démêlait sa pensée propre, comme autrefois les cités grecques au contact de la Phénicie, de Carthage, des Lydiens et de l'Égypte. En 1063, pour honorer la Vierge qui leur avait donné la victoire sur les Sarrasins de Sardaigne, ils commencèrent à bâtir le Dôme.

C'est une basilique presque romaine, je veux dire un temple surmonté d'un autre temple, ou, si vous l'aimez mieux, une maison ayant son pignon pour façade, et ce pignon coupé à la cime pour porter une autre maison plus petite. Cinq étages de colonnes revêtent toute la façade de leurs portiques superposés. Deux à deux, elles s'accouplent pour porter de petites arcades; toutes ces jolies créatures de marbre blanc sous leur arcade noire forment le peuple aérien le plus gracieux et le plus inattendu. Nulle part ici on ne sent percer la douloureuse rêverie du moyen-âge septentrional; c'est la fête d'une jeune nation qui s'éveille, et, dans la joie de sa richesse récente, célèbre ses dieux. Elle a ramassé des chapiteaux, des ornemens, des colonnettes entières, sur les côtes lointaines où ses guerres et son commerce l'ont conduite, et ces fragmens anciens entrent dans son œuvre sans disparate, car elle la coule instinctivement dans l'ancien moule et ne la développe que par un grain de fantaisie, du côté de la finesse et de l'agrément. Toutes les formes antiques reparaissent, mais remaniées dans le même sens par la vive originalité nouvelle. Les colonnes extérieures du temple grec se sont réduites, multipliées, élevées en l'air, et du soutien ont passé à l'ornement. Le dôme romain ou byzantin s'est effilé, et sa pesanteur naturelle s'allége sous sa couronne de fines colonnettes à mitre ornementée qui le ceignent par le milieu de leur délicat promenoir. Aux deux côtés de la grande porte, deux colonnes corinthiennes se recouvrent d'un luxe de feuillages, de calices, d'acanthes épanouies ou tordues, et du seuil on voit l'église avec ses files de colonnes croisées, avec ses entre-croisemens de marbres blanc et noir, avec sa multitude de formes sveltes et brillantes, monter comme un autel de candélabres. Une âme nouvelle apparaît ici, une sensibilité plus fine, non pas excessive, bouleversée, comme dans le nord, et qui pourtant ne se contente point de la simplicité grave, de la robuste nudité de l'architecture

antique. C'est une fille de la matrone païenne bien portante et gaie, mais plus femme que sa mère.

Elle n'est pas encore adulte, sûre de toutes ses démarches; elle commet des gaucheries. Au dehors, les façades latérales sont monotones. Au dedans, la coupole est un entonnoir renversé, de forme étrange et désagréable. La liaison des deux bras de la croix est déplaisante, et quantité de chapelles modernisées empêchent le plaisir d'être pur comme à Sienne. Au second regard cependant, tout cela s'oublie, et l'ensemble reparaît. Quatre rangs de colonnes corinthiennes surmontées d'arcades partagent l'église en cinq nefs et font une forêt. Une seconde allée, aussi richement peuplée, traverse en croix la première, et au-dessus de cette belle futaie des files de colonnes plus petites se prolongent et s'entre-croisent pour porter en l'air le prolongement et l'entre-croisement de la quadruple galerie. Le plafond est plat; les fenêtres sont petites, sans vitraux pour la plupart; elles laissent aux murs la grandeur de leur masse et la solidité de leur assiette, et parmi ces longues lignes droites et simples, dans ce jour naturel, les innombrables fûts luisent avec la sérénité d'un temple antique.

Non pas un temple antique tout à fait, et c'est là le charme étrange : au fond du chœur, un grand Christ en robe dorée, avec la Vierge et un autre saint plus petit, occupe tout le creux de l'abside (1). Sa figure est triste et douce : sur ce fond d'or, dans la pâleur du jour affaibli, il apparaît comme une vision. Certainement quantité de peintures et de constructions au moyen-âge correspondaient au besoin d'extase. D'autres débris indiquent la décadence et la barbarie profonde d'où l'on sortait. Il reste une des anciennes portes de bronze couverte de bas-reliefs en bronze informes et horribles. Voilà ce que les descendans des statuaires gardaient de la tradition antique, ce que l'esprit humain était devenu dans le chaos du xe siècle, au temps des invasions hongroises, de Marozzia et de Theodora : figures tristes, mornes, étriquées, cassées, mécaniques, Dieu le père et six anges, trois d'un côté, trois de l'autre, penchés avec le même angle comme des capucins de cartes; les douze apôtres rangés en file, six par devant, six dans les vides intermédiaires, comme ces ronds munis de trous figurant les yeux et d'appendices figurant les bras que les enfans barbouillent sur leurs cahiers d'orthographe. Par contre, les portes d'entrée, sculptées par Jean de Bologne (2), sont pleines de vie : des feuilles de rosier, de vigne, de néflier, d'oranger, de laurier,

(1) Par Jacopo Turrita, le restaurateur de la mosaique.

(2) 1602.

avec leurs baies, leurs fruits et leurs fleurs, parmi des oiseaux, des animaux, serpentent, encadrant des groupes, des figures animées, élancées, d'une grande tournure. Cette abondance de formes vraies et vivantes est propre au XVI[e] siècle; il a découvert la nature en même temps que l'homme. Entre ces deux portes, il y a le travail de cinq siècles.

Rien à dire sur le Baptistère et la Tour penchée; c'est la même idée, le même goût, le même style. L'un est un simple dôme isolé, l'autre un cylindre, chacun avec un revêtement de colonnettes. Et pourtant chacun a sa physionomie parlante et distincte; mais la parole et l'écriture emploient trop de temps, et il faudrait trop de termes techniques pour marquer les nuances. Je note seulement cette inclinaison de la tour. On suppose qu'à demi construite, elle s'est infléchie, et que les architectes ont continué; puisqu'ils ont continué, cette inclinaison ne les choquait qu'à demi. En tout cas, il y a d'autres tours penchées en Italie, à Bologne par exemple; volontaire ou demi-volontaire, cette bizarrerie, cette recherche du paradoxe, cet abandon à la fantaisie, sont un des traits du moyen-âge.

Au centre du Baptistère est un superbe bassin à huit pans; chacun de ces pans est incrusté d'une riche fleur compliquée, tout épanouie, et chaque fleur est différente. Alentour, de grandes colonnes corinthiennes font cercle, portant des arcades à plein-cintre; la plupart sont antiques et ornées de bas-reliefs antiques; Méléagre, avec ses chiens aboyans et les torses nus de ses compagnons, assiste aux mystères chrétiens. — Sur la gauche s'élève une chaire pareille à celle de Sienne, premier ouvrage de Nicolas de Pise (1), simple coffre de marbre posé sur des colonnes de marbre et revêtu de sculptures. Le sentiment de la force et de la nudité antique s'y déploie en traits éclatans. Le sculpteur a compris l'assiette et les torsions des corps. Ses figures, un peu massives, sont grandes et simples; souvent il retrouve les tuniques et la forme plissée du costume romain; un des personnages nus, une sorte d'Hercule qui porte un lionceau sur ses épaules, a la poitrine large et les muscles agissans qu'aimaient les sculpteurs du XVI[e] siècle. Quel changement dans la civilisation humaine, quelle accélération, si ces restaurateurs de l'ancienne beauté, si ces jeunes républiques du XII[e] et du XIII[e] siècle, si ces inventeurs précoces de la pensée moderne avaient été livrés à eux-mêmes comme les anciens Grecs, s'ils avaient suivi leur pente naturelle, si la tradition mystique ne s'était point rencontrée pour borner et faire dévier leur effort, si le génie

(1) 1260.

laïque s'était développé chez eux, comme jadis en Grèce, parmi des mœurs libres, rudes et saines, et non pas, comme deux cents ans plus tard, au milieu de l'asservissement et des corruptions de la décadence !

Le dernier de ces édifices, le Campo-Santo, est un cimetière dont la terre, rapportée de Palestine, est sainte. Quatre grands murs de marbre poli l'entourent de leur paroi blanche et pleine. Au dedans, une galerie carrée fait promenoir et ouvre sur la cour par des arcades treillissées de fenêtres ogivales. Elle est remplie de monumens funèbres, bustes, inscriptions, statues de toute forme et de tout âge. Rien de plus noble et de plus simple. Une charpente de bois sombre soutient la voûte. En face monte un dôme, et l'arête nue des toits coupe le cristal du ciel. Aux angles, quatre cyprès remuent, paisiblement effleurés par la brise. L'herbe pousse dans la cour avec une fraîcheur et un luxe sauvages. Çà et là une fleur grimpante enlacée autour d'une colonne, un petit rosier, un buisson, luisent sous une ondée de soleil. Nul bruit, le quartier est désert; seulement de loin en loin l'on entend la voix d'un promeneur qui retentit comme sous une voûte d'église. C'est le vrai cimetière d'une cité libre et chrétienne; on était bien ici devant les tombes des grands hommes pour penser à la mort et à la chose publique.

Tout le pourtour intérieur est couvert de fresques; la peinture du XIVe siècle n'a pas d'ossuaire plus complet. Les deux écoles de Florence et de Sienne s'y sont réunies, et c'est un spectacle étrange que celui de leur art incertain entre deux tendances, arrêté dans son impuissance comme une chrysalide immobile qui n'est plus chenille et n'est pas encore papillon. L'ancien sentiment du monde divin s'est affaibli, et le sentiment nouveau du monde naturel est encore faible. A droite de la porte d'entrée, Pietro d'Orvieto a peint un Christ énorme qui, sauf les pieds et la tête, disparaît presque entier sous un disque immense représentant la figure du monde et sous l'enroulement des sphères; c'est l'esprit de la symbolique primitive. Tout à côté, dans son histoire de la création et du premier couple, Adam et Ève sont des corps bien nourris et pleins, gros, pataauds, réels, visiblement copiés d'après le nu. Un peu plus loin, Abel et Caïn dans leurs peaux de bêtes ont des figures vulgaires prises sur le vif dans une rue et dans une rixe. Les pieds, les jambes, l'ordonnance, restent barbares, et ce réalisme ébauché n'aboutit pas. — De l'autre côté, et avec les mêmes disparates, une grande fresque de Pietro Lorenzetti représente la vie ascétique. Ce sont quarante ou cinquante scènes dans le même tableau : un ermite lisant, un autre dans un rocher creux, un autre juché dans un arbre, celui-ci qui prêche vêtu de ses cheveux, celui-là tenté par

une femme, battu par le diable. Quelques grosses têtes à barbe grise ou blanche ont bien la lourdeur rustique de campagnards froqués; mais les paysages, les accessoires, même la plupart des figures, sont grotesques; les arbres sont des plumeaux, les rochers et les lions semblent sortir d'une ménagerie à cinq francs. — Plus loin, Spinello d'Arezzo a peint l'histoire de saint Éphèse. Ses païens, demi-Romains et demi-chevaliers, ont des armures antiques arrangées et coloriées dans le goût du moyen-âge. Beaucoup de gestes sont vrais dans ses batailles, tel homme renversé sur la face, tel autre empoigné par la barbe. Plusieurs figures sont du temps: tel joli page vêtu de vert et tenant l'épée, tel fin damoiseau au justaucorps bleu, aux souliers pointus, aux mollets bien dessinés; l'observation, l'agencement, la recherche de l'intérêt et de la variété dramatique, commencent, mais ne font que commencer, et les terrains sont en carton-pierre. Le relief, la flexibilité, le mouvement, la riche vitalité de la chair ferme, le sentiment de la structure équilibrée et des innombrables lois qui soutiennent les choses naturelles est encore loin : c'est de l'imagerie qui veut devenir et ne devient pas de la peinture.

Rien de plus net pour montrer cet état ambigu des esprits qu'une fresque placée près d'un angle, le *Triomphe de la Mort* par Orcagna (1). Au pied d'une montagne arrive une cavalcade de seigneurs et de dames; ce sont des contemporains de Froissard: ils ont les chaperons, les hermines, les robes voyantes et bariolées du temps, les faucons, les petits chiens, tout l'appareil que Valentine Visconti allait trouver chez Louis d'Orléans. Les têtes ne sont pas moins réelles : telle fine et délicate châtelaine à cheval, sous son voile, est une vraie dame du moyen-âge, mélancolique et pensive. Ces puissans et ces heureux du siècle aperçoivent tout d'un coup les cadavres de trois rois, aux trois degrés de la pourriture, chacun dans sa tombe ouverte, l'un enflé, l'autre fourmillant de vers et de serpens, l'autre montrant dejà ses os de squelette. Ils s'arrêtent et tressaillent : un d'eux se penche sur le col de son cheval pour mieux voir, un autre se bouche le nez; c'est une *moralité*, comme celles qu'on jouait alors sur les théâtres. L'artiste veut donner une instruction au public, et à cet effet, autour du groupe principal, il entasse tous les commentaires possibles. Au sommet de la montagne sont des moines dans leurs ermitages, l'un lisant, l'autre trayant une biche; — parmi les bêtes du désert, une grue, une belette. Bonnes gens qui regardez, voici la vie contemplative et chrétienne, la sainte vie dédaignée par les puissans du

(1) Mort vers 1376.

monde; mais la mort est là qui rétablit l'équilibre : on la voit venir, la vieille camarde en cheveux gris; une faux dans la main, elle s'avance pour frapper les heureux, les voluptueux, des dames, de jeunes seigneurs gras et frisés qui se divertissent dans un bosquet. Par une ironie cruelle, elle fauche ceux qui la craignent et délaisse ceux qui l'implorent; une troupe de manchots, de boiteux, d'aveugles, de mendians, l'appelle en vain; sa faux n'est pas pour eux. Ainsi va ce misérable monde, tout caduc et lugubre, et le terme vers lequel il roule est plus lugubre encore. C'est la destruction universelle, la fosse béante où chacun à son tour et tous pêle-mêle vont s'engloutir. Reines, rois, papes, archevêques, avec leurs mitres et leurs couronnes, gisent amoncelés, et leurs âmes, de petits enfans nus, sortent des corps pour entrer dans l'éternité terrible. Quelques-unes sont recueillies par les anges, mais la plupart sont saisies par les démons, hideuses et ignobles figures, corps de chèvres et de chenilles, oreilles de chauves-souris, gueules et griffes de chats, meute grotesque qui gambade autour de sa curée : singulier mélange de passion dramatique, de philosophie douloureuse, d'observation exacte, de trivialité maladroite et d'impuissance pittoresque!

La fresque voisine, *le Jugement dernier*, est pareille. Plusieurs figures ont une expression de désespoir et de stupeur extraordinaire : tel ange accroupi au centre, les yeux grands ouverts, qui, raidi d'horreur, regarde les justices éternelles, tel solitaire velu qui se rejette violemment en arrière, les bras tendus, pour se rappeler au Christ intercesseur, une femme damnée qui s'accroche convulsivement à une autre. Mais tous ces personnages ne sont que des figures de papier découpé, les corps sont posés en raies d'oignons, mécaniquement, sur cinq rangs de hauteur, les âmes sortent d'un plancher d'opéra à trous carrés; l'art est aussi insuffisant que le sentiment est profond, et, sitôt que le sentiment fait défaut, l'insuffisance devient platitude et barbarie.

On s'en aperçoit tout à côté, dans *l'Enfer* de Bernardo Orcagna, qui complète l'œuvre de son frère André. C'est une fosse à compartimens, arrangée pour faire peur aux petits enfans. Au centre, un grand Satan vert de cuivre ardent, avec une tête de bouc, rôtit les âmes dans sa fournaise intérieure; on les voit sortir par les fissures. Tout alentour, dans un pêle-mêle de flammes et de serpens, des poupées nues sont aux mains de petits diables velus qui les écorchent, leur dévident les entrailles, les démembrent, leur arrachent la langue, les mettent à la broche comme des volailles; c'est une marmite de tripier. — Un monde poétique d'où la poésie s'est retirée, une tragédie sublime qui devient une parade

de bourreaux et un atelier de tortures, voilà ce que tous ces Dante sans talent fabriquent sur les murailles. Avec les scandales des papes d'Avignon et les tiraillemens du schisme, le grand âge de la foi chrétienne a fini; la scolastique meurt, et Pétrarque la raille. Tout au plus quelques accès de ferveur maladive, les flagellans en France, les pénitens blancs en Italie, les visions de sainte Catherine et l'autorité de saint Bernardin à Sienne, plus tard la dictature évangélique de Savonarole à Florence, indiquent les palpitations rares et violentes d'une vie qui s'en va. Les hérétiques d'Allemagne et d'Angleterre ébranlent l'église; les averrhoïstes d'Italie ébranlent la religion, et de toutes parts le mysticisme, qui avait soutenu la religion et ennobli l'église, se décrépit et tombe. Pétrarque, le dernier des adorateurs platoniques, traite ses sonnets comme un amusement, s'emploie à restaurer l'antiquité, à découvrir des manuscrits, à écrire des vers et de la prose latine, et l'on voit commencer avec lui la longue suite des humanistes qui vont importer en Italie la culture païenne. Cependant la littérature populaire change de ton: les historiens hommes d'affaires, les conteurs prosaïques et amusans, les Villani, Sacchetti, le Pecorone, Boccace, mettent la conversation gaie ou pratique à la place de la poésie sublime et rêveuse. Le sérieux baisse, on veut s'amuser; les poèmes de Boccace sont des romans d'aventures descriptifs et galans, et autour de lui, en France et en Angleterre, s'étale dans les chroniqueurs et dans les poètes le défilé interminable des cavalcades chevaleresques, des somptuosités princières, des bavardages d'amour. Il n'y a plus de grande idée sévère qui puisse soulever l'enthousiasme des hommes. Au milieu des guerres et des dislocations désastreuses qui entre-choquent ou démantellent les états, ceux qui portent leurs regards au-delà des bombances et des pompes seigneuriales n'aperçoivent, pour maîtriser les hommes, que la Fortune, « monstrueuse image, la face cruelle et terrible, avec cent mains, les unes qui élèvent les hommes en de hauts rangs de dignité mondaine, les autres qui les empoignent durement pour les précipiter; » à côté d'elle, la Mort aveugle, « qui brise tout en poussière, rois et chevaliers, empereurs et papes, maint seigneur qui vivait pour le plaisir, mainte aimable dame et maîtresse de chevalier qui crie haut et défaille dolente (1). » Ces paroles d'un contemporain semblent une description de la fresque d'Orcagna. En effet, la même impression s'enfonce alors dans toutes les âmes : amer sentiment de l'instabilité et de la misère humaines, observation ironique de la vie courante et des sentimens mondains,

(1) Pierre Plowman.

émancipation du jugement laïque enfin dégagé de l'illusion mystique et des sens longtemps refrénés qui cherchent le plaisir, qu'y a-t-il autre chose dans Boccace? Il met la mort à côté de la volupté, les détails atroces de la peste à côté des gaillardises d'alcôve. C'est bien là l'esprit du temps, et je crois enfin toucher ici la cause qui si longtemps en Italie barra la voie à la peinture. pendant cent cinquante ans elle demeura, comme la littérature, Si immobile après le vif élan de ses premiers pas, c'est que l'esprit public était arrêté comme elle. Les sentimens mystiques s'attiédissant, elle n'était plus assez soutenue pour exprimer la pure vie mystique. Les sentimens païens n'étant qu'ébauchés, elle n'était pas assez développée pour représenter la large vie païenne. Elle quittait son premier chemin et restait encore au seuil du second. Elle abandonnait les figures idéales, les physionomies innocentes ou ravies, les glorieuses processions d'âmes incorporelles rangées comme des ombres sur la splendeur du jour divin. Elle descendait sur la terre, esquissait des portraits, des costumes contemporains, des scènes intéressantes, exprimait des sentimens dramatiques ou usuels; elle parlait non plus à des moines, mais à des laïques. Ces laïques, il est vrai, avaient encore un pied dans le cloître, et il fallait de longues années pour que leurs admirations et leurs sympathies, suspendues autour du monde surnaturel, vinssent rallier autour du monde naturel leur faisceau et leur effort. Il fallait que par degrés la vie terrestre s'ennoblît à leurs propres yeux jusqu'à leur sembler la seule importante et la seule véritable. Il fallait qu'une transformation universelle et insensible les intéressât aux lois et aux proportions réelles des choses, à la structure anatomique du corps, à la vitalité des membres nus, à l'épanouissement de la joie animale, au triomphe de la force virile. Alors seulement ils pouvaient comprendre, suggérer et réclamer la perspective exacte, le modelé solide, la couleur brillante et fondue, la forme harmonieuse et hardie, toutes les parties de la peinture complète, et cette glorification de la beauté physique qui a besoin d'âmes appropriées pour atteindre son achèvement et rencontrer son écho.

Ils mirent un siècle et demi à faire ce grand pas, et la peinture, comme une ombre qui accompagne le corps, imita fidèlement les incertitudes de leur démarche par la lenteur de ses progrès. Au milieu du xve siècle, Parro Spinelli, Lorenzo Bicci, répètent fidèlement le style giottesque; Fra Angelico, conservé dans le cloître comme une fleur précieuse dans une serre, atteint encore les plus pures visions mystiques; même chez son élève Gozzoli, qui a revêtu ici de ses fresques tout un pan de muraille, on aperçoit comme un

confluent de deux âges, les dernières eaux du courant chrétien sous le débordement du fleuve païen. Pendant ces deux cents années, des peintures innombrables sont venues peupler la nudité des églises et des monastères; ce temps écoulé, on les a dédaignées; elles sont tombées avec les crépis; des maçons les ont grattées, elles ont disparu sous le badigeon, des restaurateurs les ont refaites. Ce qui en demeure n'est qu'un débris, et c'est de nos jours seulement que l'attention et l'intérêt se sont reportés sur elles; les antiquaires ont creusé jusqu'à la couche géologique qui les a portées, et nous voyons en elles aujourd'hui les restes d'une flore insuffisante étouffée par l'envahissement d'une végétation plus forte. — Les yeux se relèvent alors et retrouvent devant eux les quatre édifices de la vieille Pise solitaires sur une place où l'herbe pousse et la pâleur mate des marbres profilés sur le divin azur. Que de ruines, et quel cimetière que l'histoire! Que de palpitations humaines dont il ne reste d'autre trace qu'une forme imprimée dans un morceau de pierre! Quel sourire indifférent que celui du ciel pacifique, et quelle cruelle beauté dans cette coupole lumineuse étendue tour à tour sur les générations qui tombent, comme le dais d'un enterrement banal! On a lu ces idées-là dans les livres, et avec la superbe de la jeunesse on les a traitées de phrases; mais quand l'homme a parcouru la moitié de sa carrière, et que, rentrant en lui-même, il compte ce qu'il a étouffé de ses ambitions, ce qu'il a arraché de ses espérances, et tous les morts qu'il porte enterrés dans son cœur, la magnificence et la dureté de la nature lui apparaissent ensemble, et le sourd sanglot de ses funérailles intérieures lui fait entendre une lamentation plus haute, celle de la tragédie humaine qui se déploie de siècle en siècle pour coucher tant de combattans dans le même cercueil. Il s'arrête, sentant sur sa tête, comme sur celle des autres, la main des puissances fatales, et comprend sa condition. Cette humanité dont il est un membre a son image dans la Niobé de Florence; autour d'elle, ses filles et ses fils, tous ceux qu'elle aime, tombent incessamment sous les flèches des archers invisibles. Un d'eux s'est abattu sur le dos, et sa poitrine transpercée tressaille; une autre, encore vivante, lève des mains inutiles vers les meurtriers célestes; la plus jeune cache sa tête dans la robe de sa mère. Elle cependant, froide et fixe, se redresse sans espérance, et, les yeux levés au ciel, contemple avec admiration et avec horreur le nimbe éblouissant et mortuaire, les bras tendus, les flèches inévitables et l'implacable sérénité des dieux.

H. TAINE.

HUIT MOIS

EN AMÉRIQUE

LETTRES ET NOTES DE VOYAGE

1864 — 1865

VI.

L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE A CHICAGO. — LA CALIFORNIE DU PÉTROLE.

Chicago, 5 novembre 1864.

Depuis mon arrivée à Chicago (1), on est en pleine bataille électorale. Avant-hier une bande de musique passa sous mes fenêtres avec un char tout plein de femmes vêtues d'oripeaux. Je la suivis jusqu'au *Court-House*, où je trouvai sous le péristyle quelques groupes clair-semés que haranguaient divers orateurs, tandis que deux hommes postés aux fenêtres les inondaient d'une pluie de petits papiers imprimés. On se ruait pour les ramasser, et j'eus quelque peine à en saisir un. C'était un de ces étranges pamphlets électoraux, moitié sermons, moitié affiches, en phrases brèves et rompues, à grand renfort de majuscules, d'exclamations, de mots isolés et interlignés, que les Américains excellent à fabriquer pour le gros public. Il portait ce titre pompeux en grandes lettres : *la Vérité!* Suivait une longue énumération des conséquences funestes

(1) Voyez la *Revue* du 15 août, du 1er et 15 septembre, du 15 octobre et du 1er novembre.

de l'élection de Mac-Clellan. — « 20 millions d'hommes soumis à 300,000 maîtres d'esclaves! — Une confédération du nord-ouest! Une insurrection démocratique (voir les menaces du *World* et du *Chicago-Times*)! — Mac-Clellan à la tête de la révolte (voir les discours à la convention de Chicago)! — La guerre portée d'Atlanta et de Richmond à New-York, Philadelphie, Cincinnati et Chicago (voir les journaux de Richmond, complices des *copperheads*)! — Barricades, guerre civile, — nos rues pleines de sang, — nos campagnes dévastées, — le crédit de l'état ruiné, — l'or à 2,000, le prix des denrées en proportion (voir l'*Histoire de la Révolution française* et le règne de la terreur à Paris)! En doutez-vous? Voici le tableau comparatif des *prix républicains*, des *prix démocratiques*, des *prix de Mac-Clellan*, tels que les ferait son compromis avec Jeff. Davis, c'est-à-dire la garantie de la dette rebelle et le paiement des frais de la guerre aux états du sud, — des *prix rebelles* enfin, tels qu'on les verra, si Belmont (1) réussit à soulever une insurrection démocratique. Le thé, qui coûte maintenant 1 dollar la livre, en coûtera 200; le sucre en coûtera 50, et ainsi du café, du tabac, des épices, des toiles, cotons, lainages, du charbon, du fer, du cuivre; — le plomb seul, hélas! n'abondera que trop. Si ce tableau vous sourit, votez la liste rebelle. Si au contraire vous voulez que le drapeau de l'Union flotte glorieusement des lacs au golfe, de l'Atlantique au Pacifique, sur cent états libres et pas un despote, sur cinquante et dans peu d'années cent millions d'hommes et pas un esclave, alors nettoyez le pays, une fois pour toutes, de ce parti avide (Floyd), perfide (Buchanan), hypocrite (Seymour), furibond (Vallandigham), traître (les *fils de la liberté!*), infâme (Fernando Wood), vendeur de nègres, auteur de révoltes, de dettes et d'impôts, qui s'intitule le parti *démocrate!*... Votez pour Abraham Lincoln! »

En dépit de ces fusées incendiaires, l'assemblée restait flegmatique et froide, poussant à peine, pour la forme, quelques *hurrahs* de politesse : on allait, on venait, on chuchotait avec un air de désœuvrement et d'ennui. Un passant pénétra dans le groupe et cria *three cheers for Mac-Clellan!* On se mit à rire. Le lendemain, la *Chicago-Tribune* racontait la procession, le *meeting* en termes emphatiques, dignes des récits qu'on fait chez nous des « enthousiasmes indescriptibles » qui suivent partout les princes... « On voyait, disait-elle, les *copperheads* s'enfuir pâles et effrayés, comme frappés d'avance du sort qui les attend le 8 novembre. » Il faut se défier de tous les récits de manifestations triomphales, de « *mee-*

(1) M. Auguste Belmont est un des chefs du parti démocrate.

tings monstrueux, » dont regorgent en ce moment les journaux des deux partis. On ment en Amérique aussi hardiment qu'en Europe, avec cette différence que, tout le monde ayant le droit de mentir, personne n'a le privilége d'être cru.

Le soir, j'ai assisté à une scène plus sérieuse : il y a eu *meeting* à Bryan-Hall, dans une de ces grandes salles disposées comme des théâtres et contenant plusieurs milliers d'auditeurs, qui sont une des nécessités de la vie américaine. Le premier et le principal discours fut prononcé par le gouverneur de l'Illinois, Richard Yates, ancien démocrate, ancien membre de la convention de Chicago, et depuis lors transfuge au camp républicain, dans l'espoir, disent les langues médisantes, d'obtenir, à l'expiration prochaine de sa charge, un des deux siéges de l'Illinois dans le sénat des États-Unis. Je vois un homme robuste, en habit bleu à boutons jaunes, dans une tenue un peu dépareillée qui voudrait sembler grave, le front haut, les cheveux longs, la bouche grande et spirituelle, mais le visage un peu raviné, à ce qu'on m'assure, par un usage immodéré des liqueurs fortes : défaut d'ailleurs assez commun parmi les hommes de l'ouest. Sauf les *hang*, les *damn* et autres grossièretés inévitables, son discours ne manquait ni de force ni d'esprit. Il commença par raconter sa conversion récente, se moquant volontiers de lui-même et habillant de la belle façon ses acolytes de la convention en homme qui sait ce dont il parle, *quorum pars magna fuit*. A mesure qu'il s'échauffait, ses bras et ses jambes se mettaient en danse; il aboyait et martelait les mots avec une énergie singulière; à la fin, il sautait sur place en frappant des talons pour accentuer sa parole : pantomime fort habituelle aux orateurs américains.

Après lui vint un énergumène barbu, l'œil brillant, la voix nerveuse et vibrante, qui secouait sa crinière et courait sur la plateforme, tout en débitant avec un accent étranger un dithyrambe exotique dont la pompe imagée ravit l'auditoire. Cependant son orateur favori manquait à la foule. « Coy! Coy! » criait-on de toutes parts. Alors, au milieu des cris de joie, se lève une figure étrange, hérissée, à grosse barbe noire, à longs cheveux épais, triste et maigre, les yeux caves, l'air ténébreux, une sorte de fripier juif d'Allemagne. « Messieurs, dit-il d'une voix tonnante et caverneuse, je ne voulais pas parler ce soir, parce que je n'ai pas vu dans la salle le drapeau des États-Unis. Je ne parle jamais sans avoir devant moi le glorieux emblème de la patrie. » Puis, avec une gravité tragique et superbe, il déclame un chapelet de pantalonnades excentriques qui font pâmer de rire toute la salle. Il pend les *copperheads*, leur coupe le cou, les hache menu, les fait brûler à petit feu, puis, fai-

sant une visite à « monsieur le diable, un *gentleman* de très bonne compagnie, » s'amuse encore à les voir rôtir au fin fond de l'enfer, empalés sur des fourchettes ardentes. L'auditoire trépignait d'enthousiasme. Ce sont les friandises qui allèchent ici le gros public Quant à l'orateur qui tient ce beau langage, ce n'est point du tout un Juif allemand : c'est le professeur Mac-Coy, un homme célèbre dans tout l'ouest pour son éloquence irrésistible, un des premiers de la phalange d'orateurs enrôlés pour cette campagne dans l'armée républicaine.

Enfin s'est levé le vieux John Wentworth, *long John*, comme on l'appelle, celui-là grand buveur, mais ancien maire de Chicago, député au congrès depuis quinze ans, maître du corps municipal de la ville et vivant encore sur les restes d'une ancienne popularité. C'est un grand, gros corps, un vrai colosse, une sorte de tonneau perché sur de longues jambes, avec une petite tête chauve et cramoisie, des yeux gris percés en vrille, une mâchoire épaisse et carrée, une voix âpre et avinée, le type achevé du démagogue. On le dit orateur de talent : je n'eus pas cette fois l'occasion d'admirer sa faconde populaire. Il venait simplement jeter un défi à ceux qui se flattent de l'exclure du congrès, car c'est contre lui que se porte à Chicago tout l'effort des démocrates. Long John, s'il a de chauds partisans, a parmi les républicains eux-mêmes des ennemis implacables : il est, dit-on, brutal, emporté, dominateur. On l'accuse d'être à la fois trop avide et trop avare des deniers publics. La police de Chicago est dans la misère, j'ai vu des *policemen* en habits troués et en bottes percées; mais Long John refuse obstinément d'augmenter leur paie. Enfin les catholiques, unis partout aux démocrates, sont ses ennemis particuliers : quand les sœurs de la Charité voulurent s'établir dans cette ville, il les persécuta grossièrement. Les démocrates de Chicago ont exploité tous ces griefs : ils ont imprimé à l'usage des républicains des listes, dites *anti-Long John*, d'où son nom seul est effacé. C'est pour eux une affaire d'état : s'ils échouent dans l'élection générale, ils s'en consoleront, pourvu que Long John soit battu.

Le lendemain, nouvelle fête. M. Chase, l'ancien ministre, l'inventeur du papier-monnaie, devait passer par la ville et haranguer les républicains à Sherman-hall. Deux heures auparavant, toute la salle était pleine, la rue même encombrée, et un peuple immense assiégeait les portes. Guidé par un ami officieux, je me faufilai dans les couloirs pleins de monde et montai par un escalier dérobé jusque sur la plate-forme où devait se tenir l'orateur. La foule y était dense, et je m'y trouvais comme noyé. Tout à coup un murmure se répand : « Voilà Chase! » La foule se déchire, et je vois s'avancer

un homme blond et rasé, boutonné dans sa redingote noire, avec une démarche droite et militaire, un air de bonne grâce et de simplicité. Sa grande et robuste taille, sa tête énorme, mais proportionnée à son corps d'athlète, son œil bleu hardi, ses traits arrêtés et énergiques, toute sa personne a un grand caractère de puissance et de fermeté. On vante beaucoup son éloquence; j'avoue que je n'en fus pas émerveillé. Il est vrai qu'il avait parlé le matin même et passé sa journée en chemin de fer. C'est une rude vie que celle d'orateur populaire en Amérique au temps des élections, si rude que les chefs de partis n'y pourraient suffire, et qu'ils sont obligés d'engager à leur service une légion d'orateurs de métier qui font pour eux le gros ouvrage : eux-mêmes se réservent les grandes villes et les succès retentissans. Cependant le public de Chicago n'est pas difficile, il s'extasie d'admiration à la pensée la plus plate, à l'effort le plus outré et le plus malheureux pour relever une période qui tombe. Il n'y a eu dans toute l'allocution de M. Chase qu'un passage curieux et remarquable, celui où, après avoir gratté la bête populaire en lui parlant de cette armée qui au lendemain de la guerre affranchirait le continent américain du joug des despotes étrangers, de cette marine, la plus belle du monde, qui, si l'Angleterre et la France se liguaient jamais contre les États-Unis, leur donnerait à toutes deux une leçon, — il s'est mis à se glorifier lui-même d'avoir donné au pays le papier-monnaie. On eût dit vraiment, à voir ce naïf orgueil, que l'assignat était une trouvaille nouvelle et inimitable, et qu'il avait fallu du génie pour imaginer en temps de détresse l'expédient d'une émission indéfinie de papier à cours forcé. Quant à la foule ignorante et aveugle, venue seulement pour voir un homme connu, elle acclamait dans la joie de sa curiosité satisfaite la chose même dont elle murmure tous les jours. « Je vous promets, dit M. Chase, que si vous abattez cette rébellion, avant six mois chaque *greenback* dans vos poches vaudra de l'or. » Là-dessus applaudissemens frénétiques, cris de joie et de délire, comme si en effet la parole magique de ce nouveau Law avait changé en or le contenu de toutes les bourses. *Three cheers for the father of greenbacks* (1)! Et les trois *cheers* ébranlèrent la salle. La multitude est partout la même, et quand nous parlons en Europe de ces lumières supérieures qui permettent à l'Amérique de supporter une liberté dont nous sommes incapables, nous nous faisons à nous-mêmes une injure que nous ne méritons pas.

Ces Américains, qui nous regardent du haut de leur grandeur, sont encore au fond de grands enfans. Ils ont, il est vrai, la pré-

(1) « Trois *cheers* pour le père des *greenbacks !* »

tention de dominer d'une coudée tous les peuples du monde. Parvenus aisément à une fortune toute faite, ils ont l'orgueil et l'imprévoyance de tous les aventuriers heureux. Isolés par la nature du monde européen et garantis par deux mille lieues d'océan, ils se figurent devoir à leur force la sécurité qu'ils doivent surtout à leur éloignement. Ils se croient les géans de Brobdingnac et traitent avec dédain les pauvres Lilliputiens d'Europe. Lors de la guerre de Crimée, un sénateur, Reverdy Johnson (1), prenant en pitié ces combats de mouches, disait d'un air de fatuité amusante : « Avec notre petite armée et le général Scott, nous en finirions en une semaine. » On offense les Américains en leur disant que leur pays est soumis aux conditions générales de l'humanité. Cette imperturbable assurance, cette insolente audace, est à certains égards une qualité; elle leur permet de fouler d'un pied sûr un sol effondré, et de prospérer encore là où nous ne saurions que fermer portes et fenêtres et nous cacher dans nos caves. Il faut pourtant que leur orgueil ne les pousse point par bravade au précipice. Ils sont aujourd'hui dans l'épreuve de leur virilité. Si le pied leur manque, ils ne remonteront jamais sur leurs échasses; mais, s'ils restent debout, ils sortiront de cette épreuve à la fois plus forts et plus sages.

6 novembre.

Hier soir, c'était le tour des démocrates. Ils ont tenu à Bryanhall un grand *meeting* auquel j'ai religieusement assisté, où même je me suis laissé décorer pour 25 cents d'un *Mac-Clellan badge*, avec les deux portraits photographiés de Mac-Clellan et de Pendleton, mais où je me suis endormi profondément. Le premier orateur, un *honorable* quelconque, s'étant élevé d'un ton posé au pathétique des cris continus, mon attention a commencé à se détourner et mon oreille à s'assourdir. Un petit incident m'éveilla: l'orateur, dans une de ses invectives, demandait ce qu'avait fait Lincoln des ressources immenses qui avaient passé par ses mains. « Du bien à son pays! » répondit une voix du fond de la salle. Aussitôt tumulte, agitation, menaces : il fallut que l'orateur lui-même prît sous sa protection l'interrupteur indiscret qui avait enfreint le silence imposé par la coutume aux adversaires qui viennent assister aux assemblées des autres partis. Sur quoi, j'ai refermé les yeux, et je ne puis savoir ce qui s'est passé.

Rien de bien remarquable assurément. Ces *meetings* se ressem-

(1) M. Reverdy Johnson, sénateur démocrate de l'état du Maryland, qu'il ne faut pas confondre avec Andrew Johnson, ancien sénateur du Tennessee, aujourd'hui président des États-Unis.

blent tous, comme ces clubs dont les processions aux flambeaux troublent toutes les nuits les rues de la ville. Quand deux clubs ennemis se rencontrent, ils s'arrêtent l'un devant l'autre, se provoquent, luttent de grognemens, de sifflets, de cris étranges, et se séparent après quelques coups de bâton. Hier soir, tout dormait, quand un vacarme d'instrumens à vent a retenti dans la rue. C'était le *Norwegian-Union-Club* qui venait sérénader *Long John Wentworth* à l'hôtel Tremont, où ce grand citoyen a l'habitude de jouer au billard jusqu'à une heure avancée de la nuit. La longue file de torches et de lanternes a stationné quelque temps sous nos fenêtres, poussant en cadence des *hip! hip! hurrah!* en l'honneur de John. Les démocrates, groupés sur les trottoirs et dans les rues voisines, répondaient par des *hisses* et des *cheers* pour Mac-Clellan. Une bande de gamins se rua sur la procession, quelques coups de pied et quelques brûlures de torches allumées les dispersèrent; grave événement comme il s'en passe tous les jours à Chicago.

Quelquefois les rixes sont plus sérieuses. A Clinton, une réunion démocrate a été dispersée à coups de pierres. Ailleurs le général républicain Logan, deux fois assailli par les démocrates, a dû se faire entourer d'une troupe d'amis armés et parler lui-même le pistolet au poing. En somme, le peuple est paisible, et les deux partis font bon ménage dans la vie privée. Les Américains, qui à l'occasion s'entre-tuent comme des chiens, ne sont pas de leur nature turbulens ni querelleurs. Seulement, leur langage est plus énergique que le nôtre, et là où nous nous contentons d'un juron ou d'une injure ils donnent un coup de couteau ou de pistolet.

Les faussaires de Baltimore ont tous été condamnés à la détention perpétuelle (1), nonobstant l'évidente complicité de Ferry avec la police: on trouvera sans doute quelque moyen de le tirer d'affaire. Cependant on poursuit le procès du colonel North, autre agent électoral de l'état de New-York, dont le crime, dénoncé par Ferry, est loin d'être aussi fortement prouvé que celui de Donohue. Le gouverneur Seymour a fait mainte démarche pour sauver le colonel North et obtenir qu'on suspendît l'affaire; mais le ministre de la guerre Stanton a obstinément refusé de lui faire grâce. Les démocrates voient dans ce procès une infâme machination des républicains; ceux-ci s'efforcent de lui donner, comme à celui des *american knights*, une importance visiblement exagérée. Il y a eu certainement des fraudes commises; n'y a-il pas aussi de la part du gouvernement espionnage, provocation et préparation calculée

(1) Voyez sur les fraudes électorales commises à Baltimore par les démocrates la *Revue* du 1er novembre.

d'un scandale? Dans un pays libre, la fraude est d'ailleurs toujours dénoncée par l'adversaire qui la surveille. Rappelez-vous les joueurs aigrefins qui se volent l'un l'autre, mais dont les tricheries équilibrées aboutissent à une égalité parfaite.

7 novembre.

Ce matin, à son réveil, la ville apprend avec stupeur qu'elle vient d'échapper à un danger terrible. On a surpris un vaste complot ourdi par les démocrates et les rebelles, et qui devait éclater demain. Il s'agissait, disent les affiches placardées aux bureaux des journaux républicains, de délivrer les dix mille prisonniers du camp Douglas, de leur donner des armes, de saccager et de brûler la ville. Les *sons of liberty* ont préparé le crime. Les conjurés ont des complices à Chicago. Deux ou trois colonels, un capitaine, un juge (engeance titrée qui foisonne en Amérique, — on y trouve des colonels qui sont cabaretiers et des majors qui sont cochers de fiacre), nombre de dignitaires municipaux et d'officiers de la milice ont été mis en prison. On a pris soixante guérillas venus du sud, qui attendaient le signal. On a saisi deux chariots pleins d'armes et de munitions de guerre. Voilà du moins ce qu'annoncent les affiches brèves, mystérieuses, comme effrayées, autour desquelles le peuple se presse avec stupeur. Au bureau de l'*Evening Journal* sont exposés à la foule ébahie des échantillons formidables de l'arsenal avec lequel on devait armer les dix mille prisonniers rebelles : un gros pistolet d'arçon, un revolver de combat, un petit pistolet de poche dans son étui, une petite poudrière, et une boîte à capsules grosse comme une montre. L'arsenal des conspirateurs tiendrait tout entier dans une boîte de bonbons. J'oubliais la pièce la plus redoutable et la mieux faite pour répandre la terreur : un grand couteau rouillé, semblable au tronçon d'un vieux sabre, « trouvé (dit avec trois points d'exclamation une pancarte collée à la vitrine) sous la chemise d'un homme qui a répondu, lorsqu'on lui en a demandé l'usage : C'est pour couper la gorge aux abolitionistes! » Voilà par quelle mise en scène on émeut le peuple le plus éclairé du monde! Les républicains s'indignent; les démocrates, surpris ou feignant de l'être, répondent qu'ils sont victimes d'une odieuse machination. C'est, disent-ils, une ruse grossière, un prétexte pour faire des arrestations intimidantes et de menaçans mouvemens de troupes; les accusés sont des espions, des compères, les prétendus guérillas des agens de la police. Aussitôt nouvelle affiche, nouveaux articles des journaux républicains pour donner les détails de la conjuration : ils racontent que les guérillas se sont grisés à l'auberge, et que, le *whiskey* leur déliant la langue, la république a

été sauvée. Ils ont beau dire, je ne puis voir dans cette affaire qu'un monstrueux canard. Les démocrates voudraient bien, pour y répondre, emprunter quelque tour semblable au sac de Barnum; mais dans leur rôle d'opposans, ayant contre eux le gouverneur, la municipalité, l'armée, la police, ils en sont réduits à faire les victimes : ils se plaignent, ils accusent, ils récriminent, rôle triste et ingrat, car la foule est toujours du parti de ceux qui l'amusent le plus.

Fraude, mensonge, violence, ces trois choses jouent un grand rôle dans toute mêlée électorale, en Amérique autant qu'ailleurs; je dirais même un peu plus, si je ne tenais à honneur de garder pour nous la palme. Nous avons ce grand avantage que chez nous toutes les influences pèsent d'un même côté. Ici les chances s'égalisent, et l'action de la *bonne cause* est neutralisée. L'électeur ici n'est que trop libre d'user et d'abuser de son suffrage, de le multiplier même à l'occasion. C'est, me dit-on, une manœuvre accoutumée que de faire mouvoir d'un *poll* à l'autre des bandes d'électeurs ambulans. La fraude est si publique que la presse ose l'encourager et donner en termes transparens ce mot d'ordre étrange : « Votez vite et votez beaucoup. » Ce n'est donc pas toujours le nombre qui fait la majorité, mais l'énergie, l'activité, l'habileté des partis. C'est même quelquefois la force ouverte, quand une bande armée s'empare des *polls*, les confisque et ne laisse approcher que ses partisans, coutume d'ailleurs plus familière à la *chevalerie* du sud qu'à la vile *populace* du nord. Un témoin oculaire de la dernière élection présidentielle à Baltimore me racontait une aventure électorale bien choisie pour m'édifier sur les mœurs politiques du sud. Dans cette ville alors toute sudiste, et qui ne devait être conservée à l'Union que par l'énergie du général Mac-Clellan et du colonel, depuis général Butler, les républicains avaient beaucoup à faire de tenir tête aux démocrates. Les meneurs du parti se tenaient auprès d'un *poll*, encourageant et ralliant leurs hommes. Les démocrates résolurent de les en déloger. Ils s'armèrent de petits poignards fins comme des aiguilles, qu'ils glissèrent dans leurs manches, et, sitôt qu'un adversaire avait le dos tourné, il était frappé à droite, à gauche, harcelé de coups d'épingle. Il fallut s'en aller de guerre lasse. Un autre jour, un démocrate, pour intimider le peuple, tira son pistolet et menaça un électeur paisible qui s'était permis de n'être pas de son avis. Celui-ci prit la fuite : il le poursuivit et le tua à bout portant. Personne ne s'émut; la police, qui était présente, ne bougea point, et le meurtrier continua à distribuer de ses mains sanglantes les bulletins de Breckenridge. Vous vous récriez, vous vous demandez si c'est possible. N'oubliez pas que cet

homme appartenait au parti régnant dans le Maryland, au parti qui était maître de tous les pouvoirs. On a vu à Baltimore des canons braqués sur les *polls* menacer les votans de la mitraille comme des prisonniers ou des galériens. Il y a des gens qui appellent cela *les excès de la liberté.*

Les hommes du nord sont plus paisibles; en général ils préfèrent les spectacles aux batailles. Tantôt les démocrates tirent des feux d'artifice, tantôt les républicains annoncent une grande parade avec *Union car and Monitor* et combat naval aux flambeaux sur le lac. L'enthousiasme se mesure à la longueur des processions; on en cite qui ont mis trois heures à défiler. Les *minstrels* dans les théâtres, les prédicateurs dans les églises prennent part à la mêlée. Les spirites font parler les âmes des morts : il n'y a pas de petits moyens. On raconte l'histoire d'un candidat malheureux à qui un montreur d'ours faisait une concurrence redoutable. Il eut une idée de génie : il acheta le saltimbanque, l'attacha à sa suite, le montra pour rien à son auditoire. Dès lors la foule se pressa pour l'entendre, et il fut nommé haut la main.....

J'ai vu ce matin défiler dans les rues des gens qui ne s'inquiètent guère de savoir qui sera élu. Ce sont neuf cents émigrans européens, hommes et femmes, Allemands pour la plupart et menés en troupeau par des agens recruteurs du gouvernement des mormons. Il en passe tous les mois quelques centaines; ce ne sont, vous pouvez le croire, ni des fanatiques ni des prosélytes : ce sont de pauvres gens qui fuient la misère du pays natal, attirés par la promesse d'un gros salaire et d'une vie facile. Les mormons, depuis quelques années, s'occupent activement de développer leur population. Ils sont déjà cent mille, et ils comprennent que les États-Unis leur passeront bientôt sur le corps, s'ils ne se hâtent de former un grand peuple. Ce qu'on dit de leur luxe, de leur prospérité, du mouvement d'affaires qui se fait dans leur ville, est véritablement merveilleux. Peuple agricole et manufacturier, ils sont de beaucoup en avant des rudes populations d'aventuriers et de mineurs que les États-Unis envoient au-delà des montagnes, séduits par l'appât d'une fortune rapide. Ils sont devenus les fournisseurs de tous leurs voisins, et les tiennent pour ainsi dire tributaires de leur industrie. Ce sont les convois de mules partis du Lac-Salé qui nourrissent les territoires de Montana, d'Arizona, d'Idaho, une partie même du Colorado et du Nouveau-Mexique. Les mormons n'aspirent plus guère qu'à former à eux tout seuls un état indépendant au sein de l'Union fédérale. On les dit tout prêts à abandonner les voies de Dieu pour entrer dans les voies du siècle. La façon dont ils se recrutent ne tend pas à augmenter le nombre des croyans.

Il n'y a pas jusqu'à la polygamie, ce dogme sacré, qui ne soit en décadence (1). Enfin on peut espérer qu'avant peu d'années cette étrange société rentrera sous la loi commune sans qu'il soit besoin de l'exterminer.

8 novembre.

Voici enfin l'élection commencée. Je viens de me promener cinq heures de *ward* en *ward* sans voir nulle part aucun désordre. Je m'attendais au moins à trouver autour des *polls* des foules bruyantes, passionnées, toujours prêtes à tirer le couteau. Quel n'a pas été mon étonnement, au premier *ward* que j'ai rencontré sur mon chemin, de voir un groupe calme et silencieux de trois à quatre cents personnes qui flânaient autour du *poll* en causant à demi-voix! L'appareil du vote n'est pas somptueux. Une fenêtre d'où l'on a enlevé un carreau et où se tient le scrutateur qui reçoit les votes, une balustrade de planches formant un étroit passage le long du mur, de manière à forcer les citoyens à ne défiler qu'un à un devant le guichet, une longue queue d'hommes patiens et paisibles qui attendent deux heures, trois heures, que leur tour vienne, des distributeurs de bulletins qui offrent silencieusement et sans importunité leur marchandise, qui souvent, quoique de partis opposés, causent entre eux familièrement et disputent sans violence des mérites respectifs de leurs candidats, çà et là un ou deux Allemands imbéciles qu'on pousse au vote comme des moutons de Panurge, des épigrammes, des jurons, tout le gracieux cortége d'épithètes et d'exclamations dont l'Américain orne sa pensée, quelquefois une poussée ou un regard provocateur entre deux adversaires bientôt pacifiés par une poignée de main, voilà ce que sont ces terribles élections américaines.

Il est vrai que la pluie s'était mise à l'œuvre et refroidissait les têtes; il est vrai que la municipalité faisait rigoureusement observer la loi qui tient les cabarets fermés les jours d'élection; il est vrai enfin que la crainte des troupes du camp Douglas, l'effet des arrestations de la veille tenaient en bride la minorité démocrate. Les Américains d'ailleurs n'ont pas l'habitude de donner vent à toutes

(1) Au mois de mai dernier, M. Schuyler Colfax, ancien *speaker* de la chambre des représentans, et quelques autres hommes politiques distingués firent au pays des mormons une visite qui ressemblait bien à une ambassade. On les reçut à bras ouverts, et M. Colfax put, à un grand *meeting* tenu en son honneur dans la ville du Lac-Salé, parler de la pluralité des femmes comme d'une coutume barbare que ne pourraient longtemps tolérer des voisins civilisés; il exhorta ses auditeurs à y renoncer, en les assurant de la bienveillance des États-Unis, qui seraient heureux de voir en eux des amis et des frères. Autrefois les mormons l'auraient lapidé pour avoir tenu ce langage; il faut que les temps soient bien changés.

leurs pensées et de se provoquer bruyamment par plaisir. Les *God damm you* et autres politesses s'échangent d'un ton froid et goguenard, avec le sourire aux lèvres. Autre pays, autres mœurs; chez nous, on aime et on recherche la contradiction, on fait grand vacarme de paroles sans un grain de haine au fond du cœur. Ici, quand on se querelle, on passe directement et sans transition de la conversation calme et ironique aux coups de pistolet à bout portant.

C'est pourquoi on évite la dispute : on aime mieux parler que se battre. De même que le *meeting* est le spectacle et l'amusement préféré du peuple, l'élection est le grand jeu de hasard, le jeu national américain. On parie sur l'élection comme sur une course de chevaux ou un combat de coqs, et ce n'est pas un des traits les moins caractéristiques des mœurs politiques du pays. Cette manie n'est pas limitée aux riches capitalistes, comme M. Belmont, qui risquent de grosses sommes pour donner confiance : elle est populaire, et il se forme autour de chaque *poll* une petite bourse où l'on offre et vend les paris. « Six shillings pour une majorité de 600, — 10 dollars pour une majorité de 500, — un contre vingt, deux contre dix! » — Toutes les chances sont évaluées, tous les candidats cotés sur le tapis vert. Je suis sûr qu'il y a des spéculateurs, des courtiers, qui font métier du jeu, comme aux courses d'Ascott ou de Chantilly. — Cependant de grands chariots ornés, attelés à quatre chevaux et remplis de musiciens payés, parcourent la ville sous la pluie, s'arrêtant dans chaque *ward* en face des *polls* et encourageant les hommes du parti par un air patriotique : les uns ont l'uniforme gris, les autres l'uniforme bleu. Des soldats blessés sont postés en permanence à côté du *poll* pour faire effet. C'est du reste une innocente comédie; mais ne croyez pas qu'ils y soient venus par hasard. Sur cette terre classique du charlatanisme moderne, on prépare, on calcule tout d'avance, et il ne faut pas prendre pour véritables tous les décors dont les partis entourent le théâtre de l'élection.

J'ai partout joué l'électeur, prenant ici un bulletin aux uns et le refusant aux autres, faisant là-bas le contraire, me faufilant dans les groupes, et écoutant les tournois de paroles des meneurs des deux partis. Partout j'ai trouvé la passion contenue mêlée à la bonne humeur goguenarde. Lorsque, m'approchant d'un *poll*, je voyais les deux meneurs de la circonscription s'entretenir amicalement tout en distribuant les billets des candidats opposés, je sentais bien que leur mutuelle courtoisie n'était pas très sincère et qu'ils se recherchaient pour mieux s'observer. Quand j'acceptais de l'un d'eux un billet de vote, la réserve de l'adversaire, qui, voyant la place prise, me laissait passer sans mot dire, avait bien quelque

chose de hautain et de désappointé. Errant de *poll* en *poll* et feignant de voter partout, on dut me prendre pour un de ces électeurs nomades dont c'est le métier de courir tout le jour aux quatre coins de la ville et de se mêler à la foule de manière à déposer plusieurs votes à des bureaux différens. Je crus voir plusieurs fois qu'on me regardait de travers. Au *poll* du dixième *ward*, un jeune homme portant l'uniforme gris-bleu des soldats invalides marmotta entre ses dents à un camarade, mais assez haut pour que je pusse l'entendre : « Celui-là ne se gêne pas, Dieu le confonde! Je l'ai rencontré à tous les *polls*; il a déjà voté quatre fois. » J'étais tenté d'en faire l'épreuve : j'aurais mis ici un bulletin pour Mac-Clellan, là un bulletin pour Lincoln, et fait taire ma conscience en neutralisant mon vote. Tel est, paraît-il, le désordre de ces élections, qu'un étranger, un inconnu, peut se présenter aux *polls*, jeter un faux nom au scrutateur qui le demande et voter comme un citoyen : l'expérience en a été faite. On ne sait trop d'ailleurs, chez ces populations nouvelles et nomades, quels sont les étrangers et quels sont les citoyens. S'il fallait observer rigoureusement la loi fédérale, la moitié peut-être des habitans de Chicago et de l'état même d'Illinois seraient privés du vote. De tous ces Allemands et Irlandais qui viennent chaque année s'abattre dans l'ouest, il n'en est pas un peut-être qui songe à remplir les formalités sévères et à attendre le terme du long stage légal après lequel on peut devenir citoyen des États-Unis. Ils ne connaissent que la législation de l'Illinois, qui, comme celle de la plupart des états de l'ouest, concède aux étrangers le droit de suffrage après une résidence de six mois seulement. La loi fédérale ajoute d'ailleurs, par une assez étrange contradiction, que tout citoyen d'un des états de l'Union sera en même temps citoyen des États-Unis. A vrai dire, la capacité politique n'est régie par aucune loi certaine; elle appartient à qui la demande, parfois même à qui veut la prendre. Et s'il me plaisait de renoncer à mon pays, je ne désespérerais pas de me faire admettre aujourd'hui même parmi les électeurs de M. Lincoln.

Les élections américaines ont conservé beaucoup du hasard et de l'irrégularité des élections anglaises. L'autre jour, une feuille démocrate dénonçait un complot des républicains pour amener dans je ne sais quelle ville de l'Ohio toute une armée de faux électeurs, qui seraient ensuite retournés par le chemin de fer voter chez eux. La loi ordonne le secret du vote sans l'entourer de garanties sérieuses. Les mœurs d'ailleurs y répugnent, de sorte que l'élection est à peu près publique. Tous les citoyens sont appelés au contrôle; ils peuvent stationner derrière la cloison de planches

où les votans défilent, prêtant l'oreille aux questions du scrutateur et aux réponses de l'électeur. On les voit attentifs, penchés sur la balustrade, observant les visages, comptant les votes, les interrompant quelquefois par la formule consacrée : *I challenge that vote*. Rien de plus hardi que le coupable pris en faute : il sait le grand risque auquel il s'expose, les peines sévères dont la loi le menace ; il parlemente, retire son vote, et tout est dit. C'est la meilleure des polices ; mais quand il faut qu'en une journée quinze ou dix-huit cents personnes votent une à une à la même place, on ne peut accorder beaucoup d'attention à chacune. Le scrutateur d'ailleurs est lui-même l'agent d'un parti, et s'il ne profite pas de son pouvoir pour altérer les votes, au moins n'en usera-t-il jamais pour discuter ceux de ses amis. Le droit de le désigner appartient aux administrateurs du *ward*, formant ce qu'on appelle le *ward committee*, élus eux-mêmes directement par le suffrage universel. On peut craindre qu'il n'agisse non en magistrat équitable, obligé d'être impartial, même contre son parti, mais en démocrate ou en républicain jaloux de le servir.

Il y a une chose qui rachète tous ces vices : c'est l'esprit d'ordre et de légalité qui se manifeste après la lutte. Voilà le grand mérite de la démocratie américaine et l'utilité de cette insouciance même du juste qui étonne des esprits accoutumés à voir partout la valeur absolue des choses. Les Américains sont des hommes pratiques qui savent accepter sagement les faits accomplis et irrévocables. Sitôt l'élection faite, toutes les plaintes se taisent : on ne s'inquiète plus de savoir s'il s'y est mêlé quelques fraudes, noyées d'ailleurs dans le flot du vote populaire, mais s'il y aura sagesse et avantage à reconnaître l'autorité ou à la combattre. Chacun, en cherchant à ravir à son adversaire le prix de cette lutte un peu tumultueuse, est résigné d'avance à lui en abandonner la possession quand le terme du tournoi sera expiré. Aussi, à l'heure même où devrait éclater l'incendie, le feu s'éteint comme par miracle, et toutes les menaces des partis s'apaisent dans l'accomplissement d'un grand devoir national.

9 novembre.

Le président Lincoln est élu avec une grande majorité. Dès hier, il était évident que les républicains l'emporteraient dans la ville. Ce matin, on apprend qu'ils ont réussi dans tous les états, sauf celui de New-York et quelques autres dont les votes, encore inconnus, seront plutôt favorables aux démocrates. Toute la nuit, la foule s'est pressée aux bureaux des journaux et dans le vestibule même de l'hôtel, lisant avec avidité d'heure en heure les dépêches apportées

du télégraphe et affichées en gros caractères aux murailles. Les journaux démocrates, qui hier encore jetaient feu et flammes, ont ce matin l'oreille basse et cherchent à se consoler de leur défaite par des succès partiels.

Ce qui est merveilleux, c'est le calme profond avec lequel ce grand événement s'est accompli. Les journaux ne nous apportent aucun bruit d'émeute, aucun récit de violence ou de désordre. Sur toute la surface de l'Union, de Boston à Saint-Louis et de Washington à Chicago, le jour de l'élection a été un jour de trêve, et tous les partis ont jeté leurs armes avec une étonnante unanimité. Jamais, depuis que la république existe, on n'avait vu d'élection si paisible; jamais pourtant élection ne s'était faite sous de plus sombres présages. Les plus optimistes comptaient sur du sang versé. On allait jusqu'à prédire que la réélection du président Lincoln serait le signal d'une insurrection et d'une anarchie générales. Et voilà qu'après le carnaval burlesque de la lutte électorale, quand toutes les passions semblent déchaînées et que l'heure du danger paraît venue, le peuple se recueille et vote en silence; cette démocratie tumultueuse, qui semblait prête à se déchirer, éprouve elle-même le besoin de s'imposer la discipline et d'imprimer un caractère de stabilité solennelle à la constitution des pouvoirs nouveaux. Il faut l'avouer bien haut, c'est un spectacle qui fait le plus grand honneur au bon sens et au patriotisme de l'Amérique.

Quel est donc ce génie tutélaire qui protége la démocratie? A qui doit-elle cet esprit d'ordre, de persévérance, de sagesse, que ses amis eux-mêmes n'ont jamais compté parmi ses vertus? Elle le doit à l'*organisation des partis*. Ce mot tant redouté contient tout le secret de la liberté américaine. Ces *conventions* improvisées qui s'organisent au nom du peuple pour désigner les candidats et fixer la politique des partis sont obéies avec un ensemble qui prouve l'intelligence politique du pays. Il n'y a pas en Amérique affaire si locale, si privée, qui ne se rattache à la grande affaire qui divise la nation; la question de la guerre ou de la paix, de Lincoln ou de Mac-Clellan, est impliquée dans le choix d'un *policeman* ou d'un balayeur. On n'y connaît pas, il est vrai, cette admirable centralisation administrative que, suivant une phrase consacrée, « le monde entier nous envie. » On n'y connaît pas non plus cette parfaite centralisation politique qui met sous une seule direction les opinions de tout un peuple; mais la centralisation politique s'y établit toute seule, à la faveur même de la liberté, au sein des deux ou trois grands partis qui se partagent l'opinion. Ces puissantes associations, qui, tour à tour gouvernantes et gouvernées, victorieuses et vaincues, se combattent à la fois sur tous les points du territoire, ont toujours pour

signe de ralliement une grande question d'intérêt national, et établissent entre les citoyens qui les composent une solidarité plus étroite que le despotisme le plus absolu. En ce jour de l'élection présidentielle, qui est pour ainsi dire le point culminant de la politique, les partis ne se battent pas seulement pour le choix d'un président, mais encore pour l'organisation de tous les pouvoirs locaux, qu'une commune origine rend solidaires du pouvoir central. Chaque parti compose alors ce qu'il appelle son *ticket;* les bulletins de vote ne portent pas seulement le nom du président ou des électeurs présidentiels, mais encore ceux du gouverneur, du lieutenant-gouverneur, de ses ministres, des députés au congrès, des députés aux deux branches de la législature de l'état, des magistrats même dans les états où la justice est élective. Ainsi l'élection qui nomme Abraham Lincoln et André Johnson président et vice-président des États-Unis nomme en même temps Richard Oglesby gouverneur de l'Illinois, William Bross lieutenant-gouverneur, S. Moulton député pour l'état *at large*, John Wentworth représentant du premier district, etc. Une fois les candidats désignés, on les adopte ou on les repousse tous ensemble, et le *ticket* du parti vainqueur est toujours élu en entier.

Chaque parti a donc, à vrai dire, son gouvernement organisé, et jusqu'à une armée de subalternes prête à envahir les petits emplois. Tous les quatre ans, l'administration entière est menacée. Si le président change, elle change aussi de la cave au grenier, partout du moins où le nouveau pouvoir a obtenu la majorité. Cette vaste organisation des partis a sans doute bien des vices : elle met tout en question à la fois et fait tout dépendre à chaque instant des passions du jour, sans compter qu'en faisant des emplois un lieu de passage où l'on ne séjourne pas, elle y élève souvent des vainqueurs avides au lieu d'administrateurs consciencieux. Le pouvoir est pour ces maîtres éphémères une proie dont ils veulent au moins emporter un morceau; mais elle donne aux partis la solidité qui fait les votes prompts et péremptoires. Tout citoyen enrôlé d'avance dans l'une ou l'autre armée se présente au combat à son rang et à son poste. Sauf peut-être à New-York et dans les villes où afflue la population irlandaise, on ne voit guère en Amérique de ces électeurs imbéciles qui viennent aux *polls* sans savoir pourquoi, votent sans savoir pour qui, et sont la proie facile du premier qui leur offre un billet de vote et un verre d'eau-de-vie. Tous ont reçu d'avance un mot d'ordre, et s'ils n'ont pour la plupart que des notions assez confuses sur les conséquences de leur vote, ils n'en disent pas moins avec ensemble, suivant leur parti, que Mac-Clellan est un *coward* ou Lincoln un *s. of a b.*

Vous savez que la constitution des États-Unis a établi l'élection présidentielle à deux degrés. Cet usage est devenu une pure fiction légale. L'électeur du premier degré impose toujours un mandat impératif à celui qu'il nomme, et celui-ci n'est qu'un instrument. La souveraineté du vote populaire est si publiquement reconnue, que les bulletins portent les noms des candidats à la présidence avant ceux des électeurs qui doivent les nommer. A quoi sert donc cette complication d'une formalité vaine, ce maintien apparent d'une théorie dont l'ombre à peine est conservée? Les Américains se garderaient bien de la modifier. Ils pensent que ce système a pour avantage de forcer les partis à la discipline, de les grouper étroitement, de les obliger à un choix unanime. Plus les institutions sont démocratiques, plus l'élection à deux degrés leur paraît indispensable. Ce n'est pas, comme l'imaginent volontiers nos démocrates, une façon détournée de confisquer le vote populaire; c'est le seul moyen au contraire de le sauver de l'impuissance et de la confusion.

C'est enfin l'organisation des partis qui, dans la démocratie américaine, forme et conserve le lien national. Il ne suffit pas d'un article de loi pour fonder un peuple. Malgré l'autorité suprême de la constitution des États-Unis, l'union fédérale ne pourrait tenir tête à des gouvernemens séparés et souverains, si les dissidences locales y régnaient sans partage. Pour que les Américains soient un peuple, il faut que toutes les passions, tous les intérêts des factions locales se rattachent à une pensée commune, et c'est là justement le service que rendent les partis. Peu importe que la constitution des États-Unis laisse à l'état d'Illinois ou de Missouri une grande part de son indépendance souveraine, qu'elle lui concède même, si l'on veut, le droit absurde de la sécession, si les mêmes idées, les mêmes passions animent les républicains de l'Iowa et ceux du Maine, si les démocrates de l'Ohio obéissent à la même direction politique que les démocrates de New-York. Rien ne donne au peuple l'esprit conservateur comme l'habitude de voir souvent le gouvernement descendre sur la place publique.

La démocratie porte en elle-même son remède. Tandis qu'un ordre matériel rigoureux n'engendre souvent qu'une sécurité trompeuse en cachant à une société endormie l'incendie qui la dévore, ce régime de grand air et de lutte publique, qui semble une menace perpétuelle, est la plus puissante cause d'union et la plus sûre garantie d'ordre politique. Si le repos de la vie quotidienne est moins profond, du moins n'est-on pas exposé à ces commotions soudaines qui surprennent et foudroient un peuple et le laissent à demi stupide aux mains du premier venu. Le danger n'est pas d'avoir

une opposition ni des partis, mais un gouvernement qui ne se soutienne que sur la docilité machinale du peuple. Voilà le mal dont se préserve la démocratie américaine. Elle peut parfois se trouver faible et désarmée devant un danger imprévu, elle peut prodiguer et perdre des ressources matérielles qu'un pouvoir absolu aurait su mieux conduire; mais le ressort moral ne peut lui manquer, car elle puise sa force ailleurs que dans son administration et son armée : elle la puise au cœur même de la nation par les racines des grands partis qui la gouvernent.

10 novembre.

J'ai été ce matin au camp Douglas. C'est, dans une plaine nue et sablonneuse, une grande enceinte de palissades autour d'une espèce de ville bâtie en planches. Pas un arbre, pas un brin d'herbe, toute la terre est foulée. Les prisonniers habitent trois par trois dans des maisons de bois alignées régulièrement le long des rues. Depuis l'alerte du 7 novembre et pour quelques jours encore, toute passe était refusée rigoureusement aux étrangers, et je n'ai pu voir les prisonniers eux-mêmes dans leurs quartiers d'hiver; mais j'ai acquis de mes yeux la preuve de ce complot fantastique dont je vous parlais l'autre jour avec tant d'incrédulité. Le major W..., qui commande le camp, m'a montré les fusils chargés, les caisses pleines de revolvers amorcés, les provisions de cartouches, de poudre, de capsules, qui ont été saisies dans une auberge, à la porte du camp. Les armes sont de nature à ne laisser aucun doute sur l'usage qu'on en comptait faire, et l'abondance des munitions, la hâte avec laquelle elles semblent préparées, l'air inoffensif des portemanteaux qui les contiennent, tout m'a convaincu que les républicains n'avaient inventé que la mise en scène et les détails ridicules qui précisément discréditent la vérité. On est souvent exposé à ces méprises dans ce bon pays d'Amérique, où les mensonges pleuvent si dru que la vérité même ne peut rester toute nue.

Le camp Douglas sert de prison à dix mille confédérés gardés par un seul régiment de soldats blessés ou malades : il n'y en a pas un dans le nombre qui soit tout à fait valide. Le major lui-même, un jeune homme de vingt-cinq ans, estropié pour la vie, court sur sa béquille avec une activité qui fait peine à voir. La seule défense matérielle est une frêle cloison de planches surmontée d'un balcon où montent de place en place des sentinelles, mais qu'un ou deux coups de hache auraient bientôt abattue. On comprend que soixante hommes résolus aient eu l'idée de pénétrer la nuit jusqu'au camp des prisonniers, de les armer et de saccager la ville...

J'ai trouvé ici le plus gracieux accueil chez M. Ravin d'Elpeux, consul de France, un homme excellent et de grand mérite, qui me donne une foule de renseignemens précieux. La première fois que j'entrai dans sa maison, on y jouait la comédie en français. J'y ai vu réunie tout entière la petite colonie française de Chicago. Elle se compose en général d'émigrans d'assez fraîche date, dont quelques-uns n'ont pas renoncé à retourner dans leur pays. Il y a d'ailleurs dans l'ouest et tout le long du Mississipi des populations entièrement françaises qui sont restées là depuis l'abandon de nos colonies, et qui n'ont rien perdu de leur caractère national. A Détroit, ville dont le nom même indique l'origine, le français est encore parlé dans quelques familles. M. d'Elpeux a visité dans l'Illinois des villages qui sont demeurés à l'écart de la civilisation américaine, et où l'on ne parle encore que le patois picard et normand. Les Américains y sont tellement détestés qu'ils n'y peuvent vivre, et que dans l'un de ces villages, peuplé de plusieurs centaines d'habitans, l'unique personne qui comprît bien l'anglais était un marchand *yankee* qui venait tous les ans y faire commerce et qui avait fini par s'y fixer. En voyant ces lieux où le temps n'a pas marqué, il semble qu'on soit transporté d'un siècle en arrière. On montre dans une des bibliothèques de Chicago une ancienne carte, héritage des premiers colons, toute couverte de noms français dont la plupart ont disparu, et où l'Amérique du Nord tout entière est représentée comme un empire français. Ce muet témoin et quelques pauvres hameaux sont tout ce qui subsiste, au milieu de l'inondation américaine, de ces temps pour ainsi dire antédiluviens. Mais il y a quelque chose de touchant dans la persistance singulière de notre vieil esprit national. Tandis que les Allemands par exemple font peau neuve en quelques années, partout où nous allons nous restons nous-mêmes, et nous aimons mieux nous laisser étouffer par la race conquérante que de nous plier à son langage et à ses mœurs.

Richmond (Indiana), 11 novembre.

Me voilà encore victime de l'incurie des chemins de fer. Cette fois je n'ai pas perdu mon bagage : c'est ma personne même qui reste en route avec un train tout entier. Je partais hier au soir de Chicago, espérant arriver ce matin même à Cincinnati : ce matin nous n'étions pas à mi-route. Enfin l'on nous dépose ici, au bord de la voie, avec douze heures de retard, en nous priant d'attendre le train suivant. La ligne est, paraît-il, encombrée par les transports militaires, et la compagnie se dédommage de cette dépense extraordinaire en faisant passer à ses heures les voyageurs qui ont payé.

Rien de plus ennuyeux que le pays où nous sommes : la Sologne, la Beauce, ne sont pas plus uniformes. Depuis Chicago jusqu'à Cincinnati, plaine sans limites, sans accidens, sans variété, où l'on ne s'aperçoit pas du chemin parcouru; d'immenses et éternelles forêts, des cultures tristes et de pauvre apparence en bande étroite au bord de la voie, des villages tous semblables, avec leurs baraques de planches et leurs champs de maïs desséchés, puis de nouveau la forêt. Ce pays a été bien surfait par l'imagination ou le charlatanisme de ses visiteurs.

Richmond, où je me promène pour tuer le temps, est une jolie petite ville, sur les confins de l'Ohio et de l'Indiana, et à laquelle je donne, à vue d'œil, de six à sept mille âmes. On n'a pas tout vu en Amérique quand on s'est rassasié tour à tour de la majesté des forêts et de la saleté des grandes villes. Il faut voir aussi ces petites *cités* récentes, encore à moitié villages, qui présentent la transition de la vie agricole à la vie industrielle. A deux pas des rues principales, au milieu même des maisons, s'étendent les champs labourés et les prairies; derrière, à quelques cents mètres, se dresse encore la ceinture sauvage de la forêt. Cependant les chalets, les cottages en bois ou en brique, tous propres et bien clos, quelques-uns même élégamment ornés, les églises flambant neuves, la maison d'école d'où sort le chœur des voix enfantines récitant leur leçon comme un psaume, les longues avenues bordées de lanternes éclairées au gaz, et même, dans la rue centrale, quelques grands édifices, à la façon des capitales, s'élèvent comme par enchantement au milieu d'un bouquet de petits jardins verts et fleuris. Tout respire ici l'aisance et le bien-être. L'Ohio est relativement un pays de colonisation ancienne, où la richesse a eu le temps de se répandre et de se fonder.

Il n'en est pas de même de tous les états de l'ouest, de ceux même qui donnent les plus merveilleuses espérances : en général, ils présentent, à côté des grandes fortunes récemment acquises et risquées incessamment dans l'industrie et le commerce, des populations qui luttent encore contre la misère qu'elles y ont apportée. Il y a dans le Wisconsin des colonies entières d'Allemands et de Suédois qui meurent presque de faim, et que tue la concurrence des cultures de l'Illinois. Dans la prairie même, où la terre végétale a quatorze pieds d'épaisseur, et où il suffit d'une allumette chimique, d'une charrue et de deux chevaux pour la défricher, les populations agricoles récemment émigrées d'Europe ne subsistent que par une lutte âpre et quotidienne avec la pauvreté. Cela tient, me dit-on, à diverses causes : d'abord au prix trop élevé auquel la compagnie de l'Illinois central met les terres dont elle a obtenu la concession pour les revendre en détail aux émigrans, ensuite

au manque de communications faciles et à l'embarras toujours nouveau d'écouler les produits de l'année. La compagnie, n'ayant pas de concurrence à craindre, est maîtresse du prix de ses transports et les tient à un taux exorbitant. Souvent les malheureux fermiers ne peuvent exporter leurs récoltes, faute d'avoir un peu d'argent comptant. Ce n'est pas tout; ils n'ont pas de chemins praticables, et cinq milles pour gagner la station voisine à travers les forêts et les fondrières valent au moins vingt lieues sur nos routes. Quand la saison est pluvieuse, il est impossible de faire aucun charroi. Si par bonheur, pendant l'hiver, la neige est profonde et dure, chacun se hâte d'atteler son traîneau et de porter sa récolte au chemin de fer; mais alors les marchés s'encombrent, et la marchandise n'obtient pas son prix. Enfin cette existence est si rude, si précaire, que beaucoup de colons endettés se décident à assurer au moins leur subsistance et celle de leurs familles en traitant avec des entrepreneurs qui se chargent de les défrayer de toutes les choses nécessaires à la vie en retour de l'abandon absolu qu'ils font de tous les produits de leur terre. Ils vivent ainsi, mais dans quelle pénurie, dans quelle sujétion! Cependant il faut payer l'impôt, payer l'intérêt de leurs terres, rembourser le capital à la compagnie qui les leur a vendues, et qui ne leur fait qu'un crédit limité, — quand le blé qu'ils moissonnent est aliéné d'avance et qu'ils attendent la nourriture quotidienne d'une main étrangère qui jamais ne les paie en argent. C'est la misère qui les a chassés d'Europe; mais ils la retrouvent ici presque aussi dure et presque aussi humiliée.

La faute en est aux compagnies de chemins de fer. Si, au lieu de tenir leurs débiteurs sur l'extrême limite de la ruine et de pousser leurs prétentions jusqu'au dernier degré du possible, elles modéraient un peu leurs exigences, peut-être ces populations pauvres leur rendraient-elles leur sacrifice au centuple. C'est assurément leur droit, le droit absolu de chacun, de mettre ses conditions à ses services. Le monopole est toujours mauvais; mais la libre concurrence n'est pas non plus une panacée souveraine. Il y a des monopoles naturels qu'on ne peut détruire, et dont il est au moins nécessaire de limiter les conséquences. Ces compagnies ont dû, pour se fonder, obtenir des chartes et des concessions du gouvernement : je ne vois pas pourquoi en échange il ne leur imposerait pas des tarifs modérés et des règlemens sérieux.

Columbus, 13 septembre.

Je ne me suis pas arrêté à Cincinnati. Toutes les personnes que j'y cherchais étaient absentes. Je me suis hâté de gagner Columbus, où m'enferme le repos du dimanche. Columbus est la capitale de

l'Ohio, située juste au centre du grand quadrilatère formé par la *belle rivière*, l'Indiana, la Pensylvanie et le lac Érié. Tout alentour s'étend l'immense et monotone plateau du nord-ouest. Pas un pli de terrain à vingt lieues à la ronde. La ville d'ailleurs est jolie et taillée en grand. En face de l'auberge, sur une vaste place occupée par un *square* planté d'arbres, s'élève la célèbre et gigantesque *state house* de l'Ohio, la rivale du Capitole de Washington. Ce monument disgracieux, avec ses longues colonnades, ses péristyles de temple grec et sa tour tronquée, sorte de donjon épais et écrasé qui semble inachevé, n'a rien de remarquable que son énormité.

Dimanche, c'est tout dire : silence, immobilité, solitude. L'hôtel est comme endormi. Je n'ai pour compagnie qu'un journal de province, d'assez pauvre entretien. Les républicains l'ont décidément emporté dans tous les états, sauf New-Jersey, Kentucky et Delaware. Les démocrates contestent encore le vote de l'état de New-York, et le *World* affirme que le gouverneur Seymour y est réélu. La ville même, malgré la présence du général Butler, envoyé pour y maintenir l'ordre, a donné 37,000 voix de majorité à Mac-Clellan. Quelques plaintes timides s'élèvent parmi les vaincus : ils attribuent leur défaite au vote de l'armée. Quand cela serait, je ne suis pas disposé à m'apitoyer sur le sort d'un parti qui a donné l'exemple de l'improbité. Je veux bien croire à l'influence de la force sur les élections des *border states*; j'admets que celles de la Louisiane par exemple et celles du Tennessee, où Nashville, une ville rebelle, n'a donné que 25 voix à Mac-Clellan, sont des comédies jouées sous la menace du canon et du sabre. Le général Payne, « le bourreau du Kentucky, » destitué récemment avec éclat, est investi maintenant d'un commandement dans le Tennessee, et il y a mis en pratique la théorie de gouvernement qu'il exposait jadis à Paducah aux notables réunis et emprisonnés par son ordre : « Tas de coquins, je vous prendrai vos biens et je vous laisserai nus; je vous fusillerai, je vous pendrai, s'il le faut, mais je ferai en sorte que tout homme et toute femme de votre pays disent : J'appartiens aux États-Unis. » C'est avec cette aménité et avec la loi du *test oath*, renforcée de temps à autre par une exécution militaire, qu'on tient les esprits dans une crainte salutaire et les votes sous une exacte discipline; mais retranchez le Tennessee, la Louisiane, la Virginie occidentale, le Missouri même, où le parti républicain a tant d'influence, et le Maryland, où la nouvelle constitution qui abolit l'esclavage sur le territoire de l'état n'a été votée qu'à une majorité minime, quelques centaines de voix tout au plus; laissez même de côté le vote du Nevada, érigé en état pour la circonstance, à la veille même de l'élection, — et le président Lincoln garde encore une imposante majorité. En 1860,

il obtenait 168 suffrages contre 49 au deuxième degré, bien que le vote populaire pris en masse donnât 139,000 voix de plus aux démocrates. Cette fois les électeurs nommés lui assurent, dit-on, 213 suffrages contre 21, et sur l'ensemble du vote populaire il dépasse de 400,000 voix son concurrent.

La presse de Richmond affecte de se réjouir. « Les républicains, dit-elle, ne peuvent se flatter de nous ramener à l'Union, et comme ils ne peuvent pas nous y contraindre, ils seront bientôt forcés de sanctionner notre indépendance. » Cet optimisme systématique est-il bien sincère? J'en doute fort ou plutôt je n'en doute pas du tout. Les confédérés font contre mauvaise fortune bon cœur, et s'efforcent de montrer vaillante figure à l'ennemi. Ils savent très bien que les républicains ne les reconnaîtront jamais, et que le seul moyen de les frustrer de leur victoire est de se faire exterminer jusqu'au dernier homme. Ils tiennent entre leurs mains les destinées de l'Union; mais les gens du nord, en revanche, tiennent leur vie. Seront-ils assez fous pour refuser de vivre?

Dans tous les cas, la dernière heure de l'esclavage a sonné. Il est vrai que l'affranchissement de la race noire est accompagné d'une immense hétacombe d'esclaves émancipés. Les deux partis font tomber leurs chaînes pour s'en faire des machines de guerre et des gladiateurs dociles dans la boucherie des batailles. Ce n'est pas là précisément l'émancipation des philanthropes, c'est du moins celle des Américains. Du moment qu'ils ont cessé de posséder le bétail humain, ils n'en souffrent qu'avec ennui la concurrence. Dans l'Illinois, qui vient de donner 20,000 voix de majorité à la politique du manifeste abolitioniste *to whom it may concern* (1), il y a une loi qui interdit aux noirs de pénétrer dans l'état. Ceux qui y sont établis de longue date n'ont pas encore obtenu le droit de posséder, et les plus hardis novateurs, ceux qu'on accuse de sacrifier les blancs aux nègres, d'affamer les familles des soldats citoyens au profit des mercenaires échappés de la servitude, ne demandent encore pour leurs protégés ni droits politiques, ni égalité civile; ils ne réclament que la liberté de produire et de vendre, inhérente à tout être humain. D'après l'ancien code noir de l'Illinois, aboli en 1853 seulement, tout nègre qui se hasardait sur le territoire était considéré comme esclave et fugitif d'un état voisin. Il était vendu par autorité de justice et adjugé pour un an au plus haut et dernier enchérisseur, en attendant que son maître eût le temps de le réclamer. Tout blanc rencontrant un nègre dans ses domaines avait le droit de chasser le vagabond à coups d'étrivières ou de s'approprier son travail. La lé-

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre.

gislation actuelle est plus clémente : avant de sévir contre le noir, elle lui accorde généreusement un sursis de dix jours; mais, s'il réside plus longtemps, il est mis en prison, frappé d'une amende, vendu pour la payer à un maître temporaire, et, quand il recouvre sa liberté, vendu et revendu sans cesse, tant qu'il reste dans le pays (1). L'Illinois est pourtant un *free state!* Il y a dans le même état une loi qui interdit rigoureusement tout mariage entre les blancs et les gens de couleur. Les coupables sont punis d'amende, de trente-six coups de fouet et d'un an de prison au minimum; le ministre, le juge ou le *clerk* qui a célébré le mariage est passible lui-même d'une lourde peine pécuniaire; le prétendu mariage est nul et non avenu. Voilà la sollicitude des philanthropes de l'ouest pour leurs bons frères à peau noire!

L'antipathie des gens du nord pour l'esclavage n'a rien au fond de très désintéressé. La bannière n'en est pas moins déployée, il faut la suivre, et le principe va triompher en dépit des hommes. Vous vous rappelez que la constitution des États-Unis ne peut être modifiée que par une majorité des deux tiers dans chacune des chambres du congrès. Un amendement constitutionnel abolissant l'esclavage a déjà été voté dans le sénat; mais il a échoué à la chambre des représentans avec une majorité insuffisante. Aujourd'hui la grande majorité des républicains dans l'élection présidentielle met hors de doute le vote unanime de l'amendement par le nouveau congrès. L'abolition, décrétée d'abord comme une mesure de guerre, recevra donc bientôt la sanction légale. Que le sud y consente ou y résiste, l'esclavage a fait son temps.

On parle de démarches pacifiques, on nomme déjà les négociateurs. Jamais en effet le nord n'a pu parler au sud avec plus de force et d'autorité. S'il n'était fou, le sud y prêterait l'oreille, et puisqu'il se résigne, pour continuer la guerre, à frapper de ses propres mains l'esclavage, il consentirait à l'abandonner pour obtenir la paix. C'est, dit-on, la seule condition qu'on lui impose, et, le sacrifice étant à demi consommé, que lui en coûterait-il pour rentrer dans l'Union? Rien qu'un abaissement de son orgueil, mais c'est là justement ce qui lui coûte le plus. Cette guerre de quatre années a fait d'une discorde civile une sorte d'antipathie nationale. La rivalité d'ailleurs est ancienne entre le sud et le nord; il y a longtemps qu'ils se considèrent en frères ennemis. Quand les républicains abolitionistes parlent du temps des majorités démocratiques, ils disent : « Le temps où le sud nous opprimait, » sans songer

(1) Cette odieuse législation, tombée d'ailleurs en désuétude et battue en brèche par le parti abolitioniste, a depuis lors été réformée; mais on n'a rien changé à la partie relative au mariage : l'union des deux races reste sévèrement prohibée.

que c'est justifier presque sa révolte criminelle. On se rappelle encore les anciennes résistances des abolitionistes au parti gouvernant, leurs velléités même d'indépendance et de séparation, du temps où Horace Greeley s'écriait, parlant du drapeau national : *Tear down the flaunting lie* (1)! Ils combattent à présent pour ce drapeau qu'ils insultaient, comme alors le sud aurait combattu pour défendre la bannière fédérale, si le nord l'avait attaquée. Leur cause est la bonne au nom de la morale, au nom du patriotisme, au nom de la liberté. Ils y mêlent cependant une hostilité qui se ressent d'une longue humiliation.

Ne croyez pas que j'excuse les rebelles; mais la guerre civile, ainsi prolongée, est de toutes la plus féroce et la plus irrémissible. Si l'on pardonne aisément à des étrangers, on voue une exécration obstinée à l'ennemi sorti de la famille et de la maison. Songez aux pratiques de cette guerre, aux meurtres et aux brigandages mutuels, à la coutume horrible de mettre les prisonniers sous le feu, à la coutume plus horrible encore de tuer par représailles, à chaque nouvel outrage de l'ennemi, quelques douzaines de prisonniers innocens, et, tout en faisant dans ces cruautés la part de la brutalité américaine, vous comprendrez à quel degré de colère en sont venus les deux peuples. Je doute qu'on puisse combler avec des cadavres le fleuve de sang qui les sépare. Le salut de l'Amérique est dans la soumission volontaire du sud, et la guerre n'est qu'un moyen de le contraindre à la soumission.

Pittsburg, 15 novembre.

J'arrive de Columbus, et j'ai mis dix-sept heures à faire environ quatre-vingts lieues. On avançait à pas de tortue, on s'arrêtait dans la campagne de deux en deux milles. A chaque station, on faisait des manœuvres, on reculait, on avançait, on attendait je ne sais quoi. Il y a des passages où les rails sont si écrasés, si fendillés, si rongés par la rouille, que les roues n'y doivent mordre qu'à peine. Pour s'être trop hâté à un tournant un peu brusque, un train venait de rouler dans l'Ohio à cent pieds plus bas, et nous en vîmes les débris. Plus loin, c'est un pont de bois qui traverse à une grande hauteur un des affluens de la rivière, pont si fragile, si instable, qu'on n'ose s'y traîner qu'avec la lenteur d'une chenille, insensiblement et ligne à ligne. Nous y sommes restés dix minutes, les mécaniciens craignant, chaque fois qu'ils ouvraient la vapeur, d'imprimer une secousse trop forte à l'assemblage. On y passe d'ailleurs vingt fois tous les jours, on y passera tant qu'il voudra

(1) « Déchirez le brillant mensonge! »

durer. Pure habitude d'économie : on risque des vies humaines comme on use des habits troués.

Ces chemins de fer sont un peu l'image du gouvernement. Tout se tient chez un peuple; les institutions privées, comme les institutions publiques, dérivent du caractère et des coutumes nationales : chez nous, la prudence poussée jusqu'au formalisme, la ponctualité jusqu'à la minutie, la multiplicité des emplois, la parfaite régularité des services, avec les gros profits, les sinécures et l'indolence à la tête; ici les petits traitemens, l'activité, l'intelligence à la tête, mais le désordre et la négligence en bas. Allez à New-York, à Boston ou à Chicago, entrez dans les bureaux de quelque grande compagnie de chemin de fer : vous montez un escalier noir dans une maison encombrée qui contient les bureaux de quinze ou vingt négocians ou banquiers; vous frappez à une porte basse, vous traversez deux ou trois petites pièces enfumées. Un homme affairé, le directeur ou le *surintendant*, est assis devant une table de bois blanc, sur une chaise de paille, feuilletant de gros registres rangés sur une étagère; quatre ou cinq scribes laborieux, penchés sur leurs pupitres, écrivent assidûment derrière une sorte de palissade où le public vient comparaître comme à la barre d'un tribunal. Voilà toute l'administration centrale d'une grande entreprise industrielle. En revanche, on ne s'occupe guère des détails; les employés subalternes se dirigent par le principe du *self-government*. Il y a des règles, on ne les observe jamais. Il est entendu qu'elles doivent céder au caprice ou à la commodité du moment. Chez nous, on est bien assis, bien chauffé et le reste; un pouvoir fort nous protége, et auprès de son tribunal paternel la plainte légitime d'un seul individu doit, en théorie du moins, obtenir justice. Ici l'on vous jette dans une cohue démocratique où vous ne pouvez remuer bras ni jambes sans jouer brutalement des coudes ou même des poings. Si vous essayez de murmurer, la clameur vous ferme la bouche : une voix qui s'élève seule n'est point écoutée. Ayez le droit pour vous : vous ne pouvez rien sans la force, car, malgré toutes nos idées préconçues sur les bienfaits du laisser faire, l'individu dans les petites choses n'est pas moins écrasé sous ce régime que sous notre excès de gouvernement. On ne peut nier l'immense avantage du système démocratique pour le bien du plus grand nombre et le progrès plus rapide de cet être impersonnel qu'on appelle un peuple; mais que nos philosophes politiques n'en fassent pas trop l'éloge au nom de la rigueur abstraite des principes et de la sévère justice! La démocratie en pratique, — et nous n'en connaissons en Europe que le nom et la théorie, — est une perpétuelle mêlée où l'individu isolé ne peut lever la tête sans de-

venir le point de mire de tous les coups. Il faut qu'il suive le troupeau, ou bien les masses populaires lui passeront sur le corps.

Me voilà bien loin du chemin de fer de Columbus à Pittsburg. Le pays d'Ohio est riant encore malgré la tristesse de l'hiver. Ces cultures, ces villages, ces fermes en grand nombre, ces jolies vallées normandes, plaisent au sortir des grandes plaines de l'ouest. A mesure qu'on avance, le sol s'élève et s'accidente : on se rapproche des Alleghanys. Voici déjà des ravins, un aspect de montagnes, voici enfin l'Ohio, grand et large encore, qui semble n'avoir pas diminué depuis Louisville, et dont la nappe huileuse coule entre deux rangs de hautes collines; mais la terre est couverte de neige. Les forêts, qui étaient si belles il y a un mois, n'ont plus aujourd'hui une feuille; les arbres ressemblent à des balais. Ici le fleuve se recourbe brusquement vers le nord et nous barre le passage. On construit un chemin de fer qui gagnera Pittsburg en droite ligne à travers la Virginie occidentale, et les piles du pont immense qui franchira la rivière sont déjà debout. En attendant, on suit la vallée; la voie passe en corniche, tantôt dominée par des côtes abruptes, tantôt rencontrant des collines plus douces où sont accroupis de jolis villages. L'un d'eux, Steubenville, peuplé presque uniquement de colons germaniques, est situé au premier plan de la colline, en face d'un escarpement, à un étroit défilé de la rivière, dans un lieu à la fois riant et agreste. Le ciel était pur, les côtes dépouillées prenaient dans le lointain des teintes violettes et veloutées, la surface dorée de la rivière se moirait encore d'un bleu tendre. Enfin j'étais enchanté de tous les coups d'œil que les dos et les chapeaux de mes voisins me permettaient de jeter au dehors à travers le *car* encombré.

Le temps est noir, pluvieux, brumeux, digne de Londres. Las cependant des toits et des fumées que je vois de ma fenêtre, je me suis risqué dans la boue. Pittsburg est une des villes les plus originales, non-seulement d'Amérique, mais du monde. Elle a déjà 111,000 habitans, plus de 200,000 avec les faubourgs. Située sur l'emplacement où les Français avaient élevé le fort Duquesne, au confluent des deux grandes rivières Alleghany et Monongahela, dont la réunion forme l'Ohio, elle occupe la langue de terre comprise entre la fourche des deux rivières et une colline couverte de maisons de plaisance. A l'ouest, l'Alleghany, large de 500 mètres, arrive entre deux lignes de coteaux qui s'élargissent un peu vers son embouchure. Au sud, le Monongahela coule entre deux bords escarpés qui se continuent au loin le long de l'Ohio. Cette situation est des plus pittoresques. Ajoutez que Pittsburg est au milieu de la région houillère de la Pensylvanie, qu'il y a des mines, des forges

partout, que la rive étroite opposée à la ville est encombrée d'usines dont les feux peuplent la vallée, que la grande navigation de l'Ohio s'y arrête, que la petite navigation des rivières y commence, que les quais sont encombrés de bateaux à vapeur, et les rivières vivantes de navires. J'ai suivi le rivage jusqu'au grand pont suspendu de l'Alleghany, un de ces travaux hardis et solides comme on les fait si bien en Amérique. Il n'a que deux piles sur une longueur de 450 mètres; toutes deux sont en fer et à jour. Des cordes y convergent de tous côtés, comme les rayons d'une circonférence, ou, si vous voulez, comme les palmes d'un éventail : elles servent à donner de l'aplomb au tablier massif que portent les deux gros câbles. Les balustrades, les traverses, tout est en fer massif. Les gros omnibus y passent par bandes sur leurs voies ferrées. Il n'y a point de piles sur les deux bords; mais le câble s'arrête au niveau du sol, où le tablier prend son appui sur la jetée. C'est un de ces édifices fragiles qui, comme le pont de Niagara, donnent l'idée d'une inaltérable durée; mais on calcule déjà le jour où le pont de Niagara engloutira dans le Whirlpool un train un peu trop lourd : il est probable que celui-ci a de même son jour fatal écrit sur le livre des destinées. La nuit tombait, je suis rentré dans la ville. Elle est enfumée comme Newcastle ou Saint-Étienne; les maisons y sont noires comme à Londres. C'est du reste un composé de New-York, de Cincinnati et de Philadelphie, avec les mêmes vastes chaussées, la même boue, — pour seul trait distinctif, de belles églises de style gothique dont les hauts clochers ont de loin un faux air d'antiquité européenne.

Rien de nouveau depuis l'élection. L'horizon politique, sans s'être beaucoup illuminé, est d'un calme profond. La guerre va toujours son train, jusqu'au jour où le froid la gèlera comme les rivières. Le général Sherman marche sur Charleston, on l'annonce avec une file de points d'exclamation. Depuis un an, il ne fait pas autre chose, et rien ne dit qu'il ne rencontrera pas sur son chemin quelque étape un peu longue comme celle d'Atlanta.

Je pars demain : pour New-York? non pas, mais pour *Oil-City* et le royaume du pétrole. On me dit seulement que la neige et la pluie des derniers jours ont rendu presque impraticables les sauvages régions de l'huile infernale.

Ravenna, 16 novembre.

Ce matin, gelée radieuse qui me réjouit le cœur. J'avait fait hier un ami, négociant en huiles de pétrole, qui avait eu l'obligeance de s'offrir à moi pour cicerone. Il m'a montré les principales manufactures de la ville, qui ne m'ont donné qu'une médiocre opi-

nion de l'industrie américaine. Les verreries de Pittsburg ne fabriquent que des pauvretés. J'ai vu en revanche deux ou trois beaux établissemens, une fabrique d'acier où l'on emploie d'anciennes méthodes, mais qui me semble montée avec luxe, une fabrique de clous qui emploie d'immenses machines, une fabrique de fers à cheval taillés à la vapeur, à l'emporte-pièce, dont la grande roue motrice a peut-être 10 mètres de diamètre. Enfin j'ai visité la fonderie de canons, d'où sortent les plus gros monstres destructeurs du monde. J'en ai vu un, le plus terrible de tous, dont le frère jumeau a déjà servi sur terre au siége d'Atlanta, et qu'on destine à être placé tout seul sur un des gros vaisseaux de guerre de la marine fédérale. Mis en travers du pont d'un navire, il l'occuperait tout entier. Cette prodigieuse machine lance des boulets de quarante pouces, et l'on a calculé que chaque coup, tout compte fait, coûtera environ 1,000 dollars. Quelles extravagances les hommes inventent pour s'entre-tuer!

J'ai quitté Pittsburg par le chemin de Cleveland, longeant encore pour quelques lieues la ravissante vallée de l'Ohio. Je ne connais rien de plus riant, de plus vivant et de plus riche. A chaque pas, des villages, des îles, des bateaux à vapeur écumans, et la voie en corniche le long de la sinueuse rivière. Il était nuit quand je descendis à Ravenna, petit village de l'Ohio, situé à la jonction de l'*Atlantic and Great Western*, qui doit me conduire au pays de l'huile. Pas de train ce soir; il fallait donc y passer la nuit. Je ne retrouve point mon bagage à la station; il sera sans doute à la jonction des deux lignes. « Allez-y, me dit-on, c'est à un quart de mille. » Me voilà en campagne à travers la neige et la boue. Je fais un, deux milles, le village était déjà loin derrière moi, et point de jonction. Je reviens trempé de boue au village : plus d'auberge ouverte; il faut frapper aux portes, crier pour me faire ouvrir. Quant au souper, je n'y dois pas songer : messieurs les aubergistes ont leurs lois, et celui-ci m'informe qu'après neuf heures on ne mange plus dans sa maison.

Titusville (Pensylvanie), 17 novembre.

Me voilà dans le pays de l'huile. Ce n'est pas précisément le pays qu'on choisirait pour un voyage de noces. Je me félicite pourtant de voir ce nouvel et curieux aspect de la société américaine. Les pluies, les neiges, la boue et toutes les laideurs de la saison donnent encore plus d'étrangeté à cette espèce de Californie. Figurez-vous une mer de fange où errent quelques trottoirs brisés et raboteux de planches branlantes, des maisons de bois étroites où s'entasse une population débordante pour laquelle on n'a pas le

temps de bâtir des abris, une ou deux rues à prétentions, bordées d'hôtels et de boutiques, mais non moins envahies que les autres par l'universel cloaque : là des cafés, des vitrines brillantes, des salles de bal et de concert où mugissent des instrumens de cuivre et grincent des voix éraillées, et partout des tonneaux de pétrole, partout une atmosphère empestée des émanations de l'huile : voilà l'Eldorado où je viens d'arriver en compagnie de trois ou quatre cents personnes, sur un train aussi encombré que s'il menait à une fête ou à un lieu de plaisir. Cette cité d'huile et de fange a nom Titusville. Elle n'existait pas il y a sept ans : aujourd'hui c'est une capitale et la tête d'un chemin de fer qui sera continué prochainement jusqu'à Oil-City (la Cité-de-l'Huile), au cœur même de la *Petrolia.*

On ne peut, à moins de l'avoir vue, s'imaginer l'ardeur avec laquelle cette foule rapace se précipite à la curée. Le pétrole a détrôné l'or. Ouvriers qui cherchent un travail lucratif, financiers ruinés qui viennent tenter la fortune, aventuriers de tout genre, de tout pays et de tout costume, font une course au clocher à qui se jettera le premier dans le cloaque et bouchera la route aux derniers venus. Il pleuvait, la nuit était noire : le train s'arrête; on se rue pêle-mêle sur l'auberge voisine, dont l'antichambre pleine de monde repousse le flot bigarré. On se met alors en campagne, en procession, plusieurs portant des lanternes, à travers des terrains vagues, le long d'un trottoir étroit et semé de chausse-trapes invisibles dans l'obscurité. A chacune des rues transversales, la colonne hésite, on tâte le terrain, les plus hardis s'aventurent, traversent à gué les fondrières; quelques-uns des plus pressés s'y enfoncent jusqu'aux genoux. N'importe, on avance toujours, falots à la main, sacs sur les épaules, hommes et femmes au pas de course. Au premier envahisseur les logemens, les lits, les canapés, les chaises; aux retardataires la pluie et la boue des rues. Je cours comme un forcené, laissant mon bagage à la station et frémissant d'avance à la perspective d'une nuit sans abri dans ce bain de fange; mais je trébuche dans les bas-fonds, je m'égare, je m'attarde, et j'arrive, les jambes chaussées de deux bottes de boue, pour trouver visage de bois. Pas un matelas, pas une couverture; on n'était pas sûr de pouvoir me promettre une chaise. Heureusement j'avais des compagnons d'infortune qui furent plus éloquens : le maître de l'hôtel, nous disant de le suivre, s'est mis à faire la ronde à travers la ville, à la tête d'un bataillon dégouttant de pluie, casant celui-ci dans une maison, celui-là dans une autre, me déposant enfin au fond d'une ruelle obscure et écartée, dans une *boarding-house* dont l'étroite salle d'entrée était si encombrée de monde que je

désespérai encore une fois d'avoir cette nuit un toit sur ma tête. Je fus admis cependant à inscrire mon nom sur le registre. Alors je me rappelai mon bagage laissé au chemin de fer, expédition nouvelle où je faillis me perdre, échouer dans les fondrières ou me briser les jambes dans les piéges des trottoirs. Tout en revenant trempé de boue, j'enviais les grandes bottes qui permettent aux indigènes de naviguer dans ce marécage.

Je demande à dîner : on me montre une chambrette où l'on se succède à la file, mangeant à la hâte pour faire place aux autres. Rien de plus bigarré que le petit monde qui s'agite dans cette ruche trop pleine. On y voit pêle-mêle, très différens en apparence et au fond très semblables, des échantillons de toutes les variétés de la société américaine; je ne dis pas toutes les classes, car les Américains se vantent de n'en pas avoir, et le fait est que si les désirs et les pensées distinguent les hommes plus que les costumes, cette égalité n'est pas un leurre. Ici se confondent toutes les espèces de la famille américaine, depuis le fermier rustique et nasillard jusqu'au spéculateur élégant des villes, assez semblable par son mauvais ton et son attirail voyant au *calicot* de notre Paris, depuis l'aventurier barbu à la mine sauvage, au regard faux et louche, dont la main semble toujours voisine du *bowie-knife* caché sous le collet de sa veste, jusqu'au commerçant calme et rassis qui vient camper ici pour une saison avec femme, enfans et bagages. Les anciens soldats abondent dans cette foule : on n'y voit que pantalons et gilets d'uniforme dépareillés. Voici encore ce type si commun et si parfaitement national du *gentleman* récent, portant redingote neuve, grosses breloques, longue et épaisse barbe de bouc, et dont le contentement jovial perce à travers ses traits gros et vulgaires. On voit bien à sa mine que l'*Oil-Creek* a été pour lui un Pactole et a rempli d'or ses poches en même temps que d'huile ses tonneaux. D'ailleurs sa bonne humeur sied bien à sa face rouge et rebondie; mais sa femme, espèce de pimbèche hautaine, dont la figure porte l'empreinte de cette grossièreté inexprimable qui se contracte dans les occupations basses de la vie, se tient raide et fière dans ses atours extravagans et burlesques qu'elle semble avoir empruntés à la châsse d'une relique. On dirait une femme de la halle devenue, par un coup de la fortune, propriétaire du lingot d'or et passant la tête haute au milieu des poissardes, ses sœurs, pour leur étaler ses robes de soie. C'est là encore un type national, et vous savez que je n'ai pas de goût pour ces *ladies* au regard viril, à la parole hardie, qui savent aller seules au bout du monde, mais qu'on s'attend toujours à voir jurer comme des maîtres d'armes et boire du *whiskey* comme des charretiers.

J'ai obtenu sur ma bonne mine un lit dans le salon, où je vous écris les coudes serrés, tandis que les dames bavardent auprès de la table et qu'un nègre dresse en rangs serrés nos couchettes surnuméraires. Le maître de la maison, qui, me voyant étranger, m'accable de politesses, m'a dit d'un ton de triomphe que j'aurais un *single bed*, c'est-à-dire qu'on me réservera pour m'y prélasser tout seul une couchette de six pieds de long sur deux de large. Vous voyez qu'on me traite en grand seigneur.

19 novembre.

Hier matin, à six heures, je m'acheminais vers la station, mon sac à la main, dans les rues de Titusville, où le jour cette fois me permettait d'éviter les fondrières. Le chemin de fer me transportait jusqu'à *Schæfer's-Farm* dans un wagon si chargé de monde qu'il semblait ployer sous le faix, et qu'il s'en allait branlant et gémissant, comme près de rompre par le milieu. Voici encore un bouquet choisi de laideurs américaines dans cette boîte étouffée où l'on fume, où l'on crache, et dont les carreaux restent fermés. Jeunes, vieux, gros et petits spéculateurs, tout le monde s'y bouscule dans la plus grande égalité, sauf quatre ou cinq New-Yorkais à la mode parisienne qui semblent garder un certain air de réserve et de supériorité. Quelques figures distinguées, intelligentes, sympathiques, tranchent et semblent égarées dans cette foule, poussées sans doute dans le torrent des affaires par l'usage universel et par ces mœurs mercantiles qui n'offrent pas d'autre carrière à l'homme de loisir. On cause, on discute, on vend et on achète : le dollar et l'huile sont les seuls mots qu'on entende. Abstraction faite des mœurs démocratiques du pays, n'y a-t-il pas entre les joueurs une fraternité naturelle qui efface toute distinction? En entrant dans la confrérie, n'ont-ils pas voué au gain le même culte et renoncé à toute autre estime que celle qui s'attache au hasard ou à l'habileté heureuse? Un joueur laisse sa personne morale à la porte du tripot. Il ne vaut plus que ce que vaut sa fortune, et si l'on considère qu'elle peut s'enfler aujourd'hui pour crever demain, que ce soir elle semble une montagne et ne laissera demain qu'un abîme de dettes, que le riche et le pauvre enfin peuvent changer de rôles en un jour, on comprend l'égalité qui règne entre le *rowdy* qui fait fortune et l'aventurier en gants jaunes qui peut tomber à son niveau.

Mais voici Schæfer's-Farm, un misérable hameau noyé dans un marécage : course au clocher pour déjeuner, course au clocher pour louer un cheval. Je voulais gagner Oil-City le jour même et repartir le soir pour Buffalo; mais la rivière a débordé, le gué est imprati-

cable, et tous ceux qui ont tenté le passage en sont revenus l'oreille basse. Il y a, me dit-on, un bateau à vapeur qui va partir et descendre rapidement l'Oil-Creek à la faveur du courant gonflé par les pluies. Fort bien; mais quand remontera-t-il? Il y a aussi un chemin par la montagne, mais où un étranger court risque de s'égarer. Peut-on me donner un guide? Quelle idée! Il faut partir seul, à l'aventure, ou bien renoncer à l'excursion; mon parti fut vite pris: on me montra de loin la direction qu'il fallait suivre, et je piquai des deux.

Je gravis d'abord la colline par un sentier presque invisible, puis je m'engageai dans un dédale de chemins boueux et inondés qui cachaient traîtreusement de grosses pierres sous la boue liquide; les chevaux du pays y sont accoutumés. Je traversai dix vallées, dix torrens ou ruisseaux, demandai mon chemin à toutes les cabanes éparses dans la campagne. Un vieux fermier irlandais faillit me sauter au cou en apprenant que j'étais Français et, comme tel, ennemi né de la perfide Angleterre. Un Français dégénéré, qui ne parlait plus sa langue, me demanda si je voulais acheter de l'huile. Tous ces petits propriétaires me parurent aisés, presque riches: depuis cinq ans, leurs terres ont pris une valeur énorme. Ceux des fermiers qui n'osent courir eux-mêmes les risques de l'entreprise les vendent par morceaux à des compagnies de spéculateurs qui creusent les puits, achètent les machines, et tantôt se ruinent, tantôt font des profits fabuleux : c'est un vrai jeu de hasard. On aperçoit de place en place, au fond des vallons déserts, les échafaudages vermoulus des puits abandonnés, ailleurs une faible fumée qui indique l'emplacement d'une machine à vapeur en action, plus loin un troupeau errant dans les prairies : l'homme seul est absent ou invisible. Le pays est boisé, verdoyant, fertile, quoique un peu sévère dans cette saison de grisailles monotones. D'abondans cours d'eau arrosent les fonds de vallée, des sources semblent jaillir de tous les fossés. Des plateaux élevés où l'on chemine, on a, par les vallons tributaires, des échappées tout à fait grandioses sur les coteaux de l'Oil-Creek. De grandes forêts de pins en revêtent les parties montagneuses, et mêlent leur noire verdure à la pourpre éclatante des chênes, dont le feuillage résiste à la gelée. Toutes ces lueurs se confondent dans une masse de violet sombre, adouci par la fine vapeur bleue qui baigne les horizons lointains. Les grands arbres, au premier plan, sont dépouillés jusqu'à la dernière feuille; mais les taillis, plus robustes, ont gardé une couleur sanguine, à la fois brillante et sombre, qui sert comme de repoussoir et de cadre au tableau. Le ciel est gris, mais animé par des nuances bleues, avec des échappées sur un fond pâle et pur qui semble pénétré du froid

de l'hiver. Voilà l'aspect de cette campagne en cette saison tardive. De rares maisons y sont parsemées, des chemins incivilisés la parcourent, qui semblent avoir été tracés par l'usage et n'avoir jamais connu la pelle, la pioche ni le rouleau. Un grand sentiment de solitude y règne et s'empare surtout du voyageur, inquiet de s'y égarer. Ce vaste pays, clair-semé d'habitans sans être désert, mal dégrossi sans être inculte, figure assez bien ce qu'étaient nos campagnes il y a quelques siècles, du temps où les romans nous représentent leurs héros voyageant à pied ou à cheval; mais le sifflet aigu de la locomotive, le timbre rauque du bateau à vapeur, qui de temps en temps s'élèvent dans le silence, me rappellent que les temps ont changé. — Enfin, après trois grandes heures de cavalcade, je redescendis par un étroit ravin au fond de la vallée, où je trouvai la rivière et l'étrange petite ville qui porte le nom caractéristique d'Oil-City.

Ce lieu est un exemple frappant de la brutalité singulière avec laquelle l'industrie dévaste la nature. Voilà une vallée sauvage, gracieuse et agreste, que quelques années ont transformée en un cloaque immonde et hérissée de baraques odieuses d'où sortent déjà le tumulte et la fumée des grandes villes. C'est bien ici la capitale du pays de la boue. Je n'avais rien vu de comparable à la rue en corniche qui longe la rivière et dessert les innombrables puits dispersés dans la vallée. Las d'une continuelle immersion, j'avise une prairie mêlée de broussailles où le terrain paraît solide; j'y pousse mon cheval malgré la répugnance singulière qu'il témoigne à y descendre, et tout à coup le voilà enlizé jusqu'au ventre, roulant avec moi dans la vase. J'arrêtai là mon voyage de découverte; j'en avais assez vu pour me faire une idée du mouvement prodigieux de ce petit coin perdu. Sur une étendue de quinze ou vingt milles, la vallée est pleine de huttes fumantes et d'échafaudages en forme de chèvre où se meuvent une roue et une pompe, une pompe foulante apparemment et d'une grande force, car la profondeur moyenne des puits est de cinq cents pieds environ. L'exploitation est si active qu'en certains lieux la couche d'huile est épuisée, et qu'il y a déjà entre Oil-City et Titusville un millier de pompes hors d'usage. Autrefois l'huile jaillissait à une grande hauteur, comme l'eau des puits artésiens. On n'avait alors qu'à la recueillir, et certaines sources donnaient par jour jusqu'à deux et trois mille barriques: on était forcé d'en modérer l'abondance suivant les besoins du marché. Le pétrole avait alors un grand prix, et quelques puits pouvaient produire jusqu'à 10,000 dollars en vingt-quatre heures. C'était une trop immense richesse pour qu'elle fût durable, et la moyenne du rapport des puits est à présent de 20 dollars par jour.

Il y a des huiles plus épaisses qui n'ont besoin d'aucune préparation pour être brûlées; il y en a de plus légères qu'on distille et qu'on concentre. Tous ces établissemens, moulins et raffineries, s'encombrent dans un étroit bas-fond; quelques-uns même empiètent sur le lit de la rivière. A chaque instant, de lourds bateaux passent, affaissés sous des piles de tonneaux et entraînés par le courant rapide. Les forêts de pins et la sauvagerie sont à côté. Sauf la route naturelle qu'offre la rivière, et en attendant le chemin de fer, dont les deux bouts commencés doivent bientôt se rejoindre ici même, rien n'est disposé pour ce grand commerce. Cette manière d'improviser l'industrie et de courir au gain à travers tous les obstacles appartient bien au caractère américain. Dans l'ardeur de la concurrence, les conditions même d'une bonne exploitation sont négligées. Là se fait sentir le besoin d'un pouvoir prévoyant et régulateur qui exécute de lui-même les œuvres d'utilité publique que n'entreprendra point la cupidité jalouse et hâtive de l'individu. Témoins de l'excessive intervention de notre administration dans nos affaires, prenons garde de juger *ab irato* et de tomber dans l'excès contraire en affirmant qu'il suffit de laisser faire pour que tout se fasse. Rien de meilleur que les entreprises particulières et spontanées, lorsqu'elles s'exécutent. Il faut pourtant qu'il y ait un pouvoir chargé d'y pourvoir d'office, quand l'initiative individuelle est en défaut. Ce qui me semble mauvais dans notre centralisation française, ce n'est pas tant le devoir que l'état s'impose de faire et le droit qu'il s'arroge d'en exiger les moyens que le monopole qu'il se réserve et la défense faite à tout autre de marcher sur ses brisées. Ne vous mêlez pas des affaires d'autrui, n'imposez pas aux localités vos plans, vos ingénieurs et vos convenances; mais, lorsqu'elles ne feront pas ce qui est nécessaire au bien public, ayez le droit de vous en occuper vous-même.

A mon retour, la nuit, cette nuit brusque, sans crépuscule, qui est particulière au ciel d'Amérique, m'a surpris à mi-chemin. L'obscurité devint bientôt si profonde qu'il fallait deviner plutôt que se conduire. C'est une chose assez mélancolique qu'une telle promenade dans un pays inconnu, à la nuit noire, quand on risque de s'égarer, et que tous les chiens du voisinage à une lieue à la ronde saluent votre approche d'aboiemens furieux. Çà et là, une lumière brillait à l'horizon, elle s'éteignait vite. Mon cheval fatigué chancelait dans les fondrières, trébuchait sur les pierres roulantes; il semblait inquiet et étonné. Une fois, au détour d'un chemin, nous ne fûmes pas d'accord : je poussai à gauche, il tourna à droite. Je l'arrêtai au tournant même et le livrai à sa sagacité : il flaira, flaira encore, et ne se décida point. Grande anxiété : j'écar-

quillais mes yeux pour percer les ténèbres. J'aperçus vaguement une forme noire en face de moi; je crus reconnaître un arbre isolé qui m'avait guidé le matin. J'approchais; j'étais déjà sur la colline, et je voyais à mes pieds le village étinceler de lumières. Encore quelques pas, et je touchais au but; mais comment retrouver le sentier de la forêt? Tous les chemins semblaient disparaître et s'effacer parmi les broussailles. Trois fois mon cheval désorienté s'égara dans les fourrés; trois fois il fallut le ramener à tâtons. Guidé par des aboiemens, je gagnai à travers bois une maisonnette où tremblotait une faible lueur. Je frappai. Une voix de femme me dit de passer mon chemin. Je m'éloignai avec une meute de chiens de garde à mes trousses. Je marchai longtemps, tirant derrière moi mon cheval qui trébuchait. Je revins encore à la chaumière, frappai bruyamment, réveillai le paysan, terrifiai sa famille. Enfin il prit sa lanterne et me remit dans le bon chemin. Je compte pour rien un bain de pieds que je pris dans le marais en débouchant au fond de la vallée. Si étoilée que fût cette nuit sans lune, la perspective de coucher dans la forêt jusqu'au point du jour, exposé à la gelée des nuits de novembre et au vent du nord, déjà aigre, n'avait rien d'assez romantique pour me séduire, et je me trouvai heureux dans un bon lit.

Ce matin, en me réveillant, il faut moi-même gratter mes souliers, faire sécher mes habits, laver une partie de mon linge. A Titusville, on avait refusé absolument de cirer mes bottes; cette fois, l'hôtelier, plein de prévenance, m'a confié la brosse et le cirage. Étrange pays et monde plus étrange encore! Rien ne fait mieux toucher du doigt le ressort moteur de cette société, mieux comprendre à quel point l'amour du gain domine toutes ses passions, tous ses goûts, tous ses plaisirs, et lui fait sacrifier la chose même qui doit lui être la plus chère, ce bien-être matériel qui est pourtant le but de ses peines. Partout ailleurs un pareil cloaque serait le refuge des désespérés ou de ces aventuriers hardis, endurcis, prêts à tous les métiers, bande pillarde que toute industrie nouvelle, comme toute armée en campagne, traîne à sa suite. Ici au contraire c'est la maison de jeu où les capitalistes viennent risquer leurs fortunes, le Baden-Baden où les enrichis d'hier viennent chercher les émotions du tapis vert. Ce qui les attire, c'est le risque même, l'incertitude d'un jeu qui peut les ruiner demain, c'est en un mot la bourse de l'huile, qui est venue s'établir au lieu même du marché. Je monte en chemin de fer : on y joue. J'entre dans une auberge : l'antichambre et la salle à manger sont de petites bourses où les transactions se poursuivent entre le grog et le café. Je rencontre deux cavaliers clapotant dans un marais : soyez cer-

tain qu'il y a entre eux quelque opération aléatoire sur l'achat d'un terrain, le percement d'un puits, les prix de la semaine prochaine ou de la fin du mois. Le jeu, toujours le jeu, voilà la vie de ces sauvages bottés et boueux qui se privent, pour voir de plus près les cartes, de toutes les aises et de toutes les jouissances de la vie.

Chez nous, la satisfaction de ce vice est entourée de toute sorte de séductions. Ici la passion en est si puissante, si impérieuse, qu'elle se suffit à elle-même. L'avidité de l'Américain est héroïque et intrépide. Il va, comme le plongeur de Schiller, ramasser la coupe d'or au fond du gouffre de Charybde; mais il va aussi (passez-moi la métaphore) déterrer le sou de cuivre au fond des égouts.

Érié, 10 novembre.

A présent que j'ai fait ma visite à la cour du *roi Pétrole*, laissez-moi vous dire en peu de mots son histoire. Le roi Pétrole est d'origine récente, bien que déjà le rival du *roi Coton*. Ses premiers serviteurs furent les Indiens, qui employaient cette huile minérale dans leurs cérémonies religieuses et l'appliquaient en onguent aux blessures. Il se cachait alors dans les entrailles de la terre, et ne se manifestait au dehors que par des sources clair-semées qui se mêlaient aux rivières, et dont le produit flottait sur les eaux. Les Français furent les premiers qui tentèrent de le délivrer de sa prison. On montre encore les excavations qu'ils pratiquèrent pour découvrir sa demeure souterraine. En 1845, des mineurs firent jaillir une source à Tarente, près de Pittsburg. C'est douze ans après seulement que les grands travaux commencèrent à Titusville. En 1860, il y avait déjà 2,000 puits en activité. En 1862, ils produisaient 300,000 barriques par semaine. En 1863 enfin, la valeur des exportations faites en Europe s'élevait à 6 millions de dollars. Cependant on découvrait d'autres sources dans l'Ohio, en Virginie, au Canada, dans les états de l'ouest et dans l'Utah, sur la grande route du Pacifique. Celles de la Virginie occidentale et de Marietta, dans l'Ohio, sont déjà en plein produit. On estime à 62,000 milles carrés dans huit états seulement l'étendue du gisement de houille bitumineuse qui produit le pétrole. Il y a là une richesse incommensurable. Malgré l'épuisement d'un grand nombre des sources les plus abondantes, l'industrie du pétrole se développe avec une merveilleuse rapidité: elle occupe des milliers de bras, elle fait tourner toutes les têtes, et vous avez vu avec quelle fureur la spéculation s'y précipite.

Il y a deux classes en Amérique: ceux qui travaillent de leurs mains, et ceux qui spéculent sur le travail des autres. Tandis que

la classe des travailleurs est toujours trop restreinte pour les besoins du pays et que l'émigration y fournit à peine, celle des spéculateurs pullule et excède toujours les besoins vrais du commerce. Voyez ce type ordinaire du commerçant nomade, homme sec, maigre, osseux, ridé, maladif, dont l'œil semble toujours absorbé dans des calculs financiers. C'est là le vrai *Yankee*. Ne lui imposez pas d'autre métier : il est actif plutôt que laborieux. Il sait courir le monde, songer à vingt affaires à la fois, débrouiller l'écheveau d'un négoce multiple et embarrassé; mais il laisse aux étrangers, aux Allemands, aux Irlandais, aux Canadiens, les travaux rudes et manuels. Lui-même se vante de ne travailler que de la tête et de faire mouvoir ces machines grossières sans même lever le bout du doigt. J'avais déjà observé au Canada l'inégale répartition du travail entre les deux races. Le *Yankee*, revenu de ses promenades commerciales, s'assied dans son bureau ou dans sa boutique, la chique à la bouche, un journal à la main et les jambes en l'air, attendant le chaland avec une nonchalance royale et causant politique avec les hommes d'état du voisinage. Le soir, il va au café jouer sa partie de billard et prendre son punch. Pour quelques commerçans sérieux, combien de ces trafiquans parasites qui donnent aux affaires l'allure incertaine du jeu, et qui sont les dignes pendans de notre bourgeoisie rentière, comme elle consommateurs qui ne rendent pas ce qu'ils ont dépensé! Ils ne sont pourtant pas inutiles : ils donnent de l'activité aux transactions, du mouvement aux capitaux. Enfin la nature n'est pas encore lasse de fournir chaque jour un aliment nouveau à ces foyers dévorans : c'est la véritable cause de leur succès. On attribue au bienfait de la démocratie la grande facilité de s'enrichir que trouvent ici les hommes entreprenans. Il est vrai qu'en distribuant également l'éducation sur tout le peuple, elle met sur la même ligne les concurrens qui se disputent la fortune, elle abaisse ces barrières morales qui ferment encore, ou du moins rendent difficile chez nous l'entrée de la carrière; mais la grande raison de cette aisance générale, c'est l'abondance naturelle qui convie tout le monde à la curée. Supposez en Amérique toutes les terres occupées, toutes les mines exploitées, toutes les campagnes peuplées comme les nôtres; prévoyez un instant l'Amérique de l'an 2000, et dites-moi si vous la voyez encore aussi riche et aussi active qu'à présent.

En somme, le caractère des peuples dépend des circonstances où la nature et leur passé les placent. Je ne fais pas reproche au peuple américain d'être spéculateur, pas plus qu'au peuple français de s'endormir volontiers sur les revenus tranquilles d'un capital inamovible. Comment les Américains ne seraient-ils pas avides? Com-

ment l'amour du gain ne serait-il pas l'âme de leur société? C'est la raison même de leur existence. L'Amérique n'est plus, comme autrefois, le refuge des persécutés et des proscrits, la terre promise de ceux qui cherchent la liberté aux quatre coins de l'horizon. Il y a longtemps que la Nouvelle-Angleterre ne reçoit plus ces fortunes acquises, ces élémens d'une société toute faite qui n'ont eu qu'à s'implanter au sol nouveau. Le temps des pèlerins et des quakers est passé : ils n'ont laissé leur trace qu'à la forme générale de la société américaine et aux institutions politiques qu'ils lui ont léguées: les matériaux de l'Amérique sont à présent les rebuts de l'Europe. Ce qui lui imprime son mouvement infatigable, son prodigieux développement, c'est justement l'amour du gain, poussé souvent par le besoin. La société américaine est en un mot une société de nécessiteux enrichis, en voie de s'enrichir, ou venus pour s'enrichir. Ils se jettent sur leur proie comme des affamés : ils n'en seront pas rassasiés de si tôt.

Lors même qu'ils auront assouvi leur voracité première, il faudra mainte génération pour que la soif de l'or soit étanchée; il faudra même quelques déboires, et l'expérience que le métier profite moins que par le passé. Voit-on souvent chez nous les rois de la finance se retirer dans leurs vieux jours et renoncer à l'appât des gains immodérés? Et pourtant nous sommes un peuple à préjugés aristocratiques, dédaigneux de la richesse ainsi gagnée, ami de la stabilité et de la durée, qui encensons souvent les fortunes récentes, mais qui sommes impitoyables pour celles qui tombent, montrant alors le mépris caché sous nos adulations. Rien de pareil en Amérique, rien qui puisse décourager le spéculateur et lui faire même entrevoir un autre genre de vie. Les lois, qui chez nous favorisent le loisir, se joignent ici aux mœurs pour stimuler l'esprit d'aventure. Le père n'est point tenu de léguer son héritage à ses enfans; souvent il le distribue de droite et de gauche, soit par ostentation, soit par bienfaisance, et les pousse dans le monde, livrés de bonne heure à eux-mêmes, obligés de se bâtir un foyer. Les fortunes se font et se défont à chaque génération, sinon plusieurs fois dans la vie de chacun : il faut revenir au tourbillon des affaires alors même qu'on aurait le désir de mener sa barque au port. Point de ces fortunes toutes faites ni de ces brillantes sinécures que les aristocraties réservent à leurs déshérités, point de ces occupations libérales dont le goût public peut faire une carrière et un gagne-pain; mais en face et à la portée de tous le rêve californien, le monceau d'or illimité de la spéculation. Faut-il s'étonner si tout le monde s'y précipite, et si, dans cette démocratie, la politique même est méprisée des spéculateurs? Ils la considèrent comme un

pis aller pour les incapables, ou comme un moyen détourné de parvenir à la fortune. On est d'abord besoigneux, et l'on devient avide. Traditions, mœurs, exemples, origine ou même nécessité, tout concourt à faire la spéculation reine de la société américaine. Son empire y est absolu, incontesté, inévitable. On vous demande si vous spéculez comme on demande si vous mangez, — deux choses également inséparables de la nature humaine. Mettez de côté vos rigueurs, vos aversions, vos délicatesses exagérées; sinon, vous passez pour un dédaigneux aristocrate.

Je vous écris debout, dans un *bar-room* plein de bruit et de monde, où un retard du chemin de fer me condamne à passer la moitié de la nuit. La chose est si fréquente qu'elle lasserait la patience d'un saint. Je suis parti de Schœfer's-Farm à midi, comptant arriver à Buffalo vers dix heures : ainsi le voulaient les règlemens; mais à Corry nous reçûmes l'avis que nous ne serions à Buffalo que le lendemain matin. Pendant quatre heures, nous avons piétiné au bord de la chaussée, dans le brouillard et sous le vent froid du soir. Corry est un point important, où se réunissent trois ou quatre chemins de fer; mais la munificence des compagnies n'a pas trouvé de quoi bâtir autre chose que deux guérites de planches où se tiennent les vendeurs de billets, et où la foule se bat pour les prendre. Je suis en ce moment à Érié, au bord du lac de ce nom, prêt à monter dans le train de Buffalo, qui passera dans une heure ou deux.

Buffalo, 20 novembre.

Je suis arrivé ici au point du jour; je n'ai pu fermer l'œil. Toutes ces fatigues m'ont un peu éprouvé. Je me décide à retourner droit à New-York, où je passerai quelques jours à graisser les roues de ma machine avant de continuer mes pérégrinations.

Je viens de me promener dans Buffalo. C'est une immense ville avec d'immenses rues, bordées d'immenses maisons, avec un immense lac devant elle, d'ailleurs d'une nudité, d'une platitude et d'une monotonie désolantes. Les rues centrales, bâties en brique et cuirassées d'enseignes de tout genre, portent le signe d'une activité commerciale endormie aujourd'hui de ce glacial sommeil des dimanches qui ressemble à un deuil public. Les omnibus, qui roulent toujours, sont les seules choses vivantes qu'on y rencontre. J'ai été jusqu'au port, qui se ramifie dans la ville par plusieurs canaux : il y règne, même le dimanche, une grande activité. Tout le long des quais, et sur une langue de terre ou îlot de sable qui abrite les bassins du port, se dressent, comme à Chicago, trente ou quarante de ces gigantesques greniers à blé ou *élévateurs* qui sont

hauts comme des clochers, et dont le nombre, les proportions colossales disent assez quel est le grand commerce de la ville. Buffalo, qui n'était rien il y a trente ans et qui maintenant compte plus de cent mille âmes, est de ce côté la tête de la navigation des lacs et tient dans l'est la même place que Chicago dans l'ouest. Tous les produits de l'ouest viennent y aboutir et séjourner dans ses entrepôts, d'où ils se répartissent dans l'intérieur ou gagnent par les canaux le marché de New-York. De quelque côté qu'on regarde l'horizon du lac Érié, on le voit toujours parsemé de voiles grises et de colonnes de fumée noire.

Buffalo est une des villes les plus rigides des États-Unis. L'ardeur religieuse de ses habitans est proverbiale, ainsi que l'âpreté des sectes nombreuses qui s'y disputent les âmes. Méthodistes, baptistes, indépendans, épiscopaliens, unitairiens, catholiques, etc., luttent de sermons, de pamphlets, de vociférations et d'austérités. Le dimanche, les congrégations sont en permanence, la moitié de la population vit à l'église : c'est pourquoi la ville est déserte. En revanche, quel sabbat dans les *temples!* Toute la journée j'ai entendu des hurlemens, des exclamations, des cliquetis de voix, puis des chants, puis des cris incohérens, sortir du toit d'un édifice que mes fenêtres dominent. Qu'est-ce donc? Un combat de coqs, une boxe, un *meeting*, une salle d'armes? Le dimanche rendait toutes ces suppositions impossibles. Enfin, à la faveur du silence du soir et d'une inspiration plus bruyante de l'orateur, le sens de ce vacarme a pénétré jusqu'à mes oreilles à travers mes fenêtres et mes volets fermés. Cet édifice est la salle de prières d'une congrégation pieuse, et cette voix aigre, gutturale, glapissante, semblable à celle d'un fou furieux, est celle d'un saint ministre ou de tout autre inspiré de l'esprit divin qui adresse avec « enthousiasme » une apostrophe suppliante au Seigneur. J'entends ce mot : *o Lord*, revenir sur toutes les notes du glapissement pleurard ou du hurlement frénétique. Cet homme a sans doute les pieds sur des charbons ardens. On entend aussi des frémissemens, des murmures, des cris étouffés dans l'auditoire. Évidemment ce père de l'église est fort goûté de ses fidèles, et l'on se répétera demain combien la veille sa parole était *savoureuse*. Puis on chante un hymne sur toutes les notes fausses connues et possibles. Enfin une autre voix s'élève, une voix de femme cette fois, que les murs de l'édifice étouffent, mais que j'entends assez pour comprendre qu'elle imite avec succès les lamentations et les frénésies du prophète. Celui-ci ébranle encore une fois la voûte des cieux, et un hymne nouveau clôt la séance, qui s'achève en ce moment même. Anabaptistes, mormons ou trembleurs, je ne sais pas à quelle secte appartiennent ces possédés. Ce sont à coup sûr de grands in-

sensés ou de grands imposteurs, peut-être l'un et l'autre à la fois, tant la nature humaine est complexe! Les Américains aiment les crises de nerfs : en religion comme en politique, le délire est pour eux la suprême éloquence. Vous rappelez-vous les prédicateurs napolitains de San-Gaëtano? Ils ont des poumons et une furie à faire tomber les murailles de Jéricho : leurs rages de dents sont pourtant à ces convulsions surhumaines comme une canzonette légère à quelque grand morceau de Verdi.

New-York, 22 novembre.

J'ai assisté hier en chemin de fer à une petite représentation de politique intime. Six ou huit soldats démocrates montèrent dans le wagon et mirent leurs langues à leur aise. Ces scènes grossières ne peuvent être rares dans un pays où l'observation des convenances est livrée, comme celle des lois, à la bonne volonté individuelle. Je suis même étonné de rencontrer tant de soldats décens et paisibles quand aucune discipline ne les force à se bien tenir, et qu'ils peuvent si aisément prendre le haut du pavé. Mes aimables compagnons se mirent donc à causer et à blasphémer politique, se damnant l'un l'autre à chaque parole, et damnant surtout les nègres, auteurs de la guerre civile. Un brave homme qui voyageait avec sa fille s'impatiente et s'approche d'eux poliment. « *Gentlemen,* je vous rappelle qu'il y a des règlemens contre la grossièreté de langage. » Là-dessus, *tolle* général : ces *gentlemen* ne souffrent pas qu'on leur enseigne les bonnes manières, ni qu'on fasse avec eux l'aristocrate. « *He is a damned black republican* (1)! — Dieu me damne si nous avons dit un damné mot qui puisse blesser l'oreille des dames! — Es-tu ministre, *old man?* » et tout ce qu'un soldat peut vomir d'injures sans en avoir honte. Cependant, intimidés malgré eux, ils se levèrent au bout de quelques minutes et passèrent, tout en jurant, dans le *car* voisin. Un seul resta, un tout jeune homme, un peu ivre, qui se mit à attaquer successivement chacun de nous en répétant : « Je tue l'homme qui ne dira pas hurrah pour Mac-Clellan. » Le premier qu'il entreprit était un vieux fermier en cheveux blancs, qui le remit à sa place avec bonté en se penchant vers moi pour maugréer contre « ces diables de soldats. » Je fus le second à soutenir l'attaque : notre homme s'assit brusquement près de moi, et, me mettant le poing sous le nez, me demanda si j'étais républicain; mon silence obstiné le découragea. Il alla gesticuler plus loin jusqu'à ce que le conducteur, d'une mine

(1) *Black republican,* républicain nègre; c'est l'injure habituelle adressée par les démocrates aux abolitionistes.

souriante et gracieuse, vînt lui faire quelques remontrances. Personne n'osa le jeter dehors.

C'est que l'uniforme commence à être redouté en Amérique. Ici, dans l'état de New-York, les soldats se contentent de faire du bruit; mais ailleurs, dans le Tennessee, dans la Louisiane, en général dans tous les états où ils règnent du droit de la guerre, ils tuent, et ce sont des offenses vénielles. Le vice-président et gouverneur militaire du Tennessee, André Johnson, harangua dernièrement à Nashville un *meeting* de gens de couleur. « Deux personnes, raconte paisiblement le journal, y perdirent la vie. » L'un d'eux, un soldat, venait de crier assez sottement : *Hurrah for Mac-Clellan!* Il fut aussitôt entouré et *shot*, comme le dit la langue anglaise avec son énergique concision. L'autre jeta des pierres aux orateurs, et la garde l'abattit à coups de fusil comme il essayait de s'enfuir. On ajoute qu'un mulâtre fut tué en manière de vengeance par les camarades du soldat qui avait crié *hurrah for Mac-Clellan!* Cependant les orateurs continuaient leurs harangues. De tels actes, encouragés par l'impunité, ont une signification terrible. Ne se plaignait-on pas l'autre jour que le président eût fait grâce à un officier confédéré qui devait périr en rétaliation des crimes commis par les rebelles? La *justice*, disait-on, veut que ce prisonnier périsse. Étrange idée de la justice chez une nation chrétienne!

On parle aussi de l'arrestation arbitraire du lieutenant-gouverneur du Kentucky, Jacobs, et de son bannissement au pays des rebelles. Je le crois depuis longtemps engagé dans une complicité coupable avec l'ennemi. Les démocrates se plaignent de ce châtiment sommaire qu'aucun jugement n'a prononcé, et que ne suffit pas à justifier la suspension extraordinaire du droit d'*habeas corpus*; ils y voient un attentat criminel à la constitution et aux libertés publiques. Ces mesures pourtant sont inévitables dans un pays où les lois laissent le gouvernement désarmé.

C'est là justement le défaut, quelques-uns disent l'avantage de la démocratie américaine. L'autorité du gouvernement y est pour ainsi dire élastique, et pourvu que l'opinion générale la soutienne, l'arbitraire peut s'y établir à la faveur même de la liberté. La loi n'a rien prévu. La licence et l'arbitraire se donnent la main contre elle et s'entr'aident à empiéter sur un domaine qu'elle ne sait pas défendre. L'imprévoyance, il faut le dire, est le vice naturel d'une législation de hasard, improvisée pour subvenir aux premiers besoins d'une société nouvelle, comme ces maisons de bois grossières qui servent d'abri provisoire aux pionniers. Il est aussi dans la nature du règne populaire d'imprimer à la législation une allure violente, capricieuse, une instabilité qui la discrédite. Enfin la di-

versité, les contradictions flagrantes des lois locales, le conflit perpétuel qui s'élève entre la loi de l'état et la loi de l'Union, rendent illusoire l'emploi de la répression légale, et impossible, aux époques troublées, l'usage de cet instrument compliqué. Tout se fait alors par exception. Ni principes, ni mesures générales, ni régularité dans l'emploi de la force : la société vit d'expédiens, au jour le jour.

Est-ce là notre idéal? Ne faisons-nous pas une confusion entre la théorie du gouvernement démocratique à l'américaine et la théorie dite constitutionnelle des gouvernemens libres de l'Europe? Celle-ci veut que les représentans de la nation gouvernent par l'entremise de la loi qu'ils ont faite, et dont l'autorité suprême fait plier un pouvoir exécutif qui n'est qu'un instrument. Que voyons-nous ici? En face de ces corps électifs qui font les lois se dresse un autre pouvoir, non moins émané du suffrage populaire, non moins autorisé à s'en dire le représentant, dont les fonctions peuvent s'élever jusqu'à l'exercice de la dictature. La république française s'est donné un président élu directement par le peuple. Malgré la fiction des deux degrés, le président des États-Unis est lui-même l'élu immédiat du suffrage populaire. Dans chacun des états, il y a un gouverneur directement élu par le peuple. La constitution des États-Unis donne bien au congrès le pouvoir de déposer le président; mais quand donc a-t-on usé de ce droit terrible? Ce n'est pas devant le congrès qu'il est responsable, mais devant le peuple, et au jour de l'élection seulement. Les ministres sont de purs agens, responsables envers lui seul, et qui ne peuvent être déposés que par lui. Il y a même des états où le suffrage populaire les désigne en même temps et les investit du même prestige que le magistrat suprême. La démocratie veut avoir dans le pouvoir exécutif un serviteur immédiat, dépendant d'elle seule, un agent révolutionnaire qui puisse au besoin braver les lois. Ce serviteur peut devenir un maître, quand aux instincts de la démocratie ne se joint pas, comme en Amérique, l'usage ancien de la liberté.

ERNEST DUVERGIER DE HAURANNE.

LES ORIGINES

DE

LA QUESTION D'ORIENT

III.

LA QUESTION D'ORIENT EN ITALIE AVANT LES CROISADES. LES DUCS DE BÉNÉVENT ET DE SALERNE. LES BYZANTINS ET LES MUSULMANS EN SICILE.

Je savais ce qu'avaient été Pise, Gênes, Venise et la papauté dans la lutte de l'Europe contre l'Orient après les croisades; mais je savais moins bien ce qu'avait été cette lutte dans l'Italie méridionale avant les croisades, quand elle était soutenue par des républiques qui ne sont plus aujourd'hui que des noms de petites villes et de villages, Salerne, Gaëte, Amalfi, Sorrente. Ayant passé quelques jours sur ces côtes de l'Italie méridionale et les voyant garnies des tours qui aujourd'hui s'appellent encore les *tours des Sarrasins*, trouvant partout, à Salerne, à Sorrente, à Amalfi, des souvenirs et des traditions de cet Orient musulman du VIIIe au XIe siècle, il est naturel que la curiosité des lieux ait excité chez moi la curiosité des événemens, et que je me sois mis à rechercher les récits de ces temps confus et héroïques.

C'est quelques-uns de ces récits qu'à la suite de mes premières études sur *les Origines de la question d'Orient* (1) je voudrais

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai et du 1er octobre 1864.

présenter très rapidement aux lecteurs de la *Revue*, afin qu'ils puissent avoir une idée du premier choc entre l'Orient musulman et l'Occident chrétien. Nous nous faisons volontiers une grande image de la lutte qui a eu lieu en Espagne entre les Maures et les Visigoths; nous nous plaisons à célébrer la victoire de Charles Martel sur les Sarrasins à Poitiers, et nous l'appelons le sauveur de la chrétienté. Oui, Charles Martel a sauvé la chrétienté occidentale; mais il y avait pendant ce temps-là une chrétienté méridionale qui luttait contre les musulmans sur les bords de la Méditerranée, en Italie, en Sicile, en Sardaigne, en Corse, en Provence. Cette lutte a souvent été périlleuse. Les Sarrasins du VIIIe au XIe siècle avaient encore l'ardeur et l'énergie de la foi mahométane dans ses commencemens. L'Italie a donc plusieurs fois failli devenir mahométane, la Sicile l'est devenue, l'Espagne l'a été; la Provence a eu pendant longtemps à Fraissinet, aujourd'hui Lagarde-Frainet, un établissement de Sarrasins. Il s'en est peu fallu que le bassin de la Méditerranée et que l'Adriatique aussi ne soient devenues un bassin musulman. On peut donc dire sans aucune exagération que la question de savoir si l'Europe méridionale serait musulmane ou resterait chrétienne s'est plusieurs fois débattue du VIIIe au XIe siècle dans le bassin de la Méditerranée, — et si l'Europe a échappé à la domination musulmane, elle le doit peut-être à ces républiques de l'Italie méridionale aujourd'hui sans nom et presque sans histoire, à Amalfi, à Sorrente, à Salerne, à Gaëte, à ces chrétiens de la Sicile vaincus par les musulmans, mais qui tâchaient sans cesse de secouer le joug, à ces moines de couvens sans cesse dévastés qui bravaient le martyre pour affermir les fidèles dans la foi de Jésus-Christ, à ces papes dont quelques-uns n'avaient pas les allures de l'église, mais qui défendaient l'Italie avec une intrépidité guerrière et patriotique appropriée aux dangers du temps. Voilà les premiers combattans et les premiers martyrs de la question d'Orient.

Je croyais d'abord, pour découvrir les commencemens de la question d'Orient en Italie, n'avoir à étudier que les annales de Pise, de Gênes, de Venise et de la papauté; mais c'est le propre des études sur quelques points de l'histoire d'Italie qu'on s'aperçoit bien vite qu'il n'y a rien d'ancien dans ce pays qui n'ait en arrière quelque chose de plus ancien, et qu'il y a toujours sur chaque sujet deux ou trois antiquités groupées pour ainsi dire l'une sur l'autre. Avant la lutte que Pise, Gênes, Venise et la papauté ont soutenue, après le XIIIe siècle, contre l'Orient musulman, il y a la lutte plus ancienne de l'Italie méridionale, d'Amalfi, de Salerne, de Sorrente, de Naples, de Gaëte, petits états, mais grands courages. Ils avaient leurs lois, leurs gouvernemens, leurs armées,

leurs marines, leur commerce, leur industrie, et tous ces biens qu'ils s'étaient acquis, ils savaient les défendre en versant leur sang. Pourquoi donc les oublier, ces premiers et ces énergiques représentans de l'indépendance chrétienne, ces perpétuels soldats de la foi et de la liberté italiennes pendant les siècles les plus confus et les plus périlleux de l'histoire? Pourquoi donc ne pas glorifier ces marchands, ces marins, ces soldats, ces citoyens d'Amalfi, de Sorrente, de Salerne, de Gaëte? Ils ont sauvé l'Europe de leur côté comme Charles Martel l'a sauvée du sien. Ah! je sais bien que lorsqu'on voit aujourd'hui Sorrente, Amalfi, Salerne, il y a deux choses qui font qu'on oublie leur héroïsme, leurs ruines d'une part et la beauté de leurs rivages de l'autre. Comment croire, lorsqu'on voit ces villes si petites et si désolées, ces maisons négligées, ces masures délabrées, ces rues qui ne sont que des ruelles de village, ces ports presque abandonnés, Sorrente et Salerne, ou qui ne sont animés que par des barques de pêcheurs ou de touristes, comment croire qu'il y a eu là des populations nombreuses, actives, guerrières, industrieuses, prêtes au travail et au combat? Comment croire à une marine, à une armée, à un état? Quoi! il y a eu, disent les chroniqueurs, plus de cent cinquante mille hommes à Amalfi, dans cette petite ville, dans cette longue et étroite rue qui fait le fond d'une petite vallée descendant à la mer? Où habitait donc tout ce monde? Les maisons autrefois grimpaient des deux côtés de la vallée, placées sur les mamelons de la montagne comme mille et une forteresses; à travers ces maisons, des couvens étaient çà et là dispersés. Il y en a encore quelques-uns debout avec leurs petites chambres autour du cloître, et c'est dans un de ces vieux couvens, arrangé en auberge, que viennent loger les touristes, qui y sont assez médiocrement nourris en souvenir sans doute de la sobriété des anciens moines; mais ils ont, pour charmer leurs regards, l'immense et étincelant aspect de la mer, et vers la terre le gracieux contraste des montagnes couvertes de verdure. Que de fois, au temps jadis, quand la cloche du vieux couvent sonnait l'alarme pour annoncer une descente des Sarrasins, ou appelait à la prière pour bénir le départ d'une expédition des Amalfitains, on vit descendre des étages de la montagne, à travers mille sentiers, hommes, femmes, enfans, les hommes allant se battre ou s'embarquer, les femmes et les enfans allant prier pour leurs défenseurs! J'aimais à les voir se grouper sur les degrés du grand escalier qui, de la place publique, monte à l'église placée sur une terrasse de rochers, à mi-côte de la montagne. De là, surveillant le combat ou le départ, ils envoyaient leurs cris de victoire ou d'adieux aux combattans ou aux embarqués. Images du passé, vous ne ressemblez guère aux images

du présent, quoique Amalfi revive un peu, dit-on, par ses fabriques et ses expéditions de macaronis! Mais ce qui couvre et efface tout, grandeurs du passé, ruines et délabrement du présent, c'est l'ineffable splendeur et l'inexprimable douceur de la nature. Comme tous les aspects semblent faits ici pour le plaisir des yeux et l'enchantement de l'esprit! Comme la beauté arrive à vous de toutes parts, de la mer et des flots qui viennent caresser le rivage, des îles placées çà et là pour ôter et pour rendre tour à tour à ce grand horizon l'idée de l'infini, selon que l'œil s'attache à ces îles ou s'en détourne, — de la terre arrondie en collines charmantes, coupée en vallées étroites et obscures, parée du gris changeant de l'olivier et de la sombre et éclatante verdure de l'oranger! Ces lignes graves et douces des montagnes appartiennent à l'architecture grecque; c'est Phidias qui les a dessinées. Quelques-unes de ces femmes qui passent ressemblent à ses statues. Ce chevrier que je vois assis sur le rocher pendant que ses chèvres grimpent et se suspendent aux pierres, cherchant çà et là quelques brins d'herbes, et qui regarde la mer pour en jouir, je l'ai lu dans Théocrite, où il regarde aussi la mer depuis plus de deux mille ans pour en jouir et pour en enseigner la jouissance à ceux dont la poésie ouvre les yeux sur la nature. Est-ce qu'en ces beaux lieux les hommes ont jamais pu faire autre chose que regarder et aimer? Est-ce qu'ici ils ont jamais pu travailler, souffrir, combattre pour une idée, pour un sentiment, pour un devoir, pour un intérêt? Est-ce qu'il y a ici une histoire? Est-ce qu'il y a autre chose que le charme de l'heure présente? A ces molles insinuations d'une nature enchanteresse, j'aime que l'histoire réponde, avec sa voix sévère, en me parlant des labeurs, des dévouemens, des misères, des victoires, des grandeurs des anciens habitans de ces petites villes, des anciens citoyens de ces petites républiques. Les républiques de la Grèce ancienne et de l'Italie du moyen-âge n'existent, je crois, dans l'histoire, que pour enseigner aux hommes de notre siècle, trop épris du pêle-mêle humain et du mécanisme administratif des vastes empires, que les petites sociétés peuvent faire de grandes choses, et que, pour laisser une longue mémoire, l'énergie du patriotisme vaut mieux que l'étendue du territoire.

L'Italie moderne a produit un ouvrage très savant, l'*Histoire des Musulmans de Sicile* (1), par M. Amari, où tous les souvenirs de cette première lutte entre l'Italie et l'Orient sont rassemblés avec beaucoup de soin et d'étude, et je me sers d'autant plus volontiers de cet ouvrage que l'auteur l'a entrepris et écrit à Paris. Exilé du royaume de Naples, M. Amari vint à Paris et se mit courageusement

(1) *Storia dei Musulmani di Sicilia*, scritta da Michele Amari, 3 vol. in-8°, 1854.

à apprendre l'arabe. Son *Histoire des Musulmans de Sicile* est le fruit du noble et laborieux emploi qu'il fit de ses longues journées d'exil. En 1833, l'Académie des inscriptions et belles-lettres avait mis au concours la question des incursions et de la domination des musulmans en Italie (1). L'ouvrage de M. Amari procède de cette question, sinon de ce concours; il a été fait sous les auspices de notre Institut, et mérite, à ce titre comme à beaucoup d'autres, d'attirer l'attention de la France.

Il y a une autre raison qui me pousse à parler avec une très grande estime du livre de M. Amari, c'est que je me permettrai quelquefois de critiquer, non pas les savantes recherches de l'auteur, mais ses jugemens et ses conclusions. Je ne m'étonne pas d'ailleurs de cette différence d'opinions entre M. Amari et moi; nous ne traitons pas le même sujet. Il fait l'histoire des musulmans en Sicile et il aime ses héros jusqu'à penser parfois que la Sicile eût peut-être gagné à rester soumise à la domination musulmane. La question que j'essaie d'étudier est toute différente : je veux signaler les services que l'Italie a rendus à l'Europe du VIIIe au XIe siècle, avant les croisades, en luttant contre l'invasion des musulmans. Je veux montrer comment l'Italie, non-seulement par sa situation géographique, mais par l'exemple de toute son histoire, soit avant, soit après les croisades, doit avoir une part importante dans la décision de la question d'Orient. Tout l'y appelle : sa conformation géographique, puisqu'elle est une des deux grandes péninsules qui s'avancent vers l'Orient, et que, plus européenne que la péninsule hellénique, elle représente l'Europe en Orient de plus près qu'aucun autre pays; les souvenirs de Pise, de Gênes, de Venise après les croisades, d'Amalfi, de Sorrente et de Salerne avant les croisades; l'accord ancien et facile de la papauté et de l'Italie sur la question d'Orient; les titres de rois de Chypre et de Jérusalem restés dans la maison de Savoie; la part même, singulière, mais peut-être prédestinée, que le Piémont a prise en 1854 à la guerre d'Orient. Avec ces idées sur le passé et même sur l'avenir de l'Italie en Orient, il est difficile que je ne lui sache pas gré d'avoir voulu rester chrétienne, d'avoir lutté du VIIIe au XIe siècle pour l'indépendance du bassin de la Méditerranée, et du XIIIe au XVIIIe pour la sécurité du commerce européen. C'est une belle gloire que d'avoir servi deux fois de rempart à l'Europe avant et après les croisades, et cela vaut mieux, selon moi, pour l'Italie que les courtes prospérités et l'éclat éphé-

(1) Voici le texte de la question proposée par l'Académie : « tracer l'histoire des différentes incursions faites par les Arabes d'Asie et d'Afrique, tant sur le continent de l'Italie que dans les îles qui en dépendent, et celle des établissemens qu'ils y ont formés; rechercher quelle a été l'influence de ces événemens sur l'état de ces contrées et de leurs habitans. »

mère que les cours mahométanes promettaient à leurs sujets à Bagdad, à Cordoue, ou même à Palerme.

I.

Il faut, pour bien se représenter le trouble singulier que les incursions maritimes des Arabes ou des Sarrasins jetèrent dans le bassin de la Méditerranée au VIIIe siècle, il faut songer à la paix et à la sécurité dont jouissait ce bassin depuis les derniers temps de la république romaine. A prendre l'histoire de Rome, ce fut une grande tristesse que l'établissement de l'empire romain, qui produisit les cruautés et les extravagances des empereurs, la bassesse et la paresse de la populace romaine, qu'il fallait nourrir et amuser. A prendre l'histoire du monde, qui était tyrannisé et pillé par les proconsuls romains, l'établissement de l'empire fut un bienfait; il y eut pour les provinces plus d'ordre et un peu moins d'exactions. Mais ce fut surtout pour le commerce que l'empire fut un grand avantage : plus de flottes rivales sur mer et luttant les unes contre les autres. La police de la mer fut facile, puisqu'il n'y avait plus qu'un seul pavillon, et la Méditerranée, avec ses mille golfes, ne fut plus qu'un vaste bassin ouvert au commerce par la paix.

C'est cette paix qui durait depuis sept siècles que vinrent interrompre et détruire au VIIIe siècle les incursions maritimes des Arabes. Pendant le premier siècle de l'ère mahométane, les Arabes hésitaient beaucoup à entreprendre des expéditions maritimes. Un des plus hardis capitaines des Arabes, Moawia, ayant demandé au calife Omar la permission d'aller attaquer l'île de Chypre, Omar le lui défendit en disant qu'il ne fallait pas confier les guerriers de l'islam à un morceau de bois flottant. C'est encore Omar qui écrivait qu'il savait que la Méditerranée était beaucoup au-dessus de la terre, et que nuit et jour elle demandait à Dieu la permission de l'inonder, qu'il ne fallait donc point que les armées musulmanes fussent remises à la garde d'un si perfide élément. On disait aussi autour d'Omar que, Mahomet et le Coran n'ayant pas parlé de la mer, les mahométans ne devaient pas la connaître ni surtout s'y hasarder. Cependant, comme les peuples finissent toujours par trouver dans leurs livres religieux ce qui est nécessaire à la satisfaction de leurs besoins et de leurs intérêts, les Arabes, surtout quand ils se furent emparés de l'Afrique et de Carthage (698 après Jésus-Christ), trouvèrent qu'il y avait dans le Coran toute sorte d'encouragemens à avoir une marine. Les docteurs et les commentateurs du livre sacré assurèrent que le musulman qui dans la guerre sacrée supportait le mal de mer avait autant de mérite que celui qui mourait sur le champ de bataille baigné dans son sang, que l'ange de la

mort portait dans le ciel les âmes des autres martyrs, mais que c'était Dieu lui-même qui recueillait dans son sein les âmes de ceux qui périssaient dans une bataille navale (1).

Un des conquérans et des maîtres de l'Afrique, Mousa, établi à Tunis, à quelques pas de Carthage, fut tenté par la beauté de cette mer qu'on disait autrefois aux Arabes de craindre et d'ignorer. D'ailleurs près de lui Carthage, peu à peu abandonnée, lui parlait par ses ruines des grandeurs de la marine. Les chroniqueurs arabes racontent que Mousa aimait à s'entretenir avec les paysans berbères du pays, et que ceux-ci lui faisaient des récits merveilleux sur les entreprises de Carthage, qu'ils lui parlaient d'Annibal, un grand guerrier et un grand marin qui avait conquis l'Espagne et qui était revenu en Afrique en faisant, les armes à la main, le tour du bassin de la Méditerranée. Ces légendes enflammaient l'imagination du vieux Mousa. Il avait plus de soixante-dix ans; mais sa vieillesse était verte et son âme était ambitieuse; il ne sentait de son âge que le besoin de se presser dans ses entreprises. L'histoire des Carthaginois, changée et embellie par les récits populaires, le poussait à en ressusciter la grandeur. Ces Arabes qui, au commencement de l'ère mahométane, ne faisaient dater, pour ainsi dire, que du Coran la création elle-même avaient peu à peu appris l'histoire du monde en le conquérant, et ils voulaient se faire une histoire plus grande encore et plus merveilleuse que celle que leurs vaincus leur racontaient. Mousa voulait posséder le bassin de la Méditerranée, comme on lui disait que l'avaient possédé les Carthaginois, ses devanciers en Afrique. Il fit creuser un canal entre la mer et la lagune qui devait servir de port à Tunis, il fit bâtir un arsenal, il fit construire une flotte de cent vaisseaux, proclama la guerre sacrée sur mer et confia cette flotte à son fils Abdallah (704).

C'est à partir de ce moment que commencent ces incursions maritimes qui, sous le nom des Sarrasins, ont désolé la Méditerranée jusqu'aux croisades, et qui, après les croisades, ont recommencé, sous le nom des Turcs et plus tard des Barbaresques, jusqu'aux premières années du XIXe siècle. Ainsi, pendant onze cents ans, le bassin de la Méditerranée a été livré au pillage et à la déprédation, et l'Europe a supporté ce fléau ou l'a combattu mollement. Plus menacée que le reste de l'Europe, l'Italie a seule lutté avec une énergie supérieure à ses forces.

Si je voulais tracer le tableau du trouble et de la désolation que ces incursions musulmanes répandaient sur les côtes de la Méditerranée et particulièrement de l'Italie, je prendrais volontiers le tableau que Cicéron faisait, dans son discours *pro lege Manilia*,

(1) *Storia dei Musulmani di Sicilia*, par M. Amari, t. Ier, p. 80-81.

des incursions des pirates de Cilicie sept cent soixante ans juste avant l'armement de Mousa. La guerre des pirates est un des plus incroyables épisodes de l'histoire romaine. La marine grecque, la marine de Carthage, celle de Syrie et celle d'Égypte, celle de Mithridate, avaient partout cédé à la puissance des Romains. C'est à ce moment que d'audacieux pirates, cachés sur les côtes de la Cilicie, balancèrent la fortune romaine et devinrent les maîtres de la Méditerranée. Les biographies des Romains de cette époque (de 77 à 67 avant Jésus-Christ) sont pleines des aventures que la piraterie causait aux plus grands personnages de Rome : ils prirent César, qui leur paya rançon. « Quel lieu, dit Cicéron, assez fortifié et assez défendu pour être à l'abri des armes de ces pirates, ou assez caché pour échapper à leurs incursions?... Rappellerai-je la prise de Colophon et de Samos, et de tant d'autres villes considérables, quand les ports même dont vous tirez votre vie et votre nourriture sont tombés au pouvoir des pirates? Ne savez-vous plus l'histoire de Gaëte et de son port plein de vaisseaux pillé par les corsaires sous les yeux d'un préteur? et de Misène, où ils ont enlevé les enfans du consul qui les avait combattus à Misène même? et d'Ostie enfin, du malheur et de la honte d'Ostie, quand sous vos yeux mêmes, et à deux pas de Rome, la flotte que commandait un consul romain a été prise et détruite par les pirates (1)? » Gaëte, Misène, Ostie, tous ces lieux désolés, au temps même de la grandeur romaine, par les incursions des corsaires de Cilicie, je les retrouve dans l'histoire des incursions des Sarrasins aux VIIIe et IXe siècles de l'ère chrétienne. Cette ville d'Ostie, que M. de Visconti est en train de faire sortir de ses ruines, grâce à la libéralité intelligente du pape, ce sont les Sarrasins qui l'ont ravagée et détruite en 846. Gaëte, qui de nos jours a eu un instant historique, était, au IXe siècle, une petite république qui avait ses soldats et ses vassaux; elle avait plusieurs fois battu les musulmans, plus heureuse ou plus courageuse que ne l'avait été l'ancienne Gaëte, aux derniers jours de la république romaine. Lorsque je voyais sur les bords du golfe de Salerne ces tours placées de distance en distance et destinées à défendre le pays contre les incursions des Sarrasins d'abord et des Barbaresques plus tard, ou bien lorsque je découvrais dans le pli caché de quelque vallée étroite s'ouvrant sur le rivage un petit hameau inattendu que de la mer on ne pouvait pas soupçonner, je me redisais malgré moi les paroles de Cicéron en pensant aux incursions du IXe et du Xe siècle : *Quis toto mari locus per hos annos aut tam firmum habuit præsidium ut tutus esset? Aut tam fuit abditus ut lateret?*

Quant à ces captivités soudaines qui affligeaient les familles,

(1) *Pro lege Manilia*, ch. XI et XII.

quant à ces rachats qui les ruinaient au temps des pirates de Cilicie, c'était, hélas! la vie quotidienne des habitans des côtes de la Méditerranée au temps des invasions des Sarrasins. Le butin des corsaires musulmans consistait surtout en captifs qui étaient mis à rançon. Dans la première expédition des Sarrasins de Tunis, en 704, sous le commandement d'Abdallah, Mousa, en rendant compte de cette expédition au calife de Bagdad, avait écrit qu'il envoyait au calife le cinquième des captifs qu'il avait faits, et que ce cinquième montait à trente mille hommes. Ce chiffre parut une erreur en trop. « C'est une erreur en moins, répondit Mousa; le secrétaire aurait dû écrire soixante mille hommes. » Ces incursions n'étaient donc pas seulement des pillages, c'étaient de grandes captures d'hommes et des dépopulations de territoires.

Les incursions des Sarrasins dans la Méditerranée datent de la conquête qu'ils firent de l'Afrique; elles devinrent plus nombreuses quand ils se furent emparés de la Sicile. A Dieu ne plaise que je veuille faire de la géographie une règle fatale qui décide de la destinée des peuples! Il m'est impossible cependant de ne pas remarquer le lien singulier qui rattache la Sicile à l'Afrique. Quand l'Afrique est puissante, elle étend sa domination sur la Sicile, témoin les Carthaginois avant l'ère chrétienne et les Sarrasins à partir du VIIIe siècle. Quand l'Afrique est faible et vaincue, la Sicile alors devient italienne. Elle a rarement été indépendante, quoiqu'elle l'ait toujours souhaité. Elle paie en cela le prix de son admirable situation. Placée au milieu de la Méditerranée occidentale comme une place forte, tous les conquérans et tous les dominateurs de la mer l'ont enviée et se la sont disputée. Les Athéniens ont voulu l'avoir et y ont perdu leur puissance; les Carthaginois l'ont disputée aux Grecs; les Romains l'ont enlevée aux Carthaginois. Soumise aux Romains, la Sicile ne fut pas seulement pillée par les préteurs : c'était le sort commun du monde; elle fut ruinée et dépeuplée par les grands propriétaires romains. C'est là qu'ils avaient leurs immenses domaines, qu'ils ne cultivaient plus, qu'ils changeaient en vastes pâturages pour l'élève des bestiaux, avec des esclaves marqués au front comme les bêtes du troupeau, à demi nus, mal nourris, mal logés, et qui devenaient des brigands à la première occasion. Dans ce pays désolé et épuisé par ses maîtres, il y avait souvent des révoltes d'esclaves et des guerres serviles qui faisaient trembler Rome au milieu même de son luxe et de ses plaisirs. Tacite donne la raison des frayeurs que ressentait la ville souveraine : « la population libre diminuait tous les jours, la population esclave s'accroissait sans cesse (1). »

(1) « Urbem trepidam ob multitudinem familiarum quæ gliscebat immensum, minore in dies plebe ingenua. » *Annales*, liv. IV, ch. 27.

Jusqu'à l'apparition des musulmans dans la Méditerranée, la Sicile était aisément restée soumise à l'empire de Constantinople. Avec les musulmans, tout change, non pas seulement pour la Sicile, mais pour la Méditerranée tout entière. A qui restera la Sicile? à qui restera l'empire de la Méditerranée? Aux musulmans ou aux chrétiens? Et parmi les chrétiens, qui l'emportera? Il y a deux peuples ou deux états parmi les chrétiens qui au IXe siècle se disputent l'Italie méridionale et la Sicile : les Lombards de Bénévent et de Salerne, les Grecs de Constantinople. Ce sont ces deux états dont je veux caractériser rapidement la destinée et les principaux personnages en montrant la part qu'ils ont prise à la lutte contre les musulmans; mais c'est surtout les petites républiques de cette Italie méridionale, les glorieuses devancières de Pise, de Gênes et de Venise, dont j'aimerais à signaler les efforts et la puissance.

Un mot d'abord sur les duchés lombards de Bénévent et de Salerne.

La royauté lombarde a laissé d'elle une grande mémoire en Italie. L'éclat de ses conquêtes a frappé les imaginations; l'Arioste a chanté le roi Autharis, qui porta son étendard du pied des montagnes jusqu'aux rives de Messine :

. . . . . Corse il suo tendardo
Da' piè de' monti al mamertino lido,

et la légende populaire, plus poétique encore que le poète, raconte que le roi lombard, arrivé à Reggio, à l'extrémité de la Calabre, poussa son cheval dans la mer, et, frappant de sa lance la colonne d'un vieux temple, s'écria : « Voilà la frontière du royaume des Lombards! » Boccace, dans ses contes, qui sont des récits recueillis çà et là, a mis les rois et les reines de Lombardie. Enfin les Lombards en Italie sont le peuple guerrier et chevaleresque. Ils n'ont pas la même réputation dans notre histoire de France. Accusée par les papes, détruite par notre Charlemagne, la royauté lombarde a la mauvaise renommée que les vainqueurs ont soin en général de faire aux vaincus. Ce n'est pas seulement par leurs prouesses guerrières que les Lombards plaisent à l'imagination de l'Italie; leurs lois les ont aussi rendus célèbres. Ces batailleurs étaient des législateurs et des jurisconsultes. Au temps de l'empereur Frédéric Barberousse, un poète de sa cour, faisant l'éloge des Lombards, qui n'avaient plus nulle part en Italie ni royaume ni duché, disait d'eux :

Gens astuta, sagax, prudens, industria, solers,
Provida consilio, legum jurisque perita (1).

(1) « Nation habile, sagace, prudente, active, adroite, prévoyante dans le conseil savante dans la science des lois et du droit. »

Le droit lombard luttait contre le droit romain et l'emportait dans les parties de l'Italie méridionale qui dépendaient du duché lombard de Bénévent. Comme les Lombards étaient d'origine germanique, le droit lombard était essentiellement féodal et se répandait avec la féodalité. Aussi, quand les Normands conquirent l'Italie, la loi lombarde prévalut décidément sur la loi romaine dans l'Italie méridionale. Les Normands sont la dernière invasion germanique ou scandinave, et ils furent à ce titre en Europe, au IXe siècle, les restaurateurs du régime féodal, déjà affaibli et altéré, ils l'appliquèrent avec une telle force que l'empreinte s'en est pour ainsi dire conservée jusqu'à nos jours, partout où ils l'ont mise, en Angleterre par exemple et dans l'Italie méridionale et dans la Sicile, où la grande noblesse garde encore quelque chose de l'ascendant de la féodalité, sans savoir, comme en Angleterre, s'en servir pour la liberté. Comme la conquête normande avait féodalisé l'Italie méridionale (1), le droit lombard garda sa prépondérance dans le royaume de Naples jusqu'au milieu du XIVe siècle sous la maison d'Anjou; alors l'école des jurisconsultes et du despotisme rendit la primauté au droit romain.

Je me souviens d'avoir vu au couvent de la Cava un manuscrit des lois lombardes du IXe au Xe siècle; j'aimais à toucher de mes mains ce témoin d'un temps si ancien et ces lois faites par des princes barbares pour conserver ou rétablir un peu d'ordre social à travers la confusion violente des événemens. Puis ma pensée passait naturellement de ces monumens antiques aux lieux où je les voyais et aux bénédictins intelligens, instruits et aimables, qui me les montraient. Quels lieux! une vallée ou plutôt une fente et un trou (*cava*) dans la montagne, et au fond de cette fente un couvent à l'endroit le plus sauvage, adossé à la montagne! Mettez cela dans nos climats septentrionaux, même dans nos Alpes, quelle triste et affreuse solitude! mais la resplendissante lumière du midi inonde ces rochers qui n'ont plus d'obscurités, et ce qui serait une cave au nord devient un abri et un ombrage au midi. Les arbres, les rochers, ce qui reste même des vieux murs du couvent, tout est vêtu d'une pourpre lumineuse. L'œil sent pour ainsi dire que derrière cette montagne est la mer immense et étincelante, cette mer que les fondateurs de la Cava n'avaient pas sans doute voulu voir, puisqu'ils lui avaient volontairement tourné le dos, soit que l'aspect de la mer eût pour eux l'inconvénient de faire penser à je ne sais combien de choses inconnues et de lointaines aventures, soit plutôt que voir la mer et en être vu fût un danger dans ces temps d'incursions musulmanes. Les moines de la Cava ont été moins soli-

(1) Voyez l'*Histoire civile du royaume de Naples*, par Giannone, 4 vol. in-4°, t. Ier, livre v, ch. 5.

taires qu'ils ne le voulaient : une vieille ville était venue se bâtir près de la vieille abbaye pour s'abriter sous son influence. Plus tard, la vieille ville a été peu à peu abandonnée, et au commencement du XVIIe siècle une ville nouvelle, une ville de villégiature et de plaisance, s'est bâtie dans la vallée qui, par Vietri, débouche vers la mer. La solitude primitive du couvent s'est retrouvée; mais elle a retenu ses pieux habitans, qui ont continué à y vivre avec leur foi, avec leurs souvenirs, avec leurs livres, avec leurs manuscrits et leurs diplômes, dont ils ont fait un savant catalogue. Un bruit seulement s'est ajouté à leur vie, celui du chemin de fer de Vietri, qui passe en grondant au fond de la vallée.

Au couvent de la Cava et surtout en face du manuscrit des lois lombardes, il est impossible de ne pas songer au duché lombard de Bénévent. Bénévent n'a un nom dans l'histoire que parce qu'il a été le dernier siége de la civilisation lombarde.

Au temps de leur puissance, les Lombards avaient fondé en Italie trois grands duchés destinés à servir de boulevard à leur royaume, le duché de Frioul au nord contre les invasions barbares, le duché de Spolète au centre de l'Italie contre les Grecs de Ravenne et contre les Romains et la papauté, le duché de Bénévent dans l'Italie méridionale; ces deux derniers duchés, Spolète et Bénévent, étaient, dans la pensée des Lombards, deux étapes pour leurs conquêtes futures. Lorsque les carlovingiens de France renversèrent le royaume des Lombards et détruisirent la première tentative de l'unité de l'Italie avant nos jours, les trois duchés lombards ne tombèrent pas avec la royauté lombarde. Les deux premiers cependant, Frioul et Spolète, disparurent dans l'anarchie de l'Italie au IXe siècle. Bénévent survécut, et perpétua dans l'Italie méridionale pendant plus d'un siècle encore la gloire du nom lombard (1). Bénévent a compté parmi ses ducs de grands guerriers et d'habiles politiques qui faillirent presque fonder dans l'Italie méridionale le royaume que fondèrent plus tard les Normands. A la renommée des armes s'ajoutaient celle de la religion et celle de la science. Les ducs de Bénévent bâtissaient beaucoup d'églises; ils plaçaient dans ces églises de précieuses reliques. Saint Janvier avait été évêque de Bénévent. Quand l'arrière-petit-fils de Charlemagne, l'empereur Louis, vint dans l'Italie méridionale combattre et vaincre les Sarrasins et couronner d'un dernier rayon de gloire la race prématurément abâtardie des carlovingiens, un chroniqueur du temps dit qu'il y avait à Bénévent trente-deux philosophes (2)! Sans doute

(1) Fondation du duché de Bénévent, 589. — Didier, dernier roi des Lombards, 774. — Prise de Bénévent par les Byzantins, 891.

(2) « Tempore quo Ludovicus Samnitibus præerat, triginta duo philosophos Beneventum habebat. » L'anonyme de Salerne.

ces trente-deux philosophes étaient de médiocres savans et de médiocres lettrés; ils brillaient au milieu de l'ignorance générale et faisaient honneur à leur pays.

Il y a parmi ces ducs de Bénévent, et surtout pendant leur lutte contre les Carlovingiens, quelques hommes remarquables. Ainsi Grimoald II, sous le règne de Charlemagne, défend intrépidement l'indépendance lombarde, dont Bénévent était le dernier refuge. Charlemagne avait nommé roi d'Italie son fils Pépin, et le jeune prince supportait avec impatience que Grimoald osât lui résister. Il lui envoya des députés chargés de lui dire de sa part qu'il voulait que de même qu'Arelghis, son père, avait obéi à Didier, roi des Lombards, il lui obéît comme au roi d'Italie; mais Grimoald lui répondit par ces deux vers latins :

Liber et ingenuus sum natus utroque parente;
Semper ero liber, credo, tuente Deo (1).

Voilà un orgueil de liberté et de noblesse qui est tout germanique et tout barbare, quoiqu'il s'exprime en vers latins; mais, comme la cour de Charlemagne visait à la gloire littéraire, Grimoald voulait, en cela aussi, rivaliser avec ses adversaires. Le fils de Charlemagne, tout jeune et tout puissant qu'il était, ne put pas vaincre Grimoald, qui mourut en 806, avant Charlemagne, et les Béréventins lui élevèrent un tombeau avec une épitaphe où ils dirent que Grimoald n'avait pas été soumis par les Français :

Sed quid plura feram? Gallorum fortia regna
Non valuere hujus subdere colla sibi.

Je me défie de l'authenticité de cette épitaphe, qui fait du même coup un compliment à Grimoald et aux Français, à celui qui n'a pas été vaincu et à ceux qui n'ont pas été vainqueurs. Cette épitaphe du IXe siècle pourrait bien être du XIVe siècle, sous la maison française d'Anjou.

Je pourrais prendre encore çà et là dans l'histoire des ducs de Bénévent quelques personnages et quelques événemens intéressans; j'aime mieux chercher dans les romans et dans les récits du temps le témoignage de l'ascendant qu'avaient au IXe siècle les ducs lombards de Bénévent. Dans les temps éclairés, l'histoire, quand elle échappe à l'esprit de parti ou de système, au désir de flatter le pouvoir debout ou à l'envie d'attaquer le pouvoir tombé, est le meilleur et le plus sûr témoin des choses et des hommes; mais dans les siècles barbares et confus comme ceux dont je parle en ce moment l'histoire est sèche et stérile. J'aime mieux alors la tradition et la

(1) « Je suis né libre et noble du côté de mon père et de ma mère, et je serai toujours libre, je l'espère, avec l'appui de Dieu. »

légende, qui ont l'avantage, non pas de dire la vérité des événemens, mais la vérité des impressions que les choses et les hommes ont laissées dans l'esprit des contemporains. Règle générale : jamais les personnages obscurs et insignifians ne prennent place dans la légende. Il en est de même pour les choses. Il faut, quant aux hommes, avoir fait beaucoup de bien ou beaucoup de mal à ses contemporains, les avoir beaucoup aidés et *bienheurés* (qu'on me passe ce vieux mot français très regrettable), ou les avoir beaucoup battus et beaucoup opprimés, — il faut, quant aux choses, qu'elles aient été très favorables ou très funestes, — pour rester dans la mémoire des hommes et entrer dans la tradition ou dans la légende. J'avoue même que, si je voulais savoir exactement ce qu'a été pour les contemporains tel homme ou tel événement, j'en croirais la légende plus volontiers encore que la tradition. La mémoire oublie, l'imagination se souvient, mais à sa manière, tenant moins de compte des faits que de leur retentissement dans l'esprit de l'homme, c'est-à-dire de leur renommée. Cherchons donc dans les chroniques et dans les légendes du IXe siècle quelque histoire qui nous montre l'idée qu'avaient les contemporains des ducs et du duché de Bénévent.

Autre réflexion que je dois faire sur les légendes et sur ce qui fait que je les préfère souvent à l'histoire. Comme tableau d'un temps et d'un pays, l'histoire a un grand défaut, elle appartient trop aux hommes. Elle est toute masculine et toute salique; elle exclut presque toujours les femmes. On dirait en vérité, à lire seulement l'histoire, que les femmes ne font pas la moitié des sociétés humaines. La légende est plus juste et plus égale; elle fait une grande part aux femmes dans les événemens de ce monde, et elle a raison. Non que je veuille aller aussi loin que ce vieux juge anglais qui, lorsqu'on venait lui dénoncer un crime, écoutait patiemment le dénonciateur ou le témoin, puis, quand il avait fini, lui faisait cette question : Et la femme? — Quelle femme? — Oui, s'il y a un crime, il doit y avoir une femme pour qui le crime a été commis. — La légende est un peu de cette école. Il y a une révolution dans un état, il y a une conquête faite d'un peuple par un autre. — Et la femme? dit la légende; il doit y avoir une femme à propos de qui s'est faite la révolution ou la conquête. — Les musulmans envahissent la Sicile: c'est que le gouverneur byzantin de la Sicile avait fait une mortelle injure à Euphémius, riche seigneur sicilien. Euphémius aimait la belle Omoniza, et il allait l'épouser quand le gouverneur grec, corrompu par de grands présens, enleva Omoniza pour la donner à un rival d'Euphémius. Celui-ci, furieux, alla se réfugier en Afrique et offrit aux musulmans de leur livrer la Sicile. Avec une armée musulmane, il entre à Catane et tue le méchant gouverneur. Eu-

phémius est vengé, mais la Sicile reste en proie aux musulmans. Selon une autre légende, Euphémius était un capitaine sicilien qui s'était épris d'une religieuse; il voulait l'épouser et il l'avait enlevée de son couvent. Les frères de la religieuse demandèrent à l'empereur de Constantinople de punir le ravisseur, et il allait être puni, c'est-à-dire avoir le nez coupé, ce qui était le châtiment prononcé par la loi, quand il fit révolter les soldats qu'il commandait, s'échappa et alla offrir au sultan de Tunis de lui livrer la Sicile (1). Selon les légendes espagnoles, c'est pour venger l'affront fait à sa fille par le roi Rodrigue que le comte Julien appelle aussi les musulmans en Espagne (2). Les deux grandes conquêtes musulmanes dans le bassin de la Méditerranée, l'invasion de l'Espagne et celle de la Sicile, ont, selon la légende, une femme pour cause.

A mes yeux, la légende, outre la part qu'elle fait aux femmes, a encore un autre mérite : elle suit une sorte de logique instinctive. Ayant gagné la Sicile à propos des aventures d'une femme, les musulmans doivent la perdre aussi par une femme. Vers 1060, les musulmans de Sicile étaient partagés en deux factions ennemies; il y eut une réconciliation entre les deux partis, et Ibn-Thimna, chef d'un des partis, épousa la sœur d'Ibn-Hawasci, chef de l'autre parti. Cette sœur, qui s'appelait Meimuna, était belle, mais altière, de beaucoup d'esprit et très mauvaise langue. Elle se disputait souvent avec son mari, qui ne l'aimait pas et qu'elle n'aimait pas non plus; c'était un mariage politique. Un soir, Ibn-Thimna, étant ivre, se mit à quereller sa femme et à lui dire de grosses injures. Elle ne resta pas court et lui en répondit d'aussi grosses, ce qui irrita l'ivrogne à ce point qu'il fit lier sa femme et lui fit ouvrir les veines des bras. Heureusement un des fils d'Ibn-Thimna accourut, appela les médecins et fit arrêter le sang. Le lendemain, Ibn-Thimna, rentré en lui-même, vint trouver sa femme, lui demanda pardon, s'excusa sur l'ivresse, et Meimuna fit semblant de lui pardonner. Quelque temps après, elle demanda à son mari la permission d'aller voir son frère; il le lui permit, soit qu'il s'inquiétât peu de ce qu'elle pourrait faire, soit qu'il cherchât à avoir une querelle avec Ibn-Hawasci. Une fois chez son frère, Meimuna lui conta ce qui s'était passé, et le frère jura qu'il ne la rendrait plus à ce maître féroce. Ibn-Thimna redemanda sa femme; les deux chefs prirent les armes et en vinrent aux mains. Ibn-Thimna fut battu, et pour se venger il appela les Normands, déjà établis dans l'Italie méridionale. Ceux-ci vinrent en Sicile, n'en sortirent plus, et chassèrent les musulmans des deux partis. Voilà ce que

(1) *Storia dei Musulmani di Sicilia*, par M. Amari, t. Ier, p. 214-244.

(2) Victoire des Arabes en Espagne, 711; — invasion de la Sicile par les musulmans, 826.

j'appelle la légende de l'expulsion des musulmans. Les femmes ont part à cette légende, comme elles ont eu part à la légende de l'invasion.

Je crains bien que ces légendes, qui s'enfilent l'une au bout de l'autre comme des contes arabes, ne fassent tort à celle que je veux raconter comme un dernier témoignage de la renommée et de la puissance des ducs de Bénévent. Celle-là n'est qu'un chapitre de roman de chevalerie tout à fait fabuleux, non pas que ce conte, comme toutes les légendes, ne se rattache par quelque point à l'histoire; mais il mêle ensemble le VIIe siècle et le Xe siècle, il tient peu de compte de la chronologie : il est seulement fidèle à ce que j'appelle l'histoire morale, c'est-à-dire aux traditions populaires et aux sentimens religieux et nationaux de l'Italie à cette époque. Les deux traits principaux de cette tradition sont premièrement le mélange obligé d'une aventure de femme aux événemens politiques du temps, en second lieu la glorification de l'héroïsme guerrier des Lombards de Bénévent.

Le duc de Bénévent Romuald avait une sœur nommée Gysa, qui aimait uniquement le Christ, et qui ne songeait pas aux joies humaines du mariage. Elle était très belle, très gracieuse, et la renommée de sa beauté remplissait le monde. Le sultan de Palerme, apprenant que la belle Gysa était à Bénévent, assembla une grande armée de barbares accourus de l'Afrique et de la Babylonie; il l'embarqua sur des vaisseaux rapides et vint aborder à Amalfi. Son armée couvrait la terre comme les sauterelles couvrent les campagnes. Prenant leur course en furieux, les barbares arrivèrent à Bénévent. Quand les Lombards de Romuald virent cette innombrable armée, ils eurent grande crainte. Romuald leur disait : « Levons-nous tous et marchons contre nos ennemis; » mais les Lombards lui répondaient : « Nous ne pouvons pas marcher contre une si grande armée. Il vaut mieux nous renfermer dans les remparts de notre ville et envoyer des messagers à notre roi Grimoald, ton père, afin qu'il vienne à notre secours. Alors nous combattrons nos ennemis. Nous sommes trop peu en ce moment. » Romuald leur dit : « Loin de nous cette timidité! Depuis qu'Alboin, le premier de nos rois, a amené les Lombards de la Pannonie en Italie, jamais il ne s'est trouvé pareille faiblesse parmi les Lombards. Eh bien! si notre fin est venue, mourons courageusement pour notre patrie, et ne laissons pas à nos ancêtres la gloire d'avoir été braves et victorieux. » Il y avait un grand deuil parmi les Lombards en voyant leur petit nombre. Les anciens habitans de Bénévent étaient les plus affligés. Radalgise, un des parens de Romuald, traitait secrètement avec les barbares. Les princes pleuraient leurs principautés perdues, et c'étaient ceux même qui passaient jusque-là pour

les plus braves qui devenaient les plus timides. Romuald, le chef intrépide, sortit de Bénévent avec ses soldats et marcha contre les barbares. Bientôt les deux armées furent l'une devant l'autre. Les trompettes de l'armée de Romuald retentirent, et la terre s'ébranla aux cris que poussèrent les deux armées. Le combat dura depuis le matin jusqu'au soir, et quarante mille hommes de l'armée barbare tombèrent morts ce jour-là. Le sultan Florent s'enfuit, arriva au bord de la mer, et se hâta de remonter sur son vaisseau. Romuald, le grand prince de Bénévent, était comme un lion qui a fait son carnage et qui tressaille encore du combat qu'il a livré : il poursuivait les infidèles, sans les laisser reposer. C'est ainsi qu'il délivra Bénévent, et quand il revint dans sa ville, beaucoup de chefs le prirent pour leur duc (1).

Avec tant de renommée et tant de puissance, comment se fait-il que Bénévent n'ait pas eu au IXe siècle une meilleure fortune, et que ce duché lombard ne soit pas devenu le royaume des Deux-Siciles? Le duché de Bénévent avait pour ennemis les Byzantins, les musulmans, les carlovingiens, les petites républiques maritimes de l'Italie méridionale; mais ces ennemis étaient souvent divisés, et ce n'est pas sous leurs coups qu'il aurait succombé, s'il n'avait porté dans son sein les causes de sa ruine. Les deux causes principales de cette ruine sont le manque de marine et le morcellement féodal.

Au temps de leur puissance en Italie, les Lombards n'avaient pas de marine, et le duché de Bénévent n'en eut pas non plus. Venant de la Pannonie et peuple essentiellement continental, les Lombards ne comprirent pas, en arrivant en Italie, qu'ils devaient prendre conseil du pays où ils arrivaient et non pas du pays d'où ils venaient. Or la configuration géographique de l'Italie appelle évidemment une marine. Assise entre deux mers, avec des côtes qui ont presque partout des golfes et des ports, l'Italie perd les avantages de sa position, si elle n'a pas de marine. Il y a plus : faute de marine, ses avantages tournent contre elle. Elle est partout ouverte et exposée aux incursions des peuples étrangers. La grandeur de l'Italie au moyen-âge tient à ses républiques maritimes, à Pise, à Gênes, à Venise, et au commerce qu'elles faisaient en Orient. Il faut que l'Italie se répande au dehors, si elle veut remplir sa destinée, si elle veut devenir un grand état. Et qu'on ne croie pas que je conseille à l'Italie de se créer une grande marine de guerre et de laisser à son gouvernement le soin de lui faire la grandeur maritime que lui conseille la géographie. C'est aux particuliers que

(1) *Benedicti sancti Andreæ monachi chronicon* (apud Pertz), — *scriptores rerum germanicarum*, tome III, p. 700.

convient ce labeur. Qu'ils construisent partout des navires, comme ils le font déjà en plusieurs endroits; qu'ils naviguent, qu'ils aient d'abord une grande marine de commerce : la marine de guerre viendra d'elle-même. Je me souviens qu'allant de Gênes à La Spezzia par la belle route de la Corniche du Levant, nous nous arrêtâmes pour déjeuner à La Rota, au haut de la montagne, et que mon voiturin me montra en bas, au bord de la mer, un petit village où l'on construisait, me disait-il, beaucoup de navires et où il se faisait beaucoup d'expéditions pour l'Amérique. Aussi y avait-il dans ce petit village plusieurs millionnaires, me répéta-t-il deux ou trois fois avec l'accent d'admiration et d'estime qu'inspire partout le millionnaire. J'ai oublié le nom de ce village: mais il y a là certainement un grand exemple et une grande leçon pour l'Italie. Castellamare aussi, près de Naples, qui, il n'y a pas plus de quarante ans, n'était qu'un village de plaisance, est aujourd'hui un port de commerce. On y bâtit des navires, il y a de grands magasins, peut-être ne songe-t-on qu'à faire fortune; il n'en est pas moins vrai que dans le petit village au bas de La Rota et à Castellamare on est sur la route des vrais destins de l'Italie, et on tourne habilement et heureusement le dos à la mauvaise fortune des rois lombards et des ducs de Bénévent, qui ont cessé d'être rois et ducs pour n'avoir pas su être ou avoir des marins.

La seconde cause de la chute du duché de Bénévent est le morcellement féodal. Les Lombards introduisirent la féodalité dans l'Italie méridionale, et les ducs de Bénévent y multiplièrent les comtes et les seigneurs. « Cette multitude de comtes, dit Giannone dans son *Histoire civile de Naples*, contribua beaucoup à augmenter le relief des princes de Bénévent, » et il remarque à ce propos que « beaucoup des grandes maisons de Naples descendent de ces comtes et seigneurs du duché de Bénévent (1). » Ces paroles de Giannone sur l'honneur que se faisaient les ducs de Bénévent en s'entourant d'un grand nombre de comtes me rappellent les paroles de Tacite (2) : *Hæc ducum dignitas, hæc vires magno semper electorum juvenum globo circumdari; in pace decus, in bello præsidium. Nec solum in gente sua cuique, sed apud finitimas quoque civitates et nomen et gloria est, si numero ac virtute comitatus emineat.* « C'est l'honneur et la force des chefs germains d'être toujours entourés d'une troupe de jeunes gens d'élite; c'est leur ornement dans la paix et leur puissance dans la guerre. Avoir une cour de compagnons nombreux et braves ne fait pas seulement la renommée des chefs dans leur cité, mais dans les cités étrangères. » La bande

(1) *Histoire civile de Naples*, t. Ier, p. 480.
(2) *De moribus Germanorum*, chap. 13.

germanique était devenue la cour féodale avec la conquête barbare, et les ducs de Bénévent, en vrais Lombards ou vrais Germains, s'honoraient d'avoir une cour féodale; mais, si par là ils ajoutaient à leur magnificence et à leur renommée, ils diminuaient leur puissance, car tous ces fiefs et tous ces comtés qu'ils créaient aux dépens du domaine conquis les affaiblissaient. Outre la collation des fiefs, il y avait encore pour les ducs de Bénévent une autre cause de division et de morcellement. Les Lombards n'avaient ni droit d'aînesse ni loi salique, et ils partageaient leurs principautés entre tous leurs enfans. De là un nombre infini de petits seigneurs et de petits chefs opposés les uns aux autres et prompts à invoquer l'appui de l'étranger dans leurs querelles intestines. C'est en vain que par une faveur inespérée de la fortune les deux autres duchés lombards, Salerne et Capoue, se trouvèrent plusieurs fois réunis dans la même main. Le partage des successions détruisait bientôt cette unité, qui pouvait être le principe d'une autre unité plus grande encore, et venait rétablir la multiplicité et la faiblesse.

Ainsi divisés et affaiblis, ainsi dépourvus de marine dans un pays qui n'est qu'une bande de terre entre deux mers, les Lombards de Bénévent et de Salerne n'étaient pas capables de résister aux musulmans de Sicile et de défendre l'Italie méridionale en se l'appropriant. L'empire grec de Constantinople, qui avait perdu l'exarchat de Ravenne, mais qui avait gardé la partie la plus méridionale de la péninsule italienne, était-il plus capable que les ducs de Bénévent de repousser l'invasion des musulmans?

II.

Le bas-empire a une détestable réputation dans l'histoire : non pas qu'il soit plus mauvais que l'empire romain lui-même, mais il a eu le malheur d'avoir presque tous les vices de l'ancien empire et d'être venu à une époque où, ces vices ayant produit leur effet et perdu la société romaine, il aurait fallu, pour la rétablir, des qualités et des vertus plus grandes encore que celles qui l'avaient créée autrefois. Il succomba sous le poids d'une succession ruineuse; cependant il fut longtemps à succomber. Montesquieu, dans ses *considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, a cherché à expliquer cette longue durée d'un empire en déclin. Ce n'a pas été toujours une agonie, et le bas-empire a eu des reprises de force et de puissance qui nous font comprendre comment il a mis tant de temps à mourir. J'avoue même qu'à voir le bas-empire durer près de neuf cents ans, depuis la mort de Justinien (565) jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II

(1453), je me prends à croire que la durée de cet empire, plus longue que celle de beaucoup de grands états célèbres dans l'histoire, ne peut pas s'expliquer seulement par les lenteurs de l'agonie et les délais de la mort. Je suis même persuadé qu'à mesure qu'on étudiera de plus près l'histoire du bas-empire, nous verrons tomber les préjugés que nous avons contre les Byzantins, contre ce vieux boulevard de la chrétienté en Orient. Ces préjugés nous viennent des rancunes des croisés et de la haine qui divisait l'église grecque et l'église latine.

Les Byzantins ont rendu à l'Europe un grand service : ils ont défendu l'Europe orientale et méridionale contre la première invasion du mahométisme. Sans doute ils n'ont pas pu arrêter partout le torrent, ils ont été forcés d'abandonner l'Afrique, l'Égypte, la Syrie, une partie de l'Asie-Mineure, et en Europe l'Espagne et la Sicile; mais ils ont lutté tout en reculant, et l'Europe a profité de leur résistance. Il suffit, pour comprendre le service que le bas-empire a rendu à l'Europe, de comparer la première invasion mahométane, celle des Arabes ou Sarrasins, avec la seconde, celle des Turcs. Les Turcs, après la chute de l'empire grec, se sont avancés en Europe jusqu'à Vienne; ils ont envahi tout l'Archipel et menacé sans cesse l'Italie. Nos dangers après 1453 montrent quelle était l'utilité des remparts que nous avons laissés tomber.

Oserai-je ajouter que l'empire grec de Constantinople, ou tout au moins l'indépendance des populations chrétiennes en Orient, à Athènes, à Thessalonique, à Smyrne, à Chio, en Crète, en Chypre, est une des conditions de la prospérité de l'Orient et de la sécurité de l'Europe? A Dieu ne plaise que je revienne ici sur des idées que j'ai souvent essayé de développer dans la *Revue;* mais je suis chaque jour plus profondément convaincu que l'Europe s'est posé en Orient un problème qu'elle ne pourra pas résoudre. Ce problème est le suivant : continuer d'une part l'empire turc, parce que politiquement il est le gardien le meilleur, c'est-à-dire le plus inutile, de l'Orient, et d'autre part ne point consentir à la destruction des populations chrétiennes, qui sont en train de devenir les possesseurs utiles de l'Orient. Je sais bien que l'histoire de l'humanité s'accommode fort bien des inconséquences; mais celle-ci est une inconséquence progressive qui marche vers l'état de difficulté insoluble.

Faisons rapidement pour les Grecs ce que nous avons fait pour les Lombards de Bénévent et de Salerne, et indiquons la part qu'ils ont prise à la lutte contre les musulmans.

Quiconque est malheureux est soupçonneux. Les empereurs de Constantinople, sentant que les provinces de leur empire étaient prêtes à leur échapper l'une après l'autre, les soupçonnaient sans

cesse d'infidélité. Avant même la grande expédition du fils de Mousa, en 704, les courses des musulmans avaient commencé en Sicile; les campagnes avaient été ravagées, des villes brûlées, des femmes enlevées et transportées en Syrie, près de Damas, où elles avaient bien vite oublié, selon les historiens byzantins, leur patrie, leurs familles et leur foi. En apprenant ces ravages, le pape Martin Ier (649-654) avait envoyé des aumônes en Sicile, et il avait racheté quelques-uns des captifs faits par les musulmans. Comme l'église romaine avait de grands domaines en Sicile, c'étaient peut-être des colons de ces domaines que le pape avait délivrés à prix d'argent. La cour de Byzance l'accusa d'avoir traité avec les musulmans et de s'entendre avec eux pour soustraire la Sicile à la domination de l'empereur. Cette étrange accusation fut le prétexte d'une affreuse persécution contre le pape Martin. Il fut arraché de Rome, jeté sur un vaisseau, transporté, avec toute sorte d'outrages et de mauvais traitemens, à Constantinople, où il fut flagellé comme un criminel, traîné à travers les rues avec un collier de fer et précédé du bourreau, qui brandissait la hache, enfin relégué à Cherson, où il mourut comme un martyr. Ce n'était pas seulement le pape Martin que l'empereur Constant avait voulu frapper; c'était la papauté elle-même, dont l'ascendant en Italie inquiétait et gênait la cour de Byzance. Il fallait toutefois défendre l'Italie autrement qu'en persécutant les papes, et l'empereur Constant eut l'idée d'y reporter le siége de l'empire et de défaire l'œuvre de Constantin. Il ne voulait pas retourner à Rome : la vieille capitale lui déplaisait par ses souvenirs anciens et par son pouvoir nouveau, la papauté. Comment être empereur à côté du pape? D'ailleurs les successeurs de Constantin croyaient volontiers qu'un prince peut faire une capitale, et cela flattait leur vanité. L'aïeul de Constant, le brave et aventureux Héraclius, avait déjà eu la pensée de mettre le siége de l'empire en Afrique. Constant voulait le mettre en Sicile : ils songeaient évidemment tous les deux à s'assurer du bassin de la Méditerranée. Constant quitta donc Constantinople; il y laissa sa femme et ses enfans comme otages, afin d'apaiser une sédition du peuple, qui ne voulait pas que Constantinople perdît son titre et ses avantages de capitale, et il vint s'établir à Syracuse. C'était en 663.

L'idée n'était pas mauvaise : l'établissement de l'empire à Syracuse aurait peut-être sauvé la Méditerranée des incursions qui allaient la désoler; mais il n'y a de bonnes œuvres en ce monde que celles qui ont de bons ouvriers. Constant, en venant à Syracuse, fuyait surtout Constantinople et ses remords : il avait tué son frère, dont le spectre, dit-on, le poursuivait les nuits dans le palais im-

périal bâti sur le Bosphore, et il croyait qu'en quittant ce palais il échapperait à l'apparition vengeresse. Il ne transporta pas seulement ses remords en Occident, il y transporta tous les vices de sa nature et tous ceux de son gouvernement. Il commença son établissement en Occident par aller piller Rome, et il poussa la cupidité jusqu'à dépouiller le Panthéon de sa toiture de bronze. De plus il se fit battre par les Lombards de Bénévent. Le nouvel empereur d'Occident arriva donc à Syracuse doublement déshonoré par ses brigandages et par ses défaites. C'étaient de tristes auspices pour le nouvel empire. Bientôt les Siciliens sentirent la présence de l'empereur par les exactions du fisc, devenues plus violentes, et par les débauches qui désolaient les familles. Les Italiens de la Pouille et de la Calabre, les villes de l'Afrique encore romaines, connurent aussi ce qu'était le voisinage impérial. Enfin un beau jour Constant fut assassiné dans le bain par un de ses officiers, et le projet d'empire dans la Méditerranée, ruiné d'avance par les vices de l'auteur, tomba pour toujours avec lui (mort de Constant, 668) (1).

L'empire grec avait une forte marine, et Montesquieu compte sa puissance maritime parmi les causes principales de sa durée. C'était là aussi ce qui le rendait propre à avoir son siége en Sicile. L'Italie et la Sicile sont par la nature elle-même, je l'ai dit, vouées à la marine, et l'histoire enseigne que toutes les fois qu'elles ont négligé la marine, elles ont perdu leur puissance et leur prospérité. Constantinople a la même destinée : tant que la marine turque a été forte, l'empire turc a été puissant. Il a perdu sa grandeur le jour où il a commencé à négliger la marine. Ce qui dans l'empire grec soutenait la marine, « c'est que, dit Montesquieu, Constantinople faisait le plus grand et presque le seul commerce du monde dans un temps où les nations gothiques d'un côté et les Arabes de l'autre avaient ruiné le commerce et l'industrie partout ailleurs. Les manufactures de soie y avaient passé de Perse, et depuis l'invasion des Arabes elles furent fort négligées dans la Perse même. D'ailleurs les Grecs étaient les maîtres de la mer; cela mit dans l'état de grandes richesses et par conséquent de grandes ressources (2). » Plus loin, Montesquieu montre qu'une des causes décisives de la ruine de Constantinople fut que pendant et après l'empire latin « le commerce passa entièrement aux villes d'Italie, et Constantinople fut privée de ses richesses... Le commerce même de l'intérieur se fit par les Latins. »

Pendant la première moitié du VIIIe siècle, la prépondérance de

(1) *Storia dei Musulmani di Sicilia*, t. Ier, p. 84 et 95.

(2) *Grandeur et Décadence des Romains*, chap. XXXIII.

la marine grecque et les divisions de sectes et de partis qui troublaient l'Orient mahométan arrêtèrent un peu le torrent des invasions musulmanes dans l'Italie méridionale. Il y avait des incursions, il n'y avait pas encore de conquêtes. La Sicile et l'Italie méridionale étaient partagées entre les Grecs et les Lombards, qui dans la seconde moitié du VIIIe siècle s'alliaient encore pour repousser la conquête carlovingienne. Cependant, toute soumise qu'elle était à l'empire grec, la Sicile avait de grands rapports de commerce avec l'Afrique mahométane. Les huiles de l'Afrique se vendaient alors dans tout le bassin de la Méditerranée, et un chroniqueur arabe raconte que, la première fois que les habitans de l'Afrique, récemment conquise par les musulmans, vinrent payer le tribut à leurs vainqueurs, un des capitaines arabes, voyant apporter un sac de pièces d'or, demanda à un des contribuables comment ils gagnaient cet or. Celui-ci, cherchant autour de lui, aperçut un olivier, le montra à Abdallah et lui dit : « Voilà d'où nous tirons notre or; les Romains n'ont point d'oliviers, et ils nous paient notre huile avec cet or. » Ainsi, malgré la guerre, le commerce se faisait dans le bassin de la Méditerranée. Il y avait même des marchands arabes établis en Sicile avant la conquête, et les musulmans n'étaient point des inconnus pour l'Italie. Souvent opprimés par les gouverneurs byzantins, les Siciliens et les Italiens méridionaux étaient parfois amenés à penser que les musulmans, leurs ennemis, ne leur faisaient guère plus de mal que les Grecs, leurs défenseurs. Je ne crois pas, comme M. Amari, que la conquête de la Sicile par les musulmans fut un bonheur pour les Siciliens ou tout au moins une secousse heureuse. A lire sa savante histoire, on voit que le bonheur des Siciliens a consisté à changer de servitude. Ils aimaient fort peu leurs maîtres byzantins; ils n'aimèrent guère mieux leurs maîtres sarrasins. L'anarchie musulmane remplaça la paralysie grecque. La seule ressemblance entre les deux régimes, c'est que le fisc fut aussi dur et aussi tyrannique sous les musulmans que sous les byzantins, et cette ressemblance suffisait pour ôter aux Siciliens toute envie de préférer le nouveau régime à l'ancien.

Ce qui aliéna le plus les Siciliens de l'empire grec, ce fut la querelle des iconoclastes. On sait la guerre acharnée que les empereurs iconoclastes firent aux images. Les Siciliens et les Italiens méridionaux aimaient et aiment encore les images, nouvelle cause de division entre eux et les Byzantins; mais ce n'était pas assurément une cause d'attachement et d'union avec les musulmans, plus grands ennemis des images que les iconoclastes eux-mêmes. Détester les iconoclastes et pencher vers les musulmans, dont les doctrines

avaient peut-être inspiré le zèle sauvage des iconoclastes, c'est là une contradiction que je n'ose point imputer aux Siciliens. Il est vrai que M. Amari ne croit pas qu'il y ait le moindre rapport de doctrine entre les iconoclastes et les musulmans; il ne pense pas que le plus ardent des empereurs iconoclastes, Léon l'Isaurien (726), se soit inspiré le moins du monde du mahométisme ou du judaïsme dans sa haine contre les images. Ici, je dois le dire, je joue de malheur avec M. Amari. Je suis assez favorable aux empereurs byzantins, et je crois qu'il y en a un assez grand nombre qui valent mieux que leur réputation; mais je ne puis pas m'accorder avec M. Amari sur l'empereur Léon l'Isaurien, dont il fait un réformateur philosophique qui a voulu corriger la superstition et détruire les abus du monachisme. Léon a été intolérant et persécuteur, dit-on, parce qu'il a voulu faire des sages, l'étant lui-même. A Dieu ne plaise que je veuille ici discuter avec M. Amari pour ou contre la doctrine des iconoclastes! Leur doctrine pouvait avoir du bon; son malheur est d'être arrivée au trône et de n'avoir pas su résister au désir de triompher par des décrets. On reproche en général aux césars de Byzance d'avoir été trop théologiens. Leur tort, selon moi, n'est pas d'avoir été trop théologiens; la théologie était le goût et la passion du temps. Comment des empereurs tumultueusement électifs auraient-ils pu échapper aux passions et aux opinions de leur siècle? Aussi voyons-nous qu'à Constantinople toutes les hérésies sont arrivées tour à tour au trône. Le mal n'est pas que les empereurs aient été trop théologiens, mais qu'ils aient été trop empereurs dans la théologie. Au lieu de discuter, ils se sont mis à décréter. Il n'y avait pas grand mal à controverser sur l'usage et l'abus des images, sur la double ou l'unique volonté de Jésus-Christ; le tort était de substituer la volonté de l'empereur à toutes les volontés du ciel et de la terre et d'adorer la toute-puissante personne du prince au lieu de telle ou telle image plus ou moins miraculeuse de la Vierge ou des saints. Règle générale : il est plus dangereux d'adorer les vivans que les morts, parce que l'adoration des vivans est un métier, tandis que celle des morts n'est qu'une opinion. Je ne veux pourtant pas reprocher trop vivement aux hérésies byzantines d'avoir cédé à la tentation de triompher par la force au lieu de triompher par la discussion et d'avoir préféré la publicité impérieuse du bulletin des lois à la publicité contentieuse des journaux. N'avons-nous pas vu de nos jours les plus honnêtes gens du monde, qui peut-être avaient raison et qui étaient en train de le faire croire au public, les économistes, renoncer à la lente sûreté de leurs démonstrations et aimer mieux vaincre par l'autorité que par la liberté? Soyons donc indulgens pour les formulaires et les *types*

théologiques que les empereurs imposaient à la conscience de leurs sujets, et plaignons les sectaires, princes ou ministres, plaignons les sectaires de toute opinion de préférer le commandement à l'apostolat.

Malgré le penchant que M. Amari prête aux Siciliens pour les musulmans, la conquête de la Sicile fut lente à faire, et ce n'est qu'entre 821 et 827 qu'elle s'accomplit; ce ne fut pas non plus sans résistance. Cette résistance, dont je ne veux pas faire le récit, mais dont je veux citer quelques traits, montre un des plus curieux caractères de l'empire grec. Ce sont ce que j'appellerais volontiers ses accès inattendus de vitalité et ses résurrections intermittentes. Il y a des instans où, voyant la faiblesse de ses empereurs, la vénalité de ses ministres, l'indiscipline de ses armées, la mollesse du peuple, vous croyez que cet empire est à la veille de sa mort, et que rien ne peut le sauver. Tout à coup un nouvel empereur monte sur le trône, tantôt par l'élection d'une armée révoltée, tantôt par une révolution de palais, tantôt par un crime, et cet empereur, créé par le hasard, par le désordre ou par le crime, s'il a quelque courage et quelque talent, rend soudain à l'empire le ressort qu'il semblait avoir perdu, tant il y a de vitalité cachée dans cet établissement à la fois vieux et nouveau, tant la vie afflue naturellement de toutes parts dans cette capitale assise sur le Bosphore! Il suffit d'un intervalle ou d'une trêve dans les vices de son gouvernement pour lui rendre quelque chose de la force et de la puissance romaines. Je ne compte pas, il est vrai, parmi les vices et les misères de son gouvernement l'usage d'élire révolutionnairement ou militairement ses empereurs. « Comme les Grecs, dit Montesquieu, avaient vu passer successivement tant de diverses familles sur le trône, ils n'étaient attachés à aucune, et, la fortune ayant pris des empereurs dans toutes les conditions, il n'y avait pas de naissance assez basse ni de mérite si mince qui pût ôter l'espérance. » Habitué à la perpétuité héréditaire de la maison de France, Montesquieu était disposé à regarder la monarchie élective et vacillante comme un mauvais système. Nous sommes d'un siècle plus aguerri aux oscillations du pouvoir. La phrase de Montesquieu veut dire après tout que, parmi les empereurs grecs, il y a eu beaucoup de parvenus. Où était le mal dans un empire cosmopolite, comme était nécessairement l'empire grec? L'élection et le cosmopolitisme étaient un des remèdes et des contre-poids du despotisme oriental : mauvais remède, je l'avoue, meilleur pourtant que le mal. Dès Rome, il était visible que l'élection des empereurs, faite par le choix capricieux des soldats entre des parvenus arrivant du monde entier, était pour l'empire un moyen de salut plutôt que de ruine. Les courtes dy-

nasties que Rome avait eues avaient toutes mal fini, celle des Césars par Néron, celle de Vespasien par Domitien, de Marc-Aurèle par Commode, de Septime-Sévère par Caracalla. A Constantinople, les dynasties ne furent pas plus heureuses. L'empire romain à Rome et l'empire grec à Constantinople n'avaient pas ce qu'il faut pour avoir des dynasties durables. La stabilité des dynasties tient à l'unité des peuples. Or il n'y a pas de peuple et de société qui aient jamais eu moins d'unité nationale que l'empire de Rome ou de Constantinople. Quand on est le monde entier, on peut être un état, mais on n'est point un peuple. Le palais des césars à Rome et le palais des empereurs grecs sur le Bosphore ressemblent à un vaste panthéon où entrent tour à tour les dieux de toutes les nations et de toutes les races. Il y a des empereurs de toutes les provinces, de tous les pays qui forment l'empire, et il y en a aussi de toutes les sectes chrétiennes de l'Orient. Les Thraces sont remplacés par des Africains, les Africains par des Arméniens et des Phrygiens, ceux-ci par des Macédoniens, les Macédoniens par les Comnène issus de Rome. L'élection prend partout ses élus; souvent aussi l'audace les lui impose. Byzance voit à peine une dynastie durer plus d'un siècle, et cette mutabilité n'est pas un malheur pour l'empire, car on peut remarquer que les résurrections de l'empire grec coïncident avec l'avénement des dynasties nouvelles. Le règne de Justinien est glorieux pour l'empire; Justinien représente une dynastie nouvelle fondée par son oncle Justin Ier, qui est fils d'un laboureur. Héraclius relève la fortune de l'empire; il est le chef d'une dynastie nouvelle. Il en est de même de Léon l'Isaurien et de Basile le Macédonien. Le corps du vieil empire reprend la vie aussitôt qu'il reçoit un nouveau sang. Il y a des états qui tombent par de trop fréquens changemens de dynasties; l'empire grec se relève par ce qui ordinairement perd les autres états.

C'est à ces changemens de dynastie qu'il faut faire honneur de la résistance que firent la Sicile et l'Italie méridionale aux attaques des Sarrasins. Sous Théophile, le second empereur de la dynastie phrygienne (829-842), et sous Basile Ier, fondateur de la dynastie macédonienne (867-886), l'empire grec reprit un peu d'énergie et de grandeur. Il eut des hommes de cœur à son service : ainsi, sous Théophile, en Sicile, le patrice Alexis Muscegh, un jeune Arménien plein de valeur et de talent que l'empereur Théophile avait pris en grande faveur et qu'il fiança à sa fille Marie encore enfant. L'empereur fit coup sur coup de Muscegh un patrice, un proconsul, un maître des officiers du palais, un césar, il voulait même en faire son successeur; mais à peine l'eut-il élevé si haut qu'il se mit à le soupçonner, et il le fit général de l'armée de Sicile pour l'éloigner de

Constantinople. En Sicile, Muscegh repoussait les attaques des musulmans et commençait à reconquérir les villes qu'avait perdues l'empire, quand ses ennemis l'accusèrent de s'entendre avec les musulmans pour s'emparer de l'île et s'ériger en prince indépendant. Théophile était un assez bon empereur; mais il était déjà le second de sa dynastie, et déjà loin par conséquent des bonnes inspirations de la vie privée. Il crut aux calomnies de ses courtisans contre Muscegh et le rappela. Muscegh était instruit de sa disgrâce et hésitait à revenir, ce qui aidait à la calomnie. Théophile alors lui envoya un archevêque en protestant de son affection constante pour Muscegh. Il le chargea d'un sauf-conduit et lui remit, comme gage de sa bonne foi, une croix qu'il portait toujours sur sa poitrine. L'archevêque fut trompé par l'empereur et n'en trompa que mieux Muscegh. Le général calomnié revint à Constantinople avec lui, fut jeté en prison, battu de verges, et ses biens furent confisqués. L'archevêque reprocha en pleine église son parjure à l'empereur, qui le fit arracher de l'autel, flageller, et enfin l'exila. Le patriarche de Constantinople osa aussi faire des remontrances à l'empereur; elles le touchèrent. Théophile avait des caprices en bien et en mal; il en eut un de justice : il fit sortir Muscegh de prison, lui rendit ses biens et voulut lui rendre ses emplois et son commandement. Muscegh refusa : il était las du monde et de la cour. Il employa ses biens restitués à bâtir un monastère et il s'y renferma. Que dites-vous de cette scène de la cour de Byzance qui semble déjà une des scènes de la cour des sultans de Constantinople? Et ce chapitre d'histoire n'explique-t-il pas comment l'empire grec se relevait de temps en temps par le courage de quelques empereurs et de quelques généraux, comment il retombait bientôt par les vices du despotisme et les intrigues de la cour, comment enfin le zèle de la religion, peut-être même le goût de la théologie, qui, mieux que le patriotisme, soutenait cet empire contre les musulmans, soutenait aussi les honnêtes gens de l'empire contre les déboires et les injustices de la cour et du monde? Mais c'était malheureusement à la condition de quitter ce monde qu'ils privaient de leur appui, de telle sorte que dans ce malheureux empire l'amour même du bien se tournait en impuissance contre le mal.

Basile le Macédonien fut aussi un des restaurateurs intermittens de l'empire grec, un des défenseurs de la Sicile et surtout de l'Italie méridionale contre les musulmans. Il est impossible d'arriver à l'empire par plus de hontes mêlées à plus de crimes que ne le fit Basile. Il avait épousé une des maîtresses de l'empereur Michel III ou l'Ivrogne; il lui avait donné sa propre sœur pour remplacer sa maîtresse répudiée; il avait assassiné le césar Bardas,

oncle de Michel III, et il assassina aussi Michel. Après cela, il régna avec habileté, avec sagesse, avec justice, releva l'empire et fonda la plus longue dynastie qui ait régné à Constantinople. Les moralistes de Port-Royal diraient que Dieu permet ces choses-là afin que nous comprenions ce que vaut au fond le pouvoir ici-bas, puisqu'on peut l'acquérir à de pareils prix. Malgré le courage et l'activité que Basile montra dans son gouvernement, c'est sous son règne pourtant que Syracuse fut prise et que la Sicile se soumit à la domination des musulmans.

Ce siége de Syracuse est un des épisodes les plus intéressans de l'histoire des musulmans de Sicile. En rapprochant les uns des autres les historiens byzantins des chroniqueurs arabes, M. Amari a fait du siége de Syracuse un récit éloquent et dramatique. Je demande la permission d'en traduire les dernières pages. La brèche était ouverte, et les musulmans avaient plusieurs fois donné l'assaut sans pouvoir vaincre l'héroïque résistance de la garnison byzantine, aidée par le dévouement des Syracusains. « Pendant vingt jours et vingt nuits, les chrétiens, épuisés par neuf mois de siége et de famine, défendirent cette brèche couverte de cadavres. Il y avait cent musulmans contre un chrétien, dit le moine Théodose, qui a raconté cette admirable défense, à laquelle il prit part ainsi qu'aux dernières et lamentables épreuves qui la terminèrent. Fatigués et mécontens d'être arrêtés si longtemps par une bande de squelettes plutôt que d'hommes, sur un monceau de ruines plutôt que sur un rempart, les musulmans s'éloignèrent un instant. Le matin du 21 mai 878, tout paraissait calme et tranquille; le gouverneur et la plus grande partie des soldats s'étaient retirés un instant pour prendre un peu de nourriture et de repos. Jean Patriano était resté avec quelques soldats pour garder la brèche du haut de la tour qui la dominait, quand, à six heures, toutes les machines de l'ennemi se mettent à lancer des traits et des pierres avec le fracas d'une tempête. L'échelle de bois qui communiquait de la ville à la tour, et qui était le but des projectiles ennemis, se brise avec un grand bruit. A ce bruit, le gouverneur s'élance de table, court à la brèche, suivi de ses plus intrépides soldats : il n'était plus temps; l'ennemi s'était élancé sur la tour, avait massacré ses défenseurs et faisait irruption dans la ville. Une troupe de soldats essaya de tenir tête encore aux ennemis devant l'église du Sauveur. Elle fut écrasée par le nombre et mise en pièces. Alors les vainqueurs, heurtant avec force les portes de l'église, les brisent, entrent; il y avait là une foule immense d'hommes, de femmes, d'enfans, de vieillards, de malades, de prêtres, de moines, d'esclaves, qui s'étaient réfugiés au pied des autels : les musulmans en font un affreux carnage. De

là, ils se répandent dans la ville, tuent et pillent. Le patrice, avec soixante nobles syracusains, s'enferme dans une tour et résiste jusqu'au lendemain. Une troupe de musulmans court à la cathédrale, où l'archevêque Sophronius et trois prêtres, parmi lesquels le moine Théodose, s'étaient dépouillés de leurs vêtemens sacerdotaux, afin de n'être point reconnus. Vêtus d'un pourpoint de cuir, ils s'étaient tapis entre le maître-autel et la chaire épiscopale. Sophronius attendait et promettait un miracle; les autres se demandaient mutuellement pardon de leurs fautes, comme à l'article de la mort, et ils remerciaient Dieu, dit Théodose, de l'épreuve qu'il leur envoyait. Voici que les musulmans entrent dans la cathédrale, et l'un d'eux, avec son épée dégouttante de sang, court derrière l'autel, tire les fugitifs de leur abri, sans les maltraiter ni les menacer. Frappé de l'aspect vénérable de l'archevêque, il lui demande en grec qui il est. L'archevêque se nomme. « Où sont les vases sacrés? » dit le musulman, et il se fait mener dans la chambre où étaient gardés ces vases, qui, dit Théodose, pesaient cinq mille livres d'argent et d'or. Le musulman enferme ses captifs dans cette chambre, puis il va chercher les chefs de l'armée et obtient la vie des prisonniers. »

M. Amari, disposé à admirer les musulmans, cite le nom de ce guerrier qui savait épargner les vaincus; mais à voir les épouvantables massacres qui suivirent la victoire, et cela pendant une semaine entière et de sang-froid, il faut croire que Semaioun, c'est le nom du bon musulman, était de l'élite. M. Amari pense que c'était un converti au mahométisme qui gardait encore quelque affection pour ses compatriotes. Le brave gouverneur de la ville fut égorgé un des premiers, et il reçut la mort la tête haute et comme s'il allait au combat; le moine Théodose l'appelle un saint, il l'était, puisqu'il combattait et mourait courageusement pour défendre sa religion et sa patrie. Il y avait aussi parmi les défenseurs de Syracuse un autre guerrier que les musulmans connaissaient bien à cause des grands coups d'épée qu'il donnait et des imprécations qu'il prononçait à chaque coup d'épée contre le prophète Mahomet. Les musulmans lui écorchèrent la poitrine et lui arrachèrent le cœur, qu'ils déchirèrent à belles dents. A Dieu ne plaise que je veuille diminuer l'horreur de cette atrocité, mais c'était une croyance des Arabes que le cœur était le siége du courage de l'homme. Un de leurs plus cruels tyrans, un des fous les plus sanguinaires qui aient jamais régné, Ibrahim-ibn-Ahmed, ne manquait jamais, quand un de ses ennemis avait montré un grand courage, de lui faire arracher le cœur pour l'examiner curieusement, comme s'il pouvait y surprendre le secret du courage qui l'avait étonné. A la prise de Taorminium (902), Ibrahim fit amener devant

lui l'évêque Procope, qui avait exhorté ses compatriotes à se défendre courageusement contre les musulmans. « Tes cheveux blancs, lui dit-il, m'invitent à te parler avec un esprit de paix. Si en même temps ils te rendent sage, abjure la foi chrétienne, tu sauveras ta vie, celle de tous ces prisonniers qui t'environnent, et je te mettrai dans un tel rang que tu seras, après moi, le second de la Sicile. » Procope sourit sans répondre. « Ne sais-tu pas quel est celui qui te parle? — Si, répliqua Procope, c'est le démon qui me parle par ta bouche, et voilà pourquoi je ris. » Alors Ibrahim, se tournant vers les bourreaux: « Ouvrez-lui la poitrine, dit-il, et arrachez-lui le cœur; je veux y chercher le secret de son orgueil. » Un chroniqueur prétend même que, dans sa fureur et en grinçant des dents, il voulait manger ce cœur: autre opinion étrange et digne d'Ibrahim, qu'à manger le cœur d'un brave on s'en approprie le courage (1).

Les Byzantins, en perdant Syracuse, perdaient la capitale de la partie de la Sicile qui était restée grecque. C'était un grave échec; mais, comme ils avaient une marine puissante, ils désolaient par leurs prises le commerce des musulmans. Ils avaient en même temps reconquis la supériorité dans la Pouille et dans la Calabre, d'où ils avaient chassé les musulmans. Constantinople avait alors en Italie un général habile et brave, Nicéphore Phocas, qui fut l'aïeul de l'empereur Phocas. Ce n'était pas seulement un bon capitaine, c'était un guerrier généreux et qui tâchait de rendre la guerre moins cruelle qu'elle ne l'était alors. Un des plus grands fléaux de la guerre à cette époque, c'était la vente des prisonniers de guerre comme esclaves. En Italie, l'armée byzantine avait fait beaucoup de prisonniers, non-seulement parmi les musulmans, qu'elle avait vaincus, mais parmi les Italiens, qu'elle prétendait avoir délivrés du joug mahométan. Rappelée d'Italie pour aller défendre l'Asie-Mineure, l'armée byzantine, prête à s'embarquer à Brindes, traînait derrière elle ces bandes de prisonniers qu'elle comptait vendre à Constantinople au marché des esclaves; c'était sa plus grosse part de butin. Nicéphore ordonna que les soldats s'embarquassent avant les prisonniers; quand ils furent embarqués, il commanda de mettre à la voile et fit annoncer aux prisonniers qu'ils étaient libres. Les Italiens reconnaissans bâtirent sur le rivage une église dédiée à saint Nicéphore, au patron de leur libérateur, en mémoire de sa générosité et des services qu'il avait rendus à l'Italie pendant son gouvernement en traitant bien les sujets de l'empire et en allégeant le poids des impôts.

Heureuse la cour de Byzance, plus heureuse encore l'Italie méri-

(1) Amari, t. II, p. 84.

dionale, si elle n'avait jamais eu que des gouverneurs comme Nicéphore Phocas! Malheureusement les soldats byzantins se croyaient en pays conquis quand ils étaient en Italie; ils se permettaient tout, violences contre les biens et contre les personnes, outrages à l'honneur des femmes, et répondaient aux plaintes par des coups. Aux insultes privées ajoutez la rapacité des généraux et des gouverneurs, les déprédations de leurs agens, les exactions sous prétexte d'armemens à faire : de là la haine que tous les historiens de ce temps, interprètes en cela des sentimens de l'Italie méridionale, témoignent contre les Byzantins; de là aussi la faiblesse secrète de la domination byzantine dans la Pouille et dans la Calabre, et sa chute aux premiers coups que lui portèrent les Normands. Les Italiens du sud ne voulaient pas des musulmans pour leurs maîtres, mais ils ne voulaient pas davantage des Byzantins pour leurs défenseurs. Ils acceptèrent les Normands, chrétiens comme eux et qui cessaient d'être des étrangers en se naturalisant par leur conquête (1).

Je ne veux pas encore toucher à l'histoire des Normands dans l'Italie méridionale et plus tard dans la Sicile, qu'ils enlevèrent aux musulmans et aux Byzantins. Cette histoire viendra en son temps. Je veux achever de caractériser les derniers temps de la puissance byzantine en Italie, montrer ses derniers jours d'éclat au moment même où sa chute approchait, signaler les causes de cette chute, et enfin indiquer les traces que la domination byzantine a laissées plus ou moins longtemps dans l'Italie méridionale.

III.

J'ai souvent cherché quelle était la cause du peu d'intérêt qu'inspirait l'histoire du bas-empire. Une des causes principales est, selon moi, l'incohérence et la singularité même d'un empire qui, pendant neuf cents ans, semble toujours mourant et qui ne meurt pas. Nous sommes tous portés, historiens ou lecteurs, à partager l'histoire des empires en trois périodes, celle de leur agrandissement, celle de leur puissance, celle enfin de leur décadence, et nous ne permettons guère aux événemens de mêler et de croiser ces diverses périodes, c'est-à-dire de susciter des résurrections imprévues aux jours de décadence et des chutes également imprévues aux jours de puissance et de force. Les soubresauts nous déplaisent dans l'histoire. Si un empire tombe, il faut, pour plaire aux logiciens, et nous sommes tous plus ou moins logiciens, que sa

(1) Amari, t. Ier, p. 443.

chute soit continue et progressive. Si un empire est en train de s'élever, il faut aussi qu'il s'élève par un progrès continu, sans s'interrompre par un accident inattendu. Nous savons bien, il est vrai, que le hasard a une grande part dans l'histoire privée et publique de l'humanité; nous n'aimons pas cependant l'histoire d'un homme ou d'un état qui n'est qu'une suite de hasards. Or telle est l'histoire du bas-empire, une suite de hasards contradictoires, hasards de mort, hasards de vie, hasards de faiblesse, hasards de force. Il n'y a qu'une seule manière d'expliquer ces hasards, et je dirai même qu'ils me plaisent ainsi expliqués : ils dépendent des individus; ils sont bons ou mauvais selon les individus qui entrent tour à tour sur la scène. Il n'y a pas d'histoire où l'individu ait un plus grand rôle que dans l'histoire du bas-empire, de ce grand théâtre cosmopolite qui reçoit des acteurs de toutes les parties du monde. Quel roman perpétuel, roman de palais et de cour, roman de caserne et de camp, roman de cloître et d'église! Toutes les causes d'aventures dans la vie humaine se trouvent réunies dans les événemens du bas-empire, la guerre et la fortune militaires, les femmes et les intrigues d'alcôves, les hérésies, les schismes et les agitations de sacristies. Il y a pour l'individu dans cet empire toutes les manières de réussir, les bonnes, les mauvaises, celles qui sont mêlées de bien et de mal. Et réussir, cela veut dire le succès le plus inattendu et le plus grand, de simple soldat devenir empereur, de mignon devenir prince, de bedeau devenir patriarche! Le malheur de cette histoire romanesque, qui est toujours tout près de me plaire parce qu'elle fait une large place aux vertus et aux vices de l'individu, c'est qu'elle a trop d'acteurs, trop de personnages. De là une sorte de confusion et de pêle-mêle qui déroute l'attention. On ne sait à qui entendre au milieu de tant de personnages qui ont tous et tour à tour le premier rôle. On se fatigue à prendre intérêt à tant de princes et à tant de princesses, quoiqu'ils diffèrent de race, de pays, de caractères, d'idées et de goûts. Les uns, il est vrai, tâchent de restaurer l'empire par leurs qualités; les autres en hâtent la chute par leurs vices. Rien néanmoins dans cette histoire ne se décide ni en bien ni en mal, et le lecteur s'impatiente d'attendre un dénoûment qui ne vient jamais.

Ce sont pourtant ces restaurations temporaires qui doivent le plus exciter l'intérêt, et celle qui se fit de la domination byzantine dans l'Italie méridionale au x[e] siècle doit surtout attirer notre attention, — d'un côté parce qu'elle fut la dernière en Italie et qu'elle amena un dénoûment, de l'autre parce qu'aucune peut-être ne caractérise mieux ces résurrections intermittentes et passagères qui sont le trait distinctif de l'histoire du bas-empire.

Depuis que les musulmans étaient maîtres de la Sicile entière, et que cette île était leur place forte dans la Méditerranée, ils attaquaient sans cesse l'Italie méridionale; ils s'y faisaient même des établissemens d'où ils s'élançaient par toute l'Italie et jusqu'aux portes de Rome. Sous Constantin Porphyrogénète (911-959), une expédition byzantine vint relever en Italie la fortune de l'empire. C'était en 956; les musulmans, divisés par des factions, se combattaient entre eux au lieu de poursuivre leurs conquêtes en Italie. L'expédition byzantine s'occupa surtout de faire rentrer sous le joug impérial les principautés lombardes, qui s'étaient relevées d'une première chute, et les municipalités italiennes, qui étaient des républiques presque indépendantes, comme Naples par exemple, qui avait alors une histoire nationale, tandis qu'elle n'a plus eu depuis que celle de ses conquérans étrangers. Les empereurs byzantins ne savaient pas qu'à détruire les principautés lombardes et les républiques municipales de l'Italie méridionale, ils abattaient d'avance les obstacles qui pouvaient arrêter la conquête normande.

Encouragés par leurs succès en Italie, les Byzantins, sous Phocas (964), songèrent à recouvrer la Sicile. Phocas, bon général avant d'être empereur, et qu'une élection militaire avait porté sur le trône, sut bien préparer et organiser l'expédition; mais il n'osa pas mettre à la tête de l'armée ses meilleurs généraux, craignant que leurs victoires ne leur créassent des titres à l'empire. Il prit pour amiral un eunuque, Nicétas, qui était brave, et qui de plus était un savant théologien, mais qui n'était point un marin, et pour général le bâtard d'un de ses oncles, jeune homme courageux, mais imprudent. C'étaient des choix de cour et des calculs d'usurpateur. L'expédition échoua en Sicile après quelques succès : la flotte même fut moitié brûlée, moitié prise par les musulmans. L'amiral eunuque fut fait prisonnier et conduit à Mehedia, en Afrique, où il trouva, pour le consoler de sa captivité, un beau manuscrit des *Homélies*, qu'il copia avec soin, et cette copie est aujourd'hui à la Bibliothèque impériale de Paris (1).

L'échec des Byzantins en Sicile ne détruisit pas leur domination dans la Pouille et dans la Calabre; mais ils ne savaient pas rendre cette domination légère et douce à leurs sujets. De là de fréquentes révoltes, et dans leur désespoir les Italiens ne manquaient pas d'appeler les musulmans de Sicile, qui venaient piller le pays sous prétexte de le délivrer. Les Byzantins à leur tour appelaient contre les musulmans d'autres défenseurs, qui accouraient comme vers

(1) Amari, t. II, p. 272.

une proie à dévorer. Ainsi en 1003 et 1005 nous voyons les Pisans et les Vénitiens venir au secours des Byzantins de la Pouille et de la Calabre. Les Pisans viennent défendre les côtes occidentales de l'Italie méridionale, les Vénitiens les côtes orientales : intervention à noter dans l'histoire, parce qu'en face de l'affaiblissement des municipalités républicaines de l'Italie du sud elle montre l'accroissement de puissance des républiques maritimes de l'Italie du nord. Pise et Venise ne songent pas à faire des conquêtes ou des établissemens dans l'Italie méridionale; mais elles s'essaient à s'assurer l'empire de la Méditerranée, et c'est déjà une preuve de leur grandeur croissante que de voir les Byzantins demander secours à Pise et à Venise. La puissance maritime de Constantinople, jadis maîtresse absolue de la mer, commence à décliner. Ce n'est pas encore tout à fait le moment de l'empire grec décrit par Montesquieu, et qui précède sa chute de peu de temps quand il peint « cet état qui dominait sur plusieurs îles, qui était partagé par la mer, qui en était environné en tant d'endroits, et qui n'avait plus de vaisseaux pour y naviguer (1); » mais il y avait déjà un principe de ruine dans cette prépondérance accordée volontairement aux marines de Pise et de Venise.

Dix ans après, les princes lombards de Salerne, pour repousser les incursions des musulmans, appellent de leur côté les Normands, qui, par la défense de Salerne, viennent inaugurer leur destinée en Italie. A la fin du x[e] siècle et au commencement du xi[e], l'arrivée de la marine pisane et vénitienne dans les deux mers de l'Italie méridionale et l'apparition des Normands à Salerne semblent partout annoncer en Italie l'ascendant décisif de l'avenir sur le passé. Des puissances nouvelles, peu redoutées il y a encore un siècle, et d'autres entièrement inconnues, — Venise et Pise d'une part, les Normands de l'autre part, — entrent dans l'histoire et vont bientôt la dominer, tandis que les vieilles puissances, — le bas-empire, les principautés lombardes, — s'effacent peu à peu devant les nouveaux maîtres du destin.

La chute définitive des Byzantins dans l'Italie méridionale est représentée tout entière dans la biographie de Maniaces, général byzantin, ou plutôt un de ces capitaines d'aventure qui se font place par leur talent et par leur audace à travers la confusion du bas-empire, et auxquels il n'a manqué pour être empereurs que le succès d'une révolte ou d'une conspiration. Les aventures de Maniaces sont celles de je ne sais combien d'aventuriers qui l'avaient précédé. Son nom a dans l'histoire un peu plus de relief que les

(1) *Grandeur et Décadence des Romains*, ch. XXIII.

autres, parce que ses aventures ont aidé à l'expulsion des Byzantins en Italie.

George Maniaces commence à paraître dans l'histoire en 1030, pendant une campagne malheureuse de l'empereur Romain III en Syrie contre les Arabes. Romain avait été battu par les Arabes et s'était enfui dans les murs d'Antioche. Huit cents Arabes vainqueurs et chargés de butin passaient près d'une petite ville dont Maniaces commandait la garnison. Fiers de leur victoire et croyant que tous les Grecs avaient été vaincus avec leur empereur, ils envoyèrent dire à Maniaces de leur ouvrir les portes. Il aurait la vie sauve et pourrait se retirer libre avec ses soldats et ses bagages. Maniaces répondit qu'il demandait jusqu'au lendemain matin pour préparer son départ. En signe de soumission, il envoya aux Arabes beaucoup de vivres et beaucoup de vins. Les Arabes mangèrent et s'enivrèrent pendant toute la nuit. Quand Maniaces sut qu'ils étaient ivres et endormis, il sortit avec sa petite garnison et massacra les Arabes, qui se défendaient à peine. Il trouva dans leur camp deux cent quatre-vingts chameaux chargés des dépouilles de l'armée grecque, et les fit reconduire à l'empereur.

Cet exploit arrivant si à propos mit en lumière Maniaces, jusque-là inconnu et qui n'avait pas encore d'envieux. L'empereur lui donna le gouvernement de toutes les villes de l'empire le long de l'Euphrate. Sous Michel IV le Paphlagonien, mauvais empereur qui gardait pourtant la tradition de la dynastie macédonienne, comme on pensait toujours à recouvrer la Sicile pour s'assurer de l'Italie, ce fut Maniaces qu'on chargea de commander l'armée, composée, comme c'était l'usage du gouvernement impérial, de mercenaires étrangers. Parmi ces mercenaires était un corps de cinq cents cavaliers, moitié Italiens et moitié Normands, à la solde du prince de Salerne. Le commandement de l'armée avait été donné au mérite, c'est-à-dire à Maniaces; le commandement de la flotte fut donné à la faveur, c'est-à-dire au beau-frère du principal ministre de l'empereur. Il y avait là aussi un calcul de défiance : on ne voulait pas que Maniaces fût maître à la fois de l'armée et de la flotte, et on mettait à côté de lui un surveillant et un rival. Le général devait défendre l'empire contre les musulmans et l'amiral défendre l'empereur contre le général: habile politique qui détruisait par la division la force même qu'elle voulait employer!

Maniaces prit Messine et mit le siége devant Syracuse; la Syracuse musulmane se défendit aussi courageusement que l'avait fait la Syracuse chrétienne, et le sultan de Palerme Abdallah eut le temps de faire venir d'Afrique une armée d'Arabes et de Berbères

qui vint attaquer les assiégeans dans leur camp. Maniaces, quittant le siége, livra bataille à Abdallah. Selon les uns, son habileté décida la victoire; selon les autres, on la dut au courage impétueux du corps normand. Abdallah s'enfuit avec quelques amis et échappa aux coups des vainqueurs; mais ces vainqueurs se divisèrent bientôt. Les Normands se plaignirent que Maniaces les louât beaucoup avant la bataille, les exposât beaucoup pendant le combat et leur fît la plus petite part possible dans le partage du butin. Maniaces s'emporta contre eux; il fit même battre un de leurs chefs. Ce chef était un Italien, un Lombard nommé Ardouin, qui, feignant de se résigner à cet affront, engagea les Normands à ne pas prendre les armes pour le venger. Il fit en sorte de quitter le camp de Maniaces et de retourner en Italie, où il appela aux armes les Normands, qui y étaient déjà établis. Les Italiens, toujours disposés à secouer le joug intolérable des Byzantins, s'unirent à eux. Ce fut cette fois une révolte qui eut des chefs hardis et redoutables. Les anciens Lombards de Capoue, de Salerne, de Bénévent, s'alliaient aisément avec les Normands, race féodale comme eux, ou même ils s'étaient déjà mêlés à leurs bandes, témoin le Lombard Ardouin, qui avait reçu l'affront devenu la cause de l'insurrection. C'est ainsi que Maniaces, pendant qu'il était en train de conquérir la Sicile, perdait derrière lui l'Italie.

Maniaces était un bon général, mais il n'avait pas l'humeur facile : il avait insulté Ardouin, un des chefs normands; il s'emporta aussi contre l'amiral byzantin. Il lui avait recommandé de surveiller attentivement les côtes et de ne point laisser échapper les musulmans vaincus. L'amiral, qui n'aimait pas à obéir à Maniaces, dont il se croyait le supérieur, négligea cette recommandation et laissa échapper Abdallah. Maniaces furieux traita l'amiral de lâche et de traître à l'empereur. L'amiral écrivit à son frère le premier ministre que Maniaces ne respectait plus l'empereur, et que, si on n'y prenait garde, on le verrait quelque jour arriver à Constantinople avec son armée rebelle pour détrôner le souverain. La cour de Byzance crut aisément à ces projets d'usurpation : elle envoya l'ordre d'arrêter Maniaces, occupé à reconquérir la Sicile. Il fut pris, jeté au fond d'un vaisseau et mené à Constantinople, où il resta près de trois ans en prison. Pendant ce temps, la Sicile fut reprise par les musulmans, et l'Italie ne fut pas reconquise sur les Normands. La mort de Michel IV fit sortir Maniaces de prison, et Michel V le renvoya en Italie pour réparer le mal qu'avait fait son absence; mais un nouvel empereur, Constantin Monomaque, en 1042, s'inquiéta du pouvoir rendu à Maniaces. Celui-ci, informé des défiances du prince, ne voulut plus revenir à Constantinople en prisonnier; il aima mieux y

rentrer en empereur. Pour un général victorieux, le trône était le seul abri contre la prison : il fait révolter son armée, traverse la mer Adriatique, entre en Bulgarie et marche sur Constantinople. L'empereur envoie contre lui une armée que Maniaces met aisément en déroute; mais, pendant qu'il poursuit les fugitifs, il reçoit un coup de flèche dans la poitrine et tombe mort de son cheval. Ainsi finit Maniaces, et avec lui finit la domination byzantine en Italie. Il aurait pu la rétablir par ses talens militaires, quoiqu'il la compromît par ses cruautés et ses exactions : il ne pouvait pas la défendre des vices du gouvernement byzantin, il ne put pas s'en défendre lui-même, puisque les vices de ce gouvernement firent tour à tour de lui un prisonnier et un rebelle; mais son nom resta attaché à une grande victoire remportée sur les musulmans de Sicile, la victoire de Troïna (1), qui releva la chrétienté en Sicile et en Italie de son abaissement ou de sa terreur de presque trois siècles devant le mahométisme. Saint Philarète, un des saints de la Sicile, et dont je parlerai plus à mon aise quand je traiterai de *ssaints* de la question d'Orient en Italie (car cette question a ses saints qui méritent leur canonisation, puisqu'ils défendaient les deux meilleures causes que puisse défendre l'humanité, la patrie et la religion), saint Philarète, qui était à Troïna en Sicile le lendemain de la victoire de Maniaces, raconte que les chrétiens, en voyant la bannière chrétienne arborée sur les murs des villes et des châteaux, couraient aux églises, chantaient des *Te Deum*, brisaient les fers que portaient aux pieds les esclaves chrétiens, et, délivrés enfin de la terreur que leur inspirait le tyran africain (c'est-à-dire le sultan de Palerme), respiraient en liberté. « On sait, dit M. Amari, ce que veut dire ce mot de liberté quand deux religions luttent l'une contre l'autre. » Assurément le mot ne veut pas dire la tolérance, qui n'est point une vertu des temps de lutte; mais ce jour-là il voulait dire la liberté des chrétiens opprimés depuis près de trois siècles. Cela suffit pour que j'eusse volontiers chanté le *Te Deum* de Troïna.

Il me reste, pour achever l'histoire de la domination byzantine dans l'Italie méridionale, à noter brièvement les traces qu'a laissées cette domination.

Le savant Giannone, dans son *Histoire civile du royaume de Naples*, dit que « dans certaines villes de la Calabre, et particulièrement à Naples, on conserve encore aujourd'hui (XVIII[e] siècle) une manière de parler qui ressemble en bien des choses à celle des Grecs,

(1) Cette victoire de Troïna s'appelle la victoire de Dragine dans l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau.

et l'on a diverses expressions qui ont été empruntées d'eux (1). » Selon Giannone, ce sont les Byzantins qui ont laissé à Naples dans le langage ces preuves de leur séjour. Les réflexions de M. Amari sur ce point me paraissent plus justes et plus vraies, parce qu'au lieu de rapporter seulement ces empreintes du grec à la domination byzantine, il y trouve la marque d'un plus ancien mélange fait dès l'antiquité entre les populations italiotes et les colonies grecques. La langue grecque a suivi dans l'Italie méridionale et en Sicile les vicissitudes de la Grèce. Au temps de l'expédition d'Athènes, on parlait en général le grec en Sicile, puisque les prisonniers athéniens soulageaient leur misère en récitant pour quelques oboles les tragédies d'Euripide pendant les repas des Siciliens. Quand la Sicile tomba sous le joug des Romains, le latin prit peu à peu l'ascendant sur le grec. L'historien Diodore dit que de son temps on parlait les deux langues en Sicile. Jusqu'au VIe siècle de l'ère chrétienne, les inscriptions publiques et privées sont en latin, ainsi que les titres des magistratures municipales. C'était encore la langue du gouvernement. Quand vers la fin du VIe siècle, à Constantinople, le grec remplaça le latin et devint la langue du gouvernement, la langue grecque, aidée par les anciennes habitudes du pays, prit aisément le pas sur la langue rivale; mais n'oublions pas que la lutte se passait au-dessus de la tête du peuple, entre deux idiomes officiels et lettrés. Il s'était formé en effet en Sicile et dans l'Italie méridionale, du mélange des vieilles langues italiotes et de la langue latine, un langage populaire qui était le commencement de la langue italienne et qui dans les chroniques du temps s'appelait la langue latine. Il suffit de lire quelques-unes des chroniques du Xe et XIe siècle publiées par Pertz (2), notamment celle d'où j'ai tiré l'histoire du sultan Florent de Palerme et de la belle Gysa de Bénévent, pour voir la singulière altération qu'avait subie la langue latine. C'est cette langue latine, ou plutôt italienne, qui devait l'emporter sur le grec. Jusqu'au VIIIe siècle, en Sicile et dans l'Italie méridionale les noms propres sont plutôt grecs que latins. Quand au milieu du VIIIe siècle les églises de la Sicile et de l'Italie méridionale furent soumises au patriarche de Constantinople et distraites de l'église de Rome, ce changement de juridiction donna un ascendant momentané à la langue grecque; mais l'esprit italien, — je ne puis plus dire l'esprit latin, — luttait contre la langue grecque, qui était la langue de maîtres odieux, et prenait peu à peu l'ascendant, non pourtant sans recevoir l'influence de la langue même qu'il repoussait. La prépon-

(1) *Histoire civile du royaume de Naples*, livre IV, ch. 10.
(2) *Scriptores rerum germanicarum.*

dérance progressive de l'italien marque la naissance et l'accroissement du peuple italien à travers le trouble des conquêtes étrangères.

Giannone dit que, dans les provinces du royaume de Naples, « plusieurs églises ont retenu le rit grec, et que, quoique les papes se soient donné bien des peines pour effacer une trace aussi marquée du grand pouvoir des patriarches de Constantinople, ils n'y ont pas réussi entièrement, puisqu'il y a encore un petit nombre d'endroits où le sacrifice de l'autel se célèbre suivant le rit grec. » Je veux bien croire que les papes se sont donné beaucoup de peine, comme le dit Giannone, pour abolir le rit grec dans quelques églises de l'Italie méridionale; je dois cependant faire remarquer qu'à prendre en général les bulles des papes, on y trouve un système de tolérance et même de faveur pour le rit grec-uni, que certains ordres religieux ont trouvé excessif, et qu'ils ont combattu en ne s'y conformant que le moins qu'ils ont pu. Je sais gré, quant à moi, à la cour de Rome de n'avoir pas adopté cet esprit d'unité et de centralisation que nous sommes aujourd'hui en train de combattre dans l'administration, et qui ne vaut pas mieux dans l'ordre ecclésiastique que dans l'ordre politique. Je ne veux pas citer ici les bulles pontificales qui accordent au rit grec toutes les libertés qui ne blessent pas l'unité essentielle de la foi, je veux seulement citer une fondation du pape Clément XII en 1730, celle du collége albanais du rit grec situé au centre de la Calabre citérieure, dans une des provinces du royaume de Naples où il y avait encore au XVIIIe siècle des églises qui, selon Giannone, suivaient le rit grec (1). Loin de vouloir abolir le rit grec, Clément XII fondait un collége pour les Albanais qui le suivaient. Ce collége albanais existe encore dans le royaume de Naples, et je lisais, il y a quelques mois, dans un journal de Naples de curieux détails sur cet établissement. L'enseignement y était très libéral, et le journal prétendait que l'ancien gouvernement napolitain se défiait des élèves de ce collége. Peut-être cela n'était-il dit que pour les recommander à la faveur du nouveau gouvernement. On citait le mot d'un ancien intendant de la Calabre citérieure, grand réactionnaire il y a dix ans, grand libéral aujourd'hui, qui disait : « Si vous voulez un jeune républicain, prenez un élève du collége gréco-italien. Là tout le monde est libéral, jusqu'aux chats de la maison. » La fondation de ce collége albanais fait honneur au zèle chrétien de Clément XII, et

(1) La publication de l'*Histoire civile du royaume de Naples* est de 1723. L'ouvrage est dédié à l'empereur Charles VI, que le traité d'Utrecht avait investi du royaume de Naples.

rentre aussi dans l'histoire de la question d'Orient telle que les papes l'ont toujours très sagement considérée. C'est ce qui me permet d'en dire un mot.

On sait la lutte héroïque que Scanderbeg soutint avec ses Albanais contre Mahomet II. Cette résistance arrêta l'impétuosité du conquérant turc et aida à sauver l'Europe. La force de l'Albanie périt avec Scanderbeg. Ses compagnons les plus fidèles ne voulurent pas accepter le joug des Turcs; ils préférèrent l'exil à la servitude, et émigrèrent dans le royaume de Naples. Ces émigrations continuèrent à mesure que la domination turque s'appesantissait sur l'Albanie. D'abord accueillis en Italie comme des frères et des martyrs, les réfugiés albanais éprouvèrent bientôt les désappointemens et les peines réservés aux exils qui durent. Les vice-rois espagnols, qui avaient remplacé à Naples la première maison d'Aragon, ne s'inquiétèrent pas des services que Scanderbeg avait rendus à l'Europe et surtout à l'Italie. Ils laissèrent les barons de la Calabre opprimer à leur aise des réfugiés pauvres et sans appui. Comme les Albanais n'avaient pas voulu abandonner leur rit grec, cette persévérance les exposait aussi aux persécutions des Latins. Sans prêtres pour les assister, sans écoles grecques pour leurs enfans, l'émigration albanaise disparaissait peu à peu. C'est l'honneur du pape Clément XII (1730-1740) d'être venu au secours de l'émigration albanaise. Comme les Albanais n'étaient pas sujets du saint-siége, mais du royaume de Naples, il ne pouvait pas les décharger de tous les fardeaux qu'ils supportaient; mais il apprit à les respecter en fondant pour eux un collége gréco-italien, en faisant donner à leurs enfans l'instruction dans leur langue nationale, en permettant la célébration du rit grec. Cette fondation était une bonne œuvre, entièrement conforme aux principes et aux intérêts de la civilisation chrétienne en face de l'Orient mahométan. Ce n'est pas en effet par les armes qu'il faut combattre l'Orient mahométan ou barbare; c'est par la supériorité de la civilisation chrétienne et par l'union religieuse et politique de l'Europe avec les nombreux frères chrétiens que nous avons en Orient. La fondation du collége gréco-italien répondait à ces idées, et elle répondait aussi à la vocation que l'Italie a pour l'Orient. C'est là en effet que sont tous les grands souvenirs de sa marine et de son commerce au moyen-âge; c'est là aussi qu'est son avenir maritime et commercial. La papauté n'a jamais failli à cette vocation, mais elle intervient en Orient par la propagande religieuse surtout; c'est son devoir et son droit. Il y a une autre intervention que l'Orient demande à l'Italie : c'est celle que racontent les arsenaux et les ports de Gênes, de Pise, de Venise, de Gaëte, de Naples, de Brindes,

de Sorrente, d'Amalfi, de Salerne, de Messine et de Palerme. Le passé de l'Italie éclaire son avenir.

Les hommes qui ont eu un rôle important dans l'histoire de l'Italie n'ont pas oublié ces liens naturels établis entre l'Orient et l'Italie par la géographie, par l'histoire, par les souvenirs mêmes de la domination byzantine et musulmane dans l'Italie méridionale et en Sicile. A peine établis en Italie, les Normands, sous Robert Guiscard (1081) et sous Bohémond, passent l'Adriatique, s'emparent de Corfou, font le siége de Dyrrachium en Illyrie et remportent une grande victoire sur les Grecs. Les rois normands de la Sicile, jusqu'à la fin de leur race, ont tous leur ambition tournée vers l'Orient et vers Constantinople. De même que Constantinople avait longtemps dominé l'Italie et la Sicile, celles-ci veulent à leur tour dominer Constantinople. L'empire romain, même dans sa décadence, avait laissé dans les esprits une telle idée de l'unité qu'une province à peine libre voulait acquérir le reste de l'empire. Une fois maîtres de l'Italie méridionale et de la Sicile par le mariage de la dernière héritière des rois normands avec Henri VI (1189), les césars allemands ont la même ambition. Charles d'Anjou (1266-1285) pense aussi à l'empire d'Orient. A peine Charles VIII de France est-il arrivé à Naples qu'il prend la couronne impériale (1483) et veut relever l'empire grec, tombé au pouvoir des Turcs. Charles-Quint doit sa popularité et son ascendant en Italie à ses victoires contre les Barbaresques en Afrique. Les papes, qui n'ont jamais abandonné l'idée des croisades, ont, sous Pie V, une grande part à cette victoire de Lépante (1571) qui met à la fortune conquérante des Turcs une borne qu'elle n'a plus franchie, et en-deçà de laquelle elle a sans cesse reculé. Glorieux privilége et grande leçon pour l'Italie d'avoir son nom mêlé à toutes les grandes revendications de l'Europe sur l'Orient avant, pendant et après les croisades! Dans l'Occident, les croisades ont été un accès d'héroïsme religieux et chevaleresque qui a duré à peu près deux cents ans. En Italie, la croisade, soit défensive, soit offensive, a été continuelle : elle a duré depuis le commencement du IXe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe. Étudiant l'histoire de la question d'Orient, je ne pouvais pas oublier le pays qu'on a vu y jouer le plus grand rôle dans les temps les plus périlleux.

SAINT-MARC GIRARDIN.

UN ESSAI
D'HISTOIRE RELIGIEUSE

LES ORIGINES DU CHRISTIANISME D'APRÈS M. ERNEST DE BUNSEN.

The hidden Wisdom of Christ and the Key of knowledge, or History of the Apocrypha (*La Doctrine secrète du Christ et la Clé de la science, ou Histoire des Apocryphes*), by Ernest de Bunsen, 2 vol. in-8°. London, 1865.

Établir en théorie l'unité des dogmes religieux dans l'humanité, si cette unité n'est pas une chimère, serait le but suprême de la science des religions. Montrer que sous leur variété apparente ces grandes institutions cachent une même doctrine fondamentale, ce serait restituer à chacune d'elles le rôle qu'elles ont joué dans l'histoire et faire disparaître, autant qu'il est possible, l'antagonisme qui les tient séparées, et qui par elles a brisé le faisceau du genre humain. Si cette doctrine universelle, étudiée dans ses principes, venait ensuite à être reconnue pour vraie, nous aurions gagné une belle partie dans le jeu redoutable qui se joue depuis des siècles, car, les sciences marchant à coup sûr dans les voies qui conduisent à la vérité, nous aurions acquis la certitude que ces deux grandes créations de l'esprit, la religion et la science, tendent vers un terme commun où leurs théories doivent à la fin s'identifier. Une telle assurance nous étant donnée, nous aurions une réponse toujours prête contre ceux qui s'efforceraient encore de rétablir la lutte sur quelque terrain nouveau, et chacun de nous dans le for de sa conscience goûterait cette paix que les luttes de la raison et de la

foi ont si souvent troublée. Au point où la science des religions est parvenue et à voir les pas qu'elle fait d'année en année, une telle espérance doit-elle encore nous paraître vaine? Je n'hésite pas à répondre non. Le beau livre publié récemment à Londres par M. Ernest de Bunsen, digne successeur du célèbre ministre de Prusse Christian de Bunsen, d'autres documens propres à compléter l'œuvre du savant théologien m'aideront sans doute à faire passer cet espoir dans l'âme de mes lecteurs.

I.

Le titre choisi par M. de Bunsen répond de la manière la plus exacte à la pensée qu'il développe dans tout son ouvrage. C'est un fait connu de tout le monde aujourd'hui que dans les premiers temps du christianisme il existait une doctrine secrète transmise par la voie de la parole et en partie peut-être par l'écriture; cet enseignement mystérieux excluait d'abord ceux qu'on appelait *catéchumènes*, c'est-à-dire les païens convertis, mais non encore instruits dans les choses de la foi et n'ayant pas reçu le baptême. Une fois chrétiens, ils n'étaient pas pour cela initiés aux plus profondes doctrines, car celles-ci se transmettaient en quelque sorte de la main à la main entre les hommes dont la foi plus ardente était éclairée par une intelligence plus vive; à ce titre, ils pouvaient devenir docteurs à leur tour, instruire et diriger la masse des fidèles. Sur quels points de doctrine portait le mystère? C'est une question qu'il est impossible de résoudre *à priori* et que l'étude des textes peut seule éclaircir: on est néanmoins en droit de penser que le voile du secret couvrait les parties les plus profondes de la science sacrée et celles qu'il eût été le plus dangereux de découvrir à tous au milieu du monde païen, dans une société chrétienne composée de personnes pour la plupart ignorantes. Vint-il un temps où la doctrine cachée cessa de l'être? On s'accorde généralement à dire qu'après Constantin il n'y eut plus de tradition secrète dans aucune église, ni en Orient ni en Occident. En reconnaissant la religion chrétienne comme une des religions autorisées dans tout l'empire, cet empereur ôta une de ses deux raisons d'être à la *discipline du secret;* en se faisant chrétien, il convia tout le monde romain à faire de même, et fit naître une émulation qui contribua beaucoup aux progrès du christianisme. Par cela même, les églises furent ouvertes à tous; l'affluence y fut grande; il devint impossible aux diacres d'arrêter à la porte les catéchumènes ou les païens. Or la prédication, s'adressant à tous, dut perdre en profondeur ce qu'elle gagnait en étendue, se faire populaire, prendre une couleur

de plus en plus moraliste et pratique. Aussi est-ce à cette époque que l'église sentit le besoin de fixer ses principes essentiels dans une profession de foi désormais invariable qui les mît à l'abri des attaques de l'ignorance et de l'oubli; ce fut l'œuvre d'Eusèbe pour la partie historique et du concile de Nicée (325) pour le dogme; l'un et l'autre accomplirent leur tâche sous l'impulsion et presque par l'ordre de Constantin.

Pour connaître les points de doctrine qui constituaient l'enseignement secret, il n'est donc pas nécessaire de consulter les monumens postérieurs au concile de Nicée, si ce n'est pour y chercher les documens qui peuvent s'y trouver encore touchant la période primitive du christianisme. Le livre de M. de Bunsen s'arrête à cette époque, où l'on voit que tout ce qui devait être révélé de la doctrine chrétienne l'avait été en effet. D'ailleurs les premiers siècles abondent en renseignemens de toute sorte. Il y en a de trois espèces, les livres, les rites primitifs de l'église conservés ou abolis, et enfin les monumens figurés tels qu'il s'en trouve en si grand nombre dans les catacombes de Rome. Je ferai à M. de Bunsen le reproche de n'avoir usé que des premiers et d'avoir totalement négligé les autres. Les doctrines, surtout quand elles sont mystérieuses, sont quelquefois exprimées avec plus de netteté dans les cérémonies du culte que dans les livres; ceux-ci d'ailleurs peuvent n'offrir que la pensée personnelle de l'auteur ou la tradition comme il l'a comprise : il n'en est pas de même des prières, des formules de foi et des autres parties du rituel qui, devant se reproduire constamment dans le lieu saint, peuvent être justement considérées comme exprimant la pensée commune. Quant aux monumens figurés, ils sont naturellement symboliques et faits pour parler aux yeux; ils sont comme autant de comparaisons ou de souvenirs pleinement intelligibles pour les seuls initiés et ne livrant au vulgaire que la partie la plus superficielle de ce qu'ils veulent exprimer; rapprochés des livres et des formules, ils répandent souvent sur eux une lumière inattendue, et, se répétant de siècle en siècle, ils peuvent quelquefois nous conduire aux vraies origines de tout un ordre d'idées ou de faits.

Cette querelle une fois vidée, je me hâte de revenir au livre de M. de Bunsen. Les monumens écrits des premiers siècles chrétiens ont été pour lui l'objet de longues et persévérantes recherches : un travail de comparaison lui a permis de rétablir avec la plus entière vraisemblance l'ordre chronologique de ces ouvrages et de saisir la suite des doctrines qui y sont consignées. On les voit, à partir de Jésus-Christ, apparaître les unes après les autres dans leur ordre naturel à mesure que les événemens extérieurs et le progrès interne

de la chrétienté leur permettent de se produire. Dans aucun des ouvrages d'exégèse parvenus à ma connaissance, la suite de la religion ne se montre avec autant de clarté; on peut, selon nous, considérer comme résolu le problème, jusqu'à présent si compliqué et si controversé, de la formation des dogmes chrétiens. La solution qu'en donne M. de Bunsen est d'une simplicité qui frappera tous les lecteurs; nous la résumons de cette manière : le dogme chrétien, dans ce qu'il a d'essentiel, ne s'est pas *formé* peu à peu, il est sorti tout fait de l'enseignement de Jésus; mais la mort, qui avait déjà frappé le précurseur et qui l'avait frappé lui-même, menaçant toujours ses disciples, la doctrine qu'il avait enseignée secrètement à ses apôtres fut tenue cachée par eux et transmise à voix basse à leurs principaux sectateurs. De cette obscurité où ils la conservaient avec la plus stricte vigilance, elle ne sortit que par fragmens, à mesure que les circonstances permirent de la révéler sans péril. Enfin elle ne fut entièrement promulguée que quand elle fut menacée à son tour de se dénaturer sous l'action des hérésies naissantes. Les quatre Évangiles, les Actes, les Épîtres et plusieurs autres écrits des temps primitifs de l'église marquent les étapes que la promulgation de la foi eut à parcourir. La discipline du secret dura jusqu'au jour où la manifestation put être regardée comme complète : ce ne fut que vers la fin du second siècle; alors seulement la publication de l'Évangile de saint Jean montra sous sa forme théorique la doctrine confiée par Jésus à ses disciples favoris. Ainsi près de deux cents ans ont été nécessaires pour que les chrétiens répandus dans l'empire fussent en pleine possession des grandes formules de la foi. La première forme sous laquelle elle avait été proposée est celle qu'employa exclusivement Jésus dans son enseignement public, la forme de la parabole; c'est celle qui se rencontre à peu près seule dans l'Évangile de saint Matthieu, le plus ancien des quatre et celui qui reproduit le plus exactement les propres paroles du Christ. La théorie commence à se montrer dans l'Évangile de saint Luc, le second en date; ce nouveau livre fit avec le premier un contraste apparent, car il supprimait d'une façon systématique l'élément juif, que Matthieu, organe de Pierre, avait étroitement conservé. Saint Marc n'apporta presque rien de nouveau ni dans l'histoire du maître, ni dans l'expression de la doctrine; son Évangile fut publié pour rapprocher les chrétiens judaïsans, dont Pierre était le chef, des chrétiens grecs et romains, pour qui saint Luc avait composé le sien.

Quel événement s'était-il donc passé qui eût produit dans l'église naissante cette scission un moment dangereuse? Un seul : la prédication de saint Paul. Paul n'était pas un disciple de Jésus; mar-

chand juif d'Asie-Mineure, son commerce l'avait amené aux lieux où ses coreligionnaires lapidaient le malheureux Étienne, et lui-même avait pris part à cet attentat. Fuyant à son tour la persécution, il s'était, par une résolution soudaine, tourné vers la religion nouvelle. En possession des mystères, il se donna pour mission de faire parmi les gentils ce que Pierre avait fait parmi les Juifs de Jérusalem; il les évangélisa. Or la condition où se trouvait Paul au milieu de la société grecque n'était point celle de Pierre en Judée. Ceux des apôtres qui étaient restés parmi les Juifs étaient tenus par la loi mosaïque et par l'esprit du peuple dans un silence qu'ils ne pouvaient rompre sans être frappés; mais le monde grec jouissait d'une liberté de penser que pourraient envier plusieurs peuples modernes : depuis la fondation d'Alexandrie et du Musée régnait en matière de religion, comme en toute autre chose, cette indépendance de la parole sans laquelle les nations ne peuvent faire aucun progrès. Paul ne devait donc rencontrer hors des hommes de sa race aucun obstacle à sa prédication. Il pensa que le moment était venu de livrer à tous la science secrète, il la prêcha dans les rues et sur les toits. Dans l'église, dont le centre était désormais à Rome, elle fut mal accueillie parce que les chefs qui la gouvernaient étaient judaïsans et ne concevaient encore le christianisme que comme une application plus complète de la loi de Moïse. Tout le monde connaît la lutte qui s'éleva entre saint Pierre et saint Paul : M. de Bunsen démontre que les mauvais traitemens auxquels ce dernier fut soumis ne peuvent être attribués à Pierre, et que la responsabilité tout entière en retombe sur les chefs de l'église de Rome, constituée alors comme une synagogue et animée de l'esprit israélite. C'est Luc qui exposa la doctrine de Paul dans cet évangile connu sous le nom d'Évangile des gentils, comme celui de Matthieu était l'Évangile des Hébreux. Peu après, les deux grands apôtres Pierre et Paul furent martyrisés; une menace commune étant suspendue sur les Juifs et sur les chrétiens que l'on confondait dans une même haine, il se produisit parmi les fidèles un apaisement à la faveur duquel fut publié l'Évangile de saint Marc, sorte de compromis entre les deux autres.

Or le mystère que les apôtres et les docteurs de l'église avaient fait des doctrines du maître, l'ignorance où le commun des fidèles était retenu, avaient suscité dans l'église naissante des interprétations arbitraires en désaccord avec la doctrine du secret : elles devinrent assez puissantes pour que ceux qui conservaient les dernières formules cachées se crussent obligés de les divulguer entièrement, afin de rétablir la vraie tradition de Jésus et des apôtres. Ces derniers étaient tous morts; on était en plein second siècle.

C'est alors que parut, probablement à Rome, la première version de l'Évangile de saint Jean, dont le texte était demeuré secret depuis l'origine. On peut dire qu'à partir de cette époque la manifestation chrétienne est complète, et que l'enseignement caché n'a plus de raison d'être. Cependant il est hors de doute que cet enseignement dura quelque temps encore : à cette époque, un livre ne se répandait point aussi promptement que de nos jours; les églises comptaient déjà un très grand nombre d'adhérens dispersés dans presque tout l'empire. De plus l'Évangile de Jean peut être lui-même l'objet, sinon d'interprétations opposées, du moins d'explications plus ou moins approfondies qu'il fallait mesurer à la capacité intellectuelle des catéchumènes. Les plus ignorans ne pouvaient guère recevoir que l'enseignement populaire contenu dans les récits et les paraboles; les autres recevaient toute la doctrine telle que l'apôtre l'avait exposée, avec les développemens que l'instruction orale pouvait lui donner. Cette distinction dura tant que les réunions des chrétiens furent clandestines ou simplement tolérées; elle ne cessa qu'après l'édit de Constantin, lorsqu'il fut devenu impossible d'exclure des églises aucun assistant.

II.

On voit par ce court exposé que, selon M. de Bunsen, ce ne fut point par une évolution spontanée de l'idée primitive que le dogme chrétien se forma, mais qu'il existait tout fait dans la pensée de Jésus, et qu'il ne fut livré que par portions et par des publications successives, volontaires et préméditées. Cette pensée est-elle historiquement vraie? Le livre de M. de Bunsen nous paraît ne laisser aucun doute à cet égard, et nous croyons que son idée sera également bien accueillie par toutes les églises chrétiennes et par la critique indépendante. Il semble néanmoins qu'il aurait dû y apporter quelques restrictions, car, s'il est vrai par exemple que les livres canoniques sont sortis l'un après l'autre du mystère où ils étaient tenus, la forme sous laquelle nous les possédons n'est pourtant pas celle que les auteurs leur avaient donnée. Ainsi l'Évangile de Jean avait été composé d'abord en araméen; le texte sorti des mains de l'apôtre ne nous est point parvenu et n'a probablement jamais été publié intégralement; la traduction qui en fut livrée au public vers la fin du IIe siècle, et que la critique attribue à Jean le Majeur, était-elle la reproduction exacte de ce texte? Non, puisque les fragmens cités dans les auteurs du Ier siècle ne reproduisent pas comme nous les avons les textes de cet Évangile. Il est donc probable que les textes primitifs, conservés dans le secret, ne furent publiés qu'après avoir subi les modifications exigées par les circon-

stances, c'est-à-dire pour servir de réponse aux opinions dissidentes à mesure qu'elles se produisaient. D'où venaient à leur tour ces altérations des textes? Évidemment de l'esprit individuel des maîtres, lequel marchait lui-même avec le temps. Aussi, lorsque les textes canoniques eurent tous été publiés et avec eux la doctrine secrète, l'esprit des docteurs et des pères continua-t-il à s'immiscer dans le dogme fondamental, sinon pour le changer, au moins pour l'interpréter plus librement, car en réalité le dogme est exprimé dans les livres saints d'une manière souvent bien succincte et qui appelle les commentaires. Dans l'église catholique, le dogme ne fut définitivement fixé dans tous ses détails que par le concile de Trente; encore pouvons-nous dire que depuis cette époque il a reçu de nouveaux développemens. Quant aux rites, qui font également partie de la religion et dont le sens a été, lui aussi, tenu secret, ils n'ont jamais cessé d'éprouver des changemens et de recevoir des additions, ils en reçoivent encore de nos jours et sous nos yeux.

Il est donc vrai que la doctrine du Christ s'est transmise secrètement dans la primitive église; mais il ne faudrait pas dire d'une manière absolue qu'il en a été ainsi de toute la doctrine, et que durant sa transmission elle est demeurée intacte sans recevoir ni altérations ni développemens. Il y a lieu de prendre un moyen terme entre la pensée de M. de Bunsen, qui n'admet rien de nouveau dans le christianisme pendant les deux premiers siècles et n'y voit que la transmission intégrale de dogmes complets, et la pensée de l'école critique, suivant laquelle tout y est nouveau, les doctrines et les livres.

M. de Bunsen met hors de doute, soit par des citations, soit par l'examen des doctrines, que Jésus eut deux enseignemens, l'un public procédant par paraboles et ne livrant du dogme que ce qu'il avait de pratique, l'autre secret ou *ésotérique* donné seulement aux disciples et non pas même à tous dans sa totalité, mais seulement à Pierre, à Jacques et à Jean. Cette science cachée, Jésus ne prétendait pas en être l'auteur; mais, opposant la religion du cœur à la religion tout extérieure des pharisiens, il leur reprochait de tenir en réserve la science dont ils avaient le dépôt et de fermer aux hommes le royaume du ciel. Ce royaume ne pouvait être ouvert à tous que par le Messie fils de Dieu; la filiation divine du Messie faisait partie de la doctrine secrète, tandis que le commun des Juifs n'attendait qu'un messie terrestre, un roi-prophète, descendant de David. Or publiquement Jésus ne se donnait que comme fils de l'homme, expression qui ne pouvait s'entendre ni de l'un ni de l'autre des deux messies. Quand Pierre eut confessé le Christ en Jésus et que les autres disciples l'eurent aussi reconnu en lui, Jésus leur interdit d'en parler à personne. A mesure qu'il avance

dans la carrière, son caractère messianique se montre de plus en plus clairement aux yeux de ses compagnons; mais le peuple ne voyait tout au plus en lui qu'un prophète et un homme d'une science et d'une puissance extraordinaires. Quant aux pharisiens, leurs craintes et leur hostilité allaient croissant, parce que, connaissant eux-mêmes par tradition la théorie du Messie, ils redoutaient de la voir se réaliser en Jésus. On se ferait une idée très fausse du fondateur du christianisme, si l'on pensait qu'en prêchant sa doctrine il se jetait dans les hasards et courait volontairement à la mort; il l'a subie, il ne l'a point recherchée; la conscience supérieure qu'il avait de sa destinée ne l'a point fait reculer devant le dernier supplice. S'appliquant à lui-même tout le premier la théorie du Christ, quand il vit qu'il ne pouvait réaliser sa mission sans mourir, il accepta la mort avec cette douceur ineffable que nul homme n'a égalée; mais durant toute sa prédication ses disciples le virent user pour lui-même d'une prudence quelquefois supérieure à la leur et leur livrer à eux seuls un mystère que le peuple juif n'était pas préparé à entendre. Ce fut au dernier moment qu'il avoua presque malgré lui, en termes équivoques, sa qualité de fils de Dieu, aveu que ses ennemis déclarèrent un blasphème. S'il eût proclamé tout d'abord ce mystère, il est à croire que sa mission eût échoué dès le début. La prudence qu'il montre si souvent dans les Évangiles exclut de sa personne toute exaltation et rehausse encore sa douceur.

Jésus mourut donc sans avoir divulgué la théorie secrète sans laquelle son rôle était inexplicable et sa religion impossible : sur ce point, l'apparence même du doute doit disparaître, tant les textes sacrés sont formels. A partir de ce moment, l'apparition progressive du mystère se déroule comme un drame qui commence à Pierre et ne se dénoue que par l'Évangile de Jean. On ne connaissait de Jésus que ses discours publics et ses miracles; sa vie était presque inconnue, sa mort seule avait frappé d'étonnement ceux qui en avaient été les acteurs ou les témoins. Quant à sa pensée intime, on l'ignorait; on savait seulement qu'il avait une doctrine mystérieuse dans laquelle un rôle extraordinaire lui était assigné, et dont il avait livré le dépôt à ses plus chers confidens. Ceux qu'on a nommés les apôtres, et dont le nombre a été fixé à onze, si l'on en retranche le traître Judas, ne furent pas les premiers qui parurent en scène après la mort de Jésus. Ils étaient demeurés à Jérusalem : Juifs, frappés de terreur par la mort du maître, relevant d'ailleurs de la loi dont l'application était aux mains de leurs ennemis, ils gardaient le secret et ne le confiaient qu'à un petit nombre de fidèles; publiquement ils affirmaient, Pierre à leur tête, que Jésus n'avait point voulu renverser la loi mosaïque; ils

assistaient aux cérémonies du temple et reconnaissaient la circoncision. Étienne, le premier, nia hautement que la loi de Moïse fût la foi nouvelle. Grec, probablement d'Alexandrie, il allait disant dans Jérusalem, avec la liberté des hommes de sa race, que l'ancienne loi était une figure, et que le temps était venu où l'image devait faire place à la réalité. Il déclara que Jésus était le Messie, c'est-à-dire le Christ, mais le Christ Verbe de Dieu, et que lui-même avait vu la gloire de Dieu dans le ciel et Jésus-Christ se tenant à sa droite. Cette première manifestation du secret fut mal accueillie : Étienne fut tué à coups de pierres par les Juifs; Saul, qui fut Paul, était parmi eux. Les apôtres continuèrent de vivre dans Jérusalem, n'avouant rien de la doctrine secrète et judaïsant. Cependant les chrétiens dispersés se répandirent hors de la contrée : l'un d'eux, Philippe, Grec aussi sans doute et différent de l'apôtre du même nom, prêcha dans Samarie, fit des miracles et convertit un grand nombre de personnes, parmi lesquelles se trouva Simon, un des disciples de Philon d'Alexandrie. Ainsi les premiers progrès du christianisme ne furent pas dus aux apôtres, qui restaient paisibles dans Jérusalem.

Cependant, la mort horrible d'Étienne et son angélique prière ayant frappé la pensée de ses assassins, Paul se convertit sur le chemin de Damas, et à son tour commença de prêcher la doctrine du Christ. Par quelle voie était-elle parvenue jusqu'à lui? C'est une question qui n'est pas encore entièrement résolue. Paul ne connut point Jésus et ne vit les apôtres que dix-sept ans après sa conversion; ils étaient encore à Jérusalem. Il était né à Tarse, ville d'Asie-Mineure, l'un des deux centres de philosophie théologique, dont l'autre était Alexandrie. Il avait eu pour maître le rabbin Gamaliel, que l'on disait avoir été baptisé secrètement par Jean-Baptiste, et qui défendit les apôtres dans Jérusalem. Gamaliel avait pour père Siméon, fils de Hillel. Hillel, le premier des trois docteurs de ce nom, était né à Babylone au commencement du siècle; il était pharisien; fondateur d'une école restée célèbre, il avait soutenu contre le fameux Shammaï la doctrine orale, qui se perpétuait par l'enseignement secret en opposition avec l'Écriture, et dont lui-même avait approfondi l'étude dans sa ville natale. Ce fut certainement une des voies par lesquelles parvinrent jusqu'à Paul les théories secrètes dont nous aurons à parler; mais, comme son commerce le mettait en relation avec des hommes de toute doctrine et de tout pays, il est probable qu'il reconnut l'identité de ce qu'il avait appris par Gamaliel avec la doctrine dont les apôtres de Jésus gardaient le secret. Cette doctrine, il en avait d'ailleurs saisi quelques formules dans la bouche du malheureux Étienne.

Il vit et il désapprouva la conduite trop prudente ou trop rési-

gnée des apôtres. A cette époque circulait parmi les fidèles, sous le nom de Matthieu, un évangile écrit par lui en langue hébraïque ou plutôt en syro-chaldéen, seule histoire authentique de Jésus que l'on eût jusque-là; elle avait été composée pour les Hébreux de Palestine, et reproduisait fidèlement la pensée de Pierre et sa manière d'enseigner la religion nouvelle. Comme elle n'allait pas au-delà des prédications de Jésus, elle procédait exclusivement par des récits et par des paraboles, ne pénétrant point au fond des choses et laissant la doctrine secrète sur un arrière-plan impénétrable. Nous pouvons nous convaincre en effet, par notre version de l'Évangile selon saint Matthieu, que, si le christianisme n'était pas sorti de cette voie, il n'aurait été qu'une réforme judaïque et ne serait jamais devenu une religion universelle. C'est ce que Paul comprit, et il se donna la double mission de proclamer la doctrine secrète « jusque sur les toits » et de la prêcher aux gentils. On sait avec quelle vivacité éclata l'antagonisme de Pierre et de Paul, celui-ci accusant l'autre de tenir la lumière sous le boisseau, d'être un Israélite soumis et de trahir la cause du maître. Il prêcha donc un « autre évangile, » qui cependant « n'était pas un autre, » évangile qui devait différer profondément de la prédication de Pierre, puisqu'il dévoilait une doctrine « demeurée secrète depuis le commencement du monde, » et qui pourtant était le même, puisque cette doctrine était précisément celle que Pierre avait reçue de Jésus et qu'il retenait par faiblesse ou par obstination. La prédication de Paul fut comme une seconde apparition du Christ, dont elle dévoilait la nature, l'origine divine et la pensée suprême. De cet antagonisme naquit la lutte que tous les chrétiens connaissent, lutte qui ne se termina qu'à Rome un peu avant la mort des deux apôtres. Pierre défendait les tendances judaïques; Paul les attaquait, disant que les Juifs étaient insensés et que les Grecs seuls étaient sages, faisant porter uniquement par les Juifs la responsabilité de la mort de Jésus et absolvant les Romains. La question entre eux était donc de savoir si la doctrine nouvelle resterait enfermée dans Jérusalem pour y végéter un peu de temps et y mourir, ou si elle devait en sortir pour vivre et grandir parmi les nations. Le fait donna raison à saint Paul, car, tandis que Pierre présidait à Jérusalem une réunion d'hommes qui n'avaient pas encore un nom à eux et que l'on appelait *nazarèens*, du nom d'origine de Jésus, Paul fondait à Antioche la première église véritable, et ceux qui l'entouraient prenaient pour la première fois le nom de *chrétiens*.

La doctrine de Paul nous est connue par des documens variés, dont les principaux sont ses *épîtres* et l'Évangile de saint Luc. Les épîtres sont authentiques à l'exception d'une seule, l'épître *aux Hé-*

breux; M. de Bunsen attribue avec vraisemblance cette dernière à un Juif converti, l'Alexandrin Apollos, dont l'autorité fut mise en balance avec celle de Paul lui-même. Luc était le disciple et le compagnon de voyage de Paul. L'intention manifeste de son Évangile est de frapper d'abord de discrédit les écrits antérieurs relatifs à Jésus, puis d'harmoniser entre eux les récits les plus authentiques, d'en faire sentir l'insuffisance et de les compléter avec la doctrine secrète révélée par Paul. La lecture comparative des Évangiles de Luc et de Matthieu met le contraste dans toute son évidence. Tout ce qui dans ce dernier paraît favorable aux Juifs ou à la loi mosaïque est supprimé dans saint Luc : Matthieu conserve la pâque, Luc la supprime et la remplace par une autre où un agneau n'est plus immolé et où la victime n'est autre que le Christ lui-même. Le royaume du Messie est juif et matériel dans Matthieu, il est spirituel et universel dans saint Luc; le Dieu de Matthieu, c'est le Père assis dans le ciel, sur un trône, comme le chef du peuple choisi; le Dieu de Luc est universel, il habite en chacun de nous, et nous-mêmes habitons en lui. Luc décrit l'aveuglement et l'hypocrisie des chefs israélites, il n'a point de paroles amères contre Pontius-Pilatus; par lui, Hérode et ses soldats sont substitués aux soldats romains; ce sont eux qui livrent Jésus au supplice. Matthieu avait commencé la généalogie de Jésus à Abraham et par là en avait fait un Juif fils de David par Joseph; Luc la commence à Adam, fils de Dieu et père des hommes; Joseph n'est à ses yeux qu'un père supposé; le vrai père de Jésus, c'est Dieu, qui l'a choisi pour être crucifié par les Juifs. On trouvait dans Matthieu les mages, l'étoile, la fuite en Égypte, le massacre des enfans; dans saint Luc, il n'y a plus ni mages ni massacre; Joseph le Juif disparaît de la scène, et à sa place on voit paraître sur le premier plan Marie, Galiléenne, de race peut-être étrangère à Israël, modèle de sainteté et de bénédiction, dont la vertu purifiante est ressentie par tous ceux qui l'approchent. Le récit de la naissance de Jésus au lever du jour, de l'approche des bergers, des anges chantant en chœur : « Gloire à Dieu au haut du ciel, » tout cela forme dans saint Luc un tableau d'une harmonie orientale et presque védique contrastant merveilleusement avec l'esprit étroit des sadducéens et des pharisiens eux-mêmes. C'est en Galilée, parmi les gentils, que Jésus reçoit le baptême, et que le Christ se révèle à Jean le Baptiseur; celui-ci, selon saint Luc, baptisait par l'eau en attendant qu'un autre baptisât par l'esprit et par le feu, nouveau rit qui n'a rien de commun avec le baptême hébraïque de saint Matthieu. Luc cherche à diminuer l'autorité des apôtres en omettant toutes les paroles de Jésus qui dans Matthieu la confir-

ment; pour lui, Judas est bien plus coupable que pour Matthieu; Luc rabaisse Pierre; il ôte aux douze le mérite d'avoir fondé la religion du Christ en leur ajoutant soixante-dix envoyés dont la mission est contraire aux usages israélites les plus autorisés. « Allez, leur dit le maître, comme des agneaux parmi les loups; ne portez ni bourse, ni sac, ni souliers; ne saluez personne en chemin; en quelque maison que vous entriez, faites d'abord le *salam*, et demeurez là, mangeant et buvant de ce qui sera mis devant vous. » Luc fait à Paul des allusions évidentes et le déclare le premier des apôtres. Quand Paul fut persécuté, Luc resta fidèle à Paul au moment où tous les autres le trahissaient. Enfin les plus anciens pères de l'église, Irénée, Tertullien, Origène, Eusèbe, Jérôme, identifient la pensée de Luc avec celle de Paul.

Les faits que nous venons de citer après M. de Bunsen montrent clairement que si Jésus fut le fondateur du christianisme, saint Paul en fut le vulgarisateur, et qu'il le fit sortir de Jérusalem pour le répandre parmi les nations. Or il survint bientôt un événement qui devait changer la face des choses : Jérusalem fut détruite et ses habitans dispersés. Pierre, forcé de fuir, transporta le centre de son église à Rome. Elle se composait primitivement de Juifs et d'un petit nombre de gentils, ne connaissant que l'Évangile de Matthieu et ignorant la doctrine secrète; après la conversion de saint Paul, elle éprouva une sorte de schisme, les uns continuant de judaïser, tandis que les autres se rangeaient sous la bannière du nouvel apôtre. L'épître de Paul *aux Romains*, écrite vers l'année 54, était l'apologie de sa doctrine : cette lettre fut mal reçue, comme il le fut lui-même quatre ans après, car son séjour à Rome accrut la scission qui divisait l'église, et Paul ne cachait pas qu'à ses yeux la plupart des chrétiens de Rome n'étaient pas de vrais chrétiens qui pussent être comparés à ceux de Corinthe. La lutte commençait à se calmer quand les deux rivaux subirent le martyre sous Néron en l'année 64. A cette époque, Pierre paraît s'être rapproché de Paul; il avait renoncé dans son église aux usages hébraïques, et reconnu que Paul n'avait pas eu tort de dévoiler le mystère du Christ que lui-même avait cru devoir tenir caché. Il y eut donc lieu, après la mort des deux chefs de l'église, d'écrire un troisième évangile servant à concilier les deux autres et à constater dans la foi l'unité de pensée où les deux apôtres venaient de se rencontrer. Ce fut l'œuvre de saint Marc. Son Évangile fut écrit à Rome, en langue grecque, après ou un peu avant la mort des deux martyrs; il ne parut dans sa version latine que vers la fin du IIe siècle, après les écrits apologétiques de saint Justin et *le Pasteur* d'Hermas. Le procédé suivi par l'auteur fut simple : il retrancha de saint Luc tout ce qui par sa nouveauté avait pu donner lieu

à quelque mésintelligence, et de saint Matthieu tous les passages qui montraient une tendance judaïsante exclusive. Il en résulta une œuvre décolorée qui fut comme un abrégé de saint Luc et de saint Matthieu, et qui ne dut être considérée que comme un compromis.

III.

Nous devons maintenant faire quelques pas en arrière pour reconnaître les opinions dissidentes nées dans les églises à la faveur du secret où la doctrine métaphysique avait été cachée. Les discussions fondamentales portaient sur la nature de Jésus dans ses rapports avec la *théorie du Christ*. Nous avons vu que chez les Juifs eux-mêmes le futur règne du Christ était compris de deux façons : les uns attendaient un roi de la souche de David destiné à étendre sur la terre la puissance de la théocratie mosaïque et à placer le peuple d'Israël à la tête d'un vaste empire dont ce roi serait le chef. Les autres, et parmi eux les pharisiens, entendaient le règne du Christ dans un sens idéal. Cette question avait été fort agitée, on l'a vu, pendant le dernier siècle entre les docteurs juifs Shammaï et Hillel; l'apparition de Jésus, sa prédication, sa vie et sa mort la compliquèrent. Les uns reconnaissaient en lui un fils de David, un futur roi des Juifs; mais, comme il était mort sans avoir établi aucun royaume, ils étaient déconcertés dans leurs espérances et attendaient ce second avénement de Jésus glorieux dont lui-même les avait une fois entretenus. Les autres se sentaient confirmés dans leur doctrine : en regardant Jésus comme le Christ, ils voyaient surtout en lui le fils de Dieu et marchaient peu à peu vers la suppression de sa nature humaine. On voit par l'Évangile de saint Matthieu, par la réaction paulinienne et par le témoignage des homélies qui, sous le nom de *Clémentines*, retracent la doctrine des apôtres que la première doctrine était celle de Pierre et des judaïsans. C'est au temps de saint Paul que la seconde se manifesta. M. de Bunsen en trouve le premier symptôme dans l'épître *aux Hébreux*, vulgairement attribuée à Paul, mais écrite en réalité par Apollos aux Juifs chrétiens d'Alexandrie. Dans cette ville régnait une liberté de pensée qui altérait aisément le canon des Écritures et introduisait souvent dans la doctrine de Jésus des interprétations individuelles. Nous ne connaissons presque rien de la primitive église d'Alexandrie, si ce n'est qu'elle contribua pour une part considérable aux accroissemens du christianisme et au progrès de ses dogmes. Apollos ne rompt pas seulement de la façon la plus nette avec la loi mosaïque, mais il soutient que le Christ n'a rien d'humain, qu'il est simplement le fils de Dieu apparu sous des formes humaines. Il reproche

à saint Paul de ne pas dire tout le secret, et d'en garder pour lui-même la partie la plus importante. C'est donc dans cette épître *aux Hébreux* que se trouvent les premières formules de la doctrine nommée plus tard *docétisme*, d'un mot grec qui signifie sembler, parce que le corps du Christ n'avait, selon elle, qu'un semblant de réalité. Elle se produisait ainsi en pleine période apostolique. L'épître faussement attribuée à Barnabé marque la seconde étape du docétisme; elle est postérieure à l'épître *aux Hébreux*, antérieure à l'Évangile de Jean. L'auteur appartenait à l'église d'Alexandrie; il regardait, ainsi qu'Apollos, le christianisme comme une nouveauté sans racines dans le judaïsme, niait que Jésus fût un fils de David, et ne reconnaissait point son humanité.

Cette doctrine ne resta pas concentrée dans Alexandrie; elle se répandit promptement dans d'autres églises. La pensée d'Apollos, portée à Corinthe, y produisit un véritable schisme. Déjà Paul avait, pour la réfuter, écrit sa première *aux Corinthiens;* mais, sa propre opinion n'ayant point prévalu, ils reçurent bientôt une seconde lettre de l'évêque Clément de Rome, constatant et déplorant la division qui régnait parmi eux, les prévenant contre les faux maîtres qui ne reconnaissaient ni Paul ni Pierre, et les engageant à imiter ces deux apôtres, qui, après avoir été divisés quelque temps, s'étaient enfin réconciliés. La lettre de Clément prouve qu'à la fin du Ier siècle, époque où elle fut écrite, le docétisme régnait dans certaines églises d'Orient; mais elle prouve en même temps que l'église de Rome en était exempte, et que, si la doctrine de Paul n'y était pas encore seule en vigueur, du moins toute influence juive en avait définitivement disparu.

Le Pasteur, composé par Hermas, frère de Pie, évêque de Rome, parut vers les années 130 ou 140. Il fut comme une suite de la lettre de Clément et de l'Évangile de saint Luc. Quoiqu'il n'avançât pas beaucoup au-delà de saint Paul dans l'exposition des doctrines secrètes, il avait l'avantage de les répandre dans l'église, de les préciser sur un grand nombre de points, de les approfondir, et surtout de les poser nettement en face de ceux qui niaient soit la divinité du Christ, soit son humanité. Irénée, Clément d'Alexandrie, Origène, considérèrent cet écrit comme canonique, et nous pouvons le regarder comme formant dans la manifestation du secret un anneau de la chaîne qui unit saint Paul à saint Jean.

Nous ne voulons pas, malgré l'intérêt du sujet, obliger le lecteur à nous suivre à travers les écrits d'Ignace, de Polycarpe, de saint Justin, ni à travers ces *récognitions* et *homélies* qui portent le nom de *Clémentines* et retracent la doctrine des apôtres. Nous arrivons à cette belle œuvre d'un auteur contesté qui a pour titre *Épître à Diognète*. M. de Bunsen la considère comme une œuvre

de Marcion, écrivant, tout jeune encore, au jeune Diognète, ami de Marc-Aurèle, vers les années 135 ou 140 de notre ère. Elle est donc presque contemporaine du *Pasteur* d'Hermas. La forme en est si belle, surtout quand on la compare aux écrits des premiers chrétiens, que M. de Bunsen n'hésite pas à lui accorder toute son admiration et à la citer en grande partie. L'éloquence de cet écrit est constamment soutenue par une élévation de pensée et une précision de doctrines que *le Pasteur* n'atteignait pas. Si Marcion en fut l'auteur, il faut avouer que ses opinions avaient beaucoup changé à l'époque où dans Rome, en présence d'une église déjà fortement constituée et de dogmes que saint Paul avait définis clairement une première fois, il devint le chef d'une école où l'on niait absolument l'humanité du Christ et sa réalité charnelle, car la lettre à Diognète porte un caractère tout à fait évangélique, le docétisme n'y paraît pas : elle n'est qu'une affirmation nouvelle de la science secrète enseignée par Paul; enfin elle est une véritable introduction à l'Évangile de saint Jean.

Trente ans s'étaient à peine écoulés, qu'un docétiste de Babylone, Tatien, publiait l'*Harmonie des quatre Évangiles*. L'Évangile de Jean était donc connu à cette époque, et son apparition doit être placée entre les années 160 et 170 de notre ère. Dans l'intervalle, Marcion, se posant comme l'antagoniste de Polycarpe, évêque de Smyrne, soutenait, avec une grande apparence de raison, que le Dieu des chrétiens n'est pas celui des Juifs, que le Christ n'est pas leur Messie, que le Messie leur est particulier, tandis que le Christ est universel; mais il ajoutait que le Christ ne s'était point incarné, si ce n'est en apparence, que les Juifs à Capernaüm n'avaient vu devant eux qu'un fantôme, qu'il n'avait pas souffert sur la croix et qu'il n'avait pu mourir. Marcion ne connaissait pas l'Évangile de Jean, mais il adoptait celui de Luc en l'altérant selon ses propres idées. Une grande partie des chrétiens se ralliait aux opinions de Marcion, rendues vraisemblables par un style élégant et une éloquence persuasive; la doctrine du secret était menacée dans ses fondemens. C'est alors que parut l'Évangile de Jean, le dernier et le plus métaphysique des quatre récits qui composent le canon évangélique. M. de Bunsen pense qu'il était tenu en réserve depuis le temps des apôtres par les chefs de l'église, opinion tout à fait vraisemblable et conforme à ce que l'église a toujours pratiqué. A la vérité, tout paulinien a pu l'écrire; mais il est plus probable qu'il existait déjà, et qu'il était connu des docteurs chrétiens, car plusieurs phrases sont citées dans les *Clémentines* et dans les écrits théologiques de l'évêque Hippolyte (1), du premier Tatien, disciple

(1) Voyez sur *Hippolyte* une étude de M. A. Réville dans la *Revue* du 15 juin 1865.

de saint Justin, du philosophe chrétien Athénagore et de Théophile, évêque d'Antioche, dont l'*Apologie* fut composée au milieu du IIe siècle. Pierre, Jacques et Jean étaient les trois plus chers disciples de Jésus, et nécessairement ses trois plus intimes confidens; mais, comme disciple bien-aimé, Jean dut être celui à qui Jésus confia le secret tout entier. Son Évangile, écrit en araméen, dut être traduit pour être compris de ceux qui suivaient les doctrines de Marcion, d'Ébion ou de Cérinthe. Comme la vie supérieure du Christ était un mystère divin, Jean avait pu la raconter en cette langue en se plaçant déjà à ce point de vue élevé; mais le temps où elle pouvait être comprise n'arriva que quand les controverses eurent préparé les esprits, et que la vie réelle de Jésus eut pris les vagues aspects que donne un passé déjà lointain.

C'est donc dans l'Évangile de saint Jean qu'il faut chercher les formules définitives de la métaphysique chrétienne, formules que saint Paul lui-même n'avait qu'incomplétement révélées. Il est nécessaire pour la suite de ce travail de les résumer en peu de mots. Jean admet que le Verbe divin était connu longtemps avant Jésus, qu'il existe éternellement, qu'il éclaire tout homme venant en ce monde, qu'il fut pour Dieu le médiateur de la création, qu'il s'est fait chair et qu'il a placé *en nous* son séjour. Dieu est un et indivisible. Le Verbe est son fils unique, sa *gloire,* sa lumière; il dévoile aux hommes les choses du ciel. L'Esprit est Dieu; incarné, il devient le Christ, premier-né des créatures, organe de sanctification pour les hommes. C'est l'amour divin qui est le sauveur universel, car c'est par lui que Dieu a donné au monde son fils unique, et par leur communion avec lui les hommes deviennent comme lui enfans de Dieu. La justification s'opère par la grâce de Dieu, c'est-à-dire par son action directe en nous, et l'expiation s'opère, non par les œuvres de la loi, mais par la justice. Le consolateur que Jésus a promis à ses disciples n'est pas autre que l'Esprit de Dieu, qui, sous le nom de Christ, habitait avec eux, mais non encore en eux, et qui, après le départ du Christ, quand ils seront livrés à eux-mêmes, demeurera en eux et fera que par eux les hommes continueront à faire les œuvres de l'Esprit. C'est dans saint Jean que se trouve pour la première fois exposée sous sa forme authentique la *théorie du Christ éternel*, antérieur à Abraham et à Adam; mais à côté de cette doctrine se trouve nettement affirmée l'humanité du Christ, son incarnation en Jésus et la réalité de sa vie et de sa mort.

L'Évangile de saint Jean est le terme où s'arrête le livre de M. de Bunsen. L'auteur n'a pas cru devoir descendre plus bas, parce que dès ce moment, selon lui, tout le mystère de la *discipline du secret* se trouve dévoilé.

IV.

J'arrive à la partie la plus originale de l'ouvrage, celle où l'auteur expose, non plus la promulgation successive de la doctrine cachée, mais l'origine et la transmission de cette doctrine jusqu'à Jésus. C'est à ce problème que répond le second titre de l'ouvrage : *Histoire des apocryphes*. On sait que ce mot a eu plusieurs significations : il désigne d'ordinaire les œuvres dont les auteurs ou l'époque ont été l'objet de fausses suppositions; il désigne quelquefois celles dont les auteurs ou l'époque sont simplement inconnus; enfin, en langage ecclésiastique, il désigne les livres exclus du canon. Ces livres contiennent presque toujours des doctrines dissidentes et dont l'étude peut être nécessaire pour l'intelligence et pour l'histoire des dogmes.

Le premier auteur qui du temps même de Jésus s'offre à M. de Bunsen est le Juif Philon, dont nous possédons de volumineux ouvrages. Il représente dans la société hébraïque la fusion des idées orientales et des idées occidentales; sa méthode est de ne prendre à la lettre ni les écrits des Juifs ni les traditions religieuses de la Grèce et des autres peuples. Du reste, il ne donne point comme nouvelle sa méthode d'interprétation; il la tenait du Juif alexandrin Aristobule, et nous savons par l'exemple de plus d'un auteur païen qu'elle était en usage chez les Grecs depuis longtemps. Le Dieu de Philon n'est pas seulement l'architecte du monde comme celui de Platon, il en est le créateur. Sa première production est le Verbe, image de Dieu, premier-né de toutes les créatures, type de l'homme, Adam céleste. Le Verbe, né avant le monde, est fils de Dieu sans lui être ni égal ni identique. Philon donne la théorie de l'incarnation et du rôle du Verbe dans l'homme à peu près dans les mêmes termes où elle fut donnée après lui. Comme chez les chrétiens, l'Esprit, qui procède du Père et du Fils, est vivificateur, c'est-à-dire auteur de la vie, et de même que le Verbe habite le νοῦς, qui est la raison, l'Esprit habite la ψυχή, qui est l'âme vivante. Philon admet et explique la chute de l'homme et la nécessité d'un sauveur : ce sauveur est donné sans cesse à chacun de nous par la grâce de Dieu; mais l'accomplissement parfait de la ressemblance de l'humanité avec le Verbe requiert la plénitude des temps, car, pris en lui-même, le Verbe divin ne peut pas descendre sur la terre, et demeure éternellement dans la gloire de Dieu.

Il n'est pas besoin de faire remarquer l'analogie profonde de ces doctrines avec celles que saint Jean tenait du maître; mais il est curieux de les voir exposées cent ans auparavant presque avec les mêmes expressions dans *le Livre d'Enoch*. Cet apocryphe, qu'on ne

trouve ni dans la Bible chrétienne de saint Jérôme ni dans le canon hébraïque de Jérusalem, est un écrit palestinien composé tout à la fin du IIe siècle avant Jésus-Christ. Il ne pouvait pas être inconnu à Philon, car les doctrines qu'on y trouve sont celles qui régnaient de son temps dans deux sectes affiliées, les esséniens de Judée et les thérapeutes d'Égypte, sectes qui partageaient les idées de Philon lui-même; ce philosophe ne faisait que les reproduire, comme les premiers chrétiens, longtemps confondus avec les esséniens, les reproduisirent à leur tour dans des conditions nouvelles.

Le Livre d'Enoch nous conduit très directement aux apocryphes alexandrins, c'est-à-dire aux livres contenus dans la Bible des Septante et qui ne faisaient point partie du canon hébraïque. Les deux plus importans sont *la Sagesse* et *l'Ecclésiastique*. Le premier a été attribué, mais faussement, tantôt à un ami de Salomon, tantôt à Salomon lui-même; il est de beaucoup postérieur à ce prince. Le second lui est antérieur, puisqu'il fut composé par Jésus, fils de Sirach, qui vivait sous le pontificat de Simon, au commencement du IIIe siècle avant Jésus-Christ. Outre ces deux écrits essentiels, il est d'un intérêt majeur de rechercher dans la Bible des Septante les passages du canon hébreu altérés par les traducteurs grecs. On s'aperçoit alors que toutes ces altérations ont été faites systématiquement dans la pensée d'harmoniser tous les livres hébraïques avec la doctrine secrète des apocryphes. Il en résulte que, tandis que les livres du canon hébreu ont pour unité la loi mosaïque, la Bible des Septante cherche son unité ailleurs, dans une doctrine qui, à beaucoup d'égards, est en opposition avec cette loi. La Bible grecque en effet tend toujours à séparer entièrement Dieu du monde visible et à donner au Messie une nature éternelle et céleste. Cette séparation conduit à la théorie des médiateurs, et le Messie est indiqué comme le plus grand d'entre eux. Dans les deux apocryphes que nous avons nommés, ces théories s'accusent nettement. Là, Dieu est déclaré un et invisible; le premier-né parmi les créatures, c'est l'Esprit, qui est aussi le Verbe, le médiateur, le principe de sainteté et d'immortalité; le Verbe lui-même, figuré jadis sous le nom de *kabôd* comme une apparition lumineuse au sein d'un nuage qui monte en colonne, devient la *séchina* qui habite le saint des saints, la science créée avant le commencement du monde et qui ne peut jamais défaillir, en communion perpétuelle avec l'homme, dont elle n'est point séparée. C'est la théorie du Verbe immanent, du « Dieu-avec-nous, » que les apôtres Paul et Jean ont enfin dévoilée aux peuples occidentaux.

M. de Bunsen établit de la manière la plus précise ce que l'on savait déjà moins sûrement, qu'en dehors des Écritures il y avait dans la nation juive une doctrine secrète transmise verbalement

dans certaines écoles dissidentes, et dont l'identité avec celle des apocryphes est par lui mise en lumière. Les gardiens de cette tradition étaient, durant les siècles antérieurs à Jésus-Christ, les deux sectes que nous avons nommées, les esséniens et les thérapeutes. Les premiers étaient en Judée et habitaient particulièrement les bords de la Mer-Morte; ils y étaient nombreux : au temps de Josèphe, malgré les progrès de la nouvelle église, on en comptait encore quatre mille. Ils avaient pour méthode d'interpréter allégoriquement la loi mosaïque, ce qui les conduisait à ne point reconnaître les interprétations officielles des rabbins et à substituer à la caste des prêtres un sacerdoce universel. Ils n'enseignaient point en public leur doctrine secrète et ne parlaient jamais que par paraboles; leur morale avait pour base l'abstinence pour soi-même, la charité pour les autres, l'égalité des hommes et la négation de l'esclavage. Un lien étroit les unissait aux alexandrins : ils connaissaient leurs livres, parmi lesquels il y en avait un, intitulé *la Science de Salomon*, qui leur était familier. La doctrine essénienne et sa transmission orale forment donc le passage qui conduit de la doctrine des apocryphes à la doctrine secrète des chrétiens.

Aux esséniens de Palestine répondaient les thérapeutes d'Égypte : c'était, comme eux, une sorte d'anachorètes d'un caractère tout à fait oriental. Ils vivaient dans des monastères, s'occupant de commenter la loi et les prophètes, de composer et de chanter des hymnes; ils faisaient la prière au lever et au coucher du soleil; dans celle du matin, tournés vers l'orient, ils demandaient d'être éclairés par la lumière intérieure; ils avaient remplacé l'agneau par l'eau et le pain dans le saint sacrifice, et aboli par là l'immolation sanglante. Ils avaient des symboles profonds et cherchaient la *science du secret*. Eusèbe et saint Jérôme les considéraient comme chrétiens; mais Philon en fait une secte juive, et Philon devait bien savoir ce qu'ils étaient. On ignore cependant l'origine de ces deux sectes. Nous trouvons les esséniens dans l'histoire au milieu du IIe siècle avant Jésus-Christ; mais à cette époque ils se présentent comme une secte déjà fort ancienne, opposée aux sadducéens et se donnant pour rôle de conserver une tradition orale et secrète différente de la tradition mosaïque et destinée à la remplacer un jour. Nous savons de plus par Eusèbe, par saint Épiphane et par saint Jérôme, qu'il existait chez les Juifs une pareille tradition orale longtemps avant le IIe siècle, transmettant les mêmes idées qui furent adoptées par les esséniens et les thérapeutes et finalement par les chrétiens.

Or, si l'on étudie attentivement les livres du canon hébreu, on n'y trouve aucune trace de cette doctrine, si ce n'est peut-être dans les *Proverbes*, attribués au roi Salomon; mais ce livre est d'une

authenticité douteuse, il est formé de sentences le plus souvent sans lien, par conséquent il a pu recevoir toutes les interpolations imaginables. Tous les livres canoniques de l'Ancien Testament, sauf les trois petits prophètes, Aggée, Zacharie et Malachie, sont antérieurs à la captivité de Babylone. Les vingt-deux derniers chapitres du livre attribué à Isaïe sont contemporains de cet événement, et ont été écrits par un prophète inconnu au moment où le retour des Israélites allait se faire en l'année 536. Jérémie et Ézéchiel étaient les derniers qui eussent prophétisé lorsqu'en 586, sous Nabuchodonosor, le temple fut détruit et les Juifs transportés au centre de l'empire assyrien. C'est donc dans la période qui suivit la destruction du temple que se formèrent parmi les Israélites les doctrines secrètes et les sectes par lesquelles ces doctrines se transmirent jusqu'à Jésus. Or cette formation ne peut s'expliquer que de deux manières, ou par un mouvement interne et spontané de l'esprit juif, ou par une influence venue du dehors. La première explication est peu vraisemblable, car, ces doctrines se trouvant en opposition formelle avec la loi mosaïque, celui qui le premier les aurait émises aurait trouvé des adversaires puissans dans les sadducéens conservateurs de la loi, et la lutte aurait laissé quelques traces dans l'histoire. Il n'en est pas de même quand l'action venue du dehors s'exerce peu à peu sur des individus isolés, car ils n'en sauraient être responsables. Or une telle influence a pu s'exercer sur les Israélites pendant les cinquante ans qu'ils ont passés en contact avec les peuples de l'Asie centrale. Nous voyons par le grand prophète inconnu de la captivité que l'édit de Cyrus rappelait les Israélites de tous les points du monde médo-perse où ils étaient dispersés. Quand ce roi eut conquis toute l'Asie occidentale et pris Babylone, il leur apparut comme un libérateur; ils le jugèrent digne d'être appelé le Christ de Dieu, tandis qu'au même moment ils chargeaient de malédictions leurs anciens oppresseurs. Ainsi un lien d'amitié et de reconnaissance, par conséquent un échange d'idées, s'établit entre eux et les Perses, non-seulement dans Babylone, centre de la captivité, mais dans les autres parties de l'empire. Nous voyons que depuis cette époque les relations n'ont plus cessé d'exister entre les Israélites et les Médo-Perses, relations d'autant mieux suivies que la Judée était sur le passage des Perses allant en Égypte, pays qu'ils possédaient. Cet état de choses dura jusqu'à la conquête d'Alexandre, qui mit en mouvement toute l'Asie, ouvrit des voies nouvelles où elle se précipita, et concentra bientôt dans Alexandrie les idées et les doctrines du monde entier.

Puisque la doctrine secrète date de la captivité de Babylone et qu'elle n'est point née d'un mouvement interne et spontané du judaïsme, il ne reste plus qu'à chercher si dans la société persane il

existait alors une telle doctrine. Or les travaux des orientalistes de notre siècle ont mis entre nos mains les livres sacrés de la Perse en vigueur au temps de Darius le Grand, de Cyrus et de leurs prédécesseurs. Ces textes, dont une traduction grecque courait de main en main plus de deux siècles avant Jésus-Christ, sont connus de tout le monde sous le titre de *Zend-Avesta,* et l'on sait qu'ils sont attribués à Zoroastre, l'antique législateur des Aryas de l'Asie centrale. La doctrine du secret s'y trouve tout entière, presque dans les termes employés par saint Jean; il n'y manque que Jésus, fils de Marie. Est-il possible de douter qu'elle n'ait passé de là chez les Hébreux, lorsque déjà sous Nabuchodonosor nous voyons le prophète Daniel, tout Juif qu'il était, recevoir le titre de *rab-mag* (maître des mages) et occuper ainsi la première place parmi les prêtres de la religion âryenne? Pourquoi cependant cette religion publique de l'empire n'a-t-elle produit chez les Hébreux qu'une doctrine cachée et une secte mystérieuse? Il ne pouvait guère en être autrement chez un peuple dont toute la constitution religieuse, politique et civile procédait de Moïse, et ne pouvait admettre une religion étrangère sans se détruire : aussi depuis le temps de la captivité les sectaires ont-ils vécu à part dans la société israélite, jusqu'au temps où, Jésus ayant donné par sa vie et sa mort un élan irrésistible à leurs idées, on les vit par la bouche de saint Paul prêchées parmi les Grecs et les Romains, et sous la plume de saint Jean et de ses traducteurs devenir le code de la société nouvelle.

Le *Zend-Avesta* renferme explicitement toute la doctrine métaphysique des chrétiens, — l'unité de Dieu, du Dieu vivant, l'Esprit, le Verbe, le Médiateur, le Fils engendré du Père, principe de vie pour le corps et de sanctification pour l'âme. Il renferme la théorie de la chute et celle de la rédemption par la grâce, la coexistence initiale de l'Esprit infini avec Dieu, une ébauche de la théorie des incarnations, la doctrine de la révélation, de la foi, celle des bons et des mauvais anges connus sous le nom d'*amschaspands* et de *darvands*, celle de la désobéissance au Verbe divin présent en nous et de la nécessité du salut. Enfin la religion de l'Avesta exclut tout sacrifice sanglant expiatoire, et en passant chez les Israélites elle devait nécessairement supprimer le meurtre de l'agneau pascal, remplacé par une victime idéale. C'est en effet ce qui eut lieu d'abord parmi les esséniens et les thérapeutes, ensuite parmi les chrétiens.

Voilà donc un ensemble de faits bien acquis; essayons de le résumer. Au temps de la captivité de Babylone, la religion perse, dont les dogmes sont contenus dans l'Avesta, fit naître parmi les Juifs une secte cachée dont la doctrine, transmise par la tradition orale,

se manifesta de temps en temps, mais incomplétement. La secte paraît au IIe siècle avant Jésus-Christ sous le nom d'esséniens, et bientôt après en Égypte sous le nom de thérapeutes, sorte de religieux qui vivaient réunis dans des couvens. La doctrine apparaît d'abord dans *l'Ecclésiastique* de Jésus fils de Sirach, dans le livre de *la Sagesse* et dans les altérations apportées à la Bible par les traducteurs grecs nommés les Septante. La secte et la doctrine avaient pris un grand développement sous les Ptolémées lorsqu'elles appelèrent l'attention par la lutte de Hillel et de Shammaï au premier siècle avant notre ère. La doctrine secrète avait passé presque entière, mais en s'altérant, dans les livres du Juif hellénisant Philon, qui vivait dans Alexandrie au temps de Jésus. C'est cette doctrine que Jésus enseigna secrètement à ses disciples, et surtout à Pierre, Jacques et Jean, leur ordonnant de la tenir en réserve pour des temps meilleurs, tandis que lui-même, par sa prédication, préparait les âmes à la recevoir. Les apôtres la conservaient secrète dans Jérusalem à la façon des esséniens d'autrefois, lorsque Paul, qui la connaissait, se donna pour mission de la répandre parmi les gentils, c'est-à-dire surtout parmi les Grecs et les Romains. Recueillie par saint Luc, cette doctrine ne prit pied dans Rome qu'après la destruction de Jérusalem et après la mort de Pierre et de Paul. Cependant l'ignorance où étaient tenus les premiers chrétiens avait fait naître des opinions dissidentes qui attaquaient la doctrine, les unes (*ébionites*) en niant la divinité du Christ, les autres (*marcionites*) en niant son humanité. L'église était solidement établie; le moment devint propice à la publication définitive du secret, et c'est alors, dans la seconde moitié du IIe siècle, que fut livré aux fidèles dans leurs langues l'Évangile selon saint Jean. Le mystère avait donc été gardé pendant sept cents ans : il avait fallu tout ce long intervalle pour que les peuples de l'Occident se missent en état de recevoir les principes de foi légués par Zoroastre.

V.

Au point où nous a conduits cette étude, je ne crois pas qu'aucune des conclusions de M. de Bunsen puisse être sérieusement contestée, car elles sont toutes appuyées sur les textes les plus précis, les plus variés, les plus authentiques, sur des faits généralement reconnus et sur les données les plus certaines de la science moderne. La conséquence que nous pouvons en tirer, c'est que le christianisme est dans son ensemble une doctrine âryenne et qu'il n'a pour ainsi dire rien à démêler avec le judaïsme. Il a même été institué malgré les Juifs et contre eux : c'est ainsi que l'entendaient les

premiers chrétiens, qui l'ont défendu au prix de leur repos et parfois même de leur vie. Si le christianisme n'était qu'un développement du mosaïsme, son histoire primitive et la destinée ultérieure du peuple juif seraient inexplicables; il serait impossible de comprendre comment les Israélites ont pu si longtemps être mis au ban des nations et surtout des nations chrétiennes; nous ne verrions pas non plus pourquoi saint Paul reprochait si amèrement au chef des apôtres d'être encore judaïsant et de cacher la lumière. A présent toute cette longue histoire s'explique jusque dans ses menus détails : la transmission antique, le développement dans Alexandrie, l'incarnation vivante des doctrines dans la personne de Jésus, la vie et la mort de ce grand initiateur, puis les terreurs et les luttes des apôtres et le mystère dont s'entourait la primitive église, bientôt après la haute philosophie des pères grecs et latins, dont la couleur orientale contrastait avec les systèmes gréco-romains, enfin le prodigieux établissement d'une église qui, par ses dogmes, ses rits, ses constructions, ses institutions et son influence, embrasse depuis plusieurs siècles tout l'Occident.

Le rôle antique du peuple juif par rapport au christianisme s'explique aussi. Il devient en effet manifeste qu'Israël a conservé comme un dépôt la doctrine âryenne; mais ce rôle n'est pas échu à tout Israël, car, tandis que les Hébreux vivaient sous la loi mosaïque, quelques-uns d'entre eux seulement se transmettaient, comme le font aujourd'hui les Parsis, ces dogmes secrets et contraires au mosaïsme destinés à devenir les dogmes chrétiens. M. de Bunsen affirme que ces dépositaires du secret le recevaient par un choix spécial de Dieu : je n'examine point cette question, qui n'est pas du ressort de la science, et je crois que l'ouvrage de M. de Bunsen gagnerait en valeur scientifique, si toute expression de la foi personnelle de l'auteur en était retranchée.

Ce même besoin du cœur le conduit à de nouvelles conséquences qu'il me reste à faire connaître. M. de Bunsen avait encore à faire rentrer dans sa grande théorie les livres mosaïques antérieurs à la captivité de Babylone, car affirmer simplement que le christianisme procède de Zoroastre, c'est repousser presque toute la Bible et l'isoler dans l'histoire. Il fallait donc assigner à ces vieux livres sémitiques un rôle essentiel dans les origines de la foi. De plus il fallait que ce rôle fût en harmonie avec la doctrine générale de l'ouvrage, qui attribue au christianisme une origine âryenne. On peut juger d'avance qu'il a fallu beaucoup de science à l'auteur, et peut-être même un peu d'artifice, pour accommoder ces nouveaux et obscurs problèmes avec les solutions lumineuses qui viennent d'être exposées. Voici ce que remarque à ce sujet M. de Bunsen.

On sait que les anciens livres de la Bible avaient été détruits lors de la captivité de Babylone, que les Hébreux revenus les premiers en Judée, sous la conduite de Zorobabel, en 536, ne s'occupèrent d'abord que de rétablir leurs tribus et de reconstruire le temple, et que ce fut seulement après le retour de la seconde colonne, vers l'an 447, qu'Esdras, avec les plus savans rabbins, s'occupa de restituer les écritures; elles furent alors recomposées et rédigées sur un nouveau plan, d'après les souvenirs personnels ou les notes des docteurs. Or il y avait à cette époque plus de cent ans que les Hébreux subissaient l'influence âryenne; on peut donc admettre que la rédaction d'Esdras ne put s'y soustraire entièrement et qu'elle accueillit des traditions antiques en circulation parmi les Hébreux, traditions que ceux-ci avaient eux-mêmes rapportées de Babylone. M. de Bunsen pense, comme à peu près tout le monde aujourd'hui, qu'il faut expliquer allégoriquement une grande partie de la Genèse, et il voit dans ce qui concerne Adam et ses fils une reproduction orientale et figurée de l'ancienne histoire des Aryas. Zoroastre vivait sous le roi Vistâspa, fils du fondateur de Bactres; on ne sait pas combien de règnes s'écoulèrent entre lui et Oxathrès (Suxattra), dernier roi de Bactriane, dont le royaume fut conquis par Ninus vers l'année 1230; mais l'intervalle dut être fort long, car dans l'Avesta, où l'on trouve une géographie détaillée des pays âryens, il n'est fait mention ni d'Ecbatane, ni de Pasargade, ni de Persépolis, ni même de Babylone ou de Ninive. Le pays qu'habitait Zoroastre avoisinait les sources de l'Oxus et du Yaxarte, la région même où la Genèse place le pays d'Éden. Selon M. de Bunsen, c'est du temps de Zoroastre qu'eut lieu la première migration âryenne vers le sud-est, c'est-à-dire celle des Indiens, dont la cause aurait été un conflit survenu entre les tribus, qui de pastorales devinrent agricoles après la fondation de l'état bactrien. Zoroastre, ayant reçu de Dieu la révélation de la loi avec l'ordre de la proclamer, convoqua une grande assemblée des tribus âryennes, et en présence du feu sacré les engagea à quitter le culte des dieux (*dêvas*) pour adorer le seul Ahura-Mazda (Ormuzd), c'est-à-dire le Dieu de vie. Les agriculteurs se rendirent et devinrent monothéistes; les pasteurs conservèrent leurs dieux et se retirèrent vers l'Orient. Comme vers l'année 1300 le Gange était déjà conquis par ces derniers et qu'il n'est pas mentionné dans le Vêda, le séjour des Aryas pasteurs sur l'Indus, c'est-à-dire la période vêdique, a dû être de longue durée et répondre à l'intervalle qui en Bactriane sépare Oxathrès de Zoroastre. De plus les traditions âryennes nomment comme dixième roi bactrien Xisuthros, sous qui arriva le grand déluge. Zoroastre doit donc être reculé de plusieurs siècles avant l'Abraham de la Ge-

nèse, et même avant Noé. Cette conclusion est confirmée par les observations astronomiques envoyées de Babylone à Aristote par Callisthène, car elles remontaient à l'an 1903 avant Alexandre, ce qui fait supposer que Zoroastre était de beaucoup antérieur à cette époque.

Or c'est toujours dans un langage figuré que parlent les Orientaux : saint Paul avait déjà interprété comme une figure le récit biblique relatif aux enfans d'Abraham, tous les modernes interprètent de même celui qui concerne les enfans de Noé; à plus forte raison est-on en droit d'appliquer le même système aux enfans d'Adam. Le récit de la Genèse touchant la lutte d'Abel et de Caïn et la fuite de celui-ci vers l'orient au pays de Nod (Indus) s'accorde singulièrement avec la tradition âryenne de la lutte des tribus et du départ des Aryas pasteurs. La suite de cette tradition est reproduite de la manière la plus exacte par les trente-cinq périodes ou générations que la Bible énumère d'Adam à David. Enfin on est étonné que les interprètes de la Genèse en soient venus à considérer Adam comme le premier homme quand il est visible, dans la Genèse même, qu'il existait d'autres hommes et d'autres femmes au temps d'Adam. Ce personnage ne peut donc être pris qu'au sens figuré, et si Abel et Caïn représentent les Aryas de Zoroastre et ceux de l'Indus, Adam lui-même, recevant la révélation de la bouche de Dieu, ne peut représenter que Zoroastre.

Si maintenant nous descendons la chaîne des temps, nous voyons les pères du peuple juif établis à Ur en Chaldée, qui était alors un des centres de la civilisation âryenne. C'est de là qu'Abraham partit avec Taré son père pour le pays de Chanaan et marcha vers le sud jusqu'en Égypte, où le poussait la famine. D'après la tradition qui fait remonter à Abraham l'alliance de Dieu avec son peuple, il faudrait donc admettre que Zoroastre avait été son précurseur, et que le sémitisme, dont ce patriarche est le père, est un des courans de la tradition âryenne, comme le vêdisme en est un autre. Or le courant sémitique, se développant chez un peuple où il n'était pas indigène, était sans cesse vicié par des retours au matérialisme. C'est pour empêcher cette dégradation de la doctrine que fut institué le prophétisme avec ses trois classes (les *rabbonis,* les *rabbis* et les *rabs*), exactement calqué sur l'antique organisation des mages. Un premier courant de doctrines âryennes existait donc chez le peuple hébreu lorsque la captivité de Babylone vint le revivifier par un mélange de cinquante années, et dès lors il ne fut plus interrompu. Toutefois la facilité avec laquelle le peuple juif s'écartait de la tradition sacrée conduisit ses chefs de Jérusalem à l'isoler entièrement des autres peuples et à s'opposer

à tout développement additionnel de la loi. Une plus grande liberté régnait parmi les Juifs d'Alexandrie : là prévalut la doctrine secrète. Il est bien remarquable que dans l'Évangile de saint Matthieu tous les anciens textes cités sont empruntés dans les discours de Jésus à la Bible des Septante, et que dans tout le reste de cet Évangile ils le sont au canon hébraïque : la pensée de Jésus, même dans saint Matthieu, procède donc d'Alexandrie.

Je n'ose affirmer, malgré les savantes pages de M. de Bunsen, que telle soit la véritable interprétation des écrits bibliques antérieurs à la captivité de Babylone. J'aurais voulu trouver dans cette partie de son livre autre chose que des calculs : des textes hébraïques rapprochés des textes âryens de l'Avesta auraient plus fait peut-être pour la démonstration que des dates toujours incertaines et des interprétations toujours attaquables. J'avoue que la lecture de David me jette souvent au milieu de souvenirs orientaux; je suis frappé de ce que l'église romaine, dans ses rituels, place si souvent des psaumes à côté d'oraisons d'une origine évidemment âryenne, et de ce qu'elle a nettement adopté l'idée de la vocation d'Abraham. Il y a là une partie du problème que l'on voudrait voir traitée à fond par M. Ernest de Bunsen. L'identification de Zoroastre avec Adam ne me paraît ni évidente ni nécessaire : si les fils d'Adam sont des symboles, Adam n'en est-il pas un lui-même? Et Zoroastre, est-on bien sûr qu'il ait jamais existé autrement que comme une personnification? S'il est tel qu'Adam et tel que le Manou des Indiens, il devient inutile de chercher sa date. Il en faudrait peut-être dire autant d'Abraham et penser de lui ce que saint Paul pensait de ses enfans. Le peu de solidité de ces antiques figures nous oblige à traiter la question des origines suivant une autre méthode, à reléguer au second plan une chronologie fantastique, à reconnaître les routes que l'humanité a suivies au moyen des doctrines qu'elle-même a consignées dans ses plus anciens monumens. C'est ce qu'a fait M. de Bunsen pour les dogmes chrétiens, dont il a, selon nous, parfaitement retrouvé la trace en remontant de l'Évangile de Jean à la captivité de Babylone. Qu'avant cette époque il y ait eu chez les Juifs un ancien courant d'idées âryennes, c'est ce qui nous semble probable, mais pour des raisons dont M. de Bunsen ne parle pas. Quoi qu'il en soit, nous n'hésitons pas à dire qu'il a le premier restitué dans sa réalité historique la grande tradition orientale dont le Christ et les apôtres ont été les derniers promulgateurs.

ÉMILE BURNOUF.

L'ENQUÊTE

SUR LE CRÉDIT

II.

LA MONNAIE FIDUCIAIRE ET LE CAPITAL DE LA BANQUE DE FRANCE.

I. *De la Monnaie de papier et des Banques d'émission*, par M. Ad. d'Eichthal, 1864. — II. *La Question des Banques*, par M. Wolowski, de l'Institut. — III. *Les Principes de la Constitution des banques et de l'Organisation du crédit*, par M. Isaac Pereire. — IV. *Les Banques d'émission ou d'escompte*, par M. Maurice Aubry, 1864. — V. *Étude préparatoire à l'enquête*, par M. Jules Lecesne, 1865. — VI. *Considérations sur la cherté de l'argent*, par M. Edmond Ehrmann, 1864. — VII. *La Banque de France et les Banques départementales*, par M. Léonce de Lavergne, 1864. — VIII. *Études sur la Circulation monétaire*, par M. Coullet, 1865. — IX. Extraits des enquêtes parlementaires anglaises sur les questions de banques, publiés sous les auspices de la Banque de France, 1865. — X. *Le Marché monétaire*, etc., par M. E. de Laveleye, 1865.

I. — DES CONDITIONS D'UNE BONNE MONNAIE FIDUCIAIRE.

Quelle est l'utilité de la monnaie fiduciaire? Cette monnaie est-elle appelée à devenir plus importante, et quelles sont les conditions à remplir pour qu'elle soit bonne? Ces questions, posées par l'enquête, nous amènent à examiner directement les moyens que l'on propose pour empêcher le retour des crises monétaires ou financières (1).

Nous ne voulons pas faire ici un long traité pour montrer ce qu'est la monnaie fiduciaire, et comment on a été amené à s'en servir. Nous dirons seulement que l'utilité de la monnaie fiduciaire consiste en ce qu'elle est d'un transport plus commode que la monnaie métallique, qu'elle peut mieux que celle-ci répondre à certains

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre.

besoins du commerce, comme les gros paiemens par exemple, et qu'enfin elle peut suppléer la monnaie métallique elle-même et l'économiser dans une certaine mesure. Il importe cependant de ne pas se faire d'illusion : si la monnaie fiduciaire peut suppléer la monnaie métallique et l'économiser, c'est à la condition qu'on n'en abusera pas, qu'on ne supposera pas qu'il n'y a aucune différence entre les deux, et qu'elles ne sont toutes deux que des signes de convention pour la facilité des échanges. Cette idée est le point de départ de tous les faux systèmes et de toutes les erreurs qu'on voit se produire lorsqu'on discute ces questions.

La grande erreur de certains économistes en parlant de la monnaie métallique est de croire que parce qu'elle sert à l'échange des choses qui entrent dans la consommation de l'homme, et qu'elle n'est pas elle-même, à part quelques usages de luxe, l'objet d'une consommation, elle n'a d'autre valeur que celle qu'elle tire de cet échange, que cette valeur est toute de convention. On oublie qu'il faut deux choses pour constituer la valeur, — l'utilité et la rareté. L'eau aussi est très utile; mais comme on peut se la procurer à volonté et sans grand travail, elle n'a aucune valeur. C'est la rareté combinée avec l'utilité qui fait la valeur de la monnaie métallique; on ne peut pas la multiplier à volonté, il faut l'aller chercher dans les entrailles de la terre au prix d'un travail pénible et coûteux, et ce travail pénible et coûteux en constitue la valeur, il lui assure une certaine fixité. C'est un signe de convention, dit-on : c'est possible; mais c'est un signe de convention qui s'impose, et qui jusqu'à ce jour n'a pas d'équivalent. Avec certaines combinaisons de crédit, on pourra suppléer à la monnaie métallique. On pourra encore, avec plus de rapidité dans les transactions, la faire servir à plus d'usages, comme on peut multiplier les trains sur un chemin de fer. De même pourtant qu'il y a un degré au-delà duquel on ne pourrait pas sans danger multiplier les trains sur un chemin de fer, il y en a un aussi au-delà duquel on ne pourrait pas étendre les suppléans de la monnaie sans courir le risque de n'avoir plus de mesure de la valeur et de bâtir dans les airs.

On a souvent demandé pourquoi la monnaie métallique était si nécessaire, et pourquoi par exemple on ne pourrait pas régler toutes les transactions, soit avec de la monnaie fiduciaire comme en émettent certains établissemens de crédit, soit par des viremens ou des compensations. La réponse est bien simple : c'est que si la monnaie métallique n'était pas au bout de toutes les transactions, il n'y aurait plus de mesure à la valeur, il n'y aurait plus rien pour régler les rapports de l'offre et de la demande. Chacun produirait à sa guise, sans se préoccuper des besoins, et un beau jour on se trouverait avoir produit outre mesure des choses qui n'étaient pas

nécessaires, et en avoir négligé d'autres qui l'étaient beaucoup plus. La monnaie métallique a cette utilité de rappeler chacun à la mesure des besoins. Comme elle a une valeur universelle, qui ne dépend pas des caprices du moment, elle ne s'échange jamais que contre des choses qui répondent à un besoin réel. Elle sert donc de criterium à la production. Si on a produit trop ou si on a produit mal, on est bien vite corrigé de son erreur par la valeur plus grande qu'acquiert l'argent, et jamais l'équilibre entre l'offre et la demande n'est longtemps rompu dans une société commerciale qui a la monnaie métallique pour instrument d'échange.

Il y a deux choses dont il faut se préoccuper quand on émet de la monnaie fiduciaire : qu'elle puisse toujours être convertie en espèces, c'est la condition essentielle du maintien de sa valeur intégrale, — ensuite qu'elle ne déplace pas le numéraire dans une proportion trop considérable. Du moment que la monnaie fiduciaire est acceptée comme instrument d'échange, il est bien évident qu'elle déplace la monnaie métallique. Celle-ci, ne pouvant plus rester dans la circulation qu'en étant dépréciée, s'en va chercher ailleurs un pays où elle a sa valeur tout entière. Si le déplacement n'a lieu que dans la mesure où la monnaie métallique peut être économisée sans inconvénient, tout est pour le mieux; mais s'il est plus fort, que l'argent devienne rare et acquière tout à coup une valeur exceptionnelle, la monnaie fiduciaire, loin d'être utile, devient alors un instrument de circulation dangereux : il faut aviser à la restreindre par tous les moyens possibles, car elle trouble les rapports économiques et donne à la monnaie métallique plus de valeur que celle-ci n'en doit avoir.

On demande quelle est la limite à l'émission de la monnaie fiduciaire. Cette limite, la voici : c'est, lorsque le change est contraire, qu'elle ne soit pas un obstacle à la rentrée du numéraire, et elle sera un obstacle, si on l'augmente pour remplacer l'argent qui manque. On aura beau dire qu'elle est parfaitement garantie, qu'elle n'a été émise que contre des valeurs sérieuses : cela ne suffit pas. Le change contraire prouve que le pays a besoin d'argent et non de papier, et si on lui donne du papier au lieu d'argent, le papier se déprécie : on arrive bientôt à la situation de la Russie, de l'Autriche et des États-Unis, qui n'ont plus de numéraire parce qu'ils ont trop de papier. Par conséquent, dans les momens de crise, lorsque l'argent est rare, ce qu'il faut faire, c'est, non pas d'augmenter la monnaie fiduciaire, mais de la restreindre au contraire pour laisser à l'argent toute sa valeur et lui permettre de venir du dehors. Il faut en de tels momens que la monnaie fiduciaire puisse varier comme varierait la monnaie métallique, qu'elle diminue avec elle. C'est dans cette pensée que les Anglais ont fait l'acte de 1844;

mais cet acte n'était pas nécessaire : on arrive au même résultat avec la conversion obligatoire, lorsque le public est éclairé sur la situation de la banque qui émet les billets, et qu'il n'a affaire qu'à un seul établissement.

Maintenant le *rôle de cette monnaie est-il appelé à devenir plus important?* Il le semblerait, si on ne consulte que ce qui se passe en France depuis un certain nombre d'années. La circulation fiduciaire, qui était de 363 millions en 1846 avant la fusion des banques départementales, de 470 millions en 1850 après cette fusion, de 612 millions en 1854, est aujourd'hui de près de 900 millions. Elle augmente d'année en année; mais les résultats sont tout différens en Angleterre, aux États-Unis et dans d'autres pays très commerçans. En Angleterre, après la crise de 1857, au commencement de 1858, la circulation fiduciaire active de toute l'Angleterre était de 40 millions de livres sterling, au mois de septembre 1863 de 36 millions de livres sterling; elle est aujourd'hui environ de 37 millions de livres sterling. Pour la Banque d'Angleterre seule, les résultats sont les suivans :

1854...	Circulation fiduciaire....	19 millions 1/2 de liv. sterl.
1864...	—	19 millions 1/2 —

Aux États-Unis, en dehors du papier-monnaie créé par l'état pour les besoins de la guerre, il y avait en 1859, avec 1476 banques, moins de billets en circulation qu'avec 1208 en 1854 et 1416 en 1857.

Voici les chiffres :

1854...	Billets en circulation....	204 millions de dollars.
1857...	—	214 —
1859...	—	195 — (1).

En Hollande, les billets au porteur n'augmentent pas non plus. Enfin à Hambourg, dans un des pays les plus commerçans de l'Europe, on ne les connaît pas. Cela démontre bien que l'augmentation des billets au porteur n'est pas liée nécessairement au développement des affaires, puisque dans les pays les plus commerçans du monde ces billets tendent plutôt à diminuer qu'à augmenter. Il y a plusieurs raisons pour qu'il en soit ainsi. D'abord, à mesure qu'il y a plus de facilité dans les communications, des moyens de transport plus économiques, on fait servir les mêmes billets à plus d'usages, on en garde moins chez soi, et puis on recourt davantage au système des viremens et des compensations. On dépose son argent chez un banquier, on le charge de payer et de recevoir pour

(1) Voyez les tableaux publiés dans le livre *des Crises commerciales*, p. 32, par le docteur Juglar.

soi, et comme le banquier est en rapport avec d'autres banquiers agissant de même pour d'autres cliens, que ces banquiers se réunissent à certains momens pour liquider toutes les créances qu'ils ont les uns sur les autres, il en résulte que les transactions les plus considérables et les plus multipliées se règlent sans numéraire et aussi sans billets au porteur. Le règlement par virement et compensation, voilà l'avenir du crédit et le véritable moyen d'économiser le numéraire. Nous avons, dans la première partie de ce travail (1), comparé l'argent aux chemins de fer, nous avons dit que de même qu'on peut augmenter les services d'un chemin de fer en multipliant les trains, on peut aussi, avec plus de rapidité dans la circulation, faire servir la même somme de numéraire à plus de transactions. Le virement est précisément le mode à employer pour arriver à ce résultat. Mille francs déposés chez un banquier peuvent régler plus d'affaires en un jour qu'ils n'en régleraient en un an, s'ils restent dans la poche des particuliers. Cela veut-il dire que l'idéal de ce système soit d'arriver à se passer complétement de numéraire et à tout régler par viremens et par compensations? Non certes, il faudra toujours du numéraire, il en faudra peu ou beaucoup suivant qu'on aura plus ou moins perfectionné le mécanisme du crédit, mais il en faudra toujours assez pour qu'on ne perde pas de vue cette seule et unique mesure de la valeur, et, ce qui est aussi un point très essentiel, pour qu'à certains momens, lorsqu'on doit acheter au dehors du coton ou d'autres denrées de première nécessité, on puisse faire des exportations de numéraire sans causer un préjudice trop grave à la circulation monétaire du pays.

Maintenant quelles sont les conditions d'une bonne monnaie fiduciaire? On a déjà montré que la monnaie fiduciaire, pour être bonne, devait toujours être convertible en espèces, et varier absolument comme varierait la monnaie métallique elle-même. On sait aussi que les Anglais, pour appliquer ce dernier principe, ont imaginé ce qu'on appelle l'acte de 1844. Cet acte limite l'émission de la monnaie fiduciaire à un chiffre déterminé, ce chiffre est de 14 millions 1/2 de liv. sterl. pour la Banque d'Angleterre seule. Au-delà de ce chiffre, toute émission d'une *bank-note* ou billet au porteur doit avoir sa représentation exacte en numéraire dans les caisses de la Banque, de telle sorte que dans les temps de crise, lorsque l'argent devient rare, on ne peut pas y suppléer par de la monnaie fiduciaire. La cause qui agit sur la circulation métallique agit en même temps sur la circulation fiduciaire; l'une ne peut pas s'étendre au préjudice de l'autre.

A ce point de vue, l'acte de 1844 est donc très efficace : il assure

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre.

la parfaite convertibilité de la monnaie fiduciaire, et l'empêche de contrarier jamais les lois du change, de mettre obstacle à la rentrée du numéraire, lorsqu'il est nécessaire qu'il en rentre; malheureusement il a d'autres inconvéniens très graves. D'abord il a celui de limiter en vertu d'une loi ce qui de sa nature ne doit pas être soumis à des limites légales. L'émission des billets au porteur est un acte de confiance qui repose sur la bonne volonté du public. Entourez-la de toutes les garanties désirables, faites qu'elle émane d'une compagnie puissante placée sous le contrôle du gouvernement, que cette compagnie soit obligée de publier des états de situation périodiques, mensuels ou hebdomadaires, que de plus elle ne soit jamais, sous aucun prétexte, affranchie de l'obligation de rembourser en numéraire, et fiez-vous-en au public pour le reste. Ce qu'il y a de particulièrement grave dans la limite fixée à l'émission de la Banque d'Angleterre, c'est qu'on voit le moment où, en vertu de l'acte de 1844, cette Banque peut être obligée de s'arrêter et de suspendre ses opérations. On ne peut pas se figurer l'influence déplorable qu'exerce sur le commerce cette perspective de la cessation des opérations de la Banque. Aussitôt que la réserve baisse, c'est-à-dire la somme en billets que la Banque peut émettre légalement, chacun a les yeux sur cette réserve. Si on ne l'observait encore que pour agir avec plus de prudence, l'effet pourrait être salutaire; mais on l'observe avec l'idée qu'on est à la veille d'une crise, et on agit en conséquence. Chacun resserre son crédit, retire ses fonds des endroits où ils sont déposés, court à la Banque pour augmenter ses provisions, et la crise arrive par cela seul qu'on la craignait, — ce qui a fait dire à un homme d'état illustre, à un ancien ministre des finances en Angleterre, sir George Cornewall Lewis, que l'acte de 1844 faisait en un seul jour plus de mal qu'il n'avait jamais pu faire de bien.

Ce qui prouve encore que cet acte produit à certains momens un effet moral désastreux, c'est qu'aussitôt qu'on est obligé de le suspendre, — et on l'a déjà suspendu deux fois depuis qu'il existe, — aussitôt que la Banque est autorisée à émettre des billets en dehors de la limite légale, immédiatement la panique cesse, et le public n'a plus besoin de ces billets que la panique seule faisait émettre. En 1857, il a suffi de 400,000 livres sterling de billets de supplément pour satisfaire toutes les demandes.

L'acte de 1844 n'est donc pas l'idéal à invoquer pour assurer les meilleures conditions de la circulation fiduciaire. J'aime mieux notre système français. Ici point de limites à l'émission des billets au porteur, la Banque de France en émet tant qu'elle veut, ou plutôt tant qu'elle peut, tant que le public veut en recevoir. Et comme ce même public est éclairé sur la situation de la Banque par des

états périodiques, il agit toujours en connaissance de cause. S'il prend plus de billets à certains momens ou s'il en prend moins, c'est que cela convient ainsi à ses intérêts; personne n'en est meilleur juge que lui. Il faut seulement, je le répète, que la Banque ne soit jamais affranchie de l'obligation de les rembourser en espèces: à cette condition, tout ira bien, la Banque prendra elle-même les mesures nécessaires pour que la circulation ne dépasse pas certaines limites; elle suivra les lois du change, et quand elle verra l'argent acquérir plus de valeur et les billets venir en plus grand nombre au remboursement, elle sera la première à restreindre son émission. Il faut encore que l'émission de la monnaie fiduciaire soit entre les mains d'un seul établissement placé sous le contrôle de l'état et offrant toutes les garanties désirables tant sous le rapport du capital social que sous celui de l'honorabilité des hommes qui le dirigent. Ici j'ai le regret de me séparer d'hommes éminens dont la voix a toujours beaucoup d'autorité, et notamment de M. Léonce de Lavergne, qui, dans la *Revue* même, a cherché à combattre quelques-unes des idées que j'avais déjà émises sur ce sujet. L'idéal de M. Léonce de Lavergne serait, non pas la liberté absolue des banques, — il craindrait avec raison qu'il n'en sortît l'anarchie, — mais un certain nombre de banques, qu'il appelle régionales, pour indiquer la limitation qu'il en fait, et qui partageraient avec la Banque de France le droit d'émission. Il croit que cette organisation vaudrait mieux que l'organisation actuelle, qu'elle donnerait plus de solidité à la circulation fiduciaire, et qu'en même temps beaucoup de banques pourraient s'établir qui ne le peuvent pas aujourd'hui, ou ne le peuvent que très difficilement sans droit d'émission.

Le principal argument pour montrer que les banques régionales donneraient plus de solidité à la circulation fiduciaire, c'est qu'il est bon en toutes choses de diviser les risques pour les affaiblir. On croit qu'il y aurait moins de risques et partant plus de garanties lorsque la responsabilité des billets au porteur ne pèserait plus sur une seule banque. Il est possible que cette maxime soit excellente en beaucoup de choses, mais ici elle produirait l'effet contraire. Les banques régionales, quelque sagement organisées qu'on les suppose, quelque puissantes qu'elles soient, n'auront jamais toutes la solidité de la Banque de France, n'inspireront pas toutes la confiance que celle-ci inspire. Or il suffira qu'une seule soit dans des conditions inférieures à celles de la Banque de France pour que le système soit moins bon. Supposez qu'à un moment donné une de ces banques, pour une raison ou pour une autre, subisse une crise, se trouve en face de demandes d'argent exceptionnelles, auxquelles elle ne pourra pas répondre : que deviendront

les autres? Immédiatement la panique s'emparera des esprits, tout le monde courra au remboursement, et ce qui était bon la veille deviendra mauvais le lendemain. Ce n'est pas ici de la théorie, c'est un fait. — En Amérique, dans ce pays si habitué au crédit et où l'on ne s'émeut pas facilement, il a suffi, en 1857, de la faillite d'une banque d'émission pour amener celle de beaucoup d'autres. On dit en faveur des banques régionales qu'elles n'auraient pas à répondre aux mêmes exigences que la banque unique, à subir les mêmes pressions, que l'on voit souvent le prix de l'argent se maintenir dans les départemens à un taux normal, lorsqu'il est très cher à Paris; qu'il est dur, par exemple, que toute la France soit obligée de payer l'argent 7 et 8 pour 100, parce que la banque unique se trouve en face de besoins extraordinaires qui n'existent guère qu'à Paris. Cela veut dire que les banques régionales n'auraient pas à se préoccuper du change pour régler leurs émissions, qu'elles continueraient à donner l'argent au même prix, quelles que fussent les circonstances, même lorsqu'il serait plus cher à Paris, afin que le négociant de Bordeaux ne fût pas sous le coup des nécessités qui frappent particulièrement la capitale. Qu'arriverait-il cependant? Il arriverait que quand l'argent serait cher à Paris, et qu'on pourrait se le procurer à Bordeaux à meilleur marché, tout le monde ramasserait du papier sur la banque de Bordeaux et courrait au remboursement. — On n'aurait aucun moyen de l'empêcher.

Supposons, par exemple, dans les circonstances de l'année dernière, où tout l'argent qui s'écoulait pour les acquisitions de coton s'en allait par Marseille, supposons qu'il y ait eu dans cette ville une banque d'émission tout à fait indépendante et sans lien aucun avec les autres banques, surtout avec la banque centrale. Croit-on qu'elle aurait pu faire face à toutes les demandes de numéraire qui se sont présentées? — Évidemment non; elle eût été bien vite épuisée et obligée de suspendre ses opérations; il aurait fallu recourir aux autres banques, et cela dans les plus mauvaises conditions, sans qu'elles fussent préparées à recevoir le contre-coup et en état de répondre à des besoins aussi exceptionnels. Avec une seule banque d'émission et des succursales partout, le même péril n'est pas à craindre; cette banque se gouverne non selon les intérêts particuliers de telle ou telle localité, mais selon les intérêts généraux du pays. Si elle voit que l'argent va devenir rare et qu'une de ses succursales en aura particulièrement besoin, elle règle son émission en conséquence, et à l'aide des ressources qu'elle puise un peu partout, elle est en mesure d'approvisionner d'argent la succursale qui en manque, beaucoup mieux que s'il y avait dans la localité une banque indépendante qui dût s'adresser aux autres par traite ou

différemment. Personne n'oserait soutenir, par exemple, que Marseille aurait été aussi facilement approvisionné de numéraire, les deux dernières années, avec une banque locale, qu'il ne l'a été avec une succursale de la Banque de France et qu'il ne l'aurait pas payé plus cher.

Je ne connais en faveur des banques locales d'émission qu'un argument qui ait une certaine valeur, c'est celui qui consiste à dire que la faculté d'émission serait nécessaire pour augmenter le nombre des banques. Encore cet argument, quand on y regarde de près, est-il plus spécieux que fondé. En définitive, de quoi s'agit-il? S'agit-il d'établir des banques d'émission partout, dans les plus petites localités où il n'y aurait pas d'autre ressource que le droit d'émission? Assurément non : on sent très bien que cela ne serait pas possible; il s'agit tout simplement, dans le système que je discute, d'en établir dans les grands centres commerciaux. Or je ne m'explique pas que les banques qui seraient nécessaires dans ces grands centres ne puissent pas s'y établir sans le droit d'émission. Elles ont, pour se procurer des capitaux, un moyen beaucoup plus efficace et beaucoup moins dangereux que l'émission des billets au porteur : c'est celui des dépôts. Avec les dépôts, auxquels elles bonifient un intérêt moindre que celui qu'elles en retirent en les plaçant, elles ont une source considérable de bénéfices. Cela est si vrai qu'en Angleterre une masse de banques ne vivent que des dépôts; les *joint-stock banks* de Londres n'ont pas d'autres ressources, et elles font toutes des affaires brillantes, distribuant en moyenne des dividendes plus élevés que ceux de la Banque d'Angleterre. Est-ce qu'il n'y a pas de banques à Hambourg, où l'on ne connaît pas le billet au porteur? Est-ce qu'il n'y a en Hollande que la banque d'émission? Enfin aux États-Unis, à New-York, si on veut se donner la peine d'interroger les faits, on verra que le droit d'émission est compté pour bien peu de chose dans les opérations que font les banques; elles ont généralement plus d'encaisse métallique que de billets en circulation, et le nombre des billets par rapport aux dépôts est dans la proportion de 1 à 30 ou 40.

La faculté d'émission qu'on demande pour les banques locales, loin de leur être nécessaire, leur serait plutôt nuisible; elle doublerait leur responsabilité. Se figure-t-on dans une ville de province, un jour de crise ou de panique, une banque d'émission obligée de rembourser à la fois ses billets et ses dépôts? Il y en a fort peu qui résisteraient à cette double pression, et on se verrait forcé de prendre les plus grandes précautions, d'entourer le droit d'émission de telles restrictions, de telles garanties, comme cela se fait en Amérique, que, comme en Amérique aussi, les banques locales

préféreraient renoncer au droit d'émission plutôt que de subir ces restrictions. On dit : — Mais les banques ne s'établissent pas, ne se multiplient pas comme elles font en Amérique et en Angleterre; il faut bien qu'il y ait un obstacle quelque part dans l'organisation actuelle du crédit. L'obstacle, il n'est point dans l'organisation du crédit; il est dans l'état des affaires, qui jusqu'à ce jour n'a pas été suffisant pour permettre l'établissement d'un plus grand nombre de banques. Attendez, l'œuvre que vous désirez s'accomplira tout naturellement par la force des choses, à mesure que les affaires se développeront. Déjà nous avons à Paris un certain nombre de banques de dépôts qui n'existaient pas il y a quelques années, et elles n'ont pas eu besoin du droit d'émission pour réaliser de beaux bénéfices. Il s'en est établi d'autres à Lyon, à Bordeaux; il s'en projette ailleurs; de proche en proche elles gagneront tous les centres commerciaux qui en auront besoin, comme les chemins de fer, qui, après avoir commencé par les grandes artères, finissent par pénétrer partout. Ce sera l'œuvre du temps, et il ne sera pas nécessaire pour cela de compromettre les avantages qui résultent de l'unité du billet au porteur.

On dit enfin, et cette objection est surtout présentée de l'autre côté du détroit par un recueil des plus accrédités, *the Economist*, on dit : Les banques locales d'émission ont l'avantage de faire sortir le numéraire de partout. Si Londres, ajoute-t-on, est le premier marché du monde pour le numéraire et le capital disponible, il le doit aux banques locales d'émission. Cette objection serait grave, si elle était fondée : il importe, en effet, d'augmenter la disponibilité du numéraire et de l'empêcher de s'immobiliser dans les caisses ou dans les tiroirs particuliers, mais on peut obtenir ce résultat sans recourir aux banques d'émission : les banques de dépôts suffisent, à moins qu'on ne prétende que les banques de dépôts ne peuvent pas s'établir sans le droit d'émission, ce qui rentre dans le système de M. de Lavergne, que je viens d'examiner. — Si on prétend au contraire que c'est le papier émis par les banques qui fera sortir le numéraire, il me semble qu'il sortira encore beaucoup mieux avec une banque unique ayant de nombreuses succursales. En définitive, qu'est-ce qui peut rendre le numéraire disponible? C'est, en dehors du système des viremens, la facilité plus ou moins grande qu'on a de le remplacer par des billets au porteur. Or, s'il est démontré qu'avec des banques locales, lorsqu'on tient à les avoir dans des conditions de sécurité parfaite, la circulation fiduciaire diminue plutôt qu'elle ne s'étend, je ne vois pas comment, avec moins de billets, on aurait plus de numéraire disponible, et si ces banques pouvaient attirer le numéraire autour d'elles, elles n'auraient pas, pour se le transmettre les unes aux autres,

à moins d'une solidarité absolue, les mêmes moyens qu'a une banque unique vis-à-vis de ses succursales. On pourrait voir, comme avant 1848 sous le régime des banques départementales, l'abondance dans un endroit et la rareté dans un autre. Il est vrai que cette solidarité absolue qui n'existe pas entre les banques locales de l'Angleterre, on la demande en France comme une innovation heureuse. Que devient alors le principe de liberté et de concurrence? Et en quoi ce système de banques locales avec solidarité diffère-t-il d'une banque unique avec des succursales? Il n'en diffère évidemment que par un mot, il fera moins bien ce que la banque unique fait beaucoup mieux. Allez demander à la ville de Lille, qui a toujours besoin de numéraire, si elle en trouve moins facilement aujourd'hui avec une succursale de la Banque de France qu'elle n'en trouvait jadis lorsqu'elle avait une banque indépendante. Qu'on interroge d'un autre côté la ville de Toulouse et qu'on lui demande si, lorsqu'elle a trop de numéraire, ce qui lui arrive souvent, elle n'a pas pour l'écouler plus de facilité qu'autrefois.

Certes j'aime beaucoup la liberté, je reconnais ce qu'elle a de fécond dans beaucoup de choses, mais enfin il ne faut pas y être attaché comme à un fétiche et ne pas la discuter dans les diverses applications qu'elle peut recevoir. Or, s'il est démontré qu'avec le monopole par exemple on assure mieux la circulation fiduciaire, qu'on l'étend davantage, et qu'on a mieux qu'avec la liberté la disponibilité du numéraire que possède le pays pour le répandre là où il est nécessaire, je ne vois pas pourquoi on ne se prononcerait pas pour le monopole. D'ailleurs c'est ici une question tout à fait en dehors du domaine de la liberté. On aura beau faire toutes les distinctions possibles entre le billet au porteur et la monnaie, il n'en est pas moins vrai que pour le public qui reçoit ce billet c'est de la monnaie. Or de même que l'état a le monopole de la fabrication de la monnaie métallique, et que personne ne le lui conteste, il doit avoir aussi celui de la fabrication de la monnaie fiduciaire. Il y a ici un intérêt de premier ordre qui domine tous les autres. Seulement le gouvernement, au lieu d'exercer lui-même ce monopole, le délègue, et il a raison, car il l'exercerait moins bien et pourrait en abuser; mais il le délègue sous son contrôle et en quelque sorte sous sa responsabilité, et c'est là, entre autres choses, ce qui fait la force des compagnies qui en sont investies. Du reste, c'est une question qui est jugée par l'expérience. Dans presque tous les états, en Russie, en Prusse, en Autriche, en Hollande, en Belgique, et dans le nouveau royaume d'Italie, sans parler de la France et de l'Angleterre, le droit d'émission est l'objet d'un monopole.

II. — DES ÉTABLISSEMENS QUI ÉMETTENT LA MONNAIE FIDUCIAIRE.

Dans ce paragraphe, l'enquête demande principalement si la Banque de France satisfait à toutes les conditions à exiger d'une banque d'émission, sinon, quelles seraient les modifications à apporter dans son organisation; si cette organisation est meilleure ou moins bonne que celle des banques qui sont établies dans d'autres pays, à Hambourg, en Hollande, aux États-Unis, en Angleterre; s'il faut s'en tenir à la nécessité des trois signatures pour être admis à l'escompte de la Banque de France. Les autres points relatifs à la séparation du département de l'émission de celui de l'escompte, à l'utilité qu'il y aurait à ce que le billet de banque eût comme en Angleterre un cours légal, et aussi à la proportion qu'il faut garder entre la circulation fiduciaire et les garanties sur lesquelles elle repose, — ces autres points ne nous occuperont pas beaucoup après ce que nous avons déjà dit ailleurs.

La séparation du département de l'émission de celui de l'escompte a pour point de départ l'idée qui a présidé à l'acte de 1844 en Angleterre, et comme cet acte ne nous paraît pas devoir être imité en France, nous ne voyons pas d'avantage à séparer l'émission de l'escompte et à créer deux départemens dans la même banque. Nous aimons mieux laisser la Banque libre d'agir comme elle l'entend, pourvoir elle-même à ses exigibilités, à la condition de ne jamais suspendre ses opérations. Nous ne voyons pas d'utilité non plus à introduire en France le cours légal tel qu'il existe en Angleterre, c'est-à-dire l'obligation pour tous de recevoir le billet au porteur tant que la banque qui l'a émis est en état de le rembourser. Personne aujourd'hui ne refuse un billet de la Banque de France; si on le refuse, c'est parce qu'on est éloigné d'une succursale, qu'il y a quelque difficulté à se le faire rembourser. Dans ce cas-là, il serait fâcheux de l'imposer, car on mécontenterait les populations et on n'empêcherait pas les billets de venir au remboursement le jour où le change serait contraire et l'argent très recherché : ils y viendraient même d'autant plus qu'ils auraient été imposés. D'ailleurs, avec l'extension prochaine des succursales de la Banque de France, cette question devient sans intérêt, personne ne refusera plus un billet de cette banque lorsqu'on pourra en avoir le remboursement partout. Quant à la proportion à garder entre la circulation fiduciaire et les garanties sur lesquelles elle repose, j'estime d'abord que la seule garantie dont il faille se préoccuper, c'est celle de l'encaisse métallique, et cet encaisse, que doit-il être par rapport à la circulation fiduciaire? Doit-il être du quart, du tiers, ou de la moitié? C'est un point qui ne peut pas être fixé par une loi et qui dépend

des circonstances. A tel moment, un encaisse du quart suffira, nous l'avons vu avec la Banque de France, qui a eu quelquefois 200 millions d'espèces seulement contre 800 millions de billets. A tel autre moment, en temps de révolution, un encaisse de moitié ne suffirait pas. La révolution de février nous en a fourni la preuve. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est ici encore de laisser la Banque libre d'agir selon les circonstances et sous sa responsabilité; son intérêt est d'être toujours en mesure de rembourser ses billets, et sous ce rapport il est lié à l'intérêt général : c'est la meilleure garantie.

J'aborde tout de suite les autres questions plus importantes, et notamment celle de savoir si la Banque de France, avec son organisation actuelle, satisfait bien à toutes les conditions à exiger d'une banque d'émission. Si on entre dans les détails de l'organisation intérieure de la Banque de France, il est probable qu'on trouvera des reproches à lui adresser. J'entends dire qu'elle est trop formaliste, qu'elle n'a pas dans ses procédés vis-à-vis du public cette rondeur de formes, cet empressement que l'on est habitué à rencontrer aujourd'hui partout; cela est possible. Il y a aussi un autre grief qu'on a contre la Banque de France, et qui, sans être bien fondé en réalité, n'en excite pas moins les susceptibilités de l'opinion publique : c'est de voir, lorsqu'elle élève le taux de son escompte, qu'elle trouve une source exceptionnelle de bénéfices là où le commerce éprouve un préjudice. Je sais bien que la Banque de France n'est jamais guidée par des considérations d'intérêt personnel lorsqu'elle recourt aux mesures restrictives, — mille raisons le démontrent; — mais il n'en est pas moins sûr qu'elle ne souffre pas au même degré que le commerce de l'élévation du taux de l'escompte. Cela suffit, je le répète, pour exciter contre elle les susceptibilités de l'opinion, et elle ne les désarmera qu'en trouvant une combinaison, facile du reste, qui mette sous ce rapport son intérêt d'accord avec celui du public. Elle pourrait encore se montrer un peu plus libérale en délivrant gratuitement, ou à peu près, des mandats d'une succursale sur l'autre ou sur l'établissement principal, alors qu'elle trouve souvent avantage elle-même à ce qu'on lui verse dans une succursale l'argent qu'elle aurait à y envoyer, et réciproquement. Elle pourrait enfin se presser davantage d'augmenter le nombre de ses succursales. Il importe peu qu'elles ne soient pas toutes également productives : ce qui importe, c'est que la Banque de France fasse jouir tout le pays des avantages de son crédit, le monopole dont elle est investie n'a pas d'autre raison d'être ; mais tout cela, ce sont des améliorations de détail qui ne touchent en rien les principes essentiels sur lesquels repose et doit reposer la Banque de France.

L'état a sur la Banque de France un droit de surveillance et

de contrôle; que n'en use-t-il pour obtenir ces améliorations, ou plutôt que n'en a-t-il usé lorsqu'il a renouvelé, il y a quelques années, le privilége de la Banque? Le tort de l'état en 1857 a été de renouveler ce privilége à des conditions autres que celles qu'il aurait dû imposer. Il a un peu agi comme un fils de famille qui a besoin d'argent, et qui sacrifie l'avenir au présent. Pour 100 millions que la Banque lui a prêtés à un taux différent de celui qui existait alors sur le marché, à 75 francs, lorsque le cours de la rente n'était guère qu'à 70, il s'est interdit de lui rien demander de plus, il lui a renouvelé son privilége pour quarante ans, de sorte que pendant quarante ans, quelles que soient les améliorations que révèle l'expérience, l'état est lié par son traité, il ne peut les obtenir que d'un commun accord, du bon vouloir de la Banque. Les choses ne se passent pas ainsi en Angleterre : dans ce pays, le gouvernement a toujours la main sur le monopole de la Banque; il peut, si cela lui convient, et moyennant un avis donné un an d'avance, l'arrêter ou le modifier. Il va sans dire qu'il n'use pas de ce droit, mais il peut s'en servir au moins pour obtenir toutes les améliorations qui lui paraissent désirables. Nous ne voudrions pourtant pas qu'il en fût tout à fait de même chez nous, et que le monopole de la Banque de France fût ainsi constamment à la disposition du gouvernement: celui-ci aurait trop à faire à certains momens pour le défendre contre des exigences plus ou moins irréfléchies, notre principal établissement de crédit a besoin de plus de stabilité; mais il eût été aisé de trouver un terme moyen entre les deux extrêmes et de ne prolonger ce privilége par exemple que pour quinze ou vingt ans. D'ailleurs, puisque l'état se montrait si libéral pour la durée du monopole, il aurait dû l'être un peu moins pour les conditions : il aurait pu par exemple exiger une redevance annuelle pour le droit d'émission. Cette redevance existe en Angleterre, et elle rapporte à l'état 180,000 livres sterling. Dans d'autres pays, où elle n'existe pas, l'état partage avec la banque au-delà d'un certain chiffre de bénéfices. Pourquoi chez nous n'a-t-on rien exigé pour ce droit d'émission qui, en définitive, rapporte des bénéfices considérables? L'état aurait bien pu encore, comme en Angleterre, se servir de la Banque de France et de ses succursales pour centraliser les recettes du trésor. Aujourd'hui, avec la rapidité des communications et la facilité qu'on a de percevoir et de transmettre l'argent, la fonction des receveurs-généraux, fort onéreuse pour l'état, n'a plus de raison d'être, et on pourrait parfaitement en faire l'économie (1); mais,

(1) Dans un décret qui a paru au *Moniteur* le 25 novembre 1865, le gouvernement a fait une partie de l'économie que nous indiquons en réunissant les fonctions du receveur-général à celles du payeur; mais il ne croit pas devoir aller plus loin pour le moment, et charger la Banque de France de centraliser les recettes du trésor. — La raison

si l'état s'est ôté le droit de rien imposer à la Banque de France pendant quarante ans, il peut user de son influence pour demander ce qu'il juge utile, et on aime à croire qu'il l'obtiendra de la sagesse et de la prévoyance des directeurs. Ils comprendront parfaitement que tout monopole a des charges, et qu'une de ces charges, c'est de satisfaire les exigences du public et de l'état dans ce qu'elles ont de légitime. Ils le comprendront d'autant mieux qu'en donnant satisfaction aux demandes légitimes ils auront plus de force pour résister aux chimères que l'on met en avant aux époques de crise, comme de donner l'argent à bon marché lorsqu'il est cher, d'étendre indéfiniment la circulation fiduciaire sans se préoccuper de l'encaisse, et de faire un triage des bordereaux qui sont présentés. Ces choses-là sont impossibles, et on compromet les bonnes réformes en en demandant d'aussi mauvaises.

Maintenant la Banque de France, telle qu'elle existe chez nous, vaut-elle mieux ou moins que les banques de Hambourg, de Hollande, d'Angleterre et des États-Unis? Il est évident que, si l'on considère comme utile d'avoir une circulation fiduciaire assez étendue et très solide, notre système de banque vaut mieux que tous les autres : il vaut mieux que celui de Hambourg, où il n'y a pas de circulation fiduciaire, mieux que celui de la Hollande, où il y en a une très limitée; il vaut mieux encore que celui de l'Angleterre, où, en vertu de l'acte de 1844, la circulation fiduciaire est soumise à une limitation tout à fait arbitraire, que ne justifient ni l'état de l'encaisse ni les dispositions du public. Chez nous, il n'y a pas de limites à la circulation fiduciaire, et la preuve que cela n'est pas indispensable, c'est que la Banque de France a déjà plus de soixante ans d'existence, qu'elle a traversé bien des crises, plusieurs révolutions, et qu'excepté un moment en 1848, où il y a eu plus de panique que de cause réelle de discrédit, la Banque a toujours fait honneur à ses engagemens et n'a jamais cessé ses opérations. Quant au système de banque des États-Unis, j'avoue que je préfère encore le nôtre. Aux États-Unis, dans le système qu'on appelle le *free-banking*, on ne peut émettre de billets au porteur que contre dépôt de certaines valeurs déterminées, et de plus les porteurs de ces billets sont privilégiés sur tous les autres créanciers de la Banque, même sur les déposans. Ce système présente deux inconvéniens : le premier, d'immobiliser les capitaux de la Banque d'émission d'une façon qui peut être contraire à ses intérêts, puisque, pour la garantie des billets, elle ne peut acheter que certaines valeurs; le second, d'établir une préférence qui n'est nullement fon-

qu'en donne M. le ministre des finances, « c'est que cela altérerait le caractère d'indépendance qui appartient à la Banque. » — On n'a pas cette crainte en Angleterre, dans un pays pourtant plus libéral que le nôtre.

dée en faveur des porteurs de billets au préjudice des autres créanciers et surtout des déposans, bien que les dépôts soient le principal aliment des capitaux dont dispose une banque et la principale source de ses bénéfices. Aussi, sous l'influence de ce système, la circulation fiduciaire s'est-elle peu étendue : elle n'est guère que de 5 à 6 millions de dollars à New-York; par conséquent, ce n'est pas là un système à imiter. Il n'a de libéral que le nom, et je ne sache pas qu'il y ait quelqu'un qui voudrait l'imposer en France.

La question des trois signatures pour être admis à l'escompte auprès de la Banque de France est beaucoup plus discutée. On se plaint à juste titre de la rançon que paie le commerce pour obtenir la troisième signature. Cette rançon, prélevée sous forme de commission, dépasse souvent l'intérêt lui-même; elle varie de 1/4 à 1/2 pour 100, et si la durée des billets est en moyenne de quarante jours, elle constitue une charge additionnelle de 2 1/2 à 5 pour 100 en dehors de l'intérêt. Le commerce gagnerait certainement beaucoup à en être affranchi, et il se plaindrait moins de l'élévation du taux de l'escompte, s'il n'avait pas à y joindre ce qui est pris par la commission; mais comment faire? La Banque de France ne peut pas se départir des règles de prudence et de sécurité qui font la force de son crédit; elle ne peut pas non plus, comme certains banquiers, restreindre arbitrairement ses opérations, n'admettre à l'escompte que les gens qui lui conviennent et dont elle connaît parfaitement la situation. Elle doit être plus libérale, et pour cela il lui faut une garantie qui n'est pas nécessaire au banquier qui n'agit que dans le cercle de ses connaissances. La Banque de France, précisément parce qu'elle est la banque de toute la France, ne peut pas connaître tous ses cliens. On lui demande d'être très démocratique, et elle l'est en effet, puisqu'elle prend les plus petites coupures, des coupures de 20 fr., de 10 fr. même, celle des artisans les plus modestes; mais cette libéralité démocratique, elle ne peut l'exercer qu'à la condition de la rendre compatible avec la sécurité dont elle a besoin. C'est pour cela qu'elle exige la troisième signature.

Un économiste fort distingué, M. Coquelin, a écrit dans son excellent livre sur les institutions de crédit, à propos de cette troisième signature, qu'elle était le renversement de tous les rôles, en ce que ce sont des particuliers qui assurent une compagnie, et non des compagnies qui assurent les particuliers. Cet argument peut surprendre les esprits, mais il n'est pas fondé. La Banque de France n'a pas été organisée pour défendre le commerce contre les risques qu'il peut courir, mais pour lui prêter une certaine assistance à l'aide de son crédit, et la première chose pour que l'assistance ait lieu, c'est que le crédit reste intact. Le jour où la Banque se dépar-

tirait des règles de prudence qu'elle s'est imposées dans l'intérêt de tous et où elle prendrait des billets à deux signatures qu'il lui serait impossible de contrôler, ce jour-là elle compromettrait son crédit, et, pour avoir été trop libérale à un moment donné, elle n'aurait plus de ressources dans les temps difficiles. Il ne faut pas oublier que la Banque est chez nous la clé de voûte du crédit; c'est à elle qu'on s'adresse en dernier ressort lorsque toutes les caisses sont fermées, et si dans ces momens critiques la Banque peut tenir les siennes constamment ouvertes, c'est parce qu'elle s'est fait assurer par la troisième signature. Oui, ce sont des particuliers qui assurent une compagnie, mais ils l'assurent dans leur propre intérêt, car sans cette assurance ils ne trouveraient point de crédit le jour où ils en auraient le plus besoin. Cette question des trois signatures a été discutée en Angleterre dans toutes les enquêtes, et toujours elle a triomphé, toujours il a été reconnu que c'était une règle de prudence dont une banque générale comme la Banque d'Angleterre et la Banque de France ne pouvait pas se départir. Il n'y a qu'un remède à cette situation, c'est qu'il s'établisse beaucoup de maisons de banque, que les capitaux disponibles y affluent sous forme de dépôt, et alors par la force des choses et par la concurrence le prix de la commission diminuera.

III. — DU FONCTIONNEMENT DE LA BANQUE.

Le paragraphe de l'enquête relatif au fonctionnement de la Banque contient douze questions, dont les principales peuvent se résumer ainsi. — Quel est le rôle du capital social de la Banque de France; s'il convient mieux que ce capital soit immobilisé en rentes, ou reste disponible; quel moyen a la Banque pour défendre son encaisse, lorsqu'il est menacé; si le meilleur est l'élévation du taux de l'escompte; s'il ne serait pas possible de prévenir cette élévation, ou tout au moins de l'empêcher de trop varier, et si enfin il ne conviendrait pas d'imposer une limite maximum à cette variation? Les autres questions concernent ou des points auxquels il a déjà été répondu, ou ne soulèvent que des questions accessoires sur lesquelles il me paraît inutile de porter la discussion. J'arrive aux questions essentielles. Quel est le rôle du capital de la Banque de France?

En général, le capital de toutes les banques ne doit être qu'un capital de garantie. Si c'était avec leur capital seulement que les banques fissent des affaires, le chiffre en serait fort limité, beaucoup trop limité pour les services qu'elles sont appelées à rendre. Le propre d'une banque, a dit Ricardo, c'est de se servir des capitaux d'autrui. Elle a en effet une marge beaucoup plus ample pour ses

opérations, et de plus, en se servant de capitaux qui ne lui coûtent rien ou lui coûtent peu de chose, elle peut les donner à bien meilleur compte que si elle se servait de son propre capital. Qu'est-ce en effet que le capital d'une banque à côté des opérations qu'elle est appelée à faire? Voilà par exemple la Banque de France qui a un capital social de moins de 200 millions, et qui ouvre des crédits s'élevant à près d'un milliard, pouvant même s'élever plus haut, si la confiance du public le lui permet! Le capital social, en supposant qu'il fût employé, ne serait qu'un appoint, et si par cet emploi il diminuait la confiance du public, s'il empêchait l'extension de la circulation fiduciaire et celle des dépôts, il enlèverait à la Banque plus de ressources qu'il ne lui en ajouterait. Les dépôts, voilà le véritable fonds qui doit servir aux opérations d'une banque, d'abord parce qu'il est susceptible de se développer indéfiniment, selon l'extension des affaires, et ensuite parce que, devant être presque toujours disponible, il ne doit être employé que dans les opérations d'une banque dont le caractère propre est de ne faire que des opérations à brève échéance et de ne jamais immobiliser ses capitaux. En présence de cette élasticité que peuvent prendre les opérations d'une banque au moyen des dépôts, ce qu'on a de mieux à faire du capital social, de celui des banques d'émission comme de celui des autres banques, c'est de l'employer à servir de garantie, de le placer en rentes ou en toute autre valeur publique. C'est ce qu'a fait la Banque de France, la Banque d'Angleterre, ce que font en général toutes les banques d'émission, et non-seulement les banques d'émission, mais toutes celles qui ont assez de crédit pour attirer les capitaux d'autrui. Qu'on interroge le portefeuille de toutes les banques particulières, celui des *joint-stock banks* de Londres, de nos sociétés de crédit en France, on verra qu'elles ont généralement dans leur portefeuille une somme de valeurs publiques au moins égale à leur capital, et qui n'est là que comme garantie.

On dit : — Mais cette garantie n'existerait pas moins, si le capital était employé dans les opérations de la banque, s'il était représenté dans le portefeuille par des valeurs commerciales. — On ajoute même que, ces valeurs de portefeuille étant moins susceptibles de varier que les valeurs de bourse, la garantie serait encore meilleure et plus sûre. Je veux l'admettre, bien qu'il ne me soit pas démontré que le jour où la Banque de France aurait tout son capital employé dans ses opérations, et où le public ne verrait plus rien derrière le portefeuille, il aurait la même confiance en elle, et laisserait l'encaisse métallique descendre au quart de la circulation fiduciaire et au cinquième de toutes les exigibilités, en y comprenant les dépôts, comme nous l'avons vu l'année dernière. Je l'admets pourtant, et

je demande alors à quoi bon? Quel résultat se propose-t-on d'atteindre avec les 150 millions du capital de la Banque? Veut-on les avoir en plus pour les opérations que fait cette banque, que le portefeuille puisse monter à 750 millions au lieu de 600? Soit; mais on n'y gagnera pas d'avoir l'escompte à meilleur marché, car si, avec 150 millions de ressources supplémentaires, la Banque de France s'avisait de donner l'escompte au-dessous du cours, de ce cours qui est déterminé en dehors d'elle sur le marché par les rapports de l'offre et de la demande, et dont elle n'est et ne doit être, à proprement parler, que le thermomètre, les 150 millions lui seraient enlevés en très peu de temps, et il n'y aurait rien de changé à la situation, sinon qu'elle serait plus tendue. Qu'est-ce que 150 millions de plus à côté des besoins qui peuvent se manifester dans les momens où l'argent est cher? C'est une goutte d'eau dans un fleuve. Une chose qui trompe le public lorsqu'il considère le bilan de la Banque de France aux momens où l'argent est à bon marché et à ceux où il est cher, c'est qu'il ne voit souvent entre les deux qu'une différence en moins de 200 millions dans l'encaisse. Il se demande alors comment, par une si mince différence, à côté des affaires considérables qui ont lieu, le prix de l'argent peut doubler, monter de 4 à 8 pour 100 par exemple, et il se dit que si l'on procurait à la Banque les 200 millions qui lui manquent, soit en augmentant son capital, soit en rendant celui qu'elle possède disponible, soit par tout autre moyen, et si on les lui donnait surtout en or, comme on s'imagine qu'on pourrait le faire, le mal serait conjuré, et qu'il n'y aurait plus de crise.

L'erreur en pareil cas est de prendre le symptôme du mal pour le mal lui-même. S'il y a 200 millions de moins dans l'encaisse de la Banque de France à certains momens, cela ne veut pas dire qu'il n'y a que ce déficit dans le capital disponible, et que, si on avait 200 millions de plus, les ressources seraient au pair avec les besoins. Ces 200 millions ne sont qu'une fraction minime du fonds de roulement de la société, de celui qui sert à toutes les opérations, et dont l'abondance ou la rareté, par rapport aux besoins, détermine le prix. Supposons que ce fonds de roulement soit de 50 milliards, et il n'est pas moindre si on en juge par le mouvement des affaires commerciales qu'il alimente : qu'est-ce que 200 millions à côté de ce chiffre? Il est puéril de penser qu'avec un tel supplément de ressources on pourrait agir sur le taux et l'intérêt et modifier sensiblement la situation. Les 200 millions tomberaient du ciel qu'ils n'auraient, pour ainsi dire, pas d'effet, et malheureusement ils n'en tomberaient pas; ils seraient pris ailleurs, détournés d'emplois où ils ont une place certainement plus utile. La cause de la crise ne

tient pas à 200 millions de plus ou de moins dans la caisse de la Banque; elle tient à ce qu'on a dépassé les ressources du capital disponible, que par suite ce capital est devenu cher, et la cherté de l'argent n'est que la manifestation, que le symptôme de la cherté du capital.

Maintenant qu'est-ce que peuvent représenter en capital les 200 millions de moins en numéraire? Ils doivent représenter une part proportionnelle à ce qu'est le stock métallique tout entier vis-à-vis du fonds de roulement de la société, puisque ce fonds ne circule qu'au moyen du numéraire. Si le fonds de roulement est de 50 milliards et que le stock métallique soit de 5 milliards, une différence en moins de 200 millions en numéraire en représente une de 2 milliards en capital, elle en représente une beaucoup plus forte, car cette différence de 200 millions en numéraire, elle se manifeste dans les caisses de la Banque de France, c'est-à-dire là où le numéraire a son rôle le plus actif et le plus parfait. Or si en Angleterre on liquide des sommes considérables au moyen de viremens, et sans employer même de monnaie métallique, nous admettrons bien que, chez nous, 200 millions de moins en numéraire à la Banque représentent certainement un capital circulant de 5 à 6 milliards. C'est à peu près le déficit que nous avons constaté dans la première partie de ces études, en comparant le capital disponible avec les emplois qui en ont été faits depuis dix ans. On s'explique parfaitement qu'un pareil déficit agisse sur les rapports de l'offre et de la demande, qu'il détermine des besoins pressans et fasse renchérir le capital; mais on ne s'expliquerait pas qu'avec 200 millions de numéraire de plus on pût changer cette situation. On s'en servirait tout simplement, en supposant qu'ils tombassent du ciel, pour se procurer une très faible partie des choses qui manquent, et le déficit, au lieu d'être de 5 milliards, ne serait plus que de 4 milliards 600 millions. Je le répète, on voit par ces chiffres combien est puérile l'argumentation de ceux qui s'attachent à ces 200 millions de numéraire comme au seul moyen de nous tirer d'embarras dans les momens de crise.

Il est complétement insignifiant, pour les facilités à donner au crédit, que le capital de la Banque de France soit employé ou non en valeurs publiques. En temps ordinaire, la Banque a tous les capitaux dont elle a besoin; elle en a même plus qu'il ne lui en faut, témoin ce qui a eu lieu dans la plus grande partie de cette année. Et en temps de crise 150 ou 200 millions de plus ne seraient, je le répète, qu'une goutte d'eau dans un fleuve, et ne retarderaient pas, ne devraient pas retarder au moins le recours aux mesures restrictives. Laissons donc les choses comme elles sont. Le capital

de la Banque, placé en rentes, sert le crédit public; il met en dehors de la circulation une somme de rentes considérable; c'est un service qui a bien son prix, et qui l'a d'autant plus qu'il ne préjudicie à aucun autre intérêt.

Maintenant l'enquête demande « si l'élévation du taux de l'escompte est le seul moyen pour la Banque de maintenir ou de reconstituer son encaisse.» — Je n'en connais pas d'autres. Quand l'encaisse diminue, c'est ou parce que nous avons le change contre nous, que nous ne pouvons payer au dehors avec nos produits, ou parce que l'activité intérieure est telle qu'elle absorbe dans la circulation une quantité de métaux précieux plus grande qu'à l'ordinaire, ou encore parce qu'il y a une panique comme en 1848 et que tous les moyens de crédit sont suspendus; mais c'est là un cas tout exceptionnel, qui dure peu généralement et qui n'a rien à faire avec les lois économiques. Si l'encaisse diminue parce que nous avons le change contre nous et que nous ne pouvons plus payer au dehors avec nos produits, soit parce que ces produits sont devenus trop chers par le renchérissement du capital ou de la main-d'œuvre, soit par toute autre raison, parce que nous avons à répondre à des engagemens pris vis-à-vis d'entreprises ou d'emprunts étrangers, engagemens qui dépassent ce que peut acquitter régulièrement l'échange de nos produits, — dans ce cas, quoi qu'on en dise, il faut absolument empêcher la trop grande sortie du numéraire; la cherté qu'il acquiert prouve qu'on en a besoin, et on ne l'empêchera qu'en laissant à la cherté son libre cours. Il en est de même, si la diminution du numéraire a lieu pour cause de plus de besoins à l'intérieur, comme ceux qui se produisent, par exemple, lorsque les salaires s'élèvent ou que les denrées agricoles sont plus chères, qu'il y a plus d'argent à répandre dans la campagne. Dans ce cas-là encore, il faut augmenter le stock métallique et en faire venir du dehors. L'argent se gouverne par les mêmes lois que toutes les autres marchandises, il va où on le paie le plus cher. Si dans ces momens la Banque de France n'élevait pas le taux de son escompte, non-seulement elle ne verrait pas le numéraire revenir, mais elle serait bien vite dépouillée de tout ce qui lui en reste. Elle agirait comme un négociant qui offrirait ses marchandises au-dessous du cours; il serait bien vite obligé de fermer boutique, et il n'aurait rien changé à la situation. Comme il ne faut pas que la Banque de France puisse fermer boutique, autrement dit qu'elle suspende ses opérations, ce qui serait une calamité publique, elle n'a qu'un moyen de conserver ses ressources, c'est de les faire payer assez cher pour en diminuer la demande.

Mais, dira-t-on, si on est obligé d'exporter du numéraire pour

acheter des céréales ou toute autre denrée de première nécessité, il faudra bien qu'on continue à se procurer ces denrées, car on ne peut s'en passer, et l'élévation du taux de l'escompte n'aura pour résultat que de les faire payer un peu plus cher. Il est vrai, il faudra toujours se procurer ces denrées; mais, si on élève suffisamment le taux de l'escompte, on pourra se les procurer en exportant moins d'argent. Les négocians qui auront des crédits au dehors, au lieu de se faire adresser des retours en marchandises, se les feront adresser en numéraire, s'ils y trouvent plus de profit. — De même pour les étrangers. — Aujourd'hui, avec la facilité des communications et la solidarité qui existe entre tous les marchés, le capital, autrement dit le numéraire, au moins celui qui est dans la main des banquiers, est un peu cosmopolite, il se porte là où on le paie le plus cher, et s'il est plus cher chez nous qu'ailleurs, on nous l'enverra tant que nous en aurons besoin; ce qui faisait dire à lord Overstone et à d'autres financiers éminens, dans l'enquête de 1857, qu'avec 200 millions d'exportation au plus de numéraire on pouvait faire venir pour un milliard de céréales ou de coton, à la condition d'élever suffisamment le taux de l'escompte. L'élévation du taux de l'escompte est fâcheuse, je le reconnais : elle amène des baisses sur tous les produits, elle provoque des liquidations; mais à qui la faute? Lorsqu'on est engagé au-delà de ses ressources, qu'il n'y a plus de capitaux pour soutenir toutes les entreprises, le mieux, c'est de sortir de cette situation au plus vite et de ramener l'équilibre entre les ressources et les besoins. La baisse sur les produits qui résulte de l'élévation du taux de l'escompte nous rouvre les marchés étrangers, nous y écoulons nos marchandises contre la chose dont nous avons le plus besoin, c'est-à-dire l'argent, et le change se rétablit à notre profit.

On s'étonne quelquefois de voir, à trois ou quatre mois de date, l'abondance du numéraire succéder à la disette dans les caisses de la Banque et l'escompte diminuer de moitié, de 7 à 3 1/2 pour 100 : c'est un fait qui s'est produit cette année même. L'encaisse, qui, au mois de novembre 1864, était descendu à 182 millions, était remonté à plus de 500 millions il y a quelques mois, et l'escompte, à 7 pour 100 à la fin de l'année dernière, a été à 3 pour 100 pendant la plus grande partie de l'année actuelle. On est tout près de croire alors que la tension qu'on avait subie était artificielle, puisqu'il a fallu si peu de temps pour ramener les choses à leur état normal. Cela prouve tout simplement que le moyen employé a eu l'efficacité qu'on attendait, que l'élévation du taux de l'escompte a amené la liquidation qui était nécessaire, et, à l'aide de cette liquidation, beaucoup de capitaux mal engagés sont redevenus disponibles.

D'ailleurs, il ne faut pas se faire d'illusion, cette élévation du taux de l'escompte, si préjudiciable pour les affaires mal engagées, puisqu'elle a pour résultat de les obliger à une liquidation, n'a pas une importance extrême pour le commerce sérieux, pour les affaires qui répondent à des besoins réels. Il s'agit presque toujours d'une mesure temporaire. Supposons, par exemple, que, pour un billet de commerce de 1,000 francs à l'échéance ordinaire de quatre-vingt-dix jours on applique le taux de l'escompte à 7 pour 100 au lieu de 4 pour 100 : la prime à payer sera de 17 fr. 50 c. au lieu de 10 fr. C'est beaucoup assurément, mais est-ce assez pour empêcher une affaire sérieuse de s'engager? Est-ce assez pour empêcher des acquisitions de céréales ou de coton, et de toute denrée qui répond à des besoins de première nécessité? Évidemment non, et quand nous parlons d'une échéance de quatre-vingt-dix jours, il s'agit là de l'échéance commerciale la plus longue. Les billets qui se présentent à l'escompte à la Banque de France n'ont pas tant de délai à courir; ils n'ont guère, en moyenne, que quarante-cinq jours: par conséquent la différence à payer sera de 8 fr. 75 c. au lieu de 5 francs. Aussi n'est-ce pas le commerce sérieux qui se plaint. Ceux qui se plaignent, ce sont les spéculateurs pour lesquels toute aggravation du taux de l'escompte est un échec porté à leurs spéculations. Quand quelques commerçans unissent leurs voix à ces plaintes, comme cela s'est fait à la fin de l'année dernière, c'est qu'ils y sont poussés par les suggestions de ces mêmes spéculateurs et qu'on les trompe sur leur véritable intérêt. Leur intérêt, ce n'est point de payer un peu moins cher à certains momens l'argent dont ils ont besoin, mais d'en trouver toujours, et de ne pas le voir détourner au profit de spéculations douteuses, d'entreprises étrangères; or le seul moyen à employer pour cela, c'est l'élévation du taux de l'escompte.

L'enquête demande « quel est le moyen qui présente le moins d'inconvéniens pour le commerce, de l'élévation du taux de l'escompte, du refus d'un certain nombre de bordereaux, ou de la gradation du taux de l'intérêt selon les échéances? » Je n'hésite pas, quant à moi, à me prononcer pour l'élévation du taux de l'escompte. Le refus d'un certain nombre de bordereaux est toujours un acte arbitraire, qui peut ne pas agir dans le sens qu'on voudrait; on peut se tromper sur l'origine et la destination des valeurs qui sont présentées à l'escompte. Puis le refus agit d'une façon beaucoup plus dure, beaucoup plus brutale sur ceux qu'il atteint que l'élévation du taux de l'escompte; il ruine le crédit du jour au lendemain, tandis qu'avec l'élévation du taux de l'escompte on a le temps de se liquider, et on peut éviter un désastre. Enfin, et c'est

la plus grave considération, le refus de bordereaux ne corrige pas le change aussi efficacement que l'élévation du taux de l'escompte; il peut bien, s'il est habilement pratiqué, empêcher l'exportation de quelques métaux précieux, et encore n'est-ce pas une œuvre facile que de déjouer toutes les combinaisons de la spéculation lorsque son intérêt est en jeu; mais il ne s'agit pas seulement d'empêcher les métaux précieux de s'en aller, il faut encore en faire venir, et à cet effet rien ne vaut l'élévation du taux de l'escompte. D'ailleurs rien n'empêche de joindre le refus des bordereaux à l'élévation du taux de l'escompte; les deux moyens, employés ensemble, auront même plus d'efficacité : ils remédieront plus vite à l'embarras de la situation. Quant à la gradation du taux de l'intérêt selon l'échéance, c'est aussi une bonne mesure qui se pratique d'ailleurs généralement et qui ne peut avoir que d'excellens effets. Celui qui présente à l'escompte un billet à longue échéance fait courir plus de risque au capital qu'il emploie que celui dont l'effet est à bref délai, et il engage ce capital pour un temps plus long; il est donc juste qu'il paie un peu plus cher.

Reste maintenant à examiner s'il est possible de prévenir les variations du taux de l'escompte ou de les renfermer dans de certaines limites. Vouloir prévenir d'une façon absolue les variations du taux de l'escompte, c'est caresser une chimère; on ne peut pas plus empêcher les variations du prix de l'argent que celles du prix de toute autre marchandise. Ce prix dépend toujours du rapport de l'offre à la demande, et, comme on ne peut pas répondre qu'à certains momens l'argent ne sera pas plus demandé qu'offert ou plus offert que demandé, on ne peut pas répondre davantage qu'il ne variera point de prix. Nous voyons à chaque instant autour de nous varier le prix des marchandises les plus importantes. Tantôt c'est celui des céréales parce que la récolte a manqué, tantôt celui de la soie, tantôt celui du coton, et nous ne nous en étonnons pas, bien que nous ayons aujourd'hui pour conjurer ces variations des moyens que nous n'avions pas autrefois, la liberté commerciale par exemple et la facilité des transports. Malgré cela, nous n'évitons pas les variations de prix, parce qu'elles sont dans la force des choses et qu'il y a toujours des momens où, pour une raison ou pour une autre, l'offre n'est pas en rapport avec la demande, *à fortiori* pour l'argent. Avec la solidarité qui existe aujourd'hui entre les principaux marchés, quand l'argent est cher quelque part, il est cher à peu près partout, et de plus, malgré sa mobilité apparente, l'argent est peut-être la marchandise qui se déplace le moins aisément, surtout celui qui n'est pas dans la main des banquiers et qui reste dans celle des particuliers. Celui-là aime à connaître les gens auxquels il se prête, les affaires dans

lesquelles il s'engage, et il préférera toujours rester dans son propre pays avec un intérêt moindre que d'aller au dehors pour un intérêt plus élevé. C'est ce qui explique comment, en temps normal, l'intérêt peut être à 3 et 4 pour 100 en Angleterre, à 2 1/2 pour 100 en Hollande, à 6 et 7 pour 100 en Italie, à 10 en Espagne et 12 pour 100 en Amérique, sans que le capital des deux premiers pays se déverse dans les autres. On arrivera peut-être un jour, avec plus de facilité dans les rapports, à atténuer ce qu'il y a d'excessif dans les différences d'intérêt suivant les pays, sans pourtant que le nivellement soit jamais complet. Comme il y aura toujours de plus grands risques à courir dans un pays que dans l'autre, cette différence dans le risque, à part toute autre considération, fera la différence dans l'intérêt.

Mais arrivât-on à un nivellement complet, à une solidarité absolue entre tous les établissemens de crédit, ce qui nous paraît une chimère, qu'on n'y trouverait pas les moyens de prévenir les variations de l'escompte; il faudrait encore empêcher la demande de dépasser jamais l'offre. Plus on établirait de facilités pour le crédit, plus on multiplierait l'emploi du capital, et plus par cela même on le rendrait cher. C'est l'effet que nous avons pu constater depuis quelques années, à mesure que les établissemens de crédit se sont multipliés. Ils ont eu beau mettre plus de capitaux à la disposition du commerce : comme ils en ont provoqué l'emploi sur une échelle plus considérable encore, ils ont contribué à faire augmenter le taux de l'intérêt plutôt qu'à le modérer. Il n'y a qu'un seul moyen pour renfermer les variations de l'escompte dans de certaines limites, c'est la prudence. C'est aux établissemens qui ont pour mission spéciale de distribuer le crédit, de ne jamais s'engager au-delà de leurs forces, de ne jamais perdre de vue, dans les momens où le capital est abondant, qu'un jour il pourra être cher, et qu'il le sera d'autant plus que dans les jours d'abondance ils se seront laissés aller à le prêter à des conditions trop peu élevées. Il y a en Europe une banque privilégiée dont les variations du taux de l'intérêt sont très modérées, c'est la Banque de Hollande : cela tient à ce que dans les momens où l'argent est abondant, elle n'abaisse pas le taux de l'intérêt autant qu'elle pourrait le faire; elle ne prête guère au-dessous de 4 pour 100. On se passe d'elle quand l'argent est au-dessous de ce cours, et quand il est au-dessus, elle ne prête que jusqu'à concurrence d'un certain capital. A ces conditions, elle peut maintenir le taux de son escompte presque invariable; mais ce ne peut pas être là le fait de banques comme la Banque d'Angleterre et comme la Banque de France. La Banque de Hollande n'est qu'un accessoire dans un pays admirablement pourvu d'autres établissemens de crédit; le crédit

ne manque pas le jour où la banque privilégiée n'escompte plus. En Angleterre et en France surtout, le jour où les établissemens privilégiés refuseraient d'escompter, il n'y aurait plus de crédit nulle part.

On a souvent argué contre les variations actuelles du taux de l'escompte que, pendant longtemps, ce taux s'était tenu à un chiffre presque invariable, à 4 pour 100 en France, et on se demande pourquoi il n'en est plus de même. La réponse est bien simple, et je l'ai déjà faite plus d'une fois. C'est qu'à l'époque dont on parle les affaires étaient loin d'être ce qu'elles sont aujourd'hui. Elles ont quadruplé, quintuplé depuis; il a bien fallu recourir davantage au crédit, et la Banque a dû faire face à des besoins sans proportions avec ceux d'autrefois. Quant à la prétention de soumettre le taux de l'escompte à un maximum, ou de le faire régler par l'état, sous prétexte que la Banque de France jouit d'un monopole, c'est une prétention qui ne soutient pas la discussion. On peut imposer un tarif maximum à une compagnie de chemin de fer ou à toute autre entreprise industrielle qui a un monopole; ces entreprises, à la rigueur, ont le moyen de se développer en proportion des besoins: si le tarif qu'on leur impose est trop bas, tant pis pour elles, elles seront ruinées; mais ce ne sera qu'un malheur privé dont le public ne souffrira pas, ou dont il souffrira peu. Il n'en est pas de même avec la Banque de France. Les ressources de la Banque de France reposent sur la confiance du public, elles ne peuvent pas se développer indéfiniment en proportion des besoins, et le jour où le taux de l'intérêt dépasserait celui qu'il est permis à la Banque d'établir, le jour où les demandes afflueraient, elle n'aurait plus qu'à fermer ses caisses. Ce jour-là, les autres établissemens, n'étant plus gênés par la concurrence de la Banque de France, et privés d'ailleurs des ressources qu'ils trouvaient chez elle, élèveraient le taux de l'escompte à des prix fabuleux; on s'apercevrait alors des services que rend la Banque de France. Si la Banque voulait abuser de son monopole et élever arbitrairement le taux de l'escompte au-delà du cours réel, elle en serait la première victime; ses opérations diminueraient. Il y a à côté d'elle de nombreux établissemens de crédit qui lui enlèveraient tout le papier de commerce. Sait-on à quel moment elle élève le taux de son escompte? C'est lorsqu'elle voit venir à elle du papier qui n'y vient pas d'ordinaire. Elle a la démonstration qu'en dehors d'elle l'argent est plus cher qu'elle ne le fait payer, et, si elle ne s'empressait pas de se mettre au niveau du marché, elle n'aurait bientôt plus de ressources.

La Banque, il est vrai, a de plus que les autres établissemens le droit d'émission; mais ce droit n'est pas sans compensation. Elle

est soumise à plus de charges, elle a une plus grande responsabilité vis-à-vis du public. Le banquier ordinaire, pour une raison ou pour une autre, peut choisir ses cliens, il peut même fermer ses guichets quand cela lui convient et refuser l'escompte; la Banque de France ne choisit pas ses cliens, elle est obligée d'admettre tout le monde aux conditions fixées par son règlement, et non-seulement elle est obligée d'admettre tout le monde, de prêter le crédit le plus large qui existe, mais ce crédit, elle ne peut pas le suspendre, l'arrêter, sous peine d'un cataclysme effroyable. Je ne connais pas de moyen qui lui permette d'accomplir ce devoir en dehors de l'élévation facultative du taux de l'escompte.

Maintenant, après cet examen des principales questions soulevées par le questionnaire de l'enquête, quelle conclusion doit-on en tirer? La conclusion à en tirer, c'est que la Banque de France a été injustement attaquée, et qu'elle était complétement étrangère aux causes qui ont amené la crise de 1863 et de 1864. En élevant le taux de son escompte, elle s'est comportée vis-à-vis de cette crise comme le médecin qui voit le mal et qui s'applique à le guérir avant qu'il n'ait pris des proportions trop graves. Elle devra donc, à part quelques détails insignifians, sortir triomphante de l'enquête. Seulement ce qui paraîtra bizarre, c'est que le premier mot de cette enquête soit parti de l'établissement qui a la plus grosse responsabilité dans la dernière crise. N'est-ce pas en effet le Crédit mobilier, pour l'appeler par son nom, qui a provoqué plus qu'aucun autre la mauvaise direction des capitaux qui sont allés se perdre dans des entreprises douteuses, tant à l'intérieur qu'à l'étranger? N'est-ce pas lui qui soutient par un crédit factice les dépenses exagérées que l'on fait pour la transformation des villes? Et quand toutes ces tentatives aventureuses ont produit leur conséquence naturelle, qui est l'élévation du prix de l'argent, il est encore le premier à se plaindre et à déchaîner contre la Banque de France, par des déclamations stériles, les passions et les intérêts. Il serait grand temps d'en finir avec ces déclamations, qui n'ont d'autre effet que d'agiter le public et de lui donner le change sur la cause des maux dont il souffre. Espérons que l'enquête qui se poursuit nous rendra ce service; espérons que la commission qui la dirige, lorsqu'elle aura bien entendu tous les témoignages, bien pesé toutes les opinions, saura faire justice des expédiens ridicules qui se produisent chaque fois que l'argent est cher, et qu'elle dira énergiquement ce qu'il faut en penser.

VICTOR BONNET.

OCTOBRE

CHANSONS ET POÈMES

Déjà l'été charmant n'est plus qu'un souvenir.
Le temps, ce morne auteur, dédaigneux des huées,
Sur l'œuvre éblouissante et qui vient de finir
Abaisse lentement le rideau des nuées.

Aux reflets de clartés toujours diminuées,
On voit le vieux décor s'écailler et jaunir,
Et comparses frileux, partant pour revenir,
Des troupes d'oiseaux noirs rentrer exténuées.

La nature en dormant roule ses tapis verts;
La bise vient et va soufflant sur les étoiles
Que la brume enveloppe avec ses fines toiles,

Et sur le mobilier dégarni des hivers
Le givre pâle étend sa housse monotone...
Le théâtre désert représente l'automne.

LA COMPLAINTE VÉRITABLE DU VIN.

A Mme GEORGE SAND.

— Holà ! bonhomme, êtes-vous prêt?
Allons-nous-en dans la forêt

Avec des haches et des chaînes.
Allons cogner matin et soir,
Il faut des chevrons au pressoir.
— Tope, dit l'homme, et gare aux chênes!

Le chêne dit aux bûcherons :
— Que ferez-vous de mes chevrons?
Je dormais d'un sommeil de marbre.
— Nous en ferons un échafaud;
C'est pour la vigne, il nous les faut.
— Frappe! dit l'arbre.

Avec la serpe et le couteau,
Allons-nous-en sur le coteau
Que le cep souriant festonne;
Trousse tes manches, compagnon,
Et toi, la fille au lourd chignon,
Fais comme nous : voici l'automne!

— Gai vendangeur, que me veux-tu?
Lui dit la vigne au bois tortu
Quand il passe de ligne en ligne.
— Je veux ton cœur tout frémissant,
Je veux ta moelle et ton sang.
— Prends! dit la vigne.

Corbeille au front, panier au flanc,
Portant le raisin noir et blanc,
Ils s'en vont, les poings sur les hanches,
Aveuglés par les rameaux verts,
Et l'on voit reluire au travers
Et leurs yeux noirs et leurs dents blanches.

La grappe dit de temps en temps :
— Où donc allez-vous si contens,
Mon beau garçon, et vous, ma belle?
— Nous t'emportons dans des étaux
Qui broieront ta chair et tes os.
— Allons! dit-elle.

Comme il jaillit, le vin nouveau!
On dirait que l'on saigne un veau.

Le pressoir geint comme une veuve.
Allons, les gars, encore un tour!
Que la terre en fume alentour!
N'ayez pas peur, la vis est neuve.

— Eh! garçon, dit le pressoir neuf,
Le cuvier est plein comme un œuf,
Et tu presses à pleine échine!
— Bon! plus j'en presse et plus j'en bois.
— Presse donc à fendre le bois,
Dit la machine.

L'homme qui boit est bien plus beau :
Il a le vin à fleur de peau
Et la face couleur de braise;
Il ne craint ni soldat ni rien,
C'est comme s'il avait du bien,
Tant il est fier et pâmé d'aise!

— Beau buveur, dit le verre plein,
Te voilà soûl comme un vilain!
— Mon petit, la vie est sévère :
Faut-il pas l'égayer un peu?
— A tes souhaits, homme de Dieu!
Lui dit le verre.

MORALITÉ.

Or, mes gens, si vous voyez clair,
Dites-moi qui donne sa chair,
Qui donne le sang de ses veines,
Qui l'on tourmente bien des fois,
Qui l'on fait saigner sur le bois,
Tout cela pour calmer nos peines?

C'est Jésus, le sauveur divin,
Le sang de Jésus, c'est le vin
Qui coule pour le misérable
Et coulera, doux et subtil,
Dans tous les temps. — Ainsi soit-il,
Vin adorable!

LES BRUMES.

A M. CHARLES GLEYRE.

Les brumes à nos pieds se traînent lourdement.
Ah! linceul de l'ennui! voile opaque et dormant!
Savez-vous de quels cieux ces brumes sont venues?
Ce sont les fleurs de pourpre et d'argent de l'été,
Elles viennent d'en haut, les brumes ont été
Les nues!

. . . .

O jours! rapides jours! On marche, épanoui,
Dans les enchantemens de son rêve inoui;
Le hasard vous sourit, tout vous doit quelque chose :
La femme son regard, et son parfum la rose,
Tout, jusqu'à l'avenir, — débiteur éternel.
On n'a d'autre passé qu'un baiser maternel;
On ne sait pas, — on croit, on a la foi profonde;
Si hauts sont les pensers et si larges les pas,
Que la terre est étroite et que le ciel est bas,
Et l'on marche, pensant faire osciller le monde;
On dit : Je veux! On dit : Je serai celui-ci.
On admire sans haine, on aime sans souci;
Aimer! On n'aime pas seulement, on adore;
Amour, espoir, désir, c'est un flux et reflux,
Celui qu'on a poussant celui que l'on n'a plus
Et poussé par celui que l'on n'a pas encore,
Et l'on sent qu'on fait bien et que l'on est béni;
Le bonheur est si grand qu'on le croit infini.
Et pourquoi, juste Dieu! serait-il éphémère?
Puisque le Père est bon, l'enfant doit être heureux,
Et l'on ouvre son cœur, et l'on est généreux,
Et l'on a tout : on a le monde, — on a sa mère!

Les nuages passaient dans les firmamens bleus,
La brise était leur grâce et le rayon leurs feux;
Ils écumaient, joyeux, comme le flot des grèves.
Savez-vous ce que sont les nuages vermeils?
Des ombres aujourd'hui, des veuves de soleils,
Des rêves!

La vie est un collier dont l'espoir est le fil.
Quel couteau que le temps! Un jour, une par une,

Et les diamans d'août et les perles d'avril
S'égrènent lentement dans la fange commune;
Et l'on se trouve seul, et de ses propres mains
A ses plus purs élans on mutile les ailes,
Pour régler leur essor avec les pas humains;
Amour, espoir, désirs, adieu les hirondelles!
Et l'on voit, et l'on sait, car on n'a plus la foi,
Et tout en soi languit et meurt autour de soi :
L'amitié, foyer vide où l'on mettait la flamme,
Et l'admiration, autre voleuse d'âme.
Et puis vient la raison, — la première douleur,
Et l'ambition ment, et l'intérêt grimace;
Hormis le souvenir, l'âme n'a plus de fleur
Où n'ait cent fois bavé l'ennui, cette limace.
Avez-vous vu tomber les feuilles dans les bois?
Ainsi tombent les jours comme des feuilles d'arbre.
Et les morts? et les morts? Hélas! combien de fois
S'est-il assis chez vous, le convive de marbre!
Ah! l'heure sombre! Hier il était près de vous,
Il vivait, l'être aimé, joyeux, charmant et doux,
Et le voilà, — terrible, échevelé, farouche;
La mort l'a fait *cela*, l'on peut voir sur sa bouche
Le bâillement hideux du sommeil inconnu.
Oh! quel air effroyable a ce cadavre nu!
Ce n'est plus ni l'enfant, ni l'époux,ni l'amante,
C'est un mort! Alentour la maison se lamente,
Mais lui, mystérieux, immobile, glacé,
Avec sa bouche d'ombre et ses yeux de ténèbres,
Demeure. — Il a vécu. — C'est tout. — Il a passé.
On entend dans ses os des craquemens funèbres;
On est là, regardant, stupide, anéanti,
Cette main, ces cheveux, ce front, cette paupière,
Cette femme d'albâtre ou cet homme de pierre,
Cette armure de l'être et d'où l'être est parti,
Toujours là, répétant le même mot sans cesse :
« Mais c'était mon enfant, ma mère, ma maîtresse!
« Je l'aimais! ô mon Dieu! Pourquoi? Qu'ai-je donc fait? »
La nuit reste muette et l'Éternel se tait.
Et quand vient le matin, et quand on vous l'emporte,
Et quand on le descend!.. Ce voile à cette porte!
Et l'immonde attirail de ces choses sans nom!
Et quand on se révolte, et quand on se dit : Non!
Et l'église, et le prêtre, et la tombe, et la terre,

Toute la fête horrible et longue du mystère;
Et plus tard, quand c'est fait... après... quand on est seul,
Le lit avec le drap qui manque, — son linceul!
Et le silence affreux qui tombe des murailles,
Et cet arrachement qu'on se sent aux entrailles
Lorsque l'on croit l'entendre ou parler ou venir,
Car il est là toujours, la chambre en est emplie...
Et les jours? et les nuits? et puis le souvenir!
Et l'oubli?.. l'autre mort! L'oubli! — car on oublie...

. . . .

Brume, nuage ou rêve éblouissant et doux,
Savez-vous ce que sont ces ombres? savez-vous
De quoi le ciel a fait leur tristesse ou leurs charmes?
Le nuage de pourpre et la brume d'argent,
Il les a faits d'eau pure, et le rêve changeant
De larmes!

LE BERCEAU.

Dans la moire et le satin
(L'enfant vient de naître),
Il est couché ce matin,
Le cher petit être.
Chacun accourt et, tremblant,
Sur le lit se penche,
Pour voir dans son écrin blanc
Cette perle blanche.

Chacun soulève à demi
Les fines dentelles
Pour voir cet ange endormi,
Qui n'a plus ses ailes,
Pour voir ces nids à baisers,
Sa main délicate
Et ses petits pieds rosés
Aux ongles d'agate.

Blanc comme une hostie et pur
Comme une prière,
On voit encor de l'azur
Luire en sa paupière;

Son œil est vierge du jour,
  Son cœur de souffrance,
Hier pour lui c'est l'amour,
  Demain l'espérance.

Il est comme sont les fleurs,
  Parfum et mystère;
A peine si par ses pleurs
  Il tient à la terre!
Que faut-il pour l'apaiser?
  Un mot, s'il soupire;
S'il se réveille, un baiser;
  S'il dort, un sourire.

Il dit déjà, savez-vous?
  Mille et mille choses,
Rien qu'avec le souffle doux
  De ses lèvres roses.
C'est un langage charmant,
  Fait de mots étranges,
Que comprennent seulement
  Sa mère — et les anges.

Bonjour, petit *nous* si cher,
  Rayon de ma flamme!
O baiser qui s'est fait chair!
  Bonjour, petite âme.
L'espoir t'appelle avenir,
  C'est un gai baptême;
Mais ton nom est souvenir,
  C'est pourquoi je t'aime.

Ah! cher tyran, quel qu'il soit,
  Le nom qui te nomme,
Déjà l'on souffre par toi...
  Tu seras un homme.
Qu'importe, ô mon doux vainqueur?
  Va, fais ton office...
La gourmandise du cœur,
  C'est le sacrifice!

L'AVEU.

En ce temps-là! — c'était un jour comme aujourd'hui,
Pour moi vous étiez : Elle, et pour vous j'étais : Lui!
En ce temps-là, ma toute belle, —
Un jour comme aujourd'hui, nous suivions ce chemin;
Je n'osais ni parler ni vous donner la main,
Je vous disais : Mademoiselle;

Vous me disiez : Monsieur, vous en souvenez-vous?
Ah! que vous étiez belle et que l'air était doux!
Dans ces momens, tout nous étonne;
Nous avions pourtant fait ce chemin bien des fois,
Mais c'étaient d'autres champs et c'étaient d'autres bois,
Et nous découvrions l'automne.

L'automne! le printemps empourpré de l'hiver,
Tumultueux, sanglant, incendié, moins vert,
Mais plus ardent, mais plein de fièvres :
Le sein roux de la vigne était gonflé de vin,
Les oiseaux se cherchaient; dans le fond du ravin,
L'eau faisait comme un bruit de lèvres.

Les lilas amoureux tâchaient de refleurir,
Et l'astre, s'épuisant avant que de mourir,
Faisait vibrer toutes ces choses,
Et la nature en feu portait son deuil vermeil
En veuve de soleil, mais qu'un autre soleil
Épousera, — viennent les roses!

Oh! toutes ces chansons et toutes ces couleurs!
Les chênes, ce jour-là, ressemblaient à des fleurs,
Et les bouleaux aux feuilles blanches
Que soulevaient parfois de légers tourbillons
A des arbres d'argent couverts de papillons
Frissonnant au milieu des branches.

L'ambre et l'or enchâssaient le monde souriant;
Des geais couleur d'azur voltigeaient en criant
Dans des hêtres couleur garance;
Sur les champs, livre brun que le soc a réglé,

Le doigt mystérieux et verdissant du blé
Écrivait partout : Espérance!

Vous en souvenez-vous, comme tout était beau?
Et des douceurs de l'air et des baisers de l'eau
Vous en souvenez-vous? Et l'herbe
Où ruisselaient ces fleurs que vernit le brouillard?
Et l'aveugle du pont? Pauvre homme! un beau vieillard!
Et le beau pont! un pont superbe!

Ah! chers instans!.. J'étais comme un enfant boudeur,
Plein d'audace muette et de lourde pudeur;
Je disais : Qui sait? J'étais ivre.
Parfois je vous laissais exprès marcher devant,
Pour voir vos cheveux fins qui frémissaient au vent...
Pauvres morts! qu'il est doux de vivre!

Si vous l'aviez connu, tout ce que j'ai pensé!
Je naissais; je voyais, oubliant le passé,
Comme un lis en mon âme éclore,
Et je bénissais Dieu, sentant venir l'amour,
Le Dieu bon qui permet, si la vie est un jour,
Que ce jour ait plus d'une aurore.

Oui, je pensais beaucoup, mais je pensais tout bas,
Et comme j'entendais que je ne parlais pas,
J'en avais l'âme consternée;
Aussi, quand le silence avait duré longtemps,
J'assurais bien ma voix et m'écriais : Beau temps!
Vous répondiez : Belle journée!

Ainsi nous avons fait jusqu'à ce qu'il fît noir,
Ayant marché tous deux du matin jusqu'au soir,
La bouche sur le cœur fermée;
Trouble! extase! ô silence adorable et maudit!
Tu n'avais pas parlé, je ne t'avais rien dit...
C'était l'aveu, ma bien-aimée!

ÉDOUARD PAILLERON.

UN

PRINCE ALLEMAND

DU XVIIIe SIÈCLE

D'APRÈS DES MÉMOIRES INÉDITS

I.

CHARLES DE HESSE ET FRÉDÉRIC II.

On a imprimé récemment à Copenhague les mémoires d'un prince du XVIIIe siècle qui, sans avoir laissé un nom dans l'histoire, s'est trouvé pourtant associé à des événemens considérables. *Mémoires de mon temps*, tel est le titre de ce livre. L'auteur est le landgrave Charles, prince de Hesse, fils du landgrave de Hesse Frédéric II et de Marie, fille de George II, roi d'Angleterre. Après avoir passé presque toute sa vie à la cour du roi de Danemark ou dans l'intimité de Frédéric le Grand, le landgrave Charles, âgé de soixante-dix ans, eut la pensée de consigner par écrit les choses dont il avait été le témoin. De tragiques aventures s'étaient passées sous ses yeux, il avait vu de près des personnages singuliers, il avait recueilli des anecdotes et des conversations qui pouvaient intéresser l'histoire; pourquoi ne pas fixer de tels souvenirs? Le roi de Danemark Frédéric V et son fils Christian VII, Struensée, la reine Caroline-Mathilde, le comte de Saint-Germain, les francs-

maçons, les illuminés, surtout la cour et le camp du grand roi de Prusse, voilà les principales figures de cette galerie. Le prince de Hesse n'a pas de prétentions à l'art de peindre : il ne sait ni ordonner un tableau ni tracer un portrait; qu'importe? L'inexpérience de son langage et la candeur de sa pensée ne donnent que plus de prix à ses confidences. C'est un esprit grave, une âme religieuse; fortement attaché aux doctrines chrétiennes, il défend sa foi contre les sarcasmes de Frédéric avec une franchise qui commande le respect. Il n'appartient au XVIIIe siècle que par ses grands côtés, l'amour du bien public et le sentiment de l'égalité humaine. C'est ce sentiment, je n'en doute pas, qui l'amenait à Paris en pleine révolution; c'est une espérance généreuse, non pas seulement la curiosité, qui le faisait s'inscrire en 1790 au club des jacobins. Encore un trait à noter : il dicte ses mémoires en 1816, à une époque de réaction générale contre la France, réaction qui embrasse les lettres autant que la politique, l'idiome aussi bien que les idées, et quelle langue emploie-t-il? La langue française. Voilà bien des motifs, ce me semble, pour s'intéresser aux mémoires du landgrave Charles. Ajoutons que ces pages n'étaient pas destinées par l'auteur à la publicité, et qu'à présent même, bien que livrées à l'impression, elles n'ont pu avoir qu'un petit nombre de lecteurs. On lit ces mots à la première page : *imprimés comme manuscrit.* C'est donc un manuscrit, non une publication; c'est un manuscrit imprimé pour la commodité des personnes à qui on le destine, ce n'est pas un ouvrage offert au grand public. Il n'y a aucune raison toutefois pour interroger à huis clos les mémoires du vieux landgrave, et puisqu'une circonstance propice les a fait tomber entre nos mains, nous en parlerons sans le moindre scrupule. Le secret dévoilé ne sera ici qu'un attrait de plus; des détails instructifs et piquans n'ont-ils pas une saveur particulière, quand on les a dérobés au demi-jour?

I.

Le prince Charles de Hesse naquit à Cassel le 19 décembre 1744. Par quelles circonstances un prince de Hesse né sur les marches du trône a-t-il passé presque toute sa vie dans les états du roi de Danemark? Des divisions religieuses qui éclatèrent peu de temps après au sein de la famille régnante décidèrent des destinées du jeune prince. Son père, qui n'était encore que l'héritier présomptif de la couronne, venait de se faire catholique; le grand-père, Guillaume VIII, landgrave régnant, en conçut un violent chagrin. Très attaché à la religion de ses aïeux, il craignait surtout pour ses pe-

tits-enfans l'influence de l'exemple paternel. Ce fut toute une affaire dans la cour du landgrave. De tels événemens, toujours graves dans la moindre famille, sont bien autrement sérieux dans une maison souveraine, et qu'on se représente surtout ces petites cours allemandes du XVIIIe siècle, où le formalisme impérieux de l'étiquette donnait à tout événement non prévu des proportions colossales. En vérité, c'était une révolution intérieure que cette abjuration de la foi protestante par le prince héréditaire. Il y eut, on le devine aisément, des scènes pénibles, des négociations orageuses; bref, le père dut renoncer à ses enfans. Ils furent confiés à leur mère, qui était demeurée fidèle à son église, et placés sous la protection du grand-père maternel, le roi de la Grande-Bretagne, auquel s'adjoignirent deux autres souverains protestans, le roi de Danemark et le roi de Prusse. Notre jeune prince avait dix ans quand il fut envoyé avec ses frères à Gœttingue, dans le palais de son grand-père et tuteur George II. On sait que la maison de Brunswick, appelée au trône d'Angleterre après la mort de la reine Anne, avait conservé le Hanovre à titre de fief masculin, et que ce fief, après avoir appartenu tout un siècle à la couronne de la Grande-Bretagne, ne s'en est détaché que de nos jours, en 1837, à l'avénement de la reine Victoria. C'est donc à Gœttingue, dans le palais du roi d'Angleterre, électeur de Hanovre, que les jeunes princes de Hesse trouvèrent un asile en 1754, sous la surveillance de leur mère, toute dévouée à leur éducation. L'année suivante, George II ayant fait un voyage en Hanovre, les enfans furent présentés à leur grand-père au château de Herrenhausen. Bientôt après éclata la guerre qui allait agiter l'Europe pendant sept années, et comme le Hanovre était un des théâtres de la lutte, les jeunes pupilles du roi d'Angleterre furent conduits à Copenhague. Là encore ils trouvaient sur le trône un tuteur et un parent : le roi de Danemark Frédéric V avait épousé une sœur de leur mère. C'est à Copenhague, sous les yeux de ce vieil oncle, si grave, si bon, si respecté, auprès d'une mère « l'ornement et la perfection de son sexe, » que les jeunes princes commencèrent leur éducation. Le landgrave Charles en parle en termes intéressans.

« Nous fûmes élevés dès notre enfance un peu différemment de la manière alors usitée. Ma mère y prit autant de part qu'il lui fut possible, et ce fut à l'anglaise. On nous donna, au moment où nous sortions des mains des femmes, un gouverneur et un informateur (1), tous deux Suisses et très éloignés dans leurs sentimens des principes d'alors. Le pédantisme, les

(1) C'est le mot *informator* que les Allemands ont emprunté aux Latins pour dire un précepteur, un instituteur domestique.

raideurs de la flatterie, les principes d'orgueil, très communs dans ces temps aux cours et à la noblesse allemande, ne parvinrent point à nos oreilles ni à nos cœurs. Notre gouverneur, Sévery, assez jeune homme, qui avait des propos très libres, nous disait souvent, quand il entendait des idées vaniteuses : « Ne vous imaginez rien de ce que vous êtes des princes, sachez que vous êtes faits de la même boue que tous les autres, et que ce n'est que le mérite qui fait les hommes. » Personne n'a été plus convaincu de cette vérité que moi. Le *Deutsche Michel*, les étiquettes, les vanités du rang, de la naissance, ont été toujours un objet de ridicule pour moi. Dès mon enfance, je mettais ma confiance en Dieu. Je regardais tous les hommes comme égaux à ses yeux, hormis par leur attachement à lui et à leur devoir. C'est le principe sur lequel mon caractère s'est basé sans le savoir; aussi pris-je pour ma devise à l'âge de vingt et un ans, quand je reçus l'ordre de l'Éléphant : *Omnia cum Deo*. C'est lui qui m'a guidé, soutenu et mené dans ma longue carrière, et, grâce à lui, malgré toutes mes imperfections, il n'a jamais permis que ma foi et ma confiance en lui se ralentissent un moment. »

Cette âme religieuse et républicaine fut accoutumée de bonne heure au spectacle impartial des choses d'ici-bas. Le Danemark était neutre dans la guerre européenne que termina le traité de Paris, poste excellent d'où il put voir de loin en observateur désintéressé « le grand théâtre de la guerre et du monde, » tandis qu'auprès de lui la fortune avait mis sous ses yeux « une cour respectée, très décente, sans luxe superflu, objet de la vénération des sujets et de l'estime des cours étrangères. » Il ajoute plus bas, et ce n'est pas le moindre de ses éloges, « une cour sans intrigues. » Il y avait là un favori déclaré du roi, le comte Moltke, qui s'était élevé du rang de simple page à la dignité de grand-maréchal, et chez lequel la bonté du cœur égalait les qualités de l'esprit. Il y avait aussi un ministre des affaires étrangères renommé pour sa haute sagesse et consulté en maintes occasions par les cabinets européens; c'était le protecteur et l'ami du poète de la *Messiade*, M. de Bernstorff. Mais, si la cour est honnête, si la politique est sage, que de vices et surtout quelle incurie dans l'administration intérieure! A part la marine, rempart et honneur du pays, il n'y a presque pas un service public qui ne soit en souffrance. Je ne parle pas de l'armée; l'auteur des *Mémoires* a beau nous la peindre sous des couleurs un peu ridicules, il a beau nous montrer ces régimens d'infanterie composés de déserteurs allemands, ces régimens de milice bourgeoise exercés seulement le dimanche sur les places des églises, cette artillerie insignifiante, cette cavalerie bien montée, bien équipée, mais ne faisant ses évolutions qu'au petit trot dans la crainte de fatiguer les chevaux; malgré ces traits qui font sourire, on est tenté de porter envie à ce peuple que sa neutralité dispensait alors

des lourds impôts de la paix armée, en se rappelant surtout qu'aux heures de péril il saura montrer l'énergie guerrière de son patriotisme. « On n'aimait point le militaire en Danemark, nous dit le prince Charles; peu de gens de condition y entraient... Il n'y avait point de généraux; peu des plus anciens avaient vu la guerre. On croyait que la marine suffisait pour défendre l'état. On craignait un souverain militaire. » Malheureusement ce n'était pas toujours aux travaux de la paix que profitaient ces défiances. Le prince Charles, quoique très favorable aux Danois et porté à voir dans le règne de Frédéric V l'aurore d'une civilisation brillante, trace un tableau sinistre de la servitude du paysan. Plus on a de peine à comprendre en plein XVIIIe siècle un pareil avilissement de toute une race, plus on est heureux de répéter avec le prince les noms des hommes d'état qui ont fait disparaître à jamais ces iniquités.

« Le paysan était serf en Danemark dans toute l'étendue du mot. Il n'y avait point de justice pour lui, point de protection contre son propriétaire. Beaucoup d'entre eux avaient été les intendans des possesseurs. Ils avaient ruiné leurs maîtres absens, et avaient fini par acheter leurs terres. Sous le fouet impitoyable de cette engeance se trouvait le malheureux paysan danois, à la merci de son maître qui le forçait à son gré à prendre une mauvaise terre ou cour (*Hof*) et de la mettre en ordre, et qui, lorsqu'il l'avait à la sueur de son front et par sa diligence mise en état, le forçait à en reprendre une autre et le chassait de celle-ci. Le maître le forçait à se marier avec qui bon lui semblait. A la moindre opposition, il donnait le malheureux à la milice pour y servir peut-être jusqu'à vingt-quatre ans, ou il le vendait pour quarante ou cinquante écus à un chef de compagnie ou d'escadron, à condition de n'oser mettre le pied sur sa terre natale ou même dans la province.

« La Jutlande était, autant que je sais, la plus foulée. La Fionie l'était moins; les terres seigneuriales n'y étaient pas tombées en si mauvaises mains : l'industrie et la diligence y étaient plus innées qu'en Jutlande et surtout en Séelande. Le paysan séelandais était presque entièrement abruti. Il avait une quantité de petits chevaux qui se nourrissaient en hiver presque uniquement de ce qu'ils grattaient sous la neige d'herbes ou de racines. De petits charriots avec lesquels ils menaient quelque peu de blé au marché en ville, des huttes ou chaumières qui ressemblaient à celles des sauvages, tel était l'aspect hideux des campagnes de cette belle province. Je dis : ils portaient au marché leurs denrées, mais ce n'était pas dans les petites villes de la Séelande, mais à Copenhague, où même les plus éloignés se rendaient. Ils arrivaient aux marchés, faisaient leur vente, couraient à la taverne se soûler, repartaient ivres et bride abattue, mais s'arrêtaient néanmoins ponctuellement à chaque *Kneipe* dont toute la route était parsemée à chaque quart de lieue, pour ne pas sortir du seul état bienheureux qu'ils connaissaient. Ce ne fut que par l'abolition de la servitude, ouvrage d'Hercule que le courage, la sagesse et le bon esprit du

prince royal, à présent le roi Frédéric VI, y introduisit trente ans après, appuyé et soutenu dans ce plan irrévocablement décidé de lui par le comte de Bernstorff, le comte Christian de Reventlow, président de la chambre, et le conseiller privé Colbjornsen, — que cet état changea. Tout était contre cette mesure, qui changeait absolument la face du Danemark. Les réclamations publiques, les oppositions, les intrigues, les clameurs, rien ne fit effet sur le jeune prince. Il vainquit tout, sans une seule vivacité, laissant toujours agir la loi seule et ne se mettant jamais plus avant que le moment ne l'exigeait. Peu de victoires ont été aussi mémorables que d'affranchir tranquillement un peuple malheureux des liens les plus honteux auxquels l'homme puisse être soumis... »

Attentif à tout ce qui intéressait le Danemark, le prince de Hesse ne tarda guère à y occuper une place considérable. Son esprit appliqué, sa précoce intelligence lui avaient ouvert déjà, presque malgré lui, les portes des conseils supérieurs; le charme de son caractère et ses vertus de famille l'attachèrent bientôt d'une manière plus étroite à la maison régnante. Le vieux roi Frédéric V aimait tendrement ce jeune neveu si grave, si dévoué au bien public, si étranger aux intrigues de cour, et le prince Charles avait si bien gagné toutes les sympathies que la mort même de Frédéric V ne put empêcher l'accomplissement de ses destinées. Ce fut au lendemain de cette mort pour ainsi dire et sous un roi tout différent que le prince de Hesse, par un mariage selon son cœur, entra dans la famille royale de Danemark. L'année 1766 est une date pleine de souvenirs pour notre personnage; laissons-lui la parole.

« En 1765, la cour rentra en ville à la fin de l'automne. La maladie du roi se décida bientôt pour une hydropisie mortelle. Je ne puis dire que l'alarme, les craintes de le perdre ne se manifestèrent pas. On cachait assez le danger du roi. Il ne voyait personne. Je voyais presque journellement dans ce temps-là le prince royal chez la reine Sophie-Madeleine, mère du roi. C'était, depuis notre venue à Copenhague, notre plus grande protectrice. Elle nous aimait comme ses petits-enfans. Nous passions la part de l'été chez elle à Hirschholm. Nous y dînions et soupions presque toujours seuls avec elle. Elle nous comblait de bontés, et cela s'est soutenu jusqu'à son dernier soupir. Le prince royal était d'une figure charmante, extrêmement dispos, vif, pétillant d'esprit, rempli de bons mots, d'une gaîté extrême et paraissant d'une bonté et douceur infinies. Il ne souhaitait point d'être roi, craignant que cela le *génerait;* mais la Providence en avait décidé autrement. Le bon roi Frédéric mourut beaucoup trop tôt pour le bonheur de son peuple, le 14 janvier 1766. On fit annoncer de s'assembler au château, dans l'antichambre du roi, à neuf heures du matin. On y attendait en silence le moment où on prononcerait le mot fatal. Toute la place de Christianbourg était remplie de monde qui s'y était attroupé. Le comte de Moltke parut et sortit de la chambre du roi, pâle comme la mort, ne pouvant proférer une parole. Le ministère se ren-

dit avec lui sur le balcon, plusieurs le suivirent. Je sortis avec eux et me trouvai à la droite de M. H. de Bernstorff, qui avait un mouchoir blanc à la main. Il cria trois fois au peuple : *Kong Frederik den femte er dod; længe leve Kong Christian den Syvende* (1) ! et tout le peuple répondit par des acclamations de joie : *Længe leve Kong Christian den Syvende!* tandis que je fondais en larmes. Dans ce moment, le jeune roi sortit de l'appartement de son père et vint au balcon, où il se plaça au milieu, et ainsi entre M. de Bernstorff et moi. Il n'avait point l'air touché du tout et salua le peuple avec la meilleure grâce en répondant à ses acclamations. Le roi, me voyant extrêmement ému et mes larmes couler, me serrait les mains et me dit : *Ach, mein armer Prinz* (2) ! — Un brouillard épais avait couvert Copenhague jusqu'à ce moment et se dissipa promptement lorsque la proclamation se fit. Cela fut considéré comme un heureux présage. Le roi entra, et au bout de l'antichambre je vis le comte de Moltke tomber évanoui sur une chaise, entouré de quelques-uns de ses fils, qui sentirent vivement la perte de son bienfaiteur et de son ami. Je crois qu'il n'y avait que nous deux qui pleurions bien sincèrement le bon prince dont je révère encore les cendres... »

Ce nouveau roi si peu ému au milieu de la douleur publique, ce jeune souverain si dispos, si pétillant d'esprit et dont la figure charmante respirait une angélique douceur, c'est ce malheureux Christian VII qui deviendra bientôt une espèce de fou, tour à tour furieux et lâche, jouet de ses passions vulgaires encore plus que des intrigans qui l'entourent, le Christian VII qui fera expier sur l'échafaud au comte Struensée, à la reine sa femme au fond de l'exil, les témérités ou les faiblesses dont il a été lui-même le premier auteur; mais nous ne sommes pas encore en 1772, à l'heure des conspirations ténébreuses et des tragédies sanglantes. L'année 1766 vient de commencer. Christian VII est tout joyeux, et la folle humeur qui avilira chez lui le caractère royal ne se révèle que çà et là par d'innocentes bizarreries. S'il a craint que la couronne ne gênât sa liberté, on peut deviner déjà qu'elle ne l'embarrassera guère. Jusqu'ici pourtant rien de grave; ce sont tout au plus de juvéniles explosions et des allures fantasques. Il se jette d'une extrémité à l'autre, un jour touché jusqu'aux larmes des sentimens religieux de son cousin, et une heure après racontant la scène à sa mère avec des éclats de rire. Ce compagnon austère qu'il admirait et bafouait tour à tour, au fond il l'aimait sincèrement. Comme Frédéric V, Christian VII voulut attacher le prince de Hesse à la cour de Copenhague. Il avait deux sœurs, l'aînée promise au prince royal de Suède, à celui qui fut plus tard Gustave III, la cadette à peine âgée de seize ans et pour laquelle on n'avait encore formé

(1) « Le roi Frédéric V est mort; longue vie au roi Christian VII! »

(2) « Ah! mon pauvre prince! »

aucun projet d'alliance. Christian VII avait-il deviné les sentimens du prince Charles pour sa sœur? « Elle était fort jolie, dit ce dernier en ses *Mémoires*, très bien faite, et avait quelque chose de fort spirituel, doux et bon dans la physionomie. » Timidement et discrètement il l'aimait. Le roi brusqua l'affaire et provoqua une déclaration. « Je veux, dit-il, vous fixer en Danemark; voyez qui vous pourrez épouser. » Il fallut bien que le prince Charles laissât échapper son secret. Dès qu'il eut prononcé le nom de la sœur cadette du roi, Christian lui sauta au cou en criant : « Oui, certes, cela sera. » Il y mit une ardeur si impétueuse que le prince Charles, craignant quelque opposition soit de la reine-mère, soit des ministres, le supplia de se contenir et de vouloir bien mener l'affaire « bride en main. » Tel est pourtant le personnage qui, peu de temps après, au milieu d'un bal, ira s'asseoir à côté de son beau-frère et lui fera cette belle confidence : « Écoutez, mon cher prince, j'ai à vous parler. Il vous reviendra peut-être une foule de choses affreuses qui se disent sur votre compte. Je vous l'avoue en toute franchise, ces rumeurs viennent de moi. J'étais fâché contre vous, je ne sais vraiment pour quel motif, et j'ai dit à qui voulait m'entendre une effroyable quantité de mensonges pour vous perdre de réputation. Il ne faut pas vous en inquiéter, je ne suis plus fâché contre vous. »

Quelques mois après la demande si brusquement arrachée au discret amoureux, le 30 août 1766, le prince de Hesse épousait la sœur du roi de Danemark. Le voilà donc, lui, le grave disciple du christianisme républicain, le voilà devenu le beau-frère de Christian VII, roi de Danemark, et de celui qui occupera bientôt le trône de Suède sous le nom de Gustave III. Entre ces deux personnages si dissemblables, on verra se dessiner plus nettement la douce et austère physionomie du prince Charles. S'il y a loin des caprices désordonnés de Christian aux fantaisies brillantes de Gustave, il y a aussi loin de l'un et de l'autre à la solide raison, à l'humanité sincère du prince de Hesse. Le prince Charles a jugé ses deux beaux-frères dès la première rencontre, et si l'expression de ce jugement n'a pas été remaniée après coup dans les *Mémoires*, on ne peut qu'en admirer la merveilleuse justesse. A les voir débuter, il devine les tragiques péripéties de leur carrière. Sous les grâces étincelantes du futur Gustave III, à travers ses prévenances et ses mille séductions, ce qu'il y avait de faux ou du moins d'inconsistant chez cette singulière nature ne lui avait point échappé. C'est le premier trait qui le frappe le jour où il assiste au mariage de Gustave avec Sophie-Madeleine. La page mérite d'être citée tout entière; le tableau des mœurs publiques s'y trouve mêlée à la

description des caractères, et peu importe l'inhabileté du peintre quand les choses parlent d'elles-mêmes. Cette figure de Gustave III qu'un écrivain d'un rare savoir fait revivre aujourd'hui sous nos yeux, il y a plaisir à la voir appréciée par un témoin direct. Le jugement combiné à distance d'après les renseignemens les plus variés n'est pas infirmé le moins du monde par le jugement sommaire écrit à brûle-pourpoint. Les contrastes mêmes, s'il y en a par hasard entre les deux récits, ont leur côté instructif et piquant. M. Geffroy nous parle des goûts somptueux de Gustave, de son amour des fêtes magnifiques; combien l'imitateur de Versailles et de Trianon devait souffrir plus tard en se rappelant les fêtes mesquines de son mariage dans les baraques d'Helsingborg!

« Il faut que je reprenne une circonstance fort remarquable, c'est le mariage et le départ de la princesse aînée, sœur du roi, Sophie-Madeleine, pour la Suède. L'ambassadeur suédois, M. le comte de Horn, étant venu pour la demander, les noces se firent dans l'église du château. La princesse paraissait contente du sort qui l'attendait. Après les noces, on alla à Hirschholm chez la reine-mère. Nous y passâmes quelques jours et nous rendîmes ensuite à Kronenborg. Le prince royal de Suède était à Helsingborg. Il avait demandé au roi dans une lettre de vouloir m'envoyer à Helsingborg. La princesse royale de Suède passa le Sund dans une grande chaloupe danoise accompagnée de beaucoup d'autres. Je partis une heure d'avance sur une chaloupe royale, accompagné du ministre de Danemark en Suède, M. de Schack. Je fus reçu très poliment sur le pont de Helsingborg et mené tout droit à la maison du prince royal, ensuite Gustave III, qui me reçut à bras ouverts. C'était un prince doué de beaucoup d'esprit, et qui avait eu une éducation très recherchée; mais il avait quelque chose de faux dans la physionomie qui me frappa d'abord. Il me combla de politesses. Lorsque la princesse royale s'approcha, il se rendit au pont, et je l'y accompagnai. J'étais à côté de lui lorsqu'il la vit se lever de sa chaloupe pour descendre à terre. Il s'écria tout haut : « Dieu! qu'elle est belle! » Il est vrai qu'elle avait un port très majestueux et très beau. En tout, elle était belle lorsqu'elle était en grande parure, grande, avec de grands et beaux yeux, et beaucoup de bonté dans la physionomie. Le prince royal lui donna la main et la conduisit à sa maison. Le pont était couvert d'un drap bleu à couronnes, la rue d'un drap bleu. Les maisons qu'occupait le prince royal étaient peu éloignées les unes des autres. C'étaient sans doute les meilleures de Helsingborg, qui, alors au moins, n'avait que des maisons d'un étage et beaucoup de chaumières. Les dragons de Scanie bordaient les rues, grands hommes et petits chevaux, uniformes du temps de Charles XII. Tout avait l'air bien singulier et bien mesquin. On dîna à une grande table en fer à cheval. Il y eut bal le soir dans la maison du prince royal, où on avait arrangé une salle sur le galetas. On y avait pendu, au lieu de tapisseries, des couvertures de chevaux de main, avec des armes et autres meubles, pour couvrir les côtés de cet appartement. Le bal commença. M. de

Llano, envoyé d'Espagne en Danemark, qui dansait fort bien, mais était d'une taille et d'un embonpoint qui exigeaient une solidité à la salle du bal qui manquait entièrement à celle-ci, commençant à danser avec sa vivacité ordinaire, la salle fut prête à crouler. On cessa la danse jusqu'à ce qu'on eût étançonné ce galetas avec des poutres dans la salle d'en bas. On tâcha de rassurer les dames, et le bal continua. »

Voilà un singulier bal et d'étranges incidens pour célébrer le mariage du prince qui sera bientôt le fastueux Gustave III; mais ce qui me frappe le plus dans ce tableau, ce n'est pas le galetas transformé en palais, les couvertures des chevaux servant de tapisseries, le formidable ambassadeur mettant une salle de bal en péril par sa danse effrénée: c'est le jugement du landgrave de Hesse sur le prince royal de Suède. Avez-vous remarqué ce signalement: « un prince de beaucoup d'esprit, qui avait reçu une éducation très recherchée, mais dont la physionomie offrait quelque chose de faux? » Ce je ne sais quoi d'inquiétant, le landgrave de Hesse le retrouvera sur le visage de son beau-frère chaque fois que le hasard les rapprochera. Quatre ans après, le prince royal de Suède ayant passé par Copenhague pour faire son voyage de France, le landgrave devine à sa conversation les futures hardiesses de sa politique, et tout en appréciant son ardeur, il ne peut s'empêcher de le tenir en défiance. C'est encore une page à noter.

« En 1770, le prince royal de Suède et son frère cadet Frédéric firent un voyage en France et passèrent par Copenhague, où ils s'arrêtèrent pendant quelque temps. Notre cour les reçut dans une situation bien extrême. Le ministère était sur le point d'être renvoyé. Struensée, médecin du roi, possédant sa confiance et celle de la reine au plus haut degré, voulait tout écarter qui pouvait être dans son chemin ou résister à son pouvoir absolu. La cour était déserte, et tout annonçait l'écroulement total du gouvernement d'alors. Le prince royal, depuis Gustave III, vint avec son frère, le sénateur Scheffer, et quelques messieurs à Slesvic, où ils logeaient à la poste. Ils se firent annoncer et vinrent souper chez nous et passèrent quelques jours ici, où il y eut tous les amusemens qu'on pouvait leur procurer. Son principal mérite était la conversation, qui ne tarissait jamais avec lui. Il était fort intéressant, quoique regardant toute chose sous un autre point de vue que moi. Il raconta à ma femme et à moi, après avoir déjeuné seul chez nous, l'histoire de la diète de Norkiœping et de ce qui l'avait précédée, le roi son père ayant voulu abdiquer, si elle n'était assemblée. Il parla avec tant de vivacité, d'esprit et de chaleur sur cette affaire que, dans le tableau que j'en traçai à M. de Bernstorff, je lui présageai sur-le-champ la révolution qu'il fit deux années après, étant devenu roi de Suède pendant qu'il était en France. Il me témoigna la plus grande amitié et me fit les plus grandes protestations. Je ne puis nier cependant que je sentais quelque chose qui me forçait à me défier de lui. »

Et comme il peint le roi de Danemark Christian VII, la reine Ca-

roline-Mathilde, le comte Struensée! Au milieu de ces notes tracées négligemment, quels traits de lumière subits! On s'est beaucoup occupé, depuis bientôt un siècle, du sombre et mystérieux drame de 1772; tout récemment encore, M. de Jenssen-Tusch a raconté d'après de nouveaux documens *la conspiration contre la reine Caroline-Mathilde et les comtes Struensée et Brandt* (1). Il s'en faut bien cependant que la vérité soit connue tout entière et que le caractère de Struensée ait été l'objet d'une étude impartiale. La catastrophe du médecin devenu législateur, la douloureuse destinée de Caroline-Mathilde, les fureurs de la reine-mère, l'imbécillité du roi, tout cela prêtait si bien aux explications romanesques et aux déclamations libérales! Si quelque document doit fournir sur ce point l'occasion d'une analyse pénétrante et définitive comme les aime l'histoire de nos jours, c'est ce témoignage du landgrave Charles. Non pas que le beau-frère de Christian VII ait cru devoir exposer en détail toutes les péripéties du drame. On voit qu'il pense là-dessus comme Voltaire écrivant à Mme Du Deffant: « Toute cette aventure est bien horrible et bien honteuse. » Il n'en parle donc qu'avec répugnance, comme s'il craignait d'évoquer des images de honte et d'horreur. Quelle que soit pourtant sa discrétion, nous devinons sans peine où sont les acteurs qu'il condamne. Le roi se couvre d'ignominie; la reine, abandonnée à elle-même, est tout à fait sous la dépendance de ce brillant don Juan appelé Struensée. « J'avoue, dit le landgrave, que mon cœur était brisé de voir cette princesse, douée de tant d'esprit et d'agrémens, et dont jusque-là le cœur avait été excellent, tomber à ce point et en de si mauvaises mains (2). » De la part d'un homme aussi sérieusement honnête, aussi candidement libéral que le landgrave de Hesse, ce sont là des indications d'une singulière portée; l'histoire ne peut se dispenser de les recueillir. Les écrivains allemands font volontiers de Struensée une sorte de Joseph II, un réformateur trop pressé, un disciple de Voltaire et de Rousseau appliquant les principes du XVIIIe siècle à une société qui n'est pas encore mûre pour les recevoir. Des documens trop peu étudiés jusqu'ici, les paroles mêmes de Struensée dans la prison de Copenhague, ses entretiens avec le théologien protestant qui le ramena du matérialisme aux sentimens chrétiens (3), ses aveux, ses confessions, nous présentent sous un jour

(1) *Die Verschwörung gegen die Königin Caroline-Mathilde von Dänemark, geb. Prinzessin von Grossbritannien und Irland, und die Grafen Struensee und Brandt*, von G. F. von Jenssen-Tusch. 1 vol., Leipzig 1864.

(2) *Mémoires de mon temps*, p. 53.

(3) C'était le docteur Balthazar Munter. Sa fille, Mme Frédérique Brun, est une des figures les plus intéressantes de la société de Coppet. Il est souvent question d'elle dans les lettres de Sismondi, et Mme de Staël lui a consacré des paroles très flatteuses dans

tout nouveau le rôle de l'aventurier, et, pour peu qu'on y regarde de près, on s'aperçoit bien vite que ces réformes si fastueusement proclamées étaient chose fort secondaire à ses yeux. Il y voyait un moyen, non pas un but. Struensée n'est pas de la race des Joseph II, des Pombal, des Malesherbes, des Turgot, de ceux qui ont appliqué ou essayé d'appliquer au gouvernement des nations les principes du XVIII[e] siècle; Struensée ne songe qu'à lui-même. Ce n'est pas un réformateur pénétré de l'importance de son œuvre, c'est un don Juan qui veut jouir de la vie et qui ne se sert des généreuses idées de son temps que pour assurer sa jouissance. Ce jugement, qui se dégageait peu à peu chez les esprits attentifs, est confirmé aujourd'hui par les *Mémoires* du landgrave de Hesse. Le silence même du landgrave en dit autant que ses paroles. Animé des meilleures pensées de son époque, ami de toute réforme vraiment humaine, aurait-il passé négligemment sur les innovations de Struensée, s'il avait pu les prendre au sérieux? Remarquez d'ailleurs la discrétion et l'impartialité du landgrave. Point de véhémence, point de termes de mépris. Il assiste en spectateur attristé aux désordres de la cour et de l'état; nulle passion personnelle ne lui inspire de paroles injustes. Tout en condamnant Struensée, tout en plaignant la reine Caroline-Mathilde d'être tombée en des mains si mauvaises, il signale la honteuse folie du roi, première cause de tant d'ignominies :

« Le malheureux état du roi se découvrait journellement de plus en plus. On avait naturellement tout l'intérêt imaginable à le cacher. Est-ce que Struensée avait donné au roi quelque chose qui l'occasionna, ou est-ce que cela vint des débauches continuelles du roi? C'est ce que je ne déciderai point; peut-être lui donna-t-on des choses fortifiantes pour restaurer sa faiblesse, et qui fissent l'effet de lier les facultés de son esprit sans les lui ôter tout à fait. Si je me permettais de parler métaphysique, j'attribuerais à un autre esprit entré en lui les effets très-singuliers de son état. Avant qu'il y tombât, j'observais très fréquemment deux manières de penser en lui si différentes et qui se succédaient si rapidement, l'une douce et amène, l'autre dans l'instant même comme d'un furibond, faisant un visage horrible et grinçant des dents; mais de celui-là il ne repassait point aisément au premier, et j'étais souvent obligé de m'enfuir. »

Le landgrave aurait pu s'exprimer d'une façon plus correcte; quant à la folie du roi, on n'en saurait donner une plus fidèle image. Il y avait deux âmes chez ce malheureux Christian VII, une

une note de *Corinne*. On a de M[me] Frédérique Brun une correspondance en allemand avec Bonstetten qui est capitale pour l'histoire intime de ce groupe illustre. Singulier hasard qui vient relier l'horrible aventure de Struensée aux brillantes journées du château de Coppet!

âme douce, une âme furieuse, et l'âme furieuse, l'âme démoniaque, venue on ne sait d'où ni comment, avait fini par dominer l'autre. De là, l'avilissement du roi, l'abandon et les fautes de la reine, de là aussi les entreprises de Struensée auxquelles on ne put mettre fin que par une conspiration où se déchaînèrent d'autres passions non moins coupables. Le landgrave, dans son impartialité, regrette la conspiration dont Struensée fut victime autant qu'il a déploré le scandale de son élévation. « Les choses, dit-il, prirent une tournure moins malheureuse pour l'état, quoique je regarde toujours la révolution du 17 janvier 1772 comme un éclat fatal, et qui, je l'avoue, me peine quand j'y pense. »

II.

Le prince Charles ne fut pas toujours réduit au rôle de spectateur. De graves événemens se préparaient en Norvége. On sait que la Norvége relevait alors de la couronne danoise et qu'elle était convoitée par la Suède. Ces affinités naturelles, qui devaient réunir un jour les deux parties de la péninsule scandinave sans leur enlever leur caractère distinct, étaient une tentation perpétuelle pour le royaume ébranlé de Charles XII. Or, au moment même où le prince Charles commençait à se faire apprécier du gouvernement de Copenhague, la Norvége était devenue plus que jamais le point de mire de l'ambition suédoise. Combattre ces tentatives de la Suède, maintenir la Norvége sous la suzeraineté du Danemark en respectant ses mœurs et ses franchises, lui inspirer même le sentiment de son autonomie, desserrer à propos ses liens sans les laisser se rompre, en un mot faire sentir aux Norvégiens les avantages de l'union danoise et en dissimuler les inconvéniens, telle fut la tâche délicate dont le gouvernement de Copenhague chargea le landgrave de Hesse. A quelle occasion? il faut le dire en peu de mots; c'est un de ces curieux épisodes qui vont se perdre dans l'histoire générale et que des mémoires comme ceux-ci ont le mérite de remettre en lumière.

Après son coup d'état du 19 août 1772, le jeune et brillant roi de Suède, Gustave III, avait besoin de justifier par ses actes l'accroissement de sa puissance. Sans verser une goutte de sang, il avait arraché son pays à une oligarchie désastreuse, il avait déjoué les complots de la Russie, de la Prusse, du Danemark lui-même, enfin il avait enlevé aux spoliateurs de la Pologne l'espérance de se partager la Suède. C'était beaucoup sans doute; la journée du 19 août méritait de devenir une date glorieuse, pourvu que le *despote* fît de son autorité un patriotique usage et préparât l'époque

meilleure où la liberté pourrait être sans péril restituée à la nation. On a raconté ici même les préoccupations du roi de Suède au lendemain de sa victoire; on l'a montré recherchant les suffrages de l'opinion à ce tribunal de la France qui jugeait les affaires de l'Europe; et quelle joie pour lui quand Voltaire, d'Alembert, tous les encyclopédistes, sans parler des reines de salon, saluaient de leurs bravos ce coup d'état qui donnait le pouvoir absolu à un roi réformateur! Ces acclamations si enviées ne suffisaient pourtant pas : il fallait à Gustave des succès plus rapprochés et des prestiges plus directs pour triompher des ressentimens de la noblesse. Ceux-là mêmes qui avaient applaudi d'abord à la chute de l'oligarchie, bourgeois et paysans, n'allaient-ils pas réclamer le prix de leur adhésion? Ces réactions inévitables ne permettent pas aux vainqueurs de s'endormir; Gustave III devait aller au-devant des exigences. Un de ses premiers plans, nous l'apprenons par les *Mémoires* du landgrave Charles, fut d'exciter une rébellion en Norvége et de s'y faire nommer roi par le suffrage populaire. L'effroi fut grand à Copenhague lorsqu'on sut que les émissaires de Gustave parcouraient le pays, et que lui-même faisant son *Eriks gatta*, c'est-à-dire son tour de Suède, s'avançait lentement le long des frontières norvégiennes. On se serait effrayé à moins; il y avait si longtemps que l'incurie et le dédain de l'administration danoise laissaient la Norvége en souffrance. « Tout, dit le landgrave, était dans l'état le plus déplorable : les forteresses tombaient en ruine; pas un canon monté; les troupes n'avaient point été exercées depuis dix ans. » Il n'y aurait eu là qu'un demi-mal, si les Danois s'étaient élevés des remparts dans le cœur des Norvégiens. Par malheur, c'était le contraire. En même temps qu'on laissait crouler les forteresses et l'armée se dissiper en poussière, on ne négligeait rien pour s'aliéner les habitans. Ce n'étaient pas des frères, c'étaient des vassaux. Pauvres colons tributaires, la libre importation des grains leur était interdite; il leur fallait prendre à haut prix le blé venu du Danemark. D'autres impôts non moins iniques pesaient sur cette nation laborieuse et honnête. L'armée, incapable de protéger le pays, n'était bonne qu'à servir les exigences du fisc. Que d'injustices surtout dans les provinces éloignées! que de violences impunément commises! Peu à peu cependant les distances, l'isolement des victimes, le silence des longues solitudes ne réussissent plus à cacher les coupables. « On murmurait hautement, dit le landgrave, et déjà les gazettes de Christiania discutaient la question de savoir si la Norvége ne serait pas plus heureuse, unie avec la Suède. Ce fut dans ce moment qu'on me choisit pour le commandement en Norvége. »

L'appel du landgrave à un tel poste et dans un tel moment indique assez l'idée qu'on avait de son mérite. C'était un beau début pour un chef de vingt-huit ans. Les circonstances qui accompagnèrent sa nomination en relèvent encore le caractère. « Prenez garde, avait dit un des ministres, M. d'Osten, si vous l'envoyez en Norvége, il s'y fera roi. » Et comme les autres membres du conseil se récriaient, proclamant la loyauté du landgrave : « Après tout, qu'importe? dit l'amiral Rœmeling, s'il faut que la Norvége nous échappe, mieux vaut qu'elle soit au prince Charles qu'au roi Gustave. » Cette réflexion singulière coupa court au débat, double preuve et de la situation désespérée où se trouvait la Norvége et de la valeur qu'on attribuait au prince Charles.

Personne n'était mieux fait pour détourner de Gustave les sympathies norvégiennes et les ramener au Danemark; sa loyauté, on le vit bientôt, égalait ses talens. Il y avait une sorte d'affinité entre l'esprit norvégien et le caractère du prince Charles : même gravité, même candeur, même sentiment du juste. Ces vertus patriarcales dont on se souciait si peu dans les conseils de Copenhague, il les admirait à cœur ouvert. Qui l'eût empêché de se faire proclamer roi à Christiania, s'il n'avait été avant tout esclave de sa parole? Lorsque le prince Charles aborda sur les côtes de Norvége au commencement de l'hiver de 1772, il apprit que l'armée suédoise était à la frontière avec Gustave III, et que déjà plus d'un émissaire avait semé des germes de révolte parmi les troupes norvégiennes. La présence du prince affermit les esprits chancelans, comme sa loyale attitude fit hésiter Gustave. Il y avait là un capitaine suédois nommé Lilienhorn qui jouait un rôle assez équivoque. « Je parlai, dit le landgrave, à ce capitaine Lilienhorn, qui me porta une lettre de son souverain, fort obligeante, où il me disait qu'il faisait son *Eriks gatta*, et qu'il serait charmé s'il pouvait me rencontrer quelque part. Je dis à Lilienhorn que j'avais toujours été fort attaché au roi, que j'aurais extrêmement désiré de pouvoir me rendre quelque part pour lui faire ma cour, mais que malheureusement je trouvais des circonstances qui devaient faire craindre que la guerre n'allât s'allumer, qu'il ne me restait ainsi que l'espoir de mériter son estime. » Voilà les deux beaux-frères en présence, l'un séduisant et captieux, l'autre simple et intègre. Gustave eut l'air de battre en retraite, sauf à continuer sous main les intrigues commencées.

Comment s'y prit le landgrave pour déjouer les manœuvres du roi de Suède? Il détruisit coup sur coup les abus qui causaient la misère publique. Les grains purent entrer librement dans les ports de Norvége sans avoir passé par le Danemark; plus de disette à redouter, plus d'impôts énormes, plus de vexations insolentes. Or,

une fois ces iniquités détruites, *on n'était plus Suédois*. Même, les produits de la Suède faisant presque tous concurrence aux produits de la Norvége, le Danemark pouvait venir en aide aux Norvégiens beaucoup mieux que le gouvernement de Stockholm. Le prince Charles avait fait cette remarque, et il espérait qu'elle servirait sa politique. Tout allait donc pour le mieux.

« Mais il y avait des démagogues qui avaient une autre idée. C'était de rendre la Norvége un royaume indépendant. Je me rappelle qu'un soir ces messieurs discutèrent cette matière avec une vivacité presque affectée et en concluant qu'il leur fallait un roi à eux seuls. On chante à la fin des soupers en Norvége en buvant des santés. On avait fait des vers sur moi, dont le refrain était en qualité de commandant-général : « *En bedre kunde vi aldrig faae* (1). » — Alors toutes les dames commencèrent et les hommes suivirent à me porter ces mots en toast. Tout ceci était une affaire arrangée d'avance. Le roi de Suède, Gustave III, en parla à l'envoyé d'Espagne à Stockholm et lui dit : « Je ne sais comment le prince Charles a fait, mais il a coupé toutes mes liaisons en Norvége, dont j'étais sûr; ils veulent en faire leur roi. » Et ils me nommaient publiquement *le roi Charles* par dérision, tâchant de donner par là de l'ombrage à Copenhague. J'ai ces détails par M. de Llano lui-même, qui était depuis longtemps mon intime. Je ne fis jamais semblant de comprendre ou de remarquer ces propos, et je me préparai à me rendre à Copenhague vers le mois d'avril. Je traversai la Suède incognito, en courrier, avec les passeports ordinaires... »

Le prince Charles retournait à Copenhague pour rendre compte de son œuvre et demander la permission de la consolider en y associant la princesse sa femme. Il avait gagné bien des cœurs, la princesse achèverait la conquête. Que de choses peut faire une femme où s'arrête l'action de l'homme! Au mois de juin 1773, une flotte de douze vaisseaux de ligne était en rade à Copenhague sous le commandement de l'amiral Kaas. On en détacha deux, le *Neptune* et la *Séelande*, pour transporter le prince en Norvége avec sa femme et sa fille aînée. Un brick complétait la petite escadre. Le roi, la reine-mère, le prince Frédéric, étaient venus accompagner le sauveur de la Norvége. Ce fut un départ triomphal et une arrivée plus triomphale encore. Quand les augustes voyageurs débarquèrent à Christiania sous le salut des forteresses, une foule immense remplissait le port et la ville. Il y eut un véritable enthousiasme et des acclamations sans fin. On était impatient surtout de voir la princesse établie à Christiania, établie à poste fixe et tenant une sorte de cour. Le prince avait d'autres vues; avant de s'installer si complétement, il avait promis de faire le tour de la Norvége et d'aller avec sa femme partout où pourraient passer les voitures. Ils partirent à la fin de juillet et se rendirent à Dront-

(1) « Nous n'en trouverions jamais un meilleur. »

heim, recevant sur tous les points de la route des témoignages d'affection et de reconnaissance. De là, une tournée nouvelle les conduisit dans le centre et dans le nord. Ils virent ces *belles provinces*, comme les appelle le landgrave, ces provinces où la beauté sévère de la nature accompagne si bien la morale beauté de la race humaine; ils purent connaître de près la grâce de l'ancien peuple; un sentiment de vénération pénétra leurs nobles âmes... Mais pourquoi traduire ce que le landgrave exprime lui-même avec tant de candeur et de cordialité? « Ces provinces, dit-il, et celles de Foden sont les plus belles qu'on puisse voir. C'est un sentiment bien doux quand on apprend à connaître ces familles patriarcales de la Norvége, lorsqu'on entend ces gens avec de longues barbes, souvent blanches, qui vous tutoient, vous bénissent, et parlent avec une sagesse et une bonhomie si respectables. Le cœur se dilate. Je ne connais rien de meilleur que ce peuple des montagnes, ou, pour mieux dire, des lacs. L'habitant des villes et des provinces méridionales (*smaalaenderne*) touchant à la Suède est bien plus corrompu, mais l'intérieur du pays est la nation la plus respectable du globe. Je ne me permets plus d'y penser. La séparation présente du Danemark m'a pénétré de douleur... »

Le prince Charles écrivait ces lignes plus de quarante ans après son premier voyage chez le doux peuple des lacs. Il s'était attaché à ces braves gens non-seulement par sympathie pour leurs mœurs patriarcales, mais par le bien qu'il leur avait fait. La Norvége est restée longtemps sous l'administration du beau-frère de Christian VII : non pas que le landgrave ait été toujours présent de sa personne dans son gouvernement; mais alors même que sa destinée l'appelait sur d'autres théâtres, le pays qu'il avait délivré de la misère ne cessait de ressentir sa bienfaisante action. Il avait organisé un conseil où se perpétuait son esprit. On n'y décidait rien sans l'avoir consulté. Au camp de Frédéric, dont il va bientôt être le compagnon d'armes, chez les princes de Hesse, où le rappelleront des devoirs de famille, dans ses voyages de France sous la révolution, bref, en tout lieu, en tout temps, le prince de Hesse restera en communication avec ses chères populations des lacs et des montagnes; travaillant au bien de tous, il surveillera d'un œil attentif les intérêts de chacun; il pourra enfin se rendre ce témoignage, où se révèle le justicier autant que le réformateur : « j'ai conservé le commandement de la Norvége jusqu'au moment où ce royaume fut perdu, c'est-à-dire plus de quarante et un ans, et je remercie Dieu de m'avoir si bien gardé pendant cette longue période que jamais je n'ai rendu personne malheureux, ni commis, autant que je sais, une injustice quelconque. Jamais du moins je n'ai reçu ni entendu à ce propos une seule plainte. »

Le témoignage que s'accorde ici le prince Charles peut-il être suspect? Je ne le pense pas. Le prince, on le verra par la suite, est parfois singulièrement crédule en ce qui concerne les autres, tant la candeur de son âme le rend accessible à la tromperie; cette candeur même est la garantie de son langage en tout ce qui le regarde personnellement. Il y a dans ses confessions un accent de sincérité qu'on ne saurait méconnaître. Nous avons d'ailleurs à cet égard un sûr moyen de contrôle; l'histoire confirme de la manière la plus éclatante les paroles qu'on vient de lire. A quelle époque finissent les quarante et une années auxquelles le prince ne peut songer sans larmes? Comment et au milieu de quelles circonstances eut lieu la réunion de la Norvége à la Suède? Après une révolution accomplie à Stockholm en vue d'arracher la patrie de Charles XII à l'invasion moscovite (1809), après la mort du prince Christian-Auguste de Holstein-Augustenbourg, successeur désigné du trône (1810), le nouveau prince royal, Bernadotte, détournant la Suède de son antique alliance avec la France, s'unit à la Russie contre Napoléon, devient un des chefs de la coalition européenne, et vainqueur de ses anciens compagnons d'armes (1813), va porter la guerre chez nos fidèles alliés du Danemark, où il impose au roi l'abandon de toutes ses possessions norvégiennes (traité de Kiel, 14 janvier 1814). Savez-vous ce que fit la Norvége? Elle protesta les armes à la main contre cette décision qui la réunissait à la Suède; elle voulait continuer à vivre sous l'administration danoise, tant le prince Charles avait su protéger les intérêts et faire respecter les droits de son cher peuple norvégien. Vainement le roi Frédéric VI avait-il engagé sa parole, son fils, le prince royal Christian-Frédéric (et notez qu'il était par sa mère le petit-fils du prince Charles de Hesse) (1), fut obligé par les Norvégiens eux-mêmes de prendre le commandement de l'armée pour s'opposer à l'exécution du traité de Kiel. La guerre dura six mois; la Suède n'obtint la Norvége que par droit de conquête (14 août 1814), et sans les désastres de la France, sans les menaces de la coalition, qui peut affirmer que ses armes eussent triomphé? Voilà, ce me semble, le plus magnifique éloge de l'administration toute paternelle du landgrave Charles, prince de Hesse.

III.

Un des plus curieux épisodes des *Mémoires* du landgrave Charles, c'est son séjour auprès de Frédéric le Grand. En 1774, le landgrave

(1) Une fille du prince Charles, la princesse Marie, avait épousé le fils de Christian VII, celui qui régna sous le nom de Frédéric VI, de 1808 à 1839.

avait reçu du roi de Danemark le titre de feld-maréchal pour ses services en Norvége; quatre ans après, on lui proposa d'aller servir en volontaire auprès du roi de Prusse. Le prince accepta l'offre avec joie. La guerre était sur le point d'éclater entre Frédéric et l'empereur Joseph II au sujet de la succession de Bavière. Quelle occasion meilleure de faire ses premières armes et de voir à l'œuvre sur son terrain le héros de la guerre de sept ans! Le feld-maréchal de Christian VII se rend en toute hâte à l'armée de Silésie, commandée par Frédéric; son frère aîné, héritier présomptif du trône de Hesse, qui servait en volontaire avec le titre de major-général prussien, y avait déjà son quartier. La présentation se fit brusquement et militairement. Un matin, les deux princes de Hesse, se rendant au quartier-général, voient accourir le roi, accompagné d'un aide-de-camp. Ils se rangent pour le laisser passer. Le roi s'approche : « Ah! dit-il, c'est le prince votre frère! J'aurai le plaisir de vous voir au quartier-général. » Et il continue sa route, la cérémonie était terminée. Au quartier-général, on se connaissait déjà; le roi fut plein de cordialité pour le jeune maréchal danois, et après maintes questions sur sa *bonne amie*, la reine-mère de Danemark, il l'invita le soir à sa table. Le dîner fut long, car le roi parla beaucoup et fit beaucoup parler le jeune prince. Il s'agissait surtout de la Norvége, de l'état du pays, de ses ressources matérielles et morales, et comme le prince, possédant son sujet à fond, répondait aux interrogations du roi avec autant de précision que de plaisir, ce premier examen lui fut de tout point favorable. Les jours suivans, l'examen recommença, les questions se multiplièrent et prirent un caractère nouveau. Soit que Frédéric, après un premier témoignage de sympathie, revînt à son tour d'esprit naturel, soit qu'il voulût *tâter* le prince Charles, il laissa siffler le sarcasme à travers son enquête. Ce n'étaient plus seulement les questions d'une intelligence curieuse et avide, c'étaient des questions mordantes. Le prince était sur ses gardes, tout prêt à la riposte, et attentif toutefois à ne pas oublier les lois du respect. Un soir, c'était le troisième ou le quatrième dîner, le roi paraissait un peu échauffé en se mettant à table : il venait d'apprendre que ses réclamations à Joseph II au sujet de l'occupation de la Bavière par les troupes autrichiennes avaient été mal reçues, et que la guerre était inévitable.

« A table, le roi commença ses questions, et cela sur l'agriculture du Holstein. Je lui dis que les chevaux et les bestiaux en étaient la principale branche, qu'il y avait des terres qui possédaient trois cents, quatre cents, cinq cents vaches. Le roi me répondit avec vivacité : « Par Dieu! je crois que ma bonne amie la reine Julie m'assisterait volontiers avec trente mille bœufs. — Je n'en doute pas, sire, lui répondis-je, et dans ce cas ce serait

moi qui les commanderais! Et si Annibal put avec une quantité de bœufs détruire les aigles romaines sous Fabius, je ne doute pas que je n'aie ce même bonheur pour le service de votre majesté. » Tout le monde se tut et baissa les yeux. Le roi prit un ton radouci et me dit : « Ah! mon cher prince! » puis continua à parler d'autres choses. Cela me valut son estime, et j'appris quelques jours après, du comte Goerz et d'autres, qu'il renchérissait chaque jour sur l'opinion qu'il avait bien voulu témoigner de moi. »

De la fermeté, de l'esprit, de l'à-propos, tout cela, joint à un fond solide, devait plaire au *vieux Fritz*, et nous voyons en effet le jeune maréchal de l'armée danoise entrer décidément dans l'intimité du roi de Prusse. Que Frédéric revienne à la charge, qu'il attaque son commensal sur des matières plus graves, le prince ne reculera pas d'une semelle : il sait ce qu'il doit et ce qu'il peut.

Quelques jours après, la guerre prévue éclatait, et Frédéric se jetait sur la Bohême. Cette vive campagne, que l'impératrice Marie-Thérèse se hâta d'arrêter au plus tôt, eut pourtant ses émotions et ses péripéties. Le prince Charles put y étudier de près le caractère de Frédéric dans la dernière période de sa carrière et les sentimens qu'il inspirait autour de lui. On ne saurait dire que ce fût de l'affection. Ses anciens lieutenans étant morts, et comme il n'y avait plus personne qu'il crût digne de toute sa confiance, il arrivait parfois que ses meilleures idées, mal comprises ou mal exécutées, amenaient des échecs assez graves. En vain, selon le témoignage du prince, savait-il embrasser les conceptions les plus vastes et les plus petits détails, il eût fallu qu'il surveillât tout par lui-même. Or, à chaque mésaventure de ce genre, on se réjouissait au camp de prendre le roi en faute. C'était la punition de son orgueil et de sa défiance. Un jour, des convois arrivant de Silésie par ordre du roi avaient été surpris au passage par des pandours autrichiens. « Le lendemain matin, raconte le prince, lorsque je vins à l'ordre, chacun s'empressa de me régaler de cette nouvelle, qui me semblait désastreuse; la joie était inconcevable de ce que le roi avait eu un revers qu'on lui attribuait. J'en fus indigné; c'est pourquoi on m'appelait *le royaliste*. On ajoutait : *Maintenant que la vache est partie, il va fermer l'étable*. En tout, la disposition des esprits était bien différente de ce qu'elle devait être pour ce grand homme. »

Ce sont là des traits qui intéressent l'histoire; le Frédéric de 1779 n'est plus le Frédéric de la guerre de sept ans. Son génie est toujours le même, actif, pénétrant, lumineux, mais les années sont venues, la mort a emporté les compagnons de sa jeunesse; isolé dans sa défiance, il est mal servi, et ce sentiment du respect qu'il a si peu enseigné par ses paroles fait défaut aujourd'hui à tous

ceux qui l'approchent. On n'ose pas encore se moquer de lui en face, seulement on prend plaisir à le désobliger. Jamais une parole amie, jamais un éloge parti du cœur. « Personne, — je cite encore le prince Charles, — personne ne faisait au roi le plaisir de lui dire une chose agréable, même vraie; par contre, on se faisait presque une fête de lui donner les nouvelles les plus désagréables. Je lui ai toujours dit, quand l'occasion s'en présentait, la pure vérité, mais j'étais charmé quand je pouvais lui dire indirectement et sans flagornerie que je savais apprécier ses grandes qualités et les grandes choses qu'il avait faites dans son pays et dans le militaire. En revanche, je croyais de mon devoir de contredire toutes les fausses opinions qu'il avait sur des personnes ou des choses que je connaissais mieux. Ses propos sur la religion m'étaient insupportables... » Disputer sur la religion et en même temps ranimer ses souvenirs de gloire au feu de ce jeune enthousiasme, c'était double profit pour le vieux Fritz, environné d'ennemis intimes. Aussi, comme on devine bien sa joie au moment où le prince Charles provoque ses confidences! Il l'a pris en telle amitié, tout en le bourrant çà et là, qu'il lui confie des secrets dont personne autour de lui ne doit soupçonner le premier mot. Savez-vous pourquoi cette campagne de Bohême, si vivement commencée, a été terminée si tôt par le traité de Teschen? Parce que Marie-Thérèse, répond l'histoire, se hâta d'envoyer des négociateurs au camp du roi de Prusse, parce que le roi de Prusse lui-même, soit prudence, soit fatigue, hésitait à reprendre une bonne fois ses bottes de la guerre de sept ans. Les *Mémoires* du prince Charles nous donnent à ce sujet des informations plus précises. Un jour que le prince exprimait au roi sa surprise sur cet empressement à terminer la guerre : « C'est que je sentais venir ma goutte, » répondit le roi. Nouvel étonnement du prince Charles, qui ne reconnaît plus le hardi capitaine et qui insiste au nom de sa gloire. N'est-ce donc pas Frédéric qui a écrit ces mots empruntés à Maurice de Saxe : *Il n'est pas nécessaire que je vive, mais bien que j'agisse?* N'est-ce pas lui qui, pris d'un accès de goutte au matin d'une bataille, se fit porter par ses grenadiers sur un brancard et conduisit l'armée à la victoire? Le roi lui répondit : « Ah! si ce n'étaient maintenant que de légers accès, je n'eusse pas hésité à prolonger la partie; mais cette goutte maudite s'accroît pendant neuf jours, reste neuf jours en son paroxysme, met encore neuf jours à décroître, et pendant tout ce temps-là j'ai continuellement une espèce de transport au cerveau. Je sens alors que je suis hors d'état de commander, que je ne fais que des confusions; mais c'est alors aussi que je suis le plus jaloux du pouvoir, et je vois trop bien qu'il me faut donner le com-

mandement à un autre qui marcherait en avant et me laisserait en arrière. » Un conquérant devenu goutteux au point d'en perdre la tête, un maître jaloux de son pouvoir et qui se défie de ses lieutenans, voilà les vrais préliminaires du traité de Teschen.

Mais c'est surtout à table qu'il faut écouter le roi de Prusse. En réunissant les pages dispersées çà et là dans les *Mémoires* du prince Charles, on composerait un chapitre intitulé : *Propos de table de Frédéric le Grand.* Il ne s'agit plus des soupers philosophiques de 1750, plus de Voltaire pétillant de sarcasmes, plus de Lamettrie scandalisant Voltaire, plus de ces licences impies que Frédéric lui-même était obligé de mettre en fuite en évoquant tout à coup l'image de la royauté : *Silence, messieurs, voici le roi!* Aux dîners de la campagne de Bohême, c'est le roi qui parle, qui parle toujours, harcelant celui-ci, mordant celui-là, cherchant qui lui réponde, surpris et charmé si quelqu'un ose lui tenir tête. Il y a là de vieux généraux qui trouvent les séances bien longues et dont les paupières s'engourdissent. Réveillés un instant par une boutade du roi, ils jettent un mot à l'aventure, puis se rendorment. Le roi reprend la parole et ne s'arrête plus. Qui donc l'écoutera jusqu'au bout? Le prince Charles.

« La table du roi m'était fort intéressante; presque tous les autres convives la craignaient et se désolaient de sa longueur. Il y avait peu de mets, mais ce qu'il y avait était bon. Le roi buvait un vin de Grave léger, trempé de beaucoup d'eau, et il en buvait copieusement, surtout de l'eau. Une bouteille de vin de Champagne non mousseux se donnait à la fin du repas. Il en prenait un verre et rarement deux. Nous n'étions que sept ou huit à table. Il vidait toujours sa carafe d'eau, et lorsque la conversation s'animait, il s'en faisait donner une seconde. On était sûr alors qu'on resterait au moins encore une bonne demi-heure à table; mais s'il y avait une discussion, ou, si j'ose l'appeler ainsi, une dispute, chose qu'il aimait beaucoup et qui lui arrivait si rarement avec d'autres, alors elle se prolongeait outre mesure au grand désespoir des convives. J'appris au commencement que le roi disait souvent : « Ma table est une république, chacun peut y dire ce qu'il veut. » Seulement on ajoutait : « Mais il n'y a que lui qui parle. » Le roi n'échangeait ordinairement que peu de mots avec le prince héréditaire de Brunswick, qui n'aimait guère à entrer en conversation, tandis qu'il badinait avec le prince Frédéric de Brunswick. Celui-ci répondait, riait et parlait volontiers; mais ce n'était pas du fruit nouveau pour le roi. J'eus cet honneur-là, car je m'attachais à saisir chaque occasion pour le faire parler, soit de sa vie, soit de ses opinions militaires et politiques, et, si j'ose le dire, cela lui faisait grand plaisir. Je réserve pour la suite de parler des conversations mêmes du roi. »

Un des propos les plus singuliers de Frédéric le Grand pendant

ces libres épanchemens est celui qu'il tint un soir au prince Charles dans une mauvaise baraque de Jaegerndorf. C'était pendant la campagne de Bohême. Le prince Frédéric de Brunswick venait de culbuter les Autrichiens qui occupaient la ville. Au moment où il accourt au galop pour annoncer ce succès au roi et prendre ses ordres, le roi, pensif, boudeur, lui commande sèchement de retourner à Jaegerndorf. Il venait de manquer une opération qui pouvait amener de bons résultats, et se sentait fort humilié du contraste. Il se décide pourtant à gagner lui-même avec ses troupes la ville que le prince de Brunswick vient de lui donner et d'y établir son quartier-général. Il boudait toujours. Au lieu d'entrer dans la ville même, où tout était déjà disposé pour le recevoir, il s'arrête dans une espèce de ferme très mal tenue, s'assied sur un banc au milieu des ordures, et, retenant le prince Charles auprès de lui, se met à parler de toute sorte de choses pour donner le change à sa mauvaise humeur. C'est là que le lendemain, dînant seul à seul avec le prince, il lui racontait la conduite de l'impératrice Marie-Thérèse dans le partage de la Pologne. C'est une révélation des plus curieuses, et la scène mérite d'être citée tout entière.

« Dans ce moment, le prince Frédéric de Brunswick arriva de Jaegerndorf, où il n'était pas entré sans résistance et où il avait mis une brigade pour garnison. Il s'approcha du roi, qui n'était rien moins que de bonne humeur. « Que voulez-vous, prince Frédéric? » Le prince répondit : « Je voulais faire mon rapport à votre majesté; j'ai occupé Jaegerndorf selon ses ordres. — C'est fort bien. Retournez à Jaegerndorf. — J'y ai mis le chef de la brigade pour commandant, dit le prince, après avoir arrangé tous les postes dans la vieille forteresse. — Retournez, prince Frédéric... » Le lieutenant-général Bülow s'approcha du roi pour prendre ses ordres. Le roi lui dit quelque chose que le général ne comprit point, et on n'osait pas le lui redemander. Le général Bülow s'adressa donc à moi et me demanda tout haut ce qu'il devait faire, n'ayant pas compris le roi. Je lui répondis assez haut pour que le roi pût l'entendre : *Ich vermuthe dass der König die Einrückung in die Quartiere befohlen hat* (1). Le roi ne dit rien, mais continua sa marche vers Jaegerndorf au pas, où je l'accompagnai. »

« Lorsque nous fûmes devant la ville, dans le faubourg, le roi demanda où était son quartier-général. On lui répondit : En ville. Il vit une grande cour, et ordonna sur-le-champ qu'on fît tout venir de la ville à cet endroit. Il s'assit devant la porte de la maison, dans la cour, sur un banc de bois, et m'appela pour m'asseoir à côté de lui. Il s'écoula un temps assez long avant l'arrivée des bagages. En attendant, le roi fit la conversation sur toutes sortes de matières, tournant en ridicule la *cense* ou *cour* qu'il avait choisie. Elle était assez en désordre et remplie de fumée et d'ordures. Nous apprîmes qu'elle appartenait au prince Lichtenstein, et le roi me dit le len-

(1) « Je crois que le roi a ordonné de faire rentrer les troupes aux quartiers. »

demain lorsque j'entrai pour le dîner : « J'ai l'honneur de loger dans l'étable à cochons de son altesse le prince de Lichtenstein. »

« Il ordonna de faire vite un petit repas et me dit : « Vous resterez avec moi. » Nous étions seuls. Il entra alors en matière politique et voulut me mettre au fait de sa politique avec la maison d'Autriche. Il n'aimait point du tout Marie-Thérèse. Il disait : « Dès le commencement de mon règne, j'ai observé cette b.... de près, car toute ma politique l'avait pour objet (1). » Il raconta plusieurs anecdotes à cette occasion, mais principalement celle du partage de la Pologne, qu'il me contait en ces termes : — « Benoît (envoyé de Prusse en Pologne) avait découvert en Pologne d'anciennes prétentions qu'il voulait que je fisse valoir. Je les fis rechercher, et, ne les trouvant pas sans fondement, je bâtis mon plan là-dessus : l'impératrice de Russie l'accepta d'abord, mais Marie-Thérèse était beaucoup trop consciencieuse pour y entrer. J'envoyai alors Edelheim à Vienne pour gagner le confesseur, qui persuada à Marie-Thérèse qu'elle était obligée pour le bien de son âme de prendre la portion qui lui était assignée. Alors elle se mit à pleurer terriblement. En attendant, les troupes des trois co-partageurs entraient en Pologne et s'emparèrent de leurs portions, — elle, toujours en pleurant; mais tout à coup nous apprîmes, à notre grande surprise, qu'elle avait pris beaucoup plus que la part qu'on lui avait assignée, — car elle pleurait et prenait toujours, — et nous eûmes beaucoup de peine à obtenir qu'elle se contentât de sa part du gâteau. Voilà comme elle est ! »

Il y a deux choses fort importantes dans ce récit de Frédéric, premièrement l'aveu de son initiative, en second lieu la révélation du rôle que joua Marie-Thérèse. A en croire les *Mémoires* de Frédéric le Grand, il n'aurait fait que suivre les deux impératrices et se conformer bon gré, mal gré, à leur politique. L'Autriche et la Russie, Marie-Thérèse et Catherine II, avaient décidé le partage de la Pologne; il fallait bien, ce sont ses termes, *entretenir la balance des pouvoirs entre de si proches voisins*. L'auteur du projet de partage, selon Frédéric historien, c'était Marie-Thérèse; Catherine II s'était jointe à elle, et le roi de Prusse avait dû suivre son exemple. Il est vrai que la postérité n'a pas été toujours dupe de ces affirmations. Vainement Jean de Müller, vainement M. Preuss ont-ils admis sur ce point les indications intéressées que Frédéric avait données à Voltaire, à d'Alembert, à Rulhières, un écrivain de nos jours, aussi spirituel que savant, un diplomate accoutumé à voir clair dans les imbroglios de la politique, M. Alexis de Saint-Priest, a débrouillé ici même ce procès ténébreux et restitué à chacun des acteurs le rôle qui lui appartient (2). M. de Saint-Priest faisait va-

(1) Frédéric parle un autre langage, un langage plus digne de lui, quand il écrit à d'Alembert, à propos de la mort de Marie-Thérèse : « Je regrette la mort de l'impératrice-reine; elle a fait honneur au trône et à son sexe. »

(2) Voyez, dans la *Revue* des 1[er] et 15 octobre 1849, *le Partage de la Pologne*, par M. le comte Alexis de Saint-Priest.

loir d'excellentes preuves pour attribuer à Frédéric l'initiative du grand attentat commis en 1772; les révélations du prince Charles viennent confirmer aujourd'hui ses arrêts et dissiper jusqu'au dernier doute. « *Je bâtis mon plan là-dessus.* » Est-ce clair? Le plan est donc bien réellement l'œuvre personnelle de Frédéric malgré tout ce qu'ont pu dire les historiographes de Prusse; Frédéric a été sincère dans ses confidences avec le prince Charles, tandis qu'il arrangeait l'histoire à sa guise dans ses lettres à Voltaire. Il a été sincère aussi, je n'en saurais douter, quand il a peint si plaisamment le double rôle de Marie-Thérèse, et là encore je suis frappé de voir une conformité singulière entre les paroles que nous transmet le commensal de Frédéric et le jugement formulé par M. de Saint-Priest. Qu'on relise ces savantes études sur le partage de la Pologne, qu'on examine attentivement le portrait de Marie-Thérèse, cette fine et vivante gravure où apparaît si bien le caractère complexe du personnage « mélange de dignité, de vertu et d'artifice; » qu'on se rappelle la scène où l'impératrice, tourmentée par sa conscience, exprime avec une si vive angoisse sa crainte de la vengeance divine, puis ramenée sur le terrain des affaires par un mot de son interlocuteur, conclut en disant que l'Autriche tient sa part et saura la garder. « Marie-Thérèse est là tout entière, ajoutait M. de Saint-Priest. Le premier mouvement est d'une âme pieuse, morale, sensible, capable d'un remords; le second appartient tout entier au génie tenace de sa maison. » Sous une autre forme, c'est le mot si vif, le mot si mordant de Frédéric au dîner de Jaegerndorf : *Elle pleurait et prenait toujours.*

Nous n'avons pas épuisé dans les *Mémoires* du prince de Hesse le chapitre des propos de table de Frédéric le Grand. Les autres, pour être d'un intérêt historique moins élevé, ont bien cependant leur valeur. N'est-ce pas un tableau inattendu par exemple que celui des rapports du roi avec le jeune maréchal sur le terrain des idées religieuses? N'est-ce pas chose touchante de voir le disciple couronné de Voltaire, l'injurieux ennemi du christianisme, obligé de respecter la croyance loyale du prince, et le prince à son tour, le prince tant de fois blessé au cœur par les sarcasmes du vieux roi, s'attachant toujours de cœur et d'âme à ce roi si grand, si digne de plainte, si dépourvu d'amis, chez qui se rallumaient jusqu'à la dernière heure les flammes généreuses de la jeunesse? Après une absence de quelques semaines, le prince Charles revient trouver le roi à Breslau. M. de Catt, le lecteur du roi, allait s'informer chaque jour de la part du maître si le prince n'arrivait point.

« Catt ne pouvait exprimer l'impatience que le roi avait de mon retour, disant qu'il donnerait alors de grands dîners. Le lendemain le roi me reçut d'une façon extrêmement gracieuse. Le grand dîner consistait en douze ou

quatorze personnes. Le roi s'asseyait au coin, et j'étais à sa gauche, au même coin. Le prince de Prusse, Hatzfeld, les généraux, les ministres, étaient à la table. On plaça une chaise à côté du roi pour sa chienne favorite. Tous ces chiens, — il y en avait cinq ou six, — vinrent à ma rencontre avec beaucoup de caresses; au contraire l'abbé Bastiany, chanoine de Breslau, homme de beaucoup d'esprit et que le roi aimait beaucoup, ne pouvait jamais entrer dans la chambre du roi sans que tous ces chiens se rangeassent devant lui et commençassent à aboyer et à hurler, ce qui amusait beaucoup le roi, qui disait alors : « Mes chiens ne peuvent pas souffrir les catholiques. » La table était servie au mieux sur la plus belle porcelaine de Berlin. Je dînai ensuite tous les jours chez le roi. Le ministre Herzberg, le général Tauenzien, Bastiany et moi, nous étions les convives ordinaires. J'eus un jour une conversation assez animée avec le roi au sujet de la religion. Il ne pouvait voir un crucifix sans blasphémer, et quand il en parlait à table, ainsi que de la religion chrétienne, je ne pouvais me mêler de la conversation, mais je baissais les yeux et me taisais entièrement. Le roi le remarquait très bien. Enfin il se tourna avec vivacité vers moi et me dit : « Dites-moi, mon cher prince, croyez-vous à ces choses-là? » Je lui répondis avec un ton très ferme : « Sire, je ne suis pas plus sûr d'avoir l'honneur de vous voir que je suis sûr que Jésus-Christ a existé et est mort pour nous comme notre sauveur sur la croix. » Le roi resta un moment enseveli dans ses pensées, et, me prenant tout à coup le bras droit, me le serra fortement et me dit : « Eh bien! mon cher prince, vous êtes le premier homme d'esprit que j'aie trouvé y croyant! » Je lui répondis en peu de mots pour lui réitérer la certitude de ma foi. Lorsque je passai l'après-dînée par la chambre attenante, j'y trouvai seul le général Tauenzien, l'homme le plus grand et puissant que j'aie presque connu. Il me mit les deux mains sur les épaules et me couvrit d'un torrent de larmes en me disant : *Nun, Gottlob, hab' ich doch erlebt dass ein ehrlicher Mann Christum bekannt hat vor dem König* (1)! » Ce bon vieillard me combla de caresses. Je ne puis me retracer cet heureux moment de ma vie sans la plus grande reconnaissance à Dieu de m'avoir fourni l'occasion de professer devant le roi ma foi en lui et en son fils.

« ..... Après avoir passé une quinzaine à Breslau, je demandai au roi la permission de retourner à mes pénates et de revenir au printemps. Le jour où je pris congé de lui après le dîner, il laissa tous les autres convives dans la chambre à dîner et me mena dans l'attenante, auprès de la cheminée, où il me dit : « Vous voulez donc me quitter, mon cher prince? J'en suis bien fâché; mais revenez bientôt. » Je lui demandai ses ordres pour Brunswick. « Mais votre chemin, dit le roi, ne passe pas par là. — Non, sire, mais madame votre auguste sœur ayant bien voulu me recommander à votre majesté, je lui dois de lui porter des nouvelles de votre santé, à laquelle elle s'intéresse au-delà de toute chose en ce monde. » Il eut les larmes aux yeux et me dit : « C'est bien bon de votre part, je vous remercie. » Il m'embrassa alors à plusieurs reprises. « Revenez bientôt

(1) « Enfin! Dieu soit loué! j'ai donc assez vécu pour voir un homme de cœur confesser le Christ devant le roi! »

chez moi, je vous attendrai avec impatience. » J'étais extrêmement touché en le quittant. J'étais sincèrement attaché à ce grand homme, et mon cœur lui était toujours ouvert. Peu lui ont rendu justice; il découvrait chez moi des sentimens à son égard qui lui étaient neufs, et pour lesquels il me voulait d'autant plus de bien. »

Quand on maintient si résolûment ses croyances sous l'artillerie d'un Frédéric le Grand, quand on oblige un tel railleur à *s'ensevelir dans ses pensées*, il n'est pas étonnant qu'on sache aussi défendre ses amis contre les injures du maître et lui infliger le plus respectueusement du monde d'inflexibles démentis. C'est ce qui arriva un jour au prince de Hesse. La scène que nous venons de reproduire avait lieu aux derniers jours du mois de décembre 1778, quelques semaines avant la signature du traité de Teschen. Après avoir passé l'hiver à Slesvig auprès de sa femme et de ses enfans, le prince, sur les instances de Frédéric, repart pour la Prusse dès les premiers jours du printemps. Le roi voulait fêter le rétablissement de la paix avec son compagnon de guerre; mais laissons parler le prince.

« J'arrivai à Berlin, où je reçus sur-le-champ une invitation du roi de me rendre le lendemain à Sans-Souci. Je ne puis assez dire avec quelle bonté et amitié il daigna me recevoir. Le prince Frédéric de Brunswick, le ministre Finckenstein, le comte de Schulenburg-Volfsburg, y avaient été en même temps invités. On me dit que le roi, à son retour à Postdam, avait eu une dispute très vive avec M. Noel, son maître d'hôtel, auquel il dit qu'après avoir eu la guerre il ne pouvait lui donner tant pour chaque plat. Il y en avait huit. Le roi ne voulait donner, au lieu de quatre écus, que deux écus par plat. M. Noel lui assura qu'alors aucun plat ne serait bon ni de son goût. Enfin le roi, pour couper court, ne voulut que quatre plats qu'il paya quatre écus la pièce; mais au jour de mon arrivée il fut donné ordre de remettre les huit plats. Il faut dire qu'ils étaient excellens. Les soupers étaient admirables. Autant y avait-il de personnes, autant de houzards et laquais entraient dans l'appartement et apportaient chacun une écuelle de porcelaine couverte, remplie de soupe et de toute sorte de choses extrêmement délicates. Les plats étaient pour la plupart à la française, et quelques-uns d'une force extraordinaire...

« Le roi aimait beaucoup les disputes à table. Il se fâchait assez vivement de la contradiction, à laquelle il n'était pas accoutumé, et comme je savais que cela lui faisait plaisir, je saisissais toutes les occasions où je le voyais mal instruit sur des circonstances pour lui mettre la vérité sous les yeux. Un jour, il se fâcha réellement contre moi, et cela fut au sujet du prince de Weilburg, qui avait épousé la princesse d'Orange et qui était un bien digne prince et mon très intime ami. Le roi me dit : « J'ai vu le prince de Weilburg à Loo, il y a une couple d'années; c'est une bête que ce prince. » Je lui répondis : « Non, sire, c'est un des meilleurs hommes

et souverains de son petit pays qu'il rend le plus heureux possible et où il fait tout le bien imaginable. S'il avait eu le bonheur d'être plus connu de votre majesté, je crois qu'elle le jugerait autrement. » Alors il dit : « Oui, je l'ai vu et je lui ai parlé. — Sire, vous lui aurez imposé. Outre cela, il n'était pas bien en cour, et c'est pourquoi il se sera retenu plus qu'il n'aurait fait d'ailleurs; mais votre majesté peut être sûre que c'est un homme qui mériterait sa protection et sa confiance, s'il avait le bonheur d'être connu d'elle. » Il me dit alors : « C'est son père qui m'a reçu franc-maçon. » Puis il mit sa serviette sur la table et on se leva. Après une assez courte séance, il rentra dans sa chambre sans rien dire. Je vis que toutes les physionomies s'allongeaient vis-à-vis de moi. Les comtes de Finckenstein et de Schulenburg s'approchèrent d'abord et me dirent : « Mon Dieu, vous avez fâché le roi! » Je répondis : « J'en serais désolé, je ne lui ai rien dit que la vérité. — Mais, mon Dieu! pourquoi le fâcher? Nous avons tous intérêt à ce que vous soyez bien avec lui, car nous savons ce qu'il pense de vous. » J'avoue que je me fâchai un peu, et je leur répondis : « Messieurs, le prince de Weilburg peut avoir besoin un jour de la protection du roi. Dans ce cas, le roi se rappellera ce que je lui ai dit. J'aurais cru commettre une lâcheté en me taisant. Je dis tous les jours la vérité au bon Dieu, et j'en ferai de même au roi aussi longtemps qu'il me permettra de le voir, et si même il se fâche un moment, le lendemain il trouvera que j'ai raison. »

« Lorsque je vins au dîner, le jour suivant, le roi sortit aussitôt de sa chambre, vint à moi et me dit mille choses obligeantes. M. de Catt m'avait dit que la veille, au moment où il était entré chez le roi après le dîner, le roi lui avait dit sur-le-champ : « Je n'ai jamais vu une tête comme celle de ce prince Charles. Il ne démord jamais de son opinion, quoi que je puisse dire. Je ne sais personne à qui je n'aie pu faire entendre raison, excepté lui. » M. de Catt lui répondit : « Mais, sire, le prince est persuadé que vous aimez à discuter, et c'est pourquoi il se permet de vous contredire. Outre cela, il est sûr que votre majesté aime la vérité, et c'est pourquoi il a dit comme il a pensé. » Le roi trouva que Catt avait raison et parla de moi avec beaucoup de bonté. »

Au moment où le prince Charles s'attachait ainsi à Frédéric et lui inspirait cette tendresse mêlée de déférence, le roi venait de voir disparaître presque tous les compagnons de son âge mûr. Frédéric, parfois si amer contre le genre humain, a toujours eu besoin d'amitié. L'année même où il était monté sur le trône, en 1740, il avait perdu le confident de ses juvéniles enthousiasmes, M. de Suhm, noble et suave figure sur laquelle les lettres du royal ami ont fait tomber un rayon immortel. Un peu plus tard ce fut Jordan, ce Jordan qu'il tutoyait comme un camarade, à qui la veille des batailles il adressait des lettres si touchantes et dont il pleura la mort si longtemps. A l'époque où il vit le prince Charles pour la première fois, vers 1778, amis et compagnons étaient tombés tour

à tour, et il ne restait plus à ses côtés que des indifférens. Algarotti était mort à Pise le 3 mai 1764; il perdit le baron de Bielfeld en 1770, le général de Seydlitz en 1773, et l'année suivante le vieux baron de Lamotte-Fouqué, tous associés à lui par des souvenirs qui n'intéressaient pas seulement le roi ou le capitaine, mais l'homme. L'année 1775 lui fut particulièrement fatale; elle lui enleva deux aides-de-camp, Krusemark et Schmettau, qu'il avait jugés dignes de ses confidences intimes aux heures les plus critiques de sa vie, et l'ambassadeur de France, M. le marquis de Valori, qui pendant un séjour de seize ans à Berlin lui avait inspiré une inaltérable affection. « J'ai reçu, écrivait-il au chargé d'affaires de France, j'ai reçu la lettre où vous m'apprenez la mort du marquis de Valori. Dites à ses petits-fils que j'en suis pénétré jusqu'aux larmes... » Enfin en 1778 le vieil ami de toute sa vie, l'excellent *mylord* Maréchal venait d'expirer à quatre-vingt-dix ans. Quelques familiers lui restaient encore, l'abbé Bastiany, le comte Lucchesini; mais qu'étaient pour son cœur les autres personnages de la cour? Je les ai nommés des indifférens, c'est trop peu dire; il y avait parmi eux des esprits hostiles, fatigués du joug, blessés par les sarcasmes, incapables de découvrir l'homme excellent sous le maître hargneux, et toujours prêts, on l'a vu tout à l'heure, à se réjouir de ses échecs. On devine en ces conditions le charme que dut exercer sur un caractère aigri la subite apparition d'une âme jeune, naïve, loyale, qui réveillait le souvenir des jours de gloire, et qui, aimant et vénérant le roi, savait se concilier à elle-même l'affection et le respect. *Se faire aimer*, a dit le poète, *c'est être utile aux autres*. Que cela est vrai surtout de Frédéric et de son besoin d'aimer! Voilà le service que le landgrave de Hesse rendait au vieux roi de Prusse. En écoutant les conversations de Frédéric avec le prince Charles, on songe parfois à l'idéale amitié de M. de Suhm et de celui qui n'était encore que le prince royal. Il faut tout dire pourtant, ce rapprochement est loin d'être exact. Les deux épisodes se ressemblent comme un dernier rayon du soleil d'automne ressemble à la féconde lumière d'une matinée d'avril. Ce qui manque, hélas! à la suprême amitié dont je rassemble ici les détails inconnus, ce n'est pas la noblesse, l'élévation, la sincérité, c'est la flamme et la vie.

En voulez-vous une preuve? Je la trouve dans une anecdote fort curieuse qui intéresse en même temps l'histoire générale de l'Europe. Le prince Charles, après avoir passé quelque temps auprès de son père à Cassel, est rappelé par le roi de Prusse, qui ne saurait consentir longtemps à se priver de sa compagnie. Le prince Charles a eu l'occasion de rencontrer le grand-duc et la grande-duchesse de Russie dans plusieurs des petites cours d'Allemagne; tout ce qui

concerne la Russie excite l'attention inquiète du roi; il veut savoir ce qu'on dit à Saint-Pétersbourg, il veut interroger le prince et lui demander conseil. Qu'il vienne donc au plus tôt, le vieux roi demande ce service à son ami; la situation est grave. Qu'est-ce donc, et de quoi s'agit-il? C'est le moment où Catherine II, saisissant à propos toute occasion de morceler l'empire turc et de marcher vers la Mer-Noire, venait de s'emparer de la Crimée. Le prince Charles arrive à Postdam, où Frédéric le reçoit à bras ouverts. Les entretiens recommencent, entretiens à table sur les matières générales, entretiens secrets sur les questions qui le préoccupaient alors si vivement :

« Il me parla de la politique de l'impératrice Catherine II et de son ambition démesurée, visant à la conquête de Constantinople. Je savais déjà que l'armée avait reçu l'ordre de faire tous les préparatifs pour marcher au premier ordre. A dîner, où il y avait cinq ou six personnes, entre autres le général comte Pinto et le chambellan Lucchesini, la conversation tomba sur la France, et Pinto faisait l'éloge de cette puissance, qui, au moment d'avoir terminé la guerre la plus glorieuse en Amérique, se trouvait au pinacle dans l'époque présente. Je me tus pendant cette digression. Le roi me parla d'autre chose. Le lendemain, avant le dîner, je fus derechef appelé chez le roi. Il fut encore question de Catherine II. Il croyait qu'elle se brouillerait avec l'Angleterre. Je lui assurai le contraire. « Mais pourquoi donc? dit-il. — Par reconnaissance, sire, car elle tire une pension de l'Angleterre comme grande-duchesse. » Le roi fut effrayé de cette idée et s'écria : « Mon Dieu! comment est-ce possible? » Je lui répondis : « Le besoin des finances détermine souvent les successeurs à recevoir de quoi attendre mieux à leur aise le moment de régner. Le prince des Asturies est dans le même cas; il a aussi une pension de l'Angleterre (1). » Tout ce que je disais paraissait frapper extrêmement le roi. Enfin dans une autre conversation après le dîner, le roi s'ouvrit tout à fait à moi, et me dit : « Vous voyez, mon cher prince, que l'armée est prête à marcher. Voilà l'impératrice Catherine qui s'est emparée de la Crimée. Je ne puis permettre qu'elle s'agrandisse à ce point impunément. Dites-moi bien sincèrement votre avis. » Je lui dis : « Sire, dès que vous me l'ordonnez, je parlerai avec la plus grande franchise. La Russie, en faisant la conquête de la Crimée, s'affaiblit, au moins pour le commencement, bien plus qu'elle ne gagne. C'est un superbe pays peut-être, mais un peuple nomade, des Tartares qui l'abandonneront et le laisseront inculte. Pour le soutenir, une armée de cent mille hommes devra y être tenue. Elle diminue sa population et ses forces mêmes, surtout de votre côté, sire. Outre cela, l'empereur Joseph se croira

(1) Le prince Charles était-il bien informé? l'impératrice de Russie recevait-elle encore de l'Angleterre le subside honteux qu'elle avait reçu comme grande-duchesse? Tout est possible au XVIIIe siècle. Une chose certaine, c'est que le détail concernant la grande-duchesse, s'il était inconnu à Frédéric le Grand, ne l'était pas à la cour de France. J'en trouve l'indication dans les *Souvenirs du marquis de Valfons* (1860, p. 408).

obligé, pour soutenir la Russie, de vous déclarer la guerre. — Je n'en doute pas, dit le roi; mais la France enverra cent mille hommes contre les Autrichiens. — Ah! sire, lui répondis-je, si même M. de Vergennes est entièrement pour votre majesté, à la première victoire remportée sur les Autrichiens, la reine de France demandera au roi son époux s'il avait donné l'ordre à M. de Vergennes d'écraser son frère l'empereur. L'armée française fera halte, et vous ne pouvez vous fier effectivement sur son secours. J'avoue que je ne vois aucune raison pour que votre majesté s'expose elle-même et ses états à un tel point pour la prise de la Crimée. Si elle me permet de la conseiller véritablement, ce serait de saisir cette occasion pour regagner l'impératrice Catherine en lui faisant dire que votre majesté prend part à sa gloire et la félicite de la belle conquête qu'elle vient de faire. » Le roi était fort pensif. Tout à coup il se redressa et me prit le bras gauche avec la main droite, le serrant fortement, et me dit : « Vous avez bien raison, mon cher prince, et je suivrai votre conseil. »

« J'ose dire avoir reproduit chaque terme, chaque mot de cette conversation si importante, et je rends toujours grâces à Dieu de s'être servi de moi comme d'un instrument de paix, pour prévenir une rupture qui aurait fait couler des flots de sang dans le monde entier, et aurait même pu mettre le Danemark dans les plus grands embarras par son traité d'alliance avec la Russie. Lorsque je revins en Holstein, je trouvai le comte de Bernstorf à Altona, où nous nous étions donné rendez-vous. Il était dans ce temps-là hors du ministère et s'était retiré en Mecklembourg sur ses terres. Je lui racontai toute la conversation. Il m'écrivit, quelques semaines après, qu'il n'avait jamais été plus frappé que d'apprendre la déclaration que le roi de Prusse venait de faire à Pétersbourg, où tous les mots que je lui avais dits avaient été exactement employés. »

Telle fut la dernière conversation du prince Charles avec le grand Frédéric. Le landgrave s'y montre à nous en toute franchise. Sensé, loyal, humain, il n'a pas la moindre étincelle d'héroïsme. C'est bien le compagnon des vieux jours de Frédéric, il aurait eu moins de succès au temps des guerres de Silésie. Est-il bien sûr que Frédéric ait eu tort de se montrer si inquiet de l'ambition moscovite et de prévoir la marche des Russes sur Constantinople? Est-il certain que le prince de Hesse ait donné au roi de Prusse un sage conseil en le détournant d'une résolution qui aurait arrêté Catherine? C'eût été, dit-on, une guerre européenne, qu'importe? N'est-il pas des circonstances où il faut savoir braver un grand péril pour écarter un péril plus grand? Mais non, ce n'eût pas été une guerre européenne, c'eût été avant toute chose un avertissement à l'Europe entière, et on aurait prévu à temps ce qui n'a été compris que de nos jours, le danger de l'établissement des Russes dans la Mer-Noire. Frédéric le Grand était digne de couronner sa carrière par une action comme celle-là. Qui pourrait dire ce qu'une telle pro-

testation accomplie par un tel homme aurait préparé pour l'avenir? La tradition de la politique prussienne en aurait été changée, et l'on n'aurait pas vu la Russie, comme cela est arrivé si souvent depuis deux tiers de siècle, enchaîner les successeurs de Frédéric aux mauvaises causes qu'elle représente dans le monde.

Le landgrave Charles a beau remercier Dieu de l'avoir pris pour un instrument de paix, sa politique, on le voit, n'est pas une politique de haute portée. Ses conseils à Frédéric, en supposant qu'ils aient eu l'influence dont il parle avec une si naïve complaisance, ne l'autorisent point à entonner un cantique d'actions de grâces. C'est que le prince Charles a plus d'honnêteté que de génie. Souvent même il est un peu simple. Il écrit des souvenirs, il fait des révélations, et l'on voit bien qu'il est véridique jusqu'à la naïveté; voilà l'intérêt de ses *Mémoires*. Ne lui demandez ni art, ni science, ni vues profondes d'aucune espèce. Sa naïveté crédule éclate surtout au milieu des aventuriers ou des fous qui agitent l'Allemagne à la veille de la révolution. Tantôt il en est dupe, tantôt il en a peur. N'importe, sur ce point encore il est curieux à entendre. Puisque le hasard des événemens l'a mis en rapports intimes avec le comte de Saint-Germain, puisqu'il a été initié presque malgré lui à la secte des francs-maçons et des illuminés, quel guide plus honnête pourrions-nous souhaiter en ce ténébreux sujet? Passer de Frédéric le Grand à toutes ces confréries mystérieuses qui pullulaient d'un bout de l'Allemagne à l'autre, passer de l'esprit le plus net à ces rêveurs, à ces mystiques, à ces charlatans, à ces dupes enthousiastes, à ces révolutionnaires exaltés et avortés, à ces évocateurs de fantômes qui s'épouvantent eux-mêmes, — assurément c'est mêler tous les tons et brouiller les contraires. Qu'importe, puisque ce brouillamini est un des caractères du XVIIIe siècle à son déclin? Sur ce point comme sur bien d'autres, les *Mémoires du landgrave Charles, prince de Hesse*, si mal composés qu'ils soient, offrent dans leur confusion une fidèle image du temps qu'ils nous racontent. Après avoir fait connaître au lecteur le témoin désintéressé des révolutions de Danemark, le gouverneur libéral de la Norvége, le loyal ami de Frédéric le Grand, il nous reste donc à lui présenter dans la seconde partie de ce tableau le prince honnête et timide devenu malgré lui l'un des chefs des illuminés.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 novembre 1865.

La saison de Compiègne, terme extrême des vacances politiques, est le moment aussi où par un mouvement de curiosité générale on semble se préparer à la prochaine campagne des affaires publiques. Partout d'ailleurs à cette époque commencent les apprêts du travail politique. Cette année, chez nous, les approches de la session se sont annoncées par ces bruits de réductions de dépenses dont le décret du 15 novembre, escorté de deux notes du *Moniteur*, laisse encore la signification indécise. En Italie, les affaires sont engagées par la réunion de la nouvelle chambre, qui a déjà presque terminé la vérification des pouvoirs. En Autriche, le grand travail de reconstruction constitutionnelle commence au sein des diètes provinciales et va traverser une décisive épreuve dans les délibérations de la diète de Hongrie. En Prusse, le fringant M. de Bismark songe aux difficultés qu'il doit rencontrer dans sa lutte avec la seconde chambre. En Angleterre, lord Russell s'efforce de compléter son cabinet et de prendre position en face de la question de la réforme parlementaire, naturellement évoquée par l'accident qui l'a replacé à la tête du pouvoir. En Espagne, on est à la veille d'élections nouvelles et au début d'une crise qui met en jeu non-seulement les principes et la fortune des partis, le crédit de l'état, une politique étrangère animée de périlleux caprices, mais la situation de la couronne elle-même. Aux États-Unis, le congrès va se rassembler dans peu de semaines et ses mouvemens ne peuvent manquer cette année d'exciter une attention particulière en Angleterre et en France, puisque les gouvernemens de ces deux pays ont eu la maladresse de se créer de gaîté de cœur des différends avec la démocratie américaine. De toutes parts, nous allons donc rentrer dans l'ornière des affaires ordinaires. Au surplus, les esprits réfléchis ne perdront point de vue qu'au-dessous des incidens vulgaires qui vont se produire il y a une situation générale qui peut à chaque instant donner à ces

incidens une vaste portée, et que cette situation est déterminée par deux pôles : ici la question romaine, la question de la séparation des pouvoirs spirituel et temporel; là l'éclatant triomphe et l'irrésistible essor de la démocratie libérale aux États-Unis. C'est entre ces deux grands faits, la rupture des liens qui ont uni la religion au despotisme et l'élévation croissante du type de la démocratie libérale aux États-Unis, que vont se dérouler les variations de l'histoire politique contemporaine.

Avec une impartialité à laquelle nos lecteurs, nous en sommes sûrs, rendent justice, nous n'avions point hésité à louer les résolutions d'économie que l'on prêtait depuis quelque temps à notre gouvernement. On devait opérer des réductions sur le budget de la guerre, sur le budget de la marine, sur le budget même du ministère des finances. Nous accueillîmes ces bruits heureux avec une sincère joie. Nous crûmes toucher à l'inauguration d'une politique financière systématique qui élèverait nos revenus ordinaires au-dessus des dépenses ordinaires, qui se ménagerait chaque année un excédant disponible, et, à l'aide des excédans annuels, rendrait au crédit public le concours de l'amortissement, ou tenterait des expériences fécondes sur la taxation. *Le Moniteur*, avec une bizarrerie d'humeur inconcevable, a soufflé sur ces illusions optimistes. En réalité, on estime bien que les réductions de dépenses s'élèveront à une trentaine de millions. Ce n'est pas beaucoup sans doute, mais c'est quelque chose. Ce qui aurait eu plus de valeur que la somme, c'eût été l'intention annoncée, la tendance manifestée, le principe mis en avant d'une politique nouvelle. Dans la façon même de présenter les économies, si minimes qu'elles fussent, on eût pu tenir un langage qui n'eût point été seulement habile, qui eût été utile, instructif, car il eût marqué un dessein arrêté, une pensée suivie. Jamais, au contraire, mise en scène n'a été plus malencontreuse. Vous ne les aurez pas de si tôt, vos réductions de dépenses, avait d'abord l'air de dire le journal officiel. Le lendemain cependant, le même journal publiait le décret du 15 novembre. — Ne vous hâtez pas de triompher, reprenait-il un autre jour; vos économies sur l'armée ne monteront pas à la somme que vous pensez : ce sera tout au plus 10 ou 12 millions en 1867. Cette allure de polémique et ce système de commentaires atténuatifs ont compromis l'effet moral des mesures financières. Le public, qui, par le temps qui court, est complétement dénué d'enthousiasme, a pris volontiers au mot la leçon réfrigérante qu'on lui donnait. Vous voulez que ce soit peu de chose? a-t-il eu l'air de dire. Soit, je ne veux point vous contrarier; n'y pensons plus. Sérieusement, il est regrettable que ces réductions financières n'aient point été présentées au public dans un travail général qui en eût fait comprendre l'ensemble, l'importance et les conséquences. Exposées de la sorte, elles auraient pu avoir une double influence au dedans et au dehors : au dedans, elles eussent intéressé l'opinion publique au développement d'une politique économique dont le

point de départ eût été bien déterminé; au dehors, on eût pu, avec l'autorité de la France, les proposer comme exemple à ces gouvernemens européens qui se ruinent en armemens excessifs. Au lieu de les livrer en détail à la publicité et aux commentaires du *Moniteur*, peut-être eût-il mieux valu les réserver au rapport financier que M. Fould présente chaque année à l'empereur dans cette saison. Ce rapport, nous l'espérons, ne tardera point à paraître, et réparera en partie les fautes que nous regrettons. Il est également certain qu'en présence du corps législatif, M. Rouher et M. Vuitry ne négligeront point de définir la véritable portée des économies financières. N'importe, la mesure des réductions a joué de malheur à sa venue au monde. Elle a, comme on dirait au théâtre, manqué son entrée.

Les motifs par lesquels on a expliqué les tiraillemens trahis par le journal officiel ne nous paraissent nullement fondés. On a prétendu que le bruit des réductions militaires inquiétait et mécontentait l'armée. En premier lieu, c'est précisément parce qu'une réduction de cadres, si minime qu'elle soit, est de nature à alarmer les officiers sur les chances d'avancement et l'avenir de leur carrière, que nous eussions souhaité que la mesure en question eût été expliquée dans ses rapports avec la politique générale du pays. Prise isolément, comme une résolution d'intérêt administratif, une mesure de ce genre risque de perdre son caractère élevé et de passer pour un acte de parcimonie mesquine et tracassière. C'est seulement dans cette forme, à ce point de vue, que ceux de nos concitoyens qui sont voués à la carrière militaire peuvent croire leurs intérêts lésés. Montrez au contraire à l'armée que c'est au nom d'un vaste et permanent intérêt national qu'on lui demande de légers sacrifices, et soyez sûrs qu'elle ne marchandera point son dévouement. En touchant à cette affaire des cadres, on soulève d'ailleurs une grande question qu'il sera impossible de résoudre dans l'avenir suivant les vieux erremens du passé. La perpétuité des cadres et l'immobilisation des officiers dans la profession militaire forment un système qui ne pourra pas être toujours compatible avec les intérêts des sociétés démocratiques, pacifiques et laborieuses. Ce qui vient à cet égard de se passer aux États-Unis est un exemple qui ne sera pas perdu pour le monde. Les États-Unis ont licencié cette année une armée de plusieurs centaines de mille hommes et en ont dissous les cadres avec une facilité qui a étonné la routinière Europe. Un membre du parlement anglais, sir Morton Peto, un des plus grands entrepreneurs de chemins de fer de notre époque, et que ses compatriotes appellent l'homme qui emploie cent mille hommes, a visité récemment les États-Unis, et a porté principalement son attention sur les effets du licenciement de l'armée et de la dissolution des cadres. Il rendait compte, il y a peu de jours, de ses observations à ses électeurs de Bristol. Il leur disait l'étonnement avec lequel il a vu les officiers rentrer dans les professions civiles. Partout, dans les grandes manufactures, dans

les grands ateliers, il rencontrait au travail des colonels, des majors, des capitaines, des sous-officiers de l'ancienne armée. Sans doute nos organisations militaires d'Europe ne peuvent être comparées de tout point à l'établissement militaire improvisé que la république américaine s'était donné depuis quatre ans. Le système des monarchies européennes nées de la guerre, fondées sur la force militaire et condamnées à d'éternelles et mutuelles défiances, impose à chacune d'elles une certaine ampleur et une certaine permanence de cadres. On peut objecter aussi que les professions civiles sont chez nous encombrées, et que les officiers n'y trouveraient point un accès aussi large et aussi constant qu'aux États-Unis. Cependant, tout en tenant compte des différences qui existent entre l'ancien monde et le nouveau, notre intelligence se refuse à admettre qu'il n'y ait pas des réformes considérables à opérer dans notre système des cadres. La difficulté et la lenteur de l'avancement, que l'on fait valoir au nom de la conservation des cadres, nous paraît être au contraire un argument décisif contre la routine qui chez nous enchaîne les officiers à l'état militaire.

Prenons les armes savantes. On sait combien est lent l'avancement dans le génie, dans l'artillerie : un officier d'artillerie, capitaine à trente ans, ne peut pas espérer d'être chef d'escadron avant quarante-cinq ans. A trente ans, il sait son métier; il est donc obligé de perdre sans profit pour le public et pour lui-même les quinze plus belles et plus vigoureuses années de sa vie, avant d'arriver à un grade supérieur. On en peut dire autant des officiers du génie, condamnés à tant de besognes absurdes et stériles qui mettent au supplice des intelligences d'élite. Des observations semblables s'appliqueraient aux officiers des autres armes. Quand on voudra s'attacher à cette étude, on établira aisément qu'il est aussi peu profitable aux officiers qu'au public de faire de la carrière militaire une profession exclusive et fermée; on reconnaîtra qu'il y a une sorte de barbarie à ne pas permettre aux officiers de se consacrer dans certaines limites et à certaines conditions, pendant la paix, aux carrières pacifiques. L'intérêt technique n'a rien à objecter contre ce passage d'une carrière aux autres. L'exemple des officiers des États-Unis élevés à West-Point prouve que les professions industrielles ne font point oublier le métier des armes. Grant, Sherman, Mac-Clellan, ont été des généraux distingués après avoir pratiqué le commerce, la banque et l'industrie; Robert Lee a maintenant accepté la direction d'un collége : pense-t-on que, si dans l'avenir son pays lui demande de reprendre le sabre, il aura désappris l'art de commander? On découvrira un jour non-seulement qu'il est possible d'accomplir d'importantes économies financières en renonçant à la routine des cadres immodérés et permanens, mais qu'il est conforme à la nature démocratique des sociétés modernes de ne point enfermer dans une profession immuable ceux qui auront été chargés d'étudier la science et l'art de la guerre.

Le pays qui aurait eu le plus à profiter de notre exemple si la France eût réalisé des réductions considérables sur son armée eût été certainement l'Italie. L'intérêt financier n'est point pour l'Italie un thème sur lequel il soit possible de broder des variations capricieuses. En présence de la convention du 15 septembre 1864 et d'un parlement nouveau, il est indispensable que l'Italie donne à ses finances une assiette certaine. Cet intérêt est d'autant plus pressant que la plupart des gouvernemens européens laissent voir chaque jour des besoins d'argent plus impérieux. De toutes parts, on voit les états recourir au crédit et se faire une concurrence ruineuse sur les marchés financiers par les conditions de jour en jour plus onéreuses auxquelles ils se soumettent à l'envi. L'arme financière de l'Italie a été jusqu'à présent le crédit. L'Italie vit d'emprunts; mais elle doit prendre garde qu'elle rencontrera dans la compétition des emprunts des concurrens de plus en plus redoutables, et que si elle se fiait encore trop longtemps à cette ressource, elle serait obligée de subir des conditions intolérables. L'Autriche vient de contracter en France un emprunt sur le pied d'un intérêt supérieur à 8 pour 100. La Turquie est devenue, elle aussi, une emprunteuse chronique et allèche les capitaux par des intérêts de 12 pour 100. L'Espagne, dans ses expédiens de trésorerie, paie l'argent aussi cher, et il faudra bien qu'elle finisse, elle aussi, par contracter un gros emprunt. Les conditions de crédit, par le fait seul de la concurrence générale, vont donc devenir très onéreuses pour l'Italie. Il importe de bien faire comprendre cette situation à la nouvelle chambre des députés. Le ministère actuel semble fortement pénétré de cette nécessité. On se rappelle la franchise avec laquelle M. Natoli révéla le déficit au pays dans sa circulaire aux électeurs. M. Sella, en un récent discours, a montré avec beaucoup de sagacité que c'est dans les finances que l'Italie doit maintenant chercher sa principale force politique et le moyen d'accomplir ses projets d'affranchissement. Que peut-on donc faire et que va-t-on faire pour les finances italiennes? Réduire les dépenses, ce sera difficile, car les Italiens prétendent qu'ils ne peuvent plus rien retrancher de l'armée, et bientôt d'ailleurs les garanties considérables de revenus données par le gouvernement aux compagnies de chemins de fer vont devenir effectives. Peut-on accroître les revenus? M. Sella l'espère au moyen de l'impopulaire et terrible impôt sur la mouture. Y a-t-il à réaliser quelque ressource extraordinaire qui puisse apporter au découvert une atténuation notable? C'est probablement à cette recherche que s'appliquera de meilleur cœur la nouvelle chambre. Une ressource de ce genre existe : ce sont les propriétés ecclésiastiques. Une appropriation radicale à l'état des biens d'église paraît être le plus prochain moyen de salut des finances italiennes. C'est là une mesure révolutionnaire dont l'équité ne peut être contestée par nous, les héritiers de la révolution française. Par cette mesure, il faut s'y attendre, on ajoutera une difficulté nouvelle, et des plus irritantes, aux rapports

de l'Italie avec Rome. La reprise des négociations qui donnèrent tant d'espérances il y a quelques mois deviendra impossible. D'un autre côté, l'esprit de la nouvelle chambre, où la gauche et le centre gauche occupent une plus grande place que dans l'ancien parlement, sera favorable à une politique décidée de sécularisation. On voit qu'il est impossible de lutter en Italie contre la force des choses. Les embarras que cause à ce pays la longue résistance hostile de la cour de Rome l'obligeront à s'emparer des biens du clergé. Comment peut-on s'imaginer que cette œuvre de sécularisation, puissante comme la nécessité, s'arrêtera devant l'acte qui en est l'achèvement inévitable, la séparation des deux pouvoirs à Rome même?

L'intéressante expérience qui se poursuit en Autriche est bien digne d'attirer la curiosité de l'Europe à côté des efforts d'organisation intérieure tentés par l'Italie. La politique inaugurée à Vienne par la patente de septembre demeure fidèle à elle-même et nous paraît continuer à mériter la confiance des esprits libéraux. Cette politique est évidemment bien accueillie dans les régions non allemandes de l'empire, en Hongrie, en Galicie, en Bohême. Il serait fort heureux qu'elle fût sanctionnée par le travail des diètes provinciales. L'œuvre tentée est difficile assurément, puisqu'il s'agit de constituer l'empire en une sorte d'état fédératif. Les politiques de centralisation arrivent plus aisément à leurs fins immédiates quand elles ont la force; la force, pour un moment du moins, supprime en effet les résistances. Au contraire l'établissement d'une fédération a besoin du concours de toutes les parties, et, au lieu de briser les volontés diverses, doit les attirer et les réunir par la persuasion. L'intérêt de cette tentative se concentrera dans les délibérations de la diète de Hongrie. Les Magyars sauront-ils se concilier ces parties annexes de leur vieille monarchie, la Transylvanie, la Croatie, auxquelles ils tiennent tant? Quand ils auront accompli le travail de fusion qui les concerne, leurs arrangemens avec la cour de Vienne deviendront faciles. A voir les choses à distance, il semble que l'on assiste à l'exécution progressive d'un plan convenu d'avance entre les divers acteurs. Les chefs hongrois, l'honnête et populaire M. Deak par exemple, doivent être d'accord avec M. de Mailath sur le système qui devra régir les rapports de la Hongrie avec l'empire. Une fois que ce système aura été adopté, la reconstruction fédérative de l'Autriche sera bien avancée. C'est alors que l'on pourra dissiper les craintes exprimées par les provinces allemandes et apaiser leur mécontentement. L'opposition libérale des provinces allemandes a paru croire que la politique nouvelle équivalait à l'abandon du système constitutionnel en Autriche. Nous croyons le contraire. Puisqu'il s'agissait de vaincre par la persuasion le long dissentiment de la Hongrie, il fallait bien suspendre la constitution qui était la pierre d'achoppement du patriotisme hongrois; mais, après avoir gagné l'adhésion de la Hongrie, toutes les institutions provinciales définitivement arrêtées devront se coordonner dans une constitution générale de l'empire où les

exigences légitimes des libéraux allemands trouveront sans doute satisfaction. Nous le répétons, ce travail de réorganisation est une œuvre très complexe, très délicate, soumise à d'inévitables lenteurs, mais l'intention inspiratrice et le but poursuivi sont honnêtes et sensés, et il faut faire des vœux pour que le succès soit au bout. La réussite aura des conséquences heureuses à plusieurs points de vue. Nous verrons rentrer sur la scène de la politique publique de l'Europe ces Hongrois, si bien doués pour la politique et pour la liberté, avec la brillante générosité de leurs sentimens et leur éloquence originale. L'empire autrichien, devenu un état définitivement libre, se classera à un rang élevé dans le mouvement des sociétés modernes. Il s'appliquera pacifiquement à l'exploitation de ses vastes ressources économiques; il fera cesser le long désordre de ses finances, il s'affranchira des routines bureaucratiques, il s'initiera par les traités de commerce aux bonnes pratiques industrielles. La conduite de M. de Belcredi, de M. de Mailath et de leurs collègues nous autorise à espérer qu'ils poursuivent de semblables résultats. Si l'Autriche devenait ainsi un état vraiment moderne, si elle s'habituait à placer les intérêts positifs au-dessus des susceptibilités vaniteuses, si elle reconnaissait équitablement dans son propre sein les droits des nationalités, en conciliant dans la liberté commune les races diverses qui forment l'empire, peut-être alors ne serait-il pas chimérique d'espérer que le jour viendrait où elle adapterait sa politique étrangère à sa politique intérieure, où elle se fatiguerait de ne plus retenir la Vénétie que par une domination tyrannique et ruineuse, et où elle consentirait, moyennant des compensations du genre de celle dont M. Sella parlait l'autre jour, à céder Venise à l'Italie et à ne plus menacer la sécurité d'un peuple dont l'existence et l'indépendance sont désormais une des conditions essentielles de la paix de l'Europe.

On aurait peu de goût à songer à l'Espagne, si de temps en temps on n'était réveillé en sursaut par quelque excentricité nouvelle de l'un des mobiles cabinets qui passent au gouvernement de ce pays désorienté. Tandis qu'on croyait l'Espagne occupée à se remettre de la panique du choléra, ou à panser les blessures de ses finances, ou à méditer quelque révolution de palais, le commerce européen s'est trouvé tout à coup très sérieusement lésé par une équipée de l'amiral Pareja mettant le Chili en état de blocus. Le Chili est justement la république de l'Amérique espagnole qui fait le plus d'honneur à son origine par la sagesse de sa conduite, par sa politique libérale et par sa tranquillité intérieure. C'est à cette honnête république que le gouvernement espagnol n'a pas craint de chercher une mauvaise querelle. Les longues et diffuses circulaires de M. Bermudez de Castro ont manqué complétement leur objet; bien loin de justifier la conduite de l'amiral Pareja, elles ont choqué le bon sens du public français et anglais par la futilité des prétextes invoqués contre le

Chili. Les grands griefs du ministre espagnol sont quelques cris poussés contre l'Espagne dans un rassemblement populaire, et des injures contre le gouvernement de Madrid publiées par un journal. En vérité, il faudrait rire d'une susceptibilité si ridicule, alors même qu'elle ne fournirait pas prétexte à un acte de prépotence si abusif. Est-il permis à un gouvernement qui se dit constitutionnel de se montrer si délicat à l'endroit d'une manifestation populaire ou d'une déclamation de journal? Aucun ministre espagnol ne s'avisera de tirer son grand sabre pour demander compte à la France, à l'Angleterre ou aux États-Unis du langage des journaux de Paris, de Londres ou de New-York sur le compte du gouvernement espagnol. Dans le blocus dénoncé contre le Chili, il y a un étrange abus de puissance de la part du plus fort contre le plus faible. Ce scandale blesse d'ailleurs les intérêts très positifs des commerces français, anglais, américain. L'émotion qu'il a causée parmi les classes commerçantes à Paris et à Londres a dû déjà éclairer M. Bermudez de Castro sur la témérité de sa politique envers le Chili. On doit supposer que les effets de cette intempestive étourderie seront réparés par une médiation anglo-française.

Entre les deux tendances qu'il pouvait suivre dans la reconstruction de l'administration qu'il dirige, lord Russell a fait son choix. Lord Russell pouvait fortifier son ministère de deux façons, en s'adressant ou aux whigs conservateurs ou aux whigs radicaux. C'est aux radicaux qu'il a donné la préférence. Les whigs conservateurs lui offraient deux hommes d'un vrai mérite : l'un, M. Horsman, plus orateur qu'homme d'affaires; l'autre, M. Robert Lowe, très apte aux diverses fonctions administratives et capable en même temps de prendre une part remarquable aux discussions parlementaires; mais MM. Lowe et Horsman se sont très énergiquement prononcés contre de nouveaux essais de réforme parlementaire. C'est du côté de la réforme que lord Russell s'est tourné en appelant à des postes secondaires de l'administration qui ne donnent point accès au cabinet M. Goschen et M. Forster. L'accession de M. Forster surtout a une signification réformiste. Peu de jours après avoir accepté la sous-secrétairerie des colonies, M. Forster a harangué ses électeurs de Bradford, et, bien loin de se couvrir des réserves qu'il pouvait tirer de sa nouvelle position officielle, il a plaidé énergiquement la cause de la réforme. Les membres du *meeting* de Bradford, en présentant une adresse à lord Russell, ont fourni au premier ministre l'occasion d'indiquer sa politique. Lord Russell veut une réforme parlementaire, mais il semble dire que c'est au pays d'en fixer le moment par la manifestation publique de ses vœux. Cette exhortation à l'agitation réformiste sera certainement entendue; elle ne produira point d'effet, il est vrai, avant la session qui commencera dans deux mois. Il n'y aura point de bill de réforme présenté l'année prochaine; ce sera aux partisans d'un remaniement de la constitution

parlementaire de mettre ce temps à profit pour formuler leurs idées et recruter des adhérens. On peut donc dire que si elle n'est traversée par un accident, l'Angleterre marche à une réforme électorale. La base de la représentation sera agrandie; un élément populaire nouveau, fourni surtout par les classes ouvrières, sera admis à la représentation ou, pour parler comme les Anglais, introduit dans le cercle élargi de la constitution.

Cette rénovation électorale et parlementaire ne s'accomplira point sans soulever d'énergiques et longues contestations. — A quoi bon la réforme, disent les libéraux, puisqu'il n'y a plus d'abus crians à supprimer, et que le parlement actuel, de l'aveu de tous, est assez éclairé et assez bien intentionné pour faire la guerre aux abus de ce genre, s'il en existe? — Le débat s'établira entre deux argumens : celui des libéraux conservateurs, qui disent : « Vous qui voulez réformer le parlement, indiquez les réformes que le parlement actuel ne veut ou ne peut point accomplir, » et celui des radicaux, qui disent, avec M. Gladstone : « Vous qui voulez exclure les classes ouvrières de la constitution, prouvez donc qu'elles ne sont point dignes d'y entrer. » On se renvoie ainsi des uns aux autres la tâche d'une démonstration négative. Il est un autre argument mis en avant par les ouvriers de Glasgow dans leur adresse à M. Gladstone, et répété à Bradford par M. Forster, qui nous paraît devoir infailliblement décider la question en faveur du droit populaire : « Faut-il donc que, pour devenir citoyen, l'ouvrier anglais soit obligé de passer l'Atlantique? » Cette allusion aux États-Unis, où le dernier émigrant anglais est admis à la souveraineté, doit donner à réfléchir aux adversaires de l'avénement du peuple au droit électoral. Après tout, l'aristocratie britannique aurait tort d'oublier que la république américaine est un rejeton spontané de la race anglaise, et que l'Angleterre repose sur une couche d'hommes identiques à ceux qui aux États-Unis savent si bien pratiquer le suffrage universel.

Nous sommes impatiens, nous l'avouons, de voir s'ouvrir la prochaine session du congrès américain. Nous attendons de cette réunion des représentans des États-Unis quelques éclaircissemens sur une question qui préoccupe en France tous ceux qui ne font point effort pour endormir leur patriotisme. Nous voudrions être fixés le plus tôt possible sur la situation de la politique française au Mexique. Nous espérons assurément que le compte-rendu annuel de la situation de l'empire ou un de ces livres jaunes qui se publient ici au commencement de la session nous mettra au courant des communications diplomatiques qui ont pu être échangées entre la France et les États-Unis au sujet du Mexique, et nous édifiera sur la limite de temps que notre gouvernement compte mettre à cette entreprise. Notre vœu serait que la France assignât d'elle-même le terme du concours que nous nous proposons de donner à l'empereur Maximilien, afin de placer

notre politique, si intéressée au maintien des bons rapports avec les États-Unis, à l'abri de tout péril de conflit. La France est mal renseignée sur les dispositions du gouvernement des États-Unis; la plupart du temps, nos journaux gardent le silence, et la presse étrangère nous transmet souvent des informations contradictoires. Un jour on nous dit que le gouvernement des États-Unis ordonne le maintien de la plus stricte neutralité sur la frontière mexicaine; un autre jour, on nous apprend que le président Johnson envoie une légation auprès du chef de la république mexicaine. On avait parlé d'une dépêche de M. Seward à propos d'un projet de recrutement en Égypte du corps de nègres que nous avait fourni le vice-roi; des journaux ont nié l'existence de cette dépêche : réfutant naguère ces démentis, un correspondant du *Times*, écrivant de Washington, racontait la dépêche comme si le ministre américain la lui eût donnée à lire. Le dernier *steamer* a apporté des propos graves du général Grant. Nous le répétons, à ces bruits contradictoires et confus il importe de faire succéder le plus tôt possible des explications amicales et nettes qui apprennent au public la marche que veulent suivre les gouvernemens de France et des États-Unis. La coïncidence de la session du congrès et de celle de notre corps législatif nous paraît indiquer l'opportunité des informations catégoriques après lesquelles nous soupirons.

Il y a eu des temps où la publication d'un livre a pu être en France un grand événement. Nous ne vivons plus à une de ces époques généreuses où l'intelligence publique s'associait à ces nobles fêtes de l'esprit; sinon, nous signalerions comme un événement d'une haute importance l'apparition du beau livre de M. Edgar Quinet sur la révolution. Nous ne souscrivons sans doute point à tous les jugemens portés par M. Quinet sur les choses, les idées et les hommes de notre grande ère; mais nous déclarons qu'il est impossible de lire cet ouvrage sans une sympathie et une admiration profondes.

M. Quinet a tout donné à cette pieuse et virile étude de la révolution française, la droiture de la conscience, le plus scrupuleux examen, la méditation la plus patiente et la plus concentrée, une volonté et une puissance égales d'intuition; puis, et c'est encore un témoignage souverain de son culte pour la révolution et pour la patrie, il a paré son œuvre avec amour du plus pur et du plus éloquent français qu'il ait jamais lui-même parlé. Un grand nombre d'amis de la révolution française ont eu le travers de s'éparpiller en petites sectes orgueilleuses, farouches, intolérantes, qui, comme autant de petites églises, ont perpétué les vieux dissentimens des hommes de 1789, 1792 et 1793. Il y a des orthodoxes des doctrines républicaines qui sacrifient les principes et les intérêts de la liberté à de puériles antipathies. On a vu récemment, à propos des projets de décentralisation publiés par le comité de Nancy, une de ces manifestations

d'aveugle intolérance révolutionnaire. Une sorte de dévotion jacobine a fait éclat contre la décentralisation : on eût dit qu'il s'agissait encore de mettre hors la loi les girondins fédéralistes. La grandeur et la bienfaisante influence du livre de M. Quinet sont de replacer la liberté à son vrai rang, le premier parmi les principes de la révolution, et de rattacher à leur tradition, qui est l'absolutisme de l'ancien régime, les procédés de centralisation excessive et de tyrannique arbitraire qui ont été adoptés par les factions révolutionnaires. Nous ne pouvons exprimer ici les motifs de l'admiration que nous inspire cette œuvre imposante; mais ou nous nous trompons fort, ou elle est destinée à remuer puissamment les esprits. Elle comptera parmi les plus efficaces services qui aient été rendus à la cause de la révolution française, et marquera comme un signe de salutaire réveil des âmes, si l'esprit national n'est point condamné à une léthargie éternelle.

Nous faisions naguère allusion à la fin d'un homme d'esprit, d'un homme heureux, qui a tenu une grande place dans notre époque et dont l'âme n'a point été à coup sûr assaillie des nobles soucis qui tourmentent et élèvent la pensée de M. Quinet : nous voulons parler de M. Dupin. Il n'y a pas grand'chose à dire d'hommes de cette importance et de ce naturel tant qu'on est encore dans la période des oraisons funèbres officielles; il faut pour les juger prendre plus de perspective et les considérer de plus loin. Constatons seulement que la bonne fortune suit M. Dupin jusqu'après sa mort : elle lui donne ou lui prépare dans ses fonctions judiciaires ou dans ses honneurs littéraires des successeurs qui honorent son héritage. A la cour de cassation il a été remplacé par le premier légiste de notre époque, M. Delangle. A l'Académie française, nous espérons que son fauteuil sera rempli par un des maîtres les plus laborieux et les plus estimés de l'école historique française, par M. Amédée Thierry, car cette fois nous ne doutons point que la modestie de M. Thierry ne cède aux vœux du monde lettré, qui depuis longtemps l'appelle à l'Académie.

E. FORCADE.

V. DE MARS.

